



[Rhin]

LE

RHIN ALLEMAND

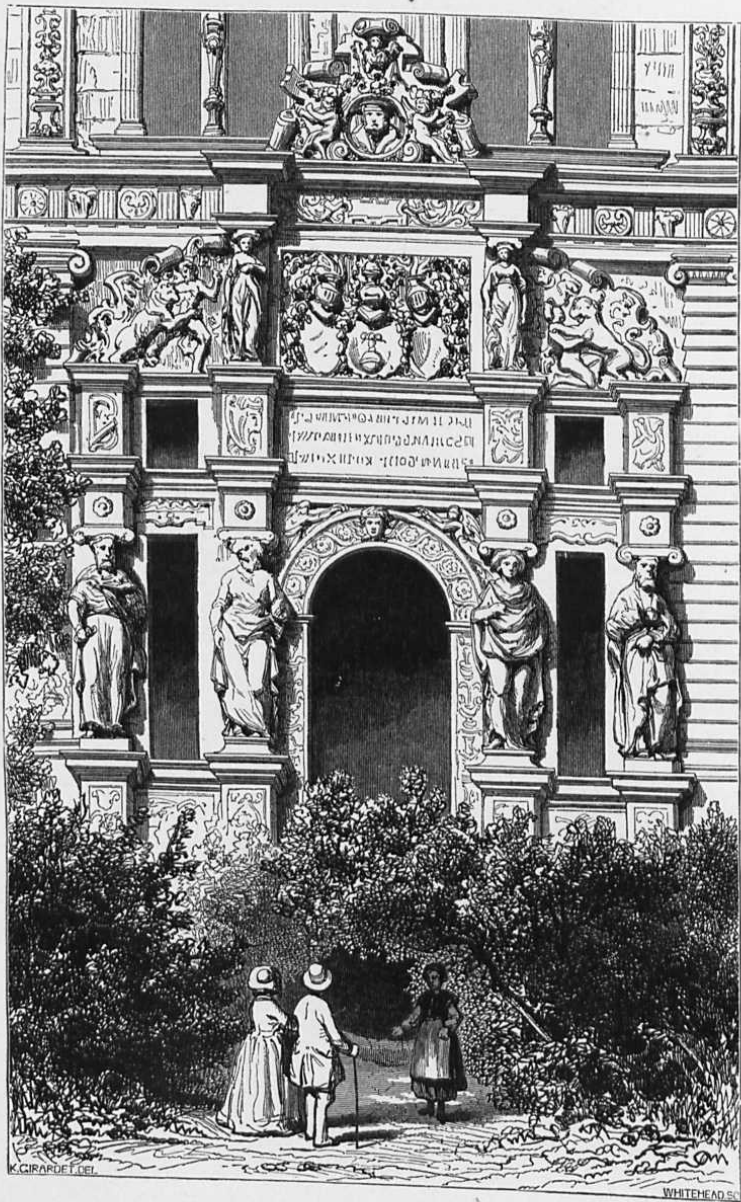
ET

L'ALLEMAGNE DU NORD

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



PORTE DU PALAIS D'OTTO-HENRI A HEIDELBERG.

LE
RHIN ALLEMAND

ET
L'ALLEMAGNE DU NORD

PAR
HIPPOLYTE DURAND
PROFESSEUR AU LYCÉE DE VERSAILLES

—
ILLUSTRATIONS PAR KARL GIRARDET



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
M DCCC LXV

Droits de reproduction et de traduction réservés

1865



105++50M



PREMIÈRE PARTIE

LE RHIN ALLEMAND

ИЗДАТЕЛЬСТВО

ИЗДАТЕЛЬСТВО

CHAPITRE I

SPIRE ET HEIDELBERG

Forbach et Saarbrück, France et Prusse. — Spire et le Dôme.
— Le caveau impérial. — Heidelberg; son château, ses ruines.
— M. de Louvois et ses généraux. — Le confrère de Triboulet.
— L'université. — Madame, princesse palatine, duchesse
d'Orléans.

Parti de Metz pour visiter les bords du Rhin, j'ai franchi la frontière française à Forbach. Quel voyageur a jamais décrit Forbach? J'aurai cette gloire. Par originalité? Non. Uniquement parce que l'heure du diner m'y a surpris. De Metz, un chemin de fer y conduit, qui, je pense, est unique en France pour la lenteur: symptôme infaillible du voisinage de l'Allemagne. Il traverse une contrée déserte; pas de lieux habités; les villes, les bourgs fuient et se

cachent. Une plaine nue, des croupes de montagnes pelées, de rares bouquets de bois, un soleil dévorant en été, trois pieds de neige en hiver, voilà le paysage.

Forbach gagne à la comparaison. C'est une petite ville, située sans prétention, mais non sans grâce, au pied de riantes collines. Des cultures couvrent les pentes, des forêts couvrent les cimes, perspective pleine d'attrait, s'il était permis de l'atteindre. Mais des écriteaux farouches, en faction sur chaque sentier, menacent de prison ou d'amende quiconque s'y hasarde. Je le fis sans malice, et mis en rumeur toute la contrée. De chaque buisson se dressa une tête courroucée, qui m'eût, je pense, foudroyé. Le garde champêtre ne tarda pas à venir. Il me parut, à sa démarche, ou très-ivre ou très-boiteux. Un champ bordé d'ornières m'eût facilement permis de m'évader; mais je n'en tirai pas avantage. Est-ce respect de l'autorité, ou parce qu'il était escorté d'un gros dogue qui ne semblait pas goutteux? Mon privilège d'étranger me protégea auprès de l'homme; je crus que le chien serait moins accommodant. L'issue trompait évidemment ses espérances.

Forbach occupe le centre d'un bassin houiller, dont il est l'entrepôt. Le charbon de terre y brûle, y fume par toutes les cheminées de la ville. Un voile épais s'en répand sur la contrée. La nature en est flétrie. Mais le monstre industrie s'inquiète bien de nos idylles! C'est pour ses cent gueules affamées qu'on arrache des veines de la terre cette matière infecte et précieuse dont la possession compte aujourd'hui pour moitié dans la richesse des peuples. Autre branche d'industrie, celle-ci toute rustique : c'est l'élève des cochons. Ces animaux se rencontrent par bandes dans la ville. On les mène aux champs comme d'innocents moutons. Un seul berger suffit à la besogne; tous les soirs, l'homérique troupeau, suivi de son gardien, traverse la ville dans sa longueur, et soudain les rues sont pleines d'animaux repus et grognants, qui se détachent d'eux-mêmes du groupe fraternel et enfilent sans se tromper le chemin de leur domicile. Le fouet à la main, la pipe à la bouche, le moderne Eumée surveille la manœuvre, et chaque propriétaire, debout sur sa porte, reçoit avec satisfaction sa part du troupeau.

La Prusse n'a aucun droit sur Forbach. Pourquoi cette nation conquérante s'est-elle avancée jusque dans la gare, dont une moitié lui appartient? Une ligne tracée sur le sol marque les limites des deux nations. France! dit un aigle d'une fière tournure. Prusse! répond l'oiseau à deux têtes des bords de la Sprée. On peut, sans être un colosse, mettre un pied sur l'une et l'autre rive.

Une planche de sapin sépare les deux gouvernements dans la personne de deux fonctionnaires chargés de distribuer les billets. J'ai affaire au Prussien; mais ce brutal fait à l'effigie du roi Louis XVIII, quoique de l'or le plus pur, l'affront de la refuser. Trois autres monarques du sang de France ont le même sort. Il faut à ce patriote un Frédéric ou un Guillaume. J'invoque mon gouvernement, qui fait la sourde oreille, et je vais coucher à Forbach, faute de monnaie étrangère, lorsqu'un digne homme vient à mon secours. Je n'ai pas le temps de lui rendre grâces, mais une découverte modère mes regrets : le charitable inconnu a prélevé un droit d'escompte usuraire.

Entre Forbach et Saarbrück règne une contrée fortement boisée, et toute semée de forges et d'usines en plein travail. A nuit close, toutes les gueules des hauts fourneaux jetaient des flammes. Par moments, une porte ouverte laissait voir des fournaies embrasées. Des cyclopes nus et velus battaient leur enclume, ou tordaient sous leurs tenailles le métal incandescent. Une lumière de feu, dardant à travers l'ombre, éclairait des tableaux plus fantastiques que les plus audacieuses toiles de Rembrandt. Mais je ne songeais pas à Rembrandt. Je pensais à ces forgerons, à leur vie de labeur, privée de sommeil et de repos, et je me disais qu'en dépit des gros salaires j'aimerais bien mieux être le laboureur qui s'en revient, la nuit tombée, dormir près de ses bœufs, à la tiède chaleur de l'étable.

De la prussienne Saarbrück que pourrais-je dire? Si j'ai vu cette ville, ce doit être en songe, n'y ayant rien fait qu'un grand somme. Réveillé, je pus me croire en France; les murs de ma chambre m'offraient une galerie de compatriotes, et non des moins illustres, Napoléon et ses douze maréchaux, montés sur des chevaux

fabuleux, des chevaux de ballade allemande, efflanqués et frénétiques. Le vestibule, le salon, l'escalier contenaient la suite de cette postérité de braves. J'appelai mon hôte, et le contemplai de la façon qu'un chasseur doit regarder un merle blanc : évidemment j'avais mis la main sur ce phénomène unique d'un Prussien gallophile.

L'horloge d'une vieille tour féodale sonnait midi, lorsque j'entrai dans Spire. L'heure achevée, je n'entendis plus rien. Une vieille femme à qui je fis signe ne me répondit pas; un marmot que j'appelai s'enfuit à toutes jambes; un chien dont j'effleurai la queue ne daigna pas aboyer. Un mendiant couché au soleil fut le seul être vivant qui s'aperçût de ma présence : il entonna sa complainte, je le pris pour guide : précaution superflue ! On ne peut s'égarer dans Spire. En trois pas j'avais parcouru la ville ; au quatrième, j'étais dehors.

Qu'est-ce donc qu'on y vient voir ? La sépulture des empereurs, le Saint-Denis de l'Allemagne : dix siècles réduits en poussière dans des tombeaux. Le Dôme les renferme, mais non pas

sans lacune : la guerre étrangère a cruellement et indignement maltraité ces lieux. Les soldats de Louis XIV ont infligé aux empereurs d'Allemagne tous les outrages que devait infliger aux ancêtres du grand roi la populace de 93. Le canon, la mine et l'incendie n'ont pas même épargné l'édifice. Ce temple, fondé et embelli par trois empereurs, au commencement du siècle n'était plus qu'une ruine. C'est le roi Louis de Bavière, qui, de concert avec les souverains d'Autriche et de Nassau, entreprit de le réédifier. L'œuvre est aujourd'hui terminée. Elle est belle, savante, bien conduite; mais ce n'est plus le vieux Dôme : nulle vénération ne s'attache à ces pierres si bien ciselées; aucune trace des ancêtres, point de passé, point d'histoire. Si j'étais Allemand, une chapelle délabrée, qu'on a laissée subsister par piété ou par oubli, me toucherait bien autrement le cœur. Devant la Curie édiflée sur un plan superbe par ses contemporains, Cicéron regrettait la sombre mesure du temps d'Hostilius, celle qui avait vu les Caton, les Scipion, les Paul Émile. Pareil regret me prend ici.

Le nouveau Dôme est de style roman, comme

son aïeul, mais modifié par le goût moderne. La façade est médiocrement belle. Elle manque d'élévation, de légèreté, d'ampleur. La surface, bariolée de couleurs diverses, forme une mosaïque d'un effet détestable.

L'entrée principale est précédée d'un porche appelé *Kaisersaal*, ou chambre impériale, à cause des huit statues d'empereurs qui la décorent. Ces images représentent les huit princes autrefois ensevelis dans le Dôme. Ils sont de marbre blanc, de grandeur naturelle, empreints d'une dignité souveraine. C'est Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Philippe de Souabe, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche, Rodolphe de Hapsbourg. Ces huit monarques, debout et revêtus des insignes de l'Empire, semblent dire au visiteur, par la voix de l'histoire : « Souviens-toi, et pense. » Un Christ couronné d'épines lui dit : « Agenouille-toi, et prie. » Plus loin, une fresque présente aux yeux une fort belle madone. Mais pourquoi le peintre, qui est un Bavarois, s'est-il placé lui-même aux pieds de la Vierge, en paletot noisette et en pantalon blanc ? Quand les vieux maîtres se plaçaient dans leurs tableaux, ils portaient un costume qui les sau-

vait du ridicule. Leurs amples draperies, leurs magnifiques étoffes leur donnaient une autre mine que nos vêtements étriqués et notre chapeau cylindrique.

L'intérieur est d'une architecture sérieuse, quoiqu'un peu chargée d'ornements. Des peintures d'un beau dessin, mais d'une médiocre couleur, l'encadrent dans de ravissantes arabesques. Quatre étoiles de marbre rouge, incrustées dans la dalle, marquent la place où se fit entendre saint Bernard, lorsqu'il prêcha la croisade devant l'empereur Conrad et toute sa cour. L'autel s'élève sous une coupole revêtue de peintures qu'inonde une éblouissante lumière. A l'entrée du chœur, qu'exhausse un escalier de marbre, deux statues sont agenouillées sur des tombeaux. C'est Adolphe de Nassau et Rodolphe de Hapsbourg, sculptés en marbre de Carare par Schwanthaler. Le caveau impérial, objet d'une restauration pieuse, forme une immense crypte. On s'y dirige à tâtons, une torche à la main; d'innombrables piliers d'une structure rude et grossière soutiennent une voûte surbaissée dont on heurte du front les angles. Une longue suite d'arceaux

s'entre-croisent dans l'ombre. Des lampes de terre cuite, de forme antique, pendent à des crochets de fer. Des tables de pierre, servant d'autels, sont posées sur deux colonnes brutes à peine ébauchées. L'esprit se souvient involontairement de ces lieux qui virent pour la première fois s'accomplir les mystères du Christ. Chaque année, dans la nuit de Noël, la crypte s'anime, les flambeaux s'allument, et l'évêque de Spire vient avec tout son clergé célébrer la naissance du divin Enfant.

Dans l'angle le plus obscur de ces catacombes repose le véritable tombeau de Rodolphe de Hapsbourg. Couronne en tête, le sceptre d'une main, le globe de l'autre, l'Empereur est couché sur sa pierre; le lion héraldique rugit à ses pieds; sur sa poitrine se détachent en relief les armes de la maison d'Autriche et de l'Empire. Ses cheveux déroulés encadrent sévèrement sa face amaigrie. Sur ses lèvres est resté, comme le dernier pli de la vie, un sourire d'une tristesse infinie. Si cette statue n'était un portrait, on croirait voir l'image de la Mélancolie sous la robe impériale. Si elle pouvait parler, ce serait pour soupirer quelque lugubre élégie.

Autour du Dôme, sous les grands arbres qui l'ombragent, subsistent quelques antiquités : il y a un caveau rempli de fragments romains découverts en creusant le sol; puis une chapelle du moyen âge qui rappelle un des traits les plus touchants de l'histoire de Spire. L'empereur Henri IV étant mort dans une détresse profonde et de plus excommunié, sa dépouille gisait privée de sépulture. Les Spirois, comblés de ses bienfaits, la recueillirent, la déposèrent dans ce lieu, et veillèrent pieusement sur elle, jusqu'au jour où le rappel de l'excommunication lui rouvrit les portes du caveau impérial. Enfin l'on voit une coupe gigantesque, en forme de bénitier, magnifique monolithe que le temps a verdi sans l'ébrécher. Lorsqu'un nouvel évêque prenait possession du diocèse de Spire, la coupe, placée devant le Dôme, était remplie jusqu'aux bords de vin du Rhin. L'évêque jurait d'observer les privilèges de la cité, puis il trempait ses lèvres dans le vin, et tout le peuple criait : *Vivat!* en se précipitant vers l'énorme gobelet de pierre.

Une tourelle en ruines et quelques blocs cyclopéens que la tradition attribue à Drusus

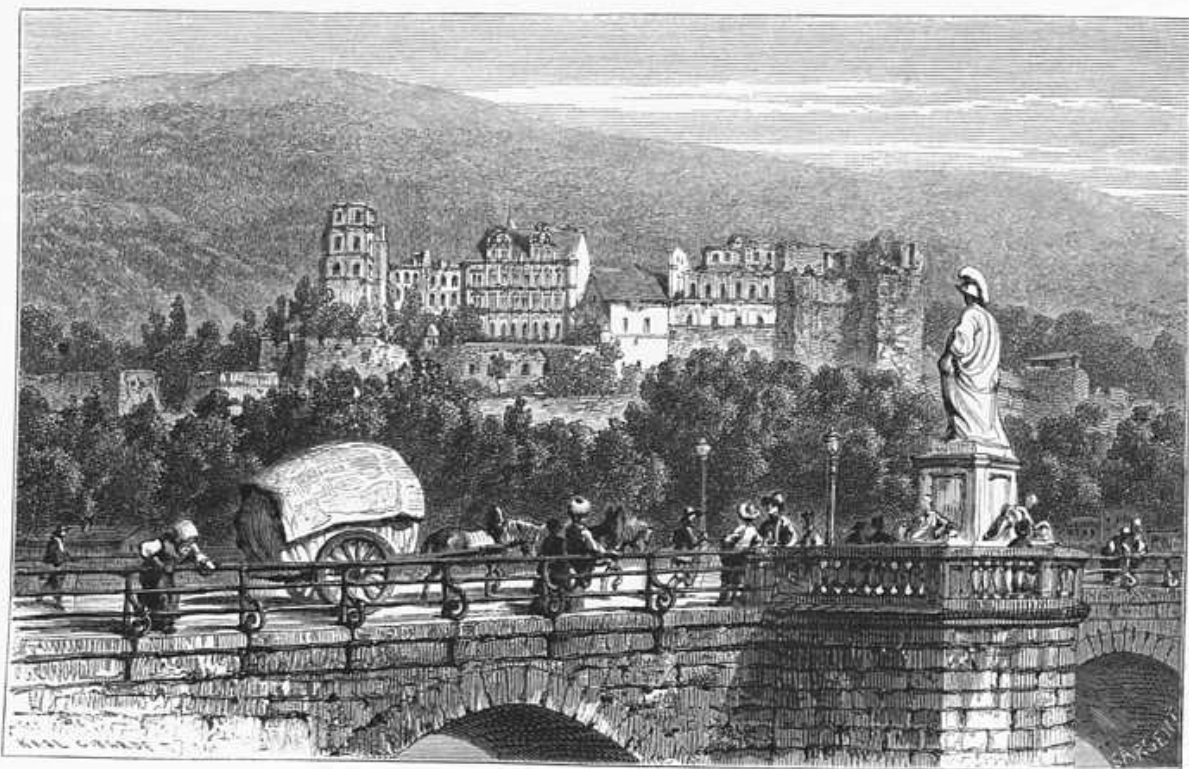
marquent la place des fortifications féodales. Une rivière coule dans un lit chétif à leurs pieds; c'est la Speyer, qui a donné son nom à la ville. Elle ne coule guère au delà d'un kilomètre sans tomber dans le Rhin, qu'on voit du haut de la tour de Drusus, cheminer presque inaperçu entre deux rideaux de peupliers immobiles.

Ce fleuve, à quelques lieues de Spire, est franchi par un pont de bateaux; Ludwigshafen et Manheim en occupent les deux bouts. Ce sont de ces villes qu'il faut traverser vite: leurs rues droites, leurs constructions neuves, leurs palais rectilignes n'ont rien à nous apprendre. Elles sont riches, propres, symétriques: qu'en dirais-je de plus?

Sur la rive droite, à la hauteur de Manheim, une rivière se jette dans le Rhin, aussi verte que lui. C'est le riant Neckar. Remontons sa rive gauche; elle nous conduira par des sites charmants dans une gorge sauvage, entre trois ou quatre mamelons de montagnes; des clochers, des toits percent une épaisse verdure: c'est Heidelberg. Comment une ville s'est-elle



LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



PONT ET CHATEAU DE HEIDELBERG.

placée là, tout ensemble si près et si loin de la grande voie de communication tracée par le Rhin ? Il est clair que le hasard en a décidé.

Les premiers qui habitèrent ces montagnes furent des bergers. Ils roulaient leurs cabanes sur ces hauteurs, parmi les myrtilles qui couvraient la contrée, et qui lui ont donné son nom¹. Survinrent les Romains : possesseurs de la vallée du Rhin, ils voulurent s'emparer des vallées secondaires, chassèrent les bergers et bâtirent un fort en pleine montagne, à trois cents pieds au-dessus du Neckar. Quand l'invasion germanique eut balayé les garnisons romaines, ces murailles servirent de refuge aux barbares. Quelque chef fatigué de courir le monde dut s'y établir avec les siens ; on se partagea les terres voisines, maigres domaines où la hache fit de la place aux moissons. La vallée étant paisible et mise par sa pauvreté à l'abri des ambitions rivales, des habitations s'élevèrent autour du château fort. Le besoin d'eau, le défaut d'espace, les firent des-

¹ *Heidel*, myrtille. *Berg*, montagne.

endre jusqu'au bord du Neckar : Heidelberg fut fondé.

Un jour, c'était vers le milieu du XIII^e siècle, Conrad, comte palatin, visitant ses domaines, arriva dans ces lieux. Le site lui plut, le gibier y fourmillait, la position était facile à défendre; il s'y fixa. Grâce à lui, à ses hommes d'armes, à ses trouvères, à ses veneurs, à toute sa cour, le hameau de Heidelberg devint un bourg, puis une ville, puis la capitale du palatinat du Rhin, habitée, embellie par l'un des sept électeurs et grands dignitaires de l'Empire. Au XV^e siècle, l'électeur Robert III commença la construction d'un château féodal sur la place même des vieilles murailles romaines. Dès ce moment, le goût des constructions royales se perpétua dans la famille palatine. L'ambition de chaque électeur fut de continuer, d'éclipser l'œuvre de ses ancêtres. Frédéric I^{er}, dit le Victorieux, Louis le Pacifique, Othon-Henri, Frédéric V se signalèrent par leur munificence, les deux derniers surtout. Venus en pleine Renaissance, ils ont, grâce au génie des plus habiles artistes, décoré la montagne de Heidelberg d'un monument incomparable, supérieur en certains

points à ce que nous offrent de plus beau Chambord et Chenonceaux. Survint la guerre de Trente ans, si fatale à la maison palatine. Ses vicissitudes atteignirent Heidelberg. Les Bava-rois, maîtres de la ville, en pillèrent les richesses, et son palais faillit s'abîmer dans les flammes. Les traités de Westphalie furent signés, l'électeur mit à profit les loisirs de la paix. L'année 1671 amena un événement considéré par lui comme un bonheur et célébré avec magnificence : le roi Louis XIV, au faite de sa puissance, demanda pour son frère Philippe d'Orléans la main d'Élisabeth-Charlotte, princesse palatine et fille unique de l'électeur. Cette union contenait en germe toutes les calamités de l'avenir.

Quinze ans après (1685), l'électeur expire sans héritier mâle. Louis XIV fait immédiatement valoir les droits de sa belle-sœur. Le nouveau palatin résiste, l'Allemagne le soutient. La guerre, suspendue pendant trois ans, éclate avec fureur. Les rives du Rhin, de Coblenz à Manheim, sont inondées de soldats français. La terreur de nos armes nous livre le Palatinat tout entier, et de Heidelberg nos troupes se

répandent jusque dans le voisinage du Danube. A ce moment, un événement plus désastreux que la plus cruelle défaite change notre fortune. Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, a franchi le détroit et chassé de Londres le roi Jacques II, son beau-père. A un allié zélé succède sur le trône d'Angleterre notre plus mortel ennemi. Ce n'est plus la guerre avec l'Allemagne, c'est la guerre avec toute l'Europe, réunie dans une ligue formidable. Ce n'est plus sur le Rhin qu'il faut combattre; c'est en Hollande, c'est en Savoie, c'est en Espagne, c'est partout où la coalition formée à Augsbourg peut armer et susciter des soldats.

Devant tant d'ennemis, et dans le dépit de se voir arracher de si belles conquêtes, la cour de France conçut la plus effroyable résolution que puisse dicter le génie de la guerre. Ce fut de détruire toutes les villes qu'on évacuait dans le Palatinat, et de frapper de mort la contrée rendue à ses maîtres. Ce plan, imaginé, dit-on, par le maréchal de Duras, approuvé par Louis XIV après d'honorables hésitations, fut embrassé avec une fureur sauvage par le ministre Louvois. Les généraux fran-

çais Mélac, Montclar, Tessé, Boufflers, vingt autres, en furent les exécuteurs; mais Louvois en fut l'âme. Ceux-ci se sentaient parfois troublés de remords et de pitié; ils s'arrêtaient, demandaient de nouveaux ordres. L'honnête Duras maudissait le conseil qu'il avait donné, et suppliait le roi « au nom de sa gloire, » pour ne pas inspirer à l'Europe entière « une aversion terrible, » de révoquer la sentence. Louvois ne le souffrit pas, Louvois n'eut pas une minute de repentir. Il faut lire la correspondance des généraux pour avoir l'idée de cette infernale énergie. Dans ces lettres expédiées chaque jour du théâtre de la guerre, on suit pas à pas les progrès de la dévastation. On voit nos armées promener l'incendie comme on voit la flamme dévorer d'étage en étage une maison qu'elle consume. En voici quelques fragments, sans autre commentaire que les dates, qui ont leur éloquence :

21 mai 1689.

J'ai examiné ce que vous me mandez pour la destruction des villes de Spire, de Worms, d'Oppenheim... Je n'estime pas qu'on puisse songer à démolir les maisons, comme à Manheim, où l'on a employé un temps infini. Je crois qu'il

vaut mieux brûler ces villes, et ensuite on jettera aisément à bas les pignons et les murailles que le feu aura épargnés et qui ne seront pas considérables, parce que la plupart des maisons sont bâties de bois.

(*Lettre du duc de Duras à M. de Louvois.*)

26 mai.

Les habitants de Spire, de Worms et d'Oppenheim en ôtent leurs effets, et je crois que dans trois ou quatre jours il n'y aura plus rien dedans, et l'on sera en état d'exécuter les ordres du roi au retour du courrier.

(*Lettre de M. de Chamlay à M. de Louvois.*)

28 mai.

J'ai mandé ce matin à MM. de Montclar, etc..., qui commandent à Spire, à Worms, à Oppenheim, de presser autant qu'ils pouvaient l'évacuation des meubles et effets des bourgeois, afin qu'on soit en état de mettre le feu mercredi prochain. J'ai ordonné qu'avant de mettre le feu on rompit toutes les eaux.

(*Lettre du duc de Duras à M. de Louvois.*)

2 juin.

Oppenheim, Worms et Spire sont entièrement brûlées. J'ai été aujourd'hui à Worms; il n'y reste pas une maison.

(*Lettre du duc de Duras à M. de Louvois* ¹.)

¹ *Recueil de lettres, pour servir à l'histoire militaire du règne de Louis XIV, tomes V, VI, VII et VIII.*

Quelle était, durant ces horreurs, la destinée de Heidelberg? Heidelberg avait subi des premières les conséquences de la retraite des Français. Au mois de mars de cette funeste année, Montclar reçut l'ordre de brûler la ville et d'en expulser les habitants. Il désigna pour cette mission le comte de Tessé, un des héros des dragonnades. Mais ni les soldats, ni les chefs n'étaient encore endurcis à ce métier de Tartares. L'incendie fut mal allumé; on ne put arracher les femmes aux débris de leurs maisons; Tessé se hâta de quitter la ville à demi consumée. Aussitôt ses habitants y rentrèrent, éteignirent les flammes et réparèrent leurs demeures. On éleva des palissades autour du château, il fut assez grand pour loger mille soldats impériaux.

Ces détails, connus à Paris, exaspérèrent Louvois. Montclar apaisa le ministre dans une lettre qui est curieuse par le soin qu'il prend de se justifier contre le soupçon d'humanité.

MONSEIGNEUR,

Je vois avec un extrême déplaisir que vous me chargez de ce que *Heidelberg n'est pas entièrement abîmée et*

brûlée. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que par vos ordres j'en ai chargé M. le comte de Tessé, lui donnant une copie de ceux de Sa Majesté sur ce sujet... Je ne lui ai pas limité le temps, je me suis rendu aux portes de la ville avec les troupes que vous m'aviez ordonné de prendre, et n'en ai bougé qu'après avoir vu les châteaux, ponts et moulins *entièrement abysmés et le feu par toute la ville*, où je n'ai pas cru devoir entrer, pour ne rien détourner, *toutes choses m'ayant paru en bon train.* Je vous prie de trouver bon que j'aie l'honneur de vous dire que M. le comte de Tessé avait fait son devoir, ayant fait mettre le feu partout..., *et s'il y a eu de la faute, c'est de n'avoir pas chassé tout le peuple avec violence hors de la ville...*

(Lettre du 22 mars 1689.)

Quatre ans plus tard, dans le cours de cette longue guerre, le 22 mai 1693, Heidelberg, fortifié à la hâte, fut enlevé d'assaut par le maréchal de Lorges, et cette fois détruit sans pitié. L'habitant fut expulsé, sans vivres, sans vêtements, sans abri, sur l'autre rive du Neckar. La soldatesque se rua dans le château, en pillà les richesses, viola les sépultures des électeurs et dispersa leurs restes. Enfin plusieurs milliers de poudre jetés dans les caves firent sauter ce qui restait de l'œuvre magnifique de quatre générations.

Il se trouva un homme pour relever ces ruines. Au xviii^e siècle, l'électeur Charles-Théodore voulut rentrer dans la demeure de ses ancêtres; mais une fatalité poursuivait le vieux château : le 23 juin 1764, les travaux étant terminés, la veille du jour où le maître devait prendre possession, le feu du ciel tomba sur une tour, et consuma en peu d'heures les trois quarts de l'édifice. Depuis lors la main des hommes s'en est détournée comme d'une demeure maudite, et ces ruines, justement surnommées l'Alhambra de l'Allemagne, debout sur les pentes désertes de la montagne, apparaissent au voyageur, semblables à ces couronnes antiques qui se conservent dans nos collections comme des reliques, non comme des signes de royauté.

Comme ruines, on ne peut rien souhaiter de plus beau. Après une rude escalade par le sentier des chèvres, le piéton parvient à une poterne pratiquée dans une grosse tour carrée, en grès rouge, espèce de sentinelle farouche qui n'effraie plus personne. Aux flancs de la tour saillaient, taillées dans la pierre

en proportion gigantesque, les armoiries des comtes palatins, accostées de deux hommes d'armes dont le temps a fait deux vénérables invalides. Une horloge en bois caduc fait lentement virer ses aiguilles, tandis qu'un timbre fêlé sonne mélancoliquement les heures. On entre de là dans la cour intérieure qui est le sanctuaire. Rien de plus étrange, de plus saisissant à voir. C'est un mélange inexpriable de choses rares, de fragments précieux, de magnifiques débris. Si l'artiste ne peut goûter le suprême plaisir que donne un bel ensemble, il éprouve une jouissance infinie à recomposer le plan demi-détruit, à faire la part de chaque âge, à rendre à chaque ruine sa beauté propre. Ici trois arceaux brisés sont ce qui reste d'un cloître gothique; les colonnes qui les soutiennent sont un larcin fait au palais de Charlemagne. Elles étaient venues de Ravenne pour orner la résidence carlovingienne d'Ingelheim. Au xve siècle un palatin en décora sa demeure. En face, un escalier de pierre tord inutilement sa spirale brusquement interrompue : la tourelle qui l'enveloppait a péri, et sur ses degrés à demi usés

mille plantes parasites ont jeté leurs racines. Plus loin, le regard se heurte contre une tour féodale qui dresse à l'improviste ses murs troués par la mitraille. Sur le sol gisent pêle-mêle des chapiteaux sculptés, une urne baptismale ébréchée, une table de pierre faite pour d'homériques festins, des colonnes renversées, mille débris qu'enlace une végétation touffue de lierres, de sureaux, d'acacias aux troncs tordus, au feuillage échevelé, à l'ombre desquels une vieille cigogne, habitante taciturne des ruines, erre de pierre en pierre, ou demeure pendant de longues heures en faction sur une seule patte.

Mais dans ce pêle-mêle ressortent avec éclat les deux façades rectangulaires du palais d'Othon-Henri et de Frédéric V. Le premier et le plus somptueux est aussi le plus outragé. Ses murs calcinés ne supportent plus de toit; les baies de ses fenêtres sont ouvertes à tous les vents; des brèches interrompent violemment les lignes; ses statues ont cruellement souffert; mais ce qui reste est charmant, et le dessin général se devine. L'œil accompagne avec amour ces colonnettes qui montent si

légèrement recevoir le balcon qu'elles soutiennent. Il suit avec délices ces arabesques sans fin qui courent sous mille formes d'une corniche à l'autre, et réalisent dans la pierre tous les caprices d'une vivante végétation. Il regarde, sans pouvoir se lasser, quatre étages de statues, dont les contours ne sont pas irréprochables, mais dont l'ensemble est d'une richesse infinie.

Trois pensées différentes ont dirigé l'artiste dans la décoration de la façade et l'invention des statues. Une pensée de plaisir et de galanterie : elle est rendue par une double rangée de dieux et de déesses, de nymphes et de bergers reconnaissables à leurs emblèmes. Des Amours portent de l'un à l'autre des devises en guise de commentaires. L'un d'eux, le plus charmant, a les bras rompus et les ailes brisées : *Lugete, Veneres Cupidinesque!* Une pensée de gloire est éveillée par l'image de plusieurs empereurs romains, un peu roides dans leurs armures, mais non sans dignité. Enfin, au portique principal, à celui où le maître a voulu qu'on gravât son nom :

OTTO - HEINRICH,
PAR LA GRACE DE DIEU, COMTE PALATIN,
ÉLECTEUR DU SAINT-EMPIRE ROMAIN,
ETC. ETC.

le sculpteur a exprimé une pensée religieuse : il a placé là quatre prophètes de grandeur naturelle, cariatides admirables dont les traits, l'attitude, l'expression, traduisent avec éloquence la majesté biblique. Hormis un seul qui a la face tranchée comme d'un coup de hache, ils sont miraculeusement conservés. Enveloppés dans leurs draperies de marbre, les bras croisés, la face haute et sereine, vénérables par leurs grands cheveux et leur grande barbe, ils semblent les témoins impassibles de ce vaste écroulement. On dirait qu'ils n'en sont pas atteints, et que l'esprit de Dieu, gravé sur leur front, les défend contre la décadence universelle ¹.

¹ J'indique aux curieux une statuette d'Otto-Heinrich. Elle est au Louvre (collection Sauvageot); haute de quelques pouces, en albâtre. On l'attribue à Albert Durer. Le prince est assis dans sa chaise électorale. Il est gros et laid. Il s'en faut que sa figure ni sa personne portent la distinction et la grâce qui ornent son palais.

La façade du palais de Frédéric est sur un plan plus uniforme et plus grave. Un demi-siècle à peine sépare la construction des deux édifices. Ce temps suffit pour faire sentir l'influence de la réforme et son progrès dans le domaine des arts. La réforme, c'est un fait visible qui a pour lui d'irrécusables témoignages, eut pour conséquences d'assombrir l'imagination des artistes, de leur offrir un idéal plus terne et plus limité. L'éclat, la pompe, les grâces riantes, bannis du culte, le furent peu à peu des œuvres d'imagination. L'art se retrancha dans une austérité fortement empreinte de roideur.

Le palatin Frédéric a dédié la façade de son palais aux ancêtres, il en a fait une galerie d'aïeux. Les comtes électeurs sont figurés de grandeur naturelle, le corps bardé de fer, l'épée au poing, la droite chargée du globe du monde qu'ils portaient aux solennités impériales : belle pensée, et dignement rendue, si l'artiste eût daigné tempérer de quelques traits gracieux la rigidité de son ciseau. J'ai compté vingt et un de ces ancêtres augustes à voir; mais la guerre les a couverts de bles-

sures. L'un n'offre plus qu'un tronc décapité; la tête a roulé plus loin. Un boulet a rompu celui-ci par le milieu du corps; sa statue chancelante s'appuie au mur comme un blessé qui va choir. Un troisième a vu tomber une à une les pièces de son armure.

Le bas de la muraille est percé d'une porte, avec ces mots écrits en latin et en hébreu :

HÆC EST PORTA

JEHOVÆ,

JUSTI INTRABUNT PER EAM¹.

Tout cela, j'ai regret de le dire, est pour donner entrée dans une chapelle odieusement laide, fille légitime de ce genre nommé *rococo*, dont les architectes du XVIII^e siècle ont infesté les deux rives du Rhin.

L'autre face du palais de Frédéric est une magnifique terrasse, soutenue sur un abîme de verdure par d'énormes rochers taillés à pic, d'où la vue s'étend sans limites sur Heidelberg, sur le pont du Neckar, sur le cours

¹ « Voici la porte de Jéhovah; les justes entreront par elle. »

sinueux du fleuve, sur les cimes boisées des montagnes.

L'intérieur du château, si l'on peut appeler de ce nom des salles écroulées, des murs en brèches, des voûtes effondrées, n'offre pas grand intérêt. Les guides, dont ce lieu foisonne, sont d'un autre avis; mais ils ont leurs raisons. J'excepte les caves, qui demandent une visite.

Celui qui les fit songeait à Gargantua, s'il n'était Gargantua lui-même. Quelle hauteur de voûtes! quelle épaisseur de murs! quelle ampleur dans tous les sens! et surtout quels tonneaux! Les foudres de Heidelberg sont connus dans le monde entier. Ils ne sont que deux : mais ces robustes jumeaux obstruent l'immense souterrain. Le plus grand mesure huit mètres de diamètre sur onze mètres de long. Il peut contenir deux cent quatre-vingt-trois mille bouteilles, de quoi faire perdre la tête à tout un royaume. Le second est plus petit environ des deux tiers. On les voit côte à côte, comme un navire à l'ancre près d'une goëlette. Ils sont en bois, et fort

remarquablement façonnés. Tous les ans, les compagnons tonneliers achevant leur tour d'Allemagne viennent religieusement en admirer la structure. Un double escalier contourne les flancs du plus gros, et conduit sur la plateforme qui le surmonte. Une trappe, qu'on soulève, ne sert plus de passage qu'aux rats dont ce gouffre pullule. Elle servait jadis à verser le jus de la vendange. Il ne fallait guère moins de tout le raisin du Neckar pour gonfler cette outre énorme; aussi ne vit-on pareille liesse que trois fois, la dernière en 1769. Cette année-là, dit-on, l'électeur, couronné de pampre, dansa avec toute sa cour sur la plateforme humide du vin nouveau : fête païenne à laquelle rien ne manquait, si ce n'est le bouc immolé à Bacchus et les chansons du vieux Thespis. Qu'est devenue, hélas ! la joyeuse vendange de 1769 ! La terre ne produira-t-elle plus de quoi remplir ces foudres ? Ne sentiront-ils plus fermenter le moût écumeux ? Vides, ces tonnes si bien ajustées m'inspirent une estime trop platonique. Corps sans âme, vénérables machines, valent-elles le moindre cep de vigne que le soleil d'août

gonfle et mûrit sur le coteau voisin ? Valent-elles les trois doigts de vin clair et qui pétillent en gouttes d'ambre dans mon verre ?

Les caves ont un conservateur, gardien vigilant qui ne quitte jamais son poste, vu qu'il est en bois et fixé par un clou à la muraille. C'est la statuette d'un singulier personnage, nommé Perkeo, de son vivant fou du comte palatin, et le plus grand ivrogne de tout le Palatinat. Quinze doubles bouteilles de vin du Rhin faisaient sa ration quotidienne, ce qui porte, si je calcule bien, à cinq mille quatre cent soixante-quinze litres le chiffre de sa consommation annuelle, — pour les années non bissextiles : d'où je conclus qu'en vingt-cinq ans ce gaillard convive eût trouvé le fond du grand foudre de Heidelberg. Le fac-simile du personnage s'accorde bien avec cette fabuleuse réputation. Qu'on se figure un petit homme haut d'un mètre, large d'autant, habillé d'une jaquette bleue à parements d'or, d'une culotte courte, de bas de soie, et d'un chapeau tricorne; son ventre, porté par deux jambes flasques qui mollissent sous le poids, a pris l'encolure et la capacité d'un muid; son visage

enluminé fait songer au fruit de la treille, et sa bouche est indescriptible. Toute l'âme du personnage est passée dans cette bouche épaisse et sensuelle, dont les lèvres charnues font douter si les grandes coupes sont faites pour elle, ou bien elle pour les grandes coupes. Sa main droite est armée d'un verre, qu'achète tous les mois un Anglais monomane, et qu'on renouvelle tous les mois.

Cet ivrogne, comme Triboulet son confrère, avait, dit-on, de l'esprit. Il était adroit de ses mains. A côté de sa statuette on montre une petite horloge en bois, de son invention. Une chaînette terminée par un anneau pend hors de la boîte, et provoque le doigt à s'y poser. Tant pis pour qui s'y risque : la boîte s'ouvre, et une queue de renard, mue par un ressort, vous fouette le visage, en même temps qu'un carillon se moque de vous.

J'ai peu de chose à dire de Heidelberg comme ville, sinon qu'elle s'est trompée de place ; pour espérer un avenir durable, elle devait naître aux lieux où s'élève aujourd'hui le florissant Manheim, au confluent du Nec-

kar et du Rhin. Le commerce du premier est insuffisant pour alimenter une cité de quelque importance. C'est ce que comprit parfaitement l'électeur Charles-Philippe, qui, en 1720, transporta sur le Rhin le siège de l'électorat.

Réduit à lui-même, Heidelberg ne serait qu'un lieu de plaisance, une station d'été dans la montagne, agréable aux voyageurs à cause de ses sites et de ses admirables ruines, abandonnée l'hiver à cause de ses frimas. Mais son université lui prête une vie artificielle. Cette université est une des plus anciennes et des meilleures de l'Allemagne; elle remonte au xiv^e siècle : le nombre de ses élèves varie de sept à neuf cents. Sa bibliothèque, pillée pendant la guerre de Trente ans par les Bavares, transportée à Rome, puis rendue au Palatinat, contient encore cent cinquante mille volumes, sans compter de précieux manuscrits, au nombre de deux mille. L'enseignement des sciences naturelles et celui du droit y sont particulièrement estimés. Trois de ses professeurs jouissent d'une réputation européenne : ce sont MM. Kirchof et Bunsen, bien connus pour leurs travaux sur l'analyse chimique du

soleil, — et l'illustre Gervinus, le Villemain de l'Allemagne, qui lui doit son plus beau monument d'histoire littéraire.

Neuf cents étudiants sont assez à l'étroit dans une ville emprisonnée entre le fleuve et la montagne. Heidelberg n'a pu s'étendre que dans le sens de la longueur; mais il l'a fait d'une façon démesurée. Aussi fait-il à celui qui parcourt sa grande rue quelques instants d'illusion. Les maisons ressemblent aux figurants de théâtre. Une ligne de soldats représente une armée. Une rangée de boutiques à droite et à gauche, pendant deux kilomètres, figure toute la ville : percez au travers, vous tombez dans le Neckar ou vous buttez contre le rocher.

Pas de vieux édifices : la guerre les a tous détruits. Un seul logis du xv^e siècle, mais il est charmant. C'est, dans toute la façade, une profusion de volutes et de balcons ciselés, de vitraux encadrés d'arabesques, de cariatides fantasques, de riches ferrures, de médaillons et de bustes qui s'envoient des sourires ou des baisers. Deux inscriptions sont gravées sur cette belle façade : l'une est un hommage

à Vénus ; l'autre un souvenir de la Bible. Voici la dernière :

SI JEHOVAH NON ÆDIFICAT DOMUM,
FRUSTRA LABORABUNT ÆDIFICANTES EAM.

« Si Jéhovah ne bâtit une demeure, on s'efforcera vainement de la bâtir. »

Inscriptions et logis sont l'œuvre d'un calviniste et d'un Français. Il s'appelait Charles Beslier, et se réfugia à Heidelberg l'année de la Saint-Barthélemy. Sa pieuse épigramme a protégé la maison contre la ruine, pas assez cependant, puisqu'elle sert maintenant d'auberge, à l'enseigne de *chevalier Georges*. Une seule rue dans ce style ferait de Heidelberg le joyau des bords du Rhin, la rivale de Nuremberg.

J'ai peine à quitter la capitale de l'ancien Palatinat sans revenir brièvement sur cette princesse palatine, devenue, pour le malheur de son pays, duchesse d'Orléans, et par son caractère un des plus curieux personnages de la cour de France. J'aurais plaisir à présenter au lecteur quelque jolie personne, comme

l'imagination est tentée de se la figurer sous le titre porté jadis par la gracieuse Henriette d'Angleterre. C'est un attrait auquel il faut absolument renoncer. Trois portraits nous restent de la princesse palatine : l'un est au château de Versailles, l'autre dans les Mémoires de Saint-Simon, le troisième dans les lettres mêmes de la princesse. Il est curieux et édifiant que ce dernier soit le plus laid ; j'ai grand'peur qu'il ne soit aussi le plus ressemblant.

Ma taille est monstrueuse de grosseur ; je suis aussi carrée qu'un cube, ma peau est d'un rouge tacheté de jaune ; mes cheveux deviennent tout gris ; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues ; j'ai la bouche grande, les dents gâtées.— Et voilà le portrait de mon joli visage ¹.

¹ Voici le portrait de Saint-Simon. « Madame tenait beaucoup plus de l'homme que de la femme ; elle était forte, courageuse, Allemande au dernier point, franche, droite, bonne, bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières ; petite au dernier point sur tout ce qui regardait ce qui lui était dû : elle était sauvage, toujours enfermée à écrire, dure, rude, se prenant aisément d'aversion ; nulle complaisance, nul tour dans l'esprit, quoi qu'elle ne manquât pas d'esprit ; la figure et le rustre d'un Suisse ; capable, avec cela, d'une amitié tendre et inviolable. »

Ses manières étaient à l'avenant. Nulle contrainte dans ses allures, ce qui fait dire à Saint-Simon qu'elle avait « le rustre d'un Suisse. » Aussi se plia-t-elle difficilement aux exigences de l'étiquette qui gouvernait tyranniquement la cour. La table du roi, ses délicatesses répugnaient à son robuste appétit. Thé, chocolat, café, fi donc ! Une bonne soupe aux choux (c'est elle qui s'en vante) la régalaient bien mieux que toutes ces fadeurs.

Sa manie était de s'entourer d'animaux domestiques ; ses appartements étaient infectés de ce qu'elle appelait « ses petites bêtes. » — « J'ai dans mon cabinet, écrit-elle, deux perroquets, un serin, huit petits chiens. » Et ailleurs :

Après dîner, mon petit-fils, le duc de Chartres, est venu me voir, et je lui ai donné un spectacle approprié à son âge. C'était un char de triomphe que traînait un gros chat, et où était placée une petite chienne nommée Andrienne. Un pigeon sert de cocher ; deux autres font les pages ; un chien sert de laquais, et est assis par derrière. Il s'appelle Picard. Quand la dame descend de voiture, Picard abaisse le marchepied.

(Lettre du 3 mai 1715.)

Elle était d'une rigueur intraitable sur les questions de rang et de préséance. Elle n'entendait pas raillerie sur les mésalliances. Son fils, alors duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans et régent du royaume, reçut de sa main princière un bon soufflet, appliqué devant toute la cour, pour avoir consenti à épouser une bâtarde de Louis XIV. Elle ne pardonna jamais à Mme de Maintenon son origine. Il faut voir comme elle traite dans sa correspondance la « veuve Scarron. » Tout le vocabulaire d'injures, allemand et français, est épuisé contre elle, depuis le terme de « vieille guenipe, » jusqu'à ceux qu'on ne peut reproduire. Le curieux, c'est que Mme de Maintenon ne perdait pas une ligne de ces jolies épîtres composées pour d'autres yeux que les siens. L'intendant des postes, « ce crapaud de Torcy (le mot est de la princesse), » les remettait fidèlement à la favorite, qui les faisait copier et traduire. Un jour, dans une scène d'explications qui eut lieu entre les deux femmes, Mme de Maintenon foudroya sa rivale en lui montrant la collection complète de ses pamphlets épistolaires. L'orgueilleuse Alle-

mande dut s'humilier; car le duc d'Orléans venait de mourir, et la rancune du roi pouvait condamner sa veuve à une réclusion perpétuelle.

Elle aimait la lecture, fréquentait le théâtre. De tous les plaisirs de la cour ce dernier lui était le plus cher; il la consolait de bien des contraintes. Un goût fin, délicat, s'alliait en elle à bien des parties grossières; Molière faisait ses délices : son *Misanthrope* principalement, qu'elle mettait au-dessus de tout. Elle préférait Corneille à Racine, d'accord, sur ce point, avec M^{me} de Sévigné, avec qui elle partage la gloire d'avoir été peut-être, parmi toutes les femmes, l'esprit le plus viril de la cour.

La guerre d'Allemagne la mit au désespoir. Allemande par ses affections, Française par devoir, elle ne pouvait former un vœu qui ne fût impie. L'incendie du Palatinat déchira son cœur. Trente ans plus tard, elle ne s'en souvenait qu'avec « frisson », et croyait revoir encore « Heidelberg tout en flammes. » — « J'éprouve une douleur amère en songeant à tout ce que M. de Louvois a fait brûler dans le

Palatinat. Je crois qu'il brûle terriblement dans l'autre monde. »

Elle ne trouvait pas dans ces souvenirs un grand fonds d'indulgence pour juger la cour et la nation française. C'est un témoin sévère, mais bon à consulter, malgré sa passion. On a vu qu'elle ne se flattait pas dans ses peintures. Elle ne nous traite guère mieux, témoin ce passage :

Il n'y a plus de vice ici dont on ait honte, et si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs : il n'y aurait même aucune maison de France qui ne fût en deuil ¹.

Le terrible hiver de 1709, l'effroyable misère qui se fit sentir par tout le royaume et jusque dans Versailles, lui dictent cette page qui est un accablant témoignage :

Je n'ai vu de ma vie une époque si triste : les gens du peuple meurent de froid comme des mouches. Les moulins se trouvent arrêtés, et cela a fait mourir de faim beaucoup de gens. Hier on m'a conté une douloureuse histoire au sujet d'une femme qui a volé un pain dans Paris, dans la

¹ Lettre du 31 juillet 1699.

boutique d'un boulanger. Le boulanger veut l'arrêter; elle dit en pleurant : « Si l'on connaissait ma misère, on ne voudrait pas m'enlever ce pain. J'ai trois petits enfants tout nus, ils demandent du pain; je ne puis y tenir, et voilà pourquoi j'ai volé celui-là. » Le commissaire devant lequel on avait conduit la femme lui dit de le mener chez elle. Il y vint, et trouva trois petits enfants empaquetés dans des haillons et assis dans un coin, tremblants de froid comme s'ils avaient la fièvre. Il demanda à l'aîné : « Où est votre père? » L'enfant répondit : « Il est derrière la porte. » Le commissaire voulut voir ce que faisait le père derrière la porte, et il recula saisi d'horreur. Le malheureux s'était pendu dans un accès de désespoir. Pareilles choses arrivent chaque jour.

(*Lettre du 2 mars 1709.*)

L'élévation de son fils, devenu régent après la mort du roi, l'honneur qui en rejaillit sur elle, l'orgueil satisfait, donnèrent quelque joie à sa vieillesse; mais pour peu de temps. Survint la déroute financière de Law et l'effroyable bouleversement qu'elle entraîna. Élisabeth-Charlotte, princesse palatine, duchesse douairière d'Orléans, fut le témoin attristé de tous ces maux. Elle s'éteignit abreuvée d'amertume par le spectacle des vices de son fils et de la ruine de la France.

Si nous ouvrons le journal de l'avocat Barbier, à la date du mois de décembre 1722, nous y lisons ces mots :

« Mardi matin, jour de la Vierge, 8 de ce mois, à trois heures et demie, Madame est morte à Saint-Cloud. Le deuil est de quatre mois et demi... Le même jour de la mort de Madame, il y a eu une éclipse de soleil... Elle a été conduite à Saint-Denis sans pompe, deux jours après sa mort; on dit que cela était ainsi ordonné par son testament ¹. »

Le soir, une plaisanterie courut dans Paris.

« Savez-vous quelle épitaphe convient à la mère de M. le régent ?

— Non.

— *Ci-git l'Oisiveté*. Car l'oisiveté est la mère de tous les vices. »

¹ Journal de Barbier, t. I, p. 246.

CHAPITRE II

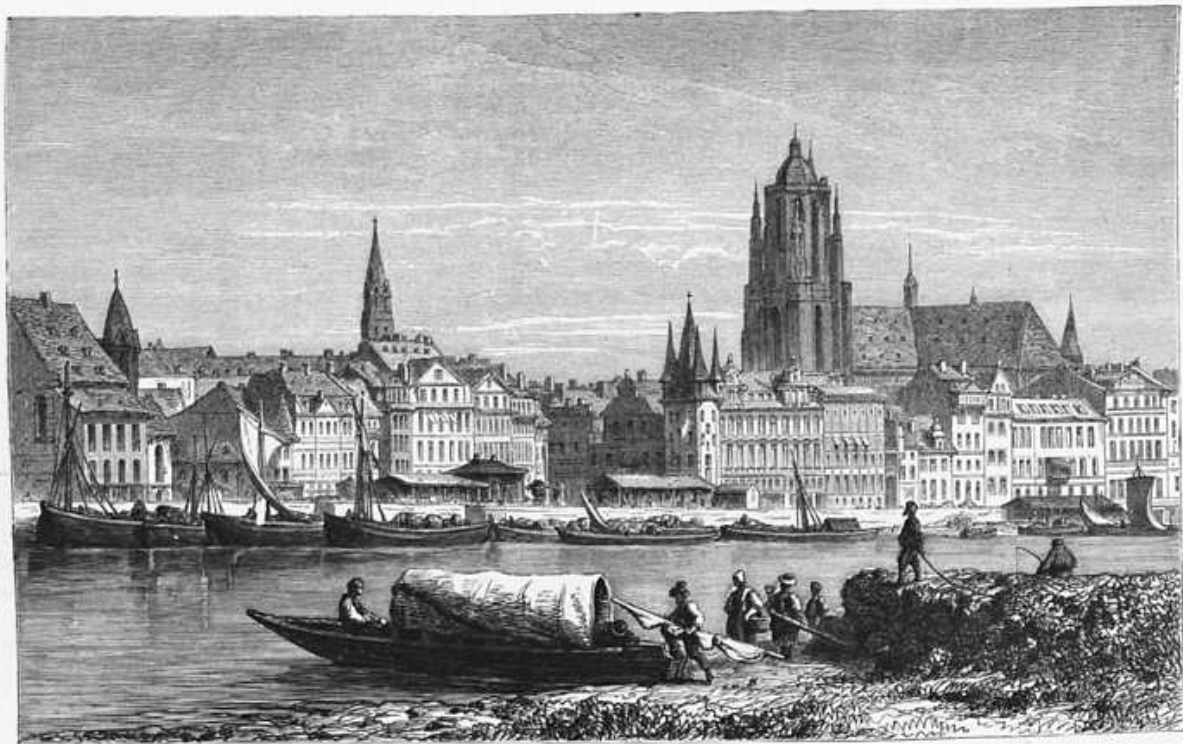
FRANCFORT - SUR - LE - MEIN

Déception. — Le vieux et le nouveau Francfort. — La rue des Juifs. — Maison Rothschild et Cie. — Le Dôme. — Le Rœmer. — La Bulle d'or. — Tableau d'une élection à l'Empire et d'un couronnement. — Un toast impérial en 1863. — Goethe enfant, sa maison et sa statue. — Promenade à Hombourg. — Le veau d'or. — Un village français.

Je laisse de côté plusieurs villes médiocrement intéressantes, et j'arrive d'un bond à la capitale politique de l'ancien empire d'Allemagne, à Francfort.

Francfort! Quiconque a feuilleté les chroniques du moyen âge allemand, ou simplement les Mémoires de Goethe, se représente à ce nom quelque cité bien sombre, aïeule véné-

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



FRANCFORT-SUR LE-MEIN.



nable de toutes les « bonnes villes impériales, » aux murs crénelés, aux rues tortueuses, aux balcons ciselés, aux pignons aigus, aux mille boiseries ouvragées et fouillées comme un joujou de Nuremberg. Quittez cette illusion. Francfort avait tout cela jadis, et bien d'autres raretés; mais Francfort a, peu s'en faut, tout abattu, tout nivelé, tout reconstruit. Francfort a eu honte de ses guenilles, et les a changées contre une robe neuve. Plus de vieux logis fantasques, mais de riches hôtels; plus de carrefours enfumés, mais des boulevards et des squares. A l'heure qu'il est, la cité des anciens Francs montre avec orgueil sa rue de Rivoli, son grand hôtel, sa Chaussée-d'Antin et même son pré Catelan. Mais adieu le cachet d'antiquité, la physionomie, le caractère. Je voulais une vieille pièce de monnaie usée, flétrie, mais curieuse; vous me donnez un louis d'or tout neuf et semblable à ses milliers de frères; serviteur! En vain me dites-vous qu'il vaut plus; je réponds que le titre et la matière ne sont rien en pareil cas, et que l'âge, la forme, la rareté comptent pour le tout. Exigence absurde, égoïsme de voyageur, je le confesse. Non, le

monde n'est pas un théâtre dont les villes sont le décor ; les sociétés humaines sont créées pour autre chose que pour orner d'un peu de pittoresque la scène de l'univers ; ce moyen âge tant pleuré étouffait sans pitié ses peuples dans des ruches trop étroites ; les vivants ont besoin d'air, de soleil et de lumière, comme la plus humble fleur des champs ; et, pour toutes ces causes, le vieux monde, bâti sur un plan absurde, doit faire place au nouveau, plus logique, plus salubre, plus humain. C'est pourquoi le philosophe a raison de se réjouir ; mais le touriste, en se lamentant, n'a pas tort. Car avant un demi-siècle, si cela dure, le Parisien qui sera venu, en fumant son cigare, du perron de Torton à la cascade du bois de Boulogne aura du même coup accompli son tour d'Europe.

Passons donc vite dans le Francfort moderne. Qu'ont-ils à nous dire ces palais somptueux, où les banquiers et les marchands de la ville logent leur opulence princière ? Je les connais tous, et je serais tenté de croire qu'ils viennent tout faits de Paris, comme les rubans

et les étoffes dont se parent ici les élégantes. Je cherche quelque chose de plus rare, et je le trouve; je suis entré dans la rue des Juifs. Entre cette rue et ses voisines, il y a cinq cents ans et cinq cents lieues de distance. Je crois rêver, je crois être encore dans les boues du Ghetto de Prague. Je reconnais ces murs noirs de fumée, comme si l'incendie les avait calcinés, ces chancelantes masures aux nombreux étages, aux toits effilés et pointus comme des pyramides; ces fenêtres étroites, ces vitres ternes, avares de lumière; ces poutres en saillie, où les vers et les frimas ont fait office de sculpteurs; ces guenilles qui achèvent de pourrir sur des cordes, et, dans des vases estropiés, ces pauvres fleurs qui ont peine à vivre et souffrent en ces lieux des mêmes maux que l'homme. Je revois, au milieu de la rue, ce ruisseau infect et fangeux près duquel joue, accroupie, une population grouillante d'enfants malsains et malpropres. Les boutiques, fermées partout ailleurs (car c'est dimanche), ici sont ouvertes. J'y vois un entassement d'objets sans nom, sans valeur et sans forme, desquels l'industrie des enfants de Jacob excelle à tirer de

For. Tous les noms du calendrier juif s'étalent sur les murs. Autour de moi, j'entends Abraham saluer Aaron, et Sarah interpeller Rachel, tandis que le petit David se prend aux cheveux avec son cadet Samuel. Un gamin qui depuis une heure marche dans mon ombre, en quête d'un pourboire, et dont le nez busqué indique l'origine, me signale un logis plus décrépit que nos plus viles chaumières. C'est dans ce lieu, moitié bouge et moitié caverne, que sont nés les Rothschild. Ces monarques de la finance ont eu peine, dit-on, à troquer leur cloaque pour une des plus belles habitations de Francfort, et leur mère a voulu y mourir.

La rue des Juifs est sans contredit le plus curieux, le plus parlant débris de l'ancien Francfort; mais ce n'est plus qu'un tronçon du Ghetto, de cette cité dolente où, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, une loi cruelle tenait le Juif enfermé sous les verrous des chrétiens. Qu'on se hâte de l'aller voir; car chaque année le marteau des démolisseurs y fait de nouvelles brèches, et de cela comme du reste il n'y aura plus bientôt que le souvenir.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



RUE DES JUIFS A FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.



Si l'on va de la rue des Juifs au quai du Mein, on découvre un autre tableau du passé. Là sont encore debout de vieilles tours féodales aux murs carrés percés de meurtrières, aux flèches en faisceaux qui se découpent nettement sur le ciel. Un pont étroit et montueux joint les deux rives. Ses pierres en diraient long, si elles pouvaient parler; car elles datent de loin, et leur âge se compte par générations. Quelques clochers d'église se haussent par-dessus les toits des maisons comme pour voir ce qui se passe. Le Dôme les domine du haut de ses lourds piliers, qui supportent une voûte arrondie en forme de calotte, dont la structure est des plus médiocres. Des ruelles étroites conduisent jusqu'au pied de l'édifice. Il faut quelque temps pour trouver la porte parmi les échoppes de revendeurs accroupis alentour. L'intérieur présente de belles ogives, des autels sculptés avec art, des peintures et des tombes antiques, dont les vieux caractères et les mornes statues ont quelque chose d'étrange. C'est là que Goëthe enfant aimait à rêver, et c'est en ces lieux que se forma dans son cœur le sentiment poétique du passé. Lui-même a

conté ses extases et ses frémissements dans le caveau où fut enseveli ce Gonthier de Schwarzbouurg, de tragique mémoire, qui fut élu Empereur par les bourgeois de Francfort contre Charles IV, et périt d'une mort sinistre sans avoir régné.

L'hôtel de ville excite aussi l'intérêt : c'est un édifice gothique souvent remanié, restauré et reconstruit. On dit qu'il servait primitivement de bazar à des marchands lombards venus d'Italie pour les grandes foires de Francfort. De là le nom de Rœmer, qu'il porte encore. Sa façade a du caractère. Un vestibule du xve siècle, puis un escalier avec une rampe de fer du xvii^e, conduisent au *Kaisersaal*, ou chambre impériale. C'est ici (ôtez votre chapeau) qu'on proclamait les empereurs d'Allemagne. Il est bon d'être prévenu ; car cette salle, plus banale et plus nulle que n'importe quel salon municipal, porte le plus piteusement du monde ses magnifiques souvenirs. Les murs, fraîchement et bourgeoisement décorés, présentent une galerie d'empereurs éclairés dont quelques - uns seraient partout

ailleurs d'amusantes caricatures. En pareil lieu, cette peinture d'enseigne offense et déconcerte. Vous figurez-vous l'effet d'un Charlemagne qui louche et d'un Charles-Quint menacé d'apoplexie? La même salle servit de lieu de réunion aux magistrats rendant la justice. Du temps de Gœthe on y lisait cette maxime pleine de sens : « Le dire de l'un n'est pas celui de l'autre; il est juste d'entendre l'un et l'autre. » Voilà de bonne sagesse allemande, que je recommande à plus d'un parmi nous; pour un journal, par exemple, l'épigraphe ne serait pas mauvaise.

Dans le voisinage du Kaisersaal se trouve la Chambre d'Élection (*Wahlzimmer*). Des sièges rangés autour d'une table en maroquin jaune semblent attendre les électeurs du saint-empire; leurs armes sculptées au mur marquent leur place. Mais une forte odeur de solitude et de moisissure remplit ce lieu. Ma visite inattendue a fait s'enfuir une légion de rats occupés sans vergogne à ronger les pieds de la table impériale. Un sourd murmure occupa mon oreille. C'est le bruit des vers qui râpent

silencieusement le bois vermoulu des lambris et des meubles.

Une troisième salle aux murs épais de deux mètres garde dans son réduit, non pas un trésor, mais une relique, une relique politique, la fameuse *Bulle d'Or*, promulguée partie à Francfort au mois de janvier 1356, partie à Metz le jour de Noël de la même année, « par Charles IV, empereur des Romains, toujours auguste, roi de Bohême, assisté de tous les princes électeurs du saint-empire, en présence du révérend père en Dieu Théodore, évêque d'Albe, cardinal de la sainte Église romaine, et de Charles, fils aîné du roi de France, illustre duc de Normandie, et dauphin de Viennois. »

Cette pièce, dont l'apparition fut de son temps un immense événement, n'est après tout qu'un formulaire réglant, beaucoup moins au point de vue politique qu'au point de vue de l'étiquette et du cérémonial, les rapports réciproques des électeurs et du chef de l'Empire. Elle a suffi pourtant, dans ce siècle d'anarchie, à la gloire de son auteur et aux besoins de l'empire d'Allemagne. C'est en 1805 seulement

qu'elle a été abrogée dans le naufrage de l'Autriche après Austerlitz. L'original se garde à Francfort avec un déploiement de précautions farouches qui fait sourire : qui veut du mal, bon Dieu ! à cet innocent parchemin ?

La Bulle d'Or est écrite en latin, sur vingt feuillets environ, rattachés par des brins de soie jaune et noire, à l'extrémité desquels pend un sceau ou bulle d'or (de là son nom) un peu plus grande qu'un louis de France. D'un côté, l'empreinte représente l'Empereur sur son trône et ces mots pour légende :

CAROLVS QVARTVS,

DIVINA FAVENTE CLEMENTIA,

ROMANORVM IMPERATOR, SEMPER AVGVSTVS,

BOHEMIE REX.

De l'autre côté, on voit l'image assez confuse d'une ville sur la porte de laquelle sont écrits ces deux mots :

AVREA ROMA.

Pour légende, un vers dont l'auteur ne se piquait pas de poésie :

Roma, caput mundi, regit orbis frena rotundi.

ce qu'on peut traduire aussi platement :

Rome, tête du monde,
Dirige la machine ronde.

Le Dôme et le Rœmer contiennent toute la vie passée, toute l'histoire de Francfort. De cette histoire le plus brillant et le plus curieux épisode est sans contredit celui des élections et des couronnements d'empereurs. C'est donc avec beaucoup d'à - propos qu'on a suspendu dans les salles du Rœmer une série de vieilles estampes représentant cette solennité. Ces jours-là Francfort pouvait véritablement se croire la capitale de l'Allemagne. J'ai fait connaître au lecteur le lieu de la scène. Les chroniques et la Bulle d'Or à la main, je vais sur ce théâtre faire paraître des acteurs et présenter en raccourci ce drame imposant qu'on appelait une élection à l'Empire et un couronnement.

Dans le mois qui suivait la vacance du trône impérial, l'archevêque de Mayence envoyait à ses coélecteurs, pour les appeler à Francfort, une lettre patente ainsi conçue :

A vous, illustre et magnifique prince, etc. etc... Notre coélecteur et très-cher ami,

Nous vous intimons par ces présentes l'élection du roi des Romains qui pour cause raisonnable doit être faite incessamment, et vous appelons, selon le devoir de notre charge et la coutume, à ladite élection, afin que dans trois mois consécutifs à partir de tel jour, etc... vous ayez à venir par vous-même ou par vos ambassadeurs ou procureurs, soit un ou plusieurs ayant charge ou mandement suffisant, au lieu dû, selon la forme des lois sacrées sur ce faites, pour délibérer, traiter, convenir, avec les autres princes vos et nos coélecteurs, de l'élection d'un roi des Romains, qui, par la grâce de Dieu, sera après créé Empereur; et pour y demeurer jusqu'à la consommation de cette élection; et autrement faire et procéder comme il est exprimé dans les lois sacrées sur ce établies. A faute de quoi nous y procéderons finalement avec les autres princes vos et nos coélecteurs, suivant que l'ordonne l'autorité desdites lois, nonobstant votre absence ou celle des vôtres.

(Au chap. XVIII de la *Bulle d'Or.*)

A défaut de lettre d'intimation, les électeurs étaient tenus de se rendre d'eux-mêmes à

Francfort dans les trois mois qui suivaient la vacance.

Leur entrée, leur habitation, leur marche, étaient réglées par des lois précises, quoique souvent violées. Chacun d'eux ne pouvait avoir dans sa suite plus de deux cents chevaux et seulement cinquante cavaliers armés. La sûreté de leur personne était commise aux bourgeois de la ville, qu'un serment sur l'Évangile engageait à ce devoir sous peine d'être déchus de toutes grâces et privilèges. Les étrangers étaient tenus de quitter la ville avant l'entrée des électeurs; formalité tout à fait dérisoire, car les ambassadeurs des princes intéressés à l'élection en étaient quittes pour se loger dans la banlieue, et Francfort n'a jamais passé pour une de ces places fortes où ne pourrait entrer ce petit âne chargé d'or dont parlait le Macédonien.

Le lendemain de leur arrivée, le cortège des électeurs se transportait au Dôme, où se célébrait, au chant du *Veni Creator*, la messe du Saint-Esprit. Puis ils prêtaient serment sur un exemplaire des Évangiles, ouvert à ces paroles de saint Jean : *In principio erat Verbum*. L'ar-

chevêque de Mayence, à qui revenait le premier rôle dans toute l'élection, prononçait à haute voix cette formule de serment :

Moi, archevêque de Mayence, archichancelier du saint-empire en Allemagne, et prince électeur, jure sur les saints Évangiles ici mis devant moi, par la foi avec laquelle je suis obligé à Dieu et au saint empire romain, que, selon tout mon discernement et jugement, avec l'aide de Dieu, je veux élire un chef temporel au peuple chrétien, c'est-à-dire un roi des Romains futur Empereur, qui soit digne de l'être autant que par mon discernement et mon jugement je le pourrai connaître; et, sur la même foi, je donnerai ma voix et mon suffrage dans ladite élection sans aucun pacte ni espérance d'intérêt, de récompense ou de promesse, ou d'aucune chose semblable, de quelque manière qu'elle puisse être appelée : ainsi Dieu m'aide et tous les Saints ¹.

Tous ensemble prononçaient le serment, et un notaire impérial l'enregistrait.

Le travail de l'élection commençait alors, autour de la table de cuir, dans la salle du Rœmer. Aux termes des constitutions, elle devait être achevée dans les trois jours, sous

¹ Quand certains électeurs se furent séparés de l'Église catholique pour embrasser la réforme, on substitua aux derniers mots ceux-ci : *Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles.*

peine, pour les électeurs, d'être mis au pain et à l'eau. Mais ce dernier article ne fut guère observé, et l'on vit une élection, celle de Léopold, durer, à peu de jours près, une année entière.

L'Empereur était nommé à la majorité absolue de quatre voix, tant que le nombre des électeurs fut de sept. L'archevêque de Mayence y tenait la place de président avec voix prépondérante. Témoin ces vers d'une chronique rimée :

Ad proceres electio pertinet, in qua
Præcipuam vocem præsul de more vetusto
Maguntinus habet ¹.

C'est lui qui recueillait les votes dans l'ordre suivant : 1^o Trèves ; 2^o Cologne ; 3^o Bohême ; 4^o Saxe ; 5^o Brandebourg ; 6^o Palatinat du Rhin ; 7^o Mayence.

L'élection terminée, une des fenêtres du Rœmer s'ouvrait, et l'archevêque de Mayence jetait à la foule le nom du nouvel Empereur.

¹ « L'élection appartient aux princes. Un vieil usage donne le principal suffrage à l'électeur de Mayence. »

Puis on se rendait au Dôme, on faisait asseoir l'élu sur l'autel, on lui donnait lecture de l'acte électif, et, pour premier devoir, on lui faisait confirmer par serment les privilèges des électeurs. Pour ces derniers, c'était, sans aucun doute, l'affaire importante de l'élection, et le nouveau César répétait le même serment à chaque prince en particulier.

Bientôt après avaient lieu les fêtes du couronnement. Dans le principe, et d'après les textes de la Bulle d'Or, c'est à Aix-la-Chapelle et près du tombeau de Charlemagne qu'on devait couronner l'Empereur. Mais, à partir du *xvii*^e siècle, l'usage prévalut de le faire à Francfort. Ces fêtes étaient l'orgueil et le triomphe de la cité. Toute la chrétienté s'y représentait par des princes et des ambassadeurs, faisant assaut de luxe et de magnificence. Ce jour-là, toute la ville offrait un spectacle; mais l'intérêt était surtout appelé sur le Rœmer et sur la place qui l'entoure. Là mille coutumes de l'âge féodal, scrupuleusement observées, même quand le sens en eut péri, excitaient la curiosité des uns, la cupidité des autres.

D'un côté s'élevait une fontaine jaillissante surmontée d'un aigle d'or à deux têtes versant de ses deux becs du vin blanc et du vin rouge dans un double bassin doré. En face, la vue d'un monceau d'avoine intriguait les ignorants. D'un autre côté, une construction en planches servait de cuisine. Un seul mets y rôtissait, mais gigantesque : c'était le tronc fabuleux d'un bœuf tournant à une broche énorme devant un brasier homérique. Des gardes placés tout autour avaient peine à contenir avec leurs hallebardes l'impatience et l'appétit de la foule.

Le cortège impérial sortait du Dôme pour rentrer au Rœmer. L'Empereur s'avancait à cheval au milieu des princes de l'Empire. L'archevêque de Trèves marchait seul en avant, comme le plus ancien électeur. Derrière lui venaient sur une seule ligne l'électeur de Brandebourg, portant le sceptre de Charlemagne; le duc de Saxe, portant l'épée impériale; le comte palatin, avec le globe du monde. Ensuite venait l'Empereur avec la couronne de Charlemagne, deux ou trois fois trop grande pour son front, et rembourrée comme un bourrelet d'enfant, burlesque coiffure, qui fit

éclater de rire Marie-Thérèse au couronnement de son époux. A gauche de l'Empereur, l'archevêque de Cologne; à droite, celui de Mayence. Enfin le roi de Bohême fermait le cortège, tout aussi peu chargé que le page de la complainte.

L'Empereur descendu de cheval, la porte du palais se refermait sur lui. Il apparaissait au balcon gothique du Rœmer, et saluait la foule. Aussitôt le duc de Saxe, comme maréchal du palais, s'élançait à cheval, tenant d'une main un vase d'argent du poids de douze marcs, de l'autre une racloire. Il courait au tas d'avoine, y poussait son cheval à plein ventre, remplissait sa mesure, en faisait tomber le trop-plein au moyen de sa racloire, et rentrait : cela voulait dire que les écuries de l'Empereur étaient pourvues.

Alors venait le tour du comte palatin, comme écuyer tranchant. Il arrivait à cheval, un plat d'argent à la main du poids de douze marcs, courait vers la cuisine, coupait une tranche du bœuf, et revenait au palais : la table de l'Empereur était pourvue.

Le roi de Bohême, archiéchanson hérédi-

taire, paraissait avec une coupe d'argent du poids de douze marcs, qu'il remplissait à la fontaine de la place : l'Empereur pouvait boire à volonté.

Le dernier personnage était (et pour cause) le plus attendu et le mieux reçu de la multitude. Deux vastes poches gonflées jusqu'au col pendaient aux côtés de sa selle. « Vive monseigneur le trésorier impérial ! » s'écriaient les cent mille voix de la foule. Au même instant les sacs s'ouvraient, et une pluie d'or et d'argent ruisselait sur la place, où des milliers de mains tendues essayaient de la recueillir. Plus d'un pouvait montrer le soir sur son front l'empreinte de la monnaie qu'il avait dans sa poche.

Le dernier écu distribué, l'Empereur disparaissait du balcon. C'était comme un signal. Les archers s'écartaient, le peuple se précipitait, le pillage de la place commençait. Le vin, l'avoine, l'aigle et le bassin doré appartenaient au public. C'était une confusion immense, une mêlée inouïe, un combat bouffon, quand il ne devenait pas tragique. Au lieu d'un sac d'avoine ou d'une outre de vin, celui-ci n'em-

portait plus qu'une toile vide et criblée de trous. Cet autre s'enfuyait avec une cruche pleine, et ne tenait, au bout de trois pas, qu'une anse brisée.

Mais le plus fort de la bataille était autour du bœuf rôti. C'était la pièce d'honneur. Deux corporations, en présence depuis la veille sur le champ de bataille, se le disputaient à armes peu courtoises. Les vainqueurs soupaient du fruit de leur victoire, et la dépouille de l'animal ornait la maison du plus brave.

Pendant ces scènes, avait lieu, dans le Rœmer, le banquet impérial. Sur une table plus élevée de deux mètres que les autres était l'Empereur; autour de lui, à sept tables différentes, les électeurs, « les sept étoiles de l'Empire, » comme dit Schiller, étaient groupés de la manière suivante :

EMPEREUR.

MAYENCE.

COLOGNE.

TRÈVES.

BOHÈME.

SAXE.

PALATINAT.

BRANDEBOURG.

Les trois archevêques bénissaient la table : le marquis de Brandebourg, archichambellan, s'approchait avec une aiguière et un bassin d'argent du poids de douze marcs, de l'eau et « une belle serviette ; » un genou en terre, il donnait à laver au roi des Romains.

Tous ces usages, prescrits et expliqués au chapitre xxvii de la Bulle d'Or, s'observaient encore quatre siècles plus tard. Goëthe, qui assista dans son enfance au sacre de Joseph II, les raconte dans ses Mémoires, et son récit s'éloigne à peine du cérémonial tracé par Charles IV. Rien ne l'étonna plus, déclara-t-il, que de voir des nobles et des princes, très-fiers et très-arrogants dans la vie commune, remplir ce jour-là l'office de marmitons et de porte-viandes dans les cuisines du Rœmer. Lui-même ayant aperçu un ami de son père, officier dans la maison palatine, prit dans ses mains le plat d'argent qu'il portait, et se glissa, à la faveur de cet office, dans la salle du banquet. Quatre ou cinq électeurs, brouillés avec l'Empereur, manquaient à la fête. Leurs tables étaient néanmoins dressées, et tour à tour servies et desservies, comme

pour des convives invisibles dans les festins des contes de fées.

Il y a plus d'un demi-siècle que Francfort n'a vu de pareilles fêtes. Depuis Austerlitz, la couronne de Charlemagne ne s'est posée sur aucun front d'empereur. Les traités de 1815, qui ont réparé tant de pertes qu'avait subies l'Autriche, n'ont pas réparé celle-là. Cette année-ci pourtant ¹, la vieille cité impériale s'est émue comme aux solennités du passé. Toutes ses portes se sont ouvertes pour livrer passage aux rois et aux princes accourus de toute l'Allemagne. Le jeune empereur d'Autriche les avait convoqués dans l'antique capitale allemande, aujourd'hui encore siège de la Diète germanique, pour conférer avec eux des intérêts de la patrie commune et des réformes à faire dans sa constitution. L'opposition de la Prusse et le refus obstiné de son roi ont fait échouer cette hardie tentative. Mais un instant Francfort a vu les yeux de l'Europe fixés sur elle, comme ils l'étaient au siècle de Charles-

¹ Au mois d'août 1863.

Quint. Certes elle a dû tressaillir le jour où, devant les princes réunis dans un banquet, sous les voûtes impériales du Rœmer, l'empereur d'Autriche lui a porté ce toast, dignement et noblement exprimé :

« Au nom des souverains assemblés ici, je prends la parole pour remercier l'État et la bourgeoisie de Francfort de la réception hospitalière qu'ils nous ont faite.

« Je crois que nous ne pouvons mieux exprimer nos remerciements à nos hôtes patriotiques qu'en témoignant, nous, les princes de l'Allemagne, ici, dans la ville libre, qu'un amour cordial de la patrie commune nous unit tous.

« Mais nous nous unissons aussi dans les mêmes sentiments de bienveillance pour cette ville, riche en honneurs et en souvenirs.

« Les nobles hôtes videront donc avec plaisir leur coupe en même temps que moi à la prospérité de Francfort, et à son développement sans cesse croissant.

« Vive la ville libre de Francfort ! »

Politique à part, ce congrès de souverains a beaucoup fait parler de lui. Il en est de même du festin qui l'ouvrit. Un cuisinier fut mandé de Paris pour en diriger les apprêts. Ainsi l'avait voulu le sénat de Francfort, qui ne dédaigne pas, à ses heures, de délibérer sur

l'assaisonnement d'un turbot. Ce fut, je pense, l'unique Français invité à la fête. On soupçonna fort, dans ce temps-là, notre compatriote d'avoir égayé sa malice aux dépens de ses illustres hôtes. Les rois et les ministres, assis à la table impériale, furent-ils satisfaits d'entendre annoncer des mets comme ceux-ci : *Cascades diplomates, canons royaux, daubes de bécasses*? On assure que non.

On dit encore que dans le premier accès d'orgueil germanique il fut décidé qu'on ne boirait que des vins allemands; les vins de France étaient proscrits comme conquérants et révolutionnaires. Mais le parti des gourmets l'emporta sur celui des patriotes, et la Champagne, la Côte-d'Or, le Bordelais envoyèrent à cette fête des représentants qui furent accueillis et appréciés comme le valait leur mérite.

Francfort vit renaître l'affluence des anciens jours. Cinquante mille étrangers vinrent saluer l'empereur et le cortège de rois et de princes qui l'entourait. Ce fut une renaissance de splendeur et de lustre inouïe. L'empereur logeait au Rœmer, comme autrefois ses an-

cêtres. Les rois avaient retenu pour eux et leur suite les hôtels du premier ordre. Ceux du second ordre servirent aux princes. Les seigneurs, nobles et millionnaires se contentèrent des dernières auberges. Les bourgeois s'entassèrent dans les greniers et galetas de la ville. Nombre de gens couchèrent sur la dure, et s'endormirent à la belle étoile, comme les gueux du moyen âge, aux cris réitérés de : « Vive l'empereur ! » Huit jours après, un étudiant de Leipzig me racontait ses tribulations dans ces difficiles circonstances. Il avait couché durant une nuit entre les jambes de la statue de Goethe ; encore avait-il payé très-cher ce gîte au vagabond qui en était le premier possesseur.

Le nom de Goethe et sa statue se rencontrent à propos sous ma plume. Oubli impardonnable ! j'allais quitter Francfort sans en parler. Il est vrai que la statue est des plus médiocres, et le berceau du poète assez dépaysé au sein d'une ville qui cultive l'escompte et l'agio plus que les muses. C'est dans cette ville pourtant, parmi ces comptoirs de banquiers et de mar-

chands, que s'est éveillée, formée, développée une des plus riches imaginations d'artiste qui aient emprunté, pour s'exprimer, le langage des vers.

« Le 28 août 1749, au coup de midi, je vins au monde à Francfort-sur-le-Mein. La constellation était heureuse : le soleil était dans le signe de la Vierge, et à son point culminant pour ce jour-là. Jupiter et Vénus le regardaient amicalement, et Mercure sans hostilité; Saturne et Mars demeuraient indifférents. »

C'est sur ce ton enjoué que Goëthe annonce lui-même sa naissance dans ses Mémoires ¹. Il faut lire dans les pages suivantes toute l'histoire de son enfance et de sa première jeunesse jusqu'à l'âge d'homme. Je ne connais pas de récit plus intéressant, je n'en connais pas qui fasse entrer plus profondément dans le secret de son génie. Ce génie, on voit sous quelles influences il s'est formé, façonné, nourri. Quel amour de sa ville natale, et quel tableau animé du vieux Francfort ! Quiconque aura lu les pages que j'indique peut se dis-

¹ Publiés sous le titre de *Poésie et Réalité*. Voir la belle traduction de M. J. Porchat. (Hachette, éditeur.)

penser d'aller à Francfort : qu'il reste au coin de son feu, qu'il hante en esprit les lieux décrits avec verve et tendresse par le poète : cette ville détruite vaut mieux, elle est plus belle que celle qui subsiste sous le même nom.

La statue de Goëthe s'élève sur une promenade où je voudrais moins de poussière et plus d'ombrage; elle fait pendant au monument médiocre de Gutenberg, médiocre elle-même. Le poète y est représenté drapé à l'antique et couronné de lauriers. C'est une œuvre lourde, disgracieuse, sans dignité, sans éclat, quoique signée du nom illustre de Schwanthaler. Ce Goëthe en bronze ne me rappelle guère celui dont notre David a modelé le masque puissant, et de qui sa propre mère s'écriait dans un élan d'orgueil maternel : « Il est beau comme un fils des dieux. »

Sculpteur, j'aurais conçu autrement mon sujet. Au lieu de l'apothéose du poète, mieux placée à Weimar, j'aurais représenté l'adolescent rêveur qui s'est peint lui-même dans le premier livre des Mémoires. Voilà le Goëthe qui convient à Francfort, celui qui fit *Götz de Berlichingen*, *Werther*, les premières scènes de

Faust ; le Goethe amant de Marguerite avant d'en être le poète ¹. Otez-lui sa couronne, il ne l'a pas encore gagnée; mais rendez-lui la jeunesse, la beauté, et cet air d'aimer et d'être heureux qui est le don des natures richement douées comme la sienne. Rien de pareil dans la statue. Par compensation, les bas-reliefs sont charmants, mais ce n'est pas encore de la manière que je voudrais. J'y voudrais voir, non pas un symbole des belles œuvres écrites pendant la maturité, mais plutôt des traits racontant l'enfance et l'adolescence. Goethe, assis sur la tombe de Gonthier de Schwarzbouurg et évoquant ce sombre moyen âge dont il remplira plus tard son plus beau drame; Goethe lisant Klopstock et déclamant avec transport, en compagnie de sa sœur, les beaux vers de la *Messiede*, ou bien encore feuilletant les belles gravures rapportées d'Italie par son père, ou captivant, enchantant par un récit qu'il invente les enfants de son âge; je demande si ce ne

¹ Il y a dans les *Mémoires* une idylle où une Marguerite de seize ans joue un rôle plus pur et aussi touchant que celle de *Faust*. Nul doute que Goethe ne lui ait dû une partie de sa création.

sont pas là des sujets dignes de la statuaire, et s'ils ne conviennent pas particulièrement aux lieux où s'élève le monument du poète.

La maison où il est né a été conservée. Son grand-père, devançant la mode, l'avait, de son vivant, reconstruite dans le goût moderne. Une inscription la signale aux passants :

HIER WARD JOHANN WOLFGANG GÖETHE

AM 28 AUGUST 1749 GEBOREN ¹.

Il y a dix ans, je visitais pour la première fois l'Allemagne et Francfort. J'étais dans toute la ferveur de la vingtième année. Goethe, dont je bégayais à peine la langue, occupait dans mon imagination le rang d'un dieu. A peine déposé sur le pavé de Francfort, malgré un orage qui inondait les rues, je courus à sa demeure. Je brûlais de vénérer les traces mortelles de cet immortel. Incapable d'y arriver seul, je crois que j'embrassai l'honnête homme qui voulut bien me l'indiquer. Je me récitais, chemin faisant, des fragments de ses ballades

¹ « Ici est né Jean Wolfgang Gœthe, le 28 août 1749. »

qu'on apprend dans les collèges ; je méditais pour le lieu même de bien autres hommages, jusqu'à des vers que je ne pouvais manquer d'y improviser, car je les polissais depuis trois jours dans ma tête. Enthousiasme perdu ! la maison était habitée par de nouveaux maîtres, et le concierge qui la gardait me mit poliment dehors. Un écu que je lui offrais (j'en aurais donné dix, s'il eût voulu) dilata les yeux, mais non le cœur de cet inflexible personnage. J'eus la naïveté d'être affligé de ce contre-temps comme d'une calamité. Il excita en moi une des plus belles et des plus franches colères dont je me souviens. Depuis, j'ai traversé bien des fois Francfort, sans retourner à la maison de Goethe. Non par rancune ; mais qu'y aurais-je vu ? On dit qu'on y conserve sa chambre, ses meubles, ses vêtements d'autrefois. Je le veux croire ; mais je ne m'en soucie guère. Est-ce que ses Mémoires n'en disent pas plus long ? Et pour la manière de dire, avouez que je leur ferais tort en les comparant à un fauteuil boiteux ou à quelque veste rapiécée.

Francfort a des environs qui sont char-

nants. Les vallées du Taunus, les bords du Mein et du Neckar offrent d'agréables excursions, fort vantées des habitants. Chaque dimanche, trois ou quatre chemins de fer tracés dans des directions différentes transportent à la campagne tout ce qu'il y a de gens ingambes et disponibles. Ce jour-là, l'aspect de Francfort est mortellement triste. Un tiers de la ville est aux offices, un tiers aux champs; le dernier tiers, honteux de lui-même, n'ose se montrer.

De ces lieux de promenade, Hombourg est le plus fréquenté. Hombourg est le Baden de Francfort. C'est là que les millionnaires de cette ville viennent perdre à la roulette ce qu'ils ont gagné à la bourse. C'est le lieu d'Allemagne où l'on joue avec le plus de fureur. La ferme des jeux est entre les mains d'actionnaires possesseurs de quarante mille actions. Cette société, puissamment riche, a fait construire à ses frais le chemin de fer qui conduit de Francfort à Hombourg. « Mauvaise affaire, disait-on dans le temps au directeur, tandis qu'il ordonnait les travaux. Vous y perdrez vos bénéfiques. » Mais il ne fit que sourire, et il avait raison. Cet homme connaissait son siècle. La facilité

des transports a décuplé le nombre des visiteurs, qui laissent à Hombourg une bonne partie de l'argent qu'ils y ont apporté, sans compter ceux qui s'en retournent les mains vides.

Le site est ravissant par sa verdure, ses vallées, ses collines. Il s'en faut pourtant qu'on puisse le comparer à Baden, dont la beauté est sans rivale. Des sources d'eau thermale jaillissent dans la campagne. Cette campagne a été transformée en un parc magnifique entretenu à grands frais pour les plaisirs du public. L'eau sort d'une coupe de cristal, et se répand dans un bassin de marbre. Cette eau invite; on puise, on boit et l'on fait la grimace; car bon nombre de ces sources ont le goût nauséabond du soufre.

Le Kursaal est connu dans le monde entier pour la splendeur de ses salons. On y a jeté du marbre et de la dorure pour plusieurs millions; mais d'art et de goût, pas une obole. A l'intérieur éclate un luxe on peut dire insensé. L'or, qui est l'idole de ce temple, y triomphe sous toutes les formes. Un public cosmopolite, qui parle toutes les langues et porte tous les costumes, y circule d'un air distrait ou blasé.

Il en use comme s'il était chez lui. Et de fait, chacun est ici chez soi. « Car enfin, disait auprès de moi quelqu'un, qui paie tout cela, je vous prie? Vous, moi, tout le monde. Cet Espagnol (et il me désignait du doigt un célèbre étranger) a perdu hier cinquante mille francs, et complète en ce moment la centaine. Cet Anglais chauve et rouge perd vingt-cinq mille francs; cette dame hollandaise, dix mille. J'ai perdu mille écus. Vous allez jouer cent sous, que vous perdrez. » Et comme je me récriais : « Prétendez-vous gagner? C'est pour le mieux; la roulette ne perd rien pour attendre; au lieu de cent sous, c'est cent francs que j'inscris à votre compte. »

Les libraires de Hombourg étalent toute une littérature à l'usage des joueurs : *les Mystères de la roulette*, — *le Trente et quarante dévoilé*, — *Moyen de faire fortune*, tels sont les titres qui provoquent la curiosité du passant. On chercherait vainement un seul livre contre le jeu; sans doute il y serait brûlé comme un pamphlet. Depuis l'aubergiste opulent jusqu'au dernier des balayeurs qui nettoient la chaussée, est-ce que tout le monde ici ne subsiste pas

par le jeu ? Au xv^e siècle, on raconte qu'un moine cordelier prêcha dans une paroisse de Paris avec tant de force contre le jeu, que les fidèles allumèrent un grand feu sur la place voisine et y jetèrent les dés, cornets, cartes et autres engins de hasard et de cupidité. Malheur à l'imprudent qui viendrait tenter semblable aventure à Hombourg ! C'est lui qu'on jetterait au feu.

De Hombourg on se rend à cheval, par de jolies routes, jusqu'à un village peuplé de Français, issus directement de ceux que la persécution chassa de France lors de la révocation de l'édit de Nantes. J'allai voir ces compatriotes d'un autre siècle. Je fus surpris et charmé d'entendre les sons de la langue maternelle si bien conservés dans leur bouche. Des bambins qui jouaient aux billes dans une rue n'auraient pas été déplacés sur la place Maubert. Ils se chamaillaient et se donnaient des gourmades en très-bon français ; j'ai même peur d'avoir entendu un mot très-vif, presque un juron, qu'on chercherait vainement dans le dictionnaire allemand.

Les filles de ce pays-ci ont une condition fort enviée. Elles vont servir dans les familles riches de l'Allemagne, quelquefois fort loin de Hombourg, et apprennent le français aux petits enfants. Ce français trouverait aux yeux des puristes un charme tout particulier : il a gardé les tours de phrase, les locutions familières aux contemporains de Louis XIV et de Molière. « *Faites état, Monsieur, que nos œufs sont frais,* » me disait une fille d'auberge en me servant une omelette équivoque. Et un paysan, envers qui je me montrai bon prince, lui ayant fait passer ma bouteille : « Un verre de vin, dit-il, *n'est pas pour être refusé.* »

Ces bonnes gens de 1864 parlent comme un vieux livre imprimé chez Barbin, deux siècles auparavant.

CHAPITRE III

MAYENCE ET LE RHIN

Tableau nocturne. — La citadelle, et le tombeau de Drusus. — Mayence un jour de foire. — Gutenberg. — Le Dôme et les tombeaux des Électeurs. — Le monument d'un poète. — Le siège de Mayence en 1793.

Il était plus de minuit quand j'entrai à Mayence, venant de Francfort. La ville était profondément endormie; j'errai comme une ombre sur le quai désert. Le Rhin coulait à trois pas de moi sur la droite. Mais sans le murmure qu'il fait entendre, je n'aurais pas même soupçonné sa présence. Le quai de Mayence est coupé dans toute sa longueur par

une muraille haute et noire qui sépare les maisons du fleuve, et cela sous prétexte de fortifications. Notez qu'une batterie placée sur l'autre rive aurait en un clin d'œil balayé ces murs de carton. Mais une routine, vieille comme la ville, les respecte : il en est de même, ou peu s'en faut, dans toutes les villes arrosées par le Rhin.

Je coupai court à ma promenade nocturne en sonnant au premier hôtel venu. La valetaille endormie se fit longtemps attendre. L'Allemand a le sommeil lourd ; il le doit à son repas du soir, trop copieusement arrosé de bière. Enfin un grand drôle parut sur le seuil, une lanterne à la main, et me fit monter au quatrième étage, de quoi je murmurai ; j'avais tort. Les fenêtres de cet observatoire planaient sur le Rhin ; il n'y avait plus de murailles pour moi. La nuit était splendide : le ciel avait allumé toutes ses étoiles, et ces lampes mystérieuses, suspendues par millions dans l'éther, laissaient tomber sur l'eau de flottantes clartés. Des fanaux allumés sur les rives et sur les ponts projetaient des traînées lumineuses, et le fleuve, éclairé sur toute sa surface, glissait

silencieusement entre ses bords noyés dans l'ombre.

Mon sommeil fut de courte durée; je m'éveillai les yeux frappés d'une vive lueur qui perçait mes rideaux et embrasait mes vitres; c'était le soleil levant qui venait dans toute sa gloire visiter ma chambrette. Par delà le Rhin, derrière un rideau de peupliers, son disque s'élevait et se balançait lentement dans l'air. Peu à peu sa clarté s'accrut, ses feux s'avivèrent, les rayons de son foyer fondirent les brumes amoncelées sur le fleuve : on eût dit un voile qui s'écartait. Le fleuve apparut, tout ruisselant de la lumière du jour, déployant aux regards son immense cours et ses rives admirablement dessinées. « O Rhin, notre père ! » s'écriait jadis Beethoven devant un semblable spectacle. Il n'y a pas d'Allemand qui ne se récrie de même devant les grandes scènes étalées sur les bords du Rhin; et, s'il faut l'avouer, je ressentis ce jour-là quelque chose de l'enthousiasme allemand.

Cependant la ville ne tarda pas à s'éveiller, lentement et à regret, comme toute cité peuleuse et affairée, pour qui la journée précé-

dente a été rude et le sommeil trop court à proportion des travaux. Deux pyroscaphes amarés à la rive se mirent à chauffer leur chaudière avec un bruit infernal. Puis les portes s'ouvrirent, et les campagnards arrivèrent poussant leur âne ou leur bidet chargé de provisions. Survint un groupe de musiciens ambulants. Ils étaient huit à dix robustes gaillards qui soufflaient avec rage dans des trombones enrroués. J'eus l'imprudence de leur jeter quelques kreutzers, et je crus que leur reconnaissance me rendrait sourd.

Je m'habillai au son de cette sérénade. Je descendais l'escalier, quand je heurtai un garçon : c'était un certain Fritz, plus éveillé que la plupart de ses confrères. M. Fritz entreprit de me persuader que je ne pouvais sortir à Mayence sinon muni d'un déjeuner. Peut-être eût-il perdu son temps, s'il ne se fût avisé, en manière de péroraison, d'aller querir dans l'office une tranche de jambon, jambon de Mayence, s'il en fut, et des plus fins. Je me rendis à l'argument, et n'en eus pas regret.

Les villes allemandes ont cela de bon qu'en fait de produits friands elles tiennent exacte-

ment les promesses de leur titre. La bière de Bavière n'est pas un vain mot; le vin du Rhin est un nectar; et le plus chétif cabaret de Mayence sert à ses hôtes affamés et rapiécés des tranches du mets indigène qu'envierait la table d'un roi.

Ces détails, et l'importance qu'ils semblent occuper dans mon estime, feront sourire plus d'un lecteur. Ces lecteurs auront tort. C'est le charme de la vie de voyage que l'esprit et le corps y trouvent, chacun de leur côté, pâture. Jamais ces deux frères ennemis ne se montrent si bons camarades que dans cette existence errante et décousue. Après que l'esprit a joui d'un bel édifice ou d'un beau site, permis au corps de jouir d'un bon repas. C'est justice. Qui n'a pas senti un secret plaisir de passer de l'un à l'autre, n'est pas fait pour courir le monde. « O chair! » disait Descartes. « O idée! » disait Gassendi, chacun en haussant les épaules de pitié. Le voyageur réunit les deux termes, quoique opposés, dans la même formule. Il prend volontiers pour modèle cet illustre président de Brosses, le prince des touristes, qui passe sans vergogne de la description d'une galerie de

peinture au menu de son dîner. Et de grâce, que faisait « le divin Ulysse, » notre patron à tous ? Homère le montre-t-il moins sensible aux mets de la table royale d'Alcinoüs qu'à l'excellente musique de ce prince ?

Retournons à Mayence.

Vue à vol d'oiseau, Mayence figure un arc de cercle parfaitement dessiné, dont la courbe est formée par les fortifications et dont le fleuve est la corde. Ces fortifications, d'un périmètre infiniment moindre que celles de Paris, et d'une défense plus facile, sont fondées sur le système de Vauban, considérablement revu et compliqué. J'ai entendu des connaisseurs en faire grand cas, j'en ai entendu les dénigrer. Je répéterai ici ce que je disais en pareil cas à Linz : « Une guerre peut seule décider la question ; souhaitons donc qu'elle reste longtemps suspendue. » Chaque extrémité de la ligne fortifiée vient s'appuyer au fleuve, qui lui prête son formidable fossé. Un pont de bateaux et un pont de fer lient les deux rives. Mais une redoutable citadelle, fièrement attachée en amont au flanc de la ville, commande le passage et se tient

prête à foudroyer l'assaillant. Sa gigantesque étoile fait front de quatre côtés, et ses quatre bastions, hérissés d'artillerie, portent ces noms héroïques ou sinistres : *Drusus*, *Germanicus*, *Tacite* et *Alarme*. Ce dernier, à demi engagé dans le faubourg de la ville, a la mine qui convient à son nom. C'est une farouche sentinelle qui de loin ou de près dit : Qui vive ! au passant.

La même enceinte renferme un monceau de pierres écroulées qu'une tradition assez constante désigne sous le nom de *Tombeau de Drusus*. C'est là que le gendre d'Auguste, que le fondateur de Mayence vint mourir de cette mort mystérieuse et funeste qui semble appartenir à la légende plus qu'à l'histoire. Vainqueur, il avait chassé devant lui les hordes germanes, et, du Rhin, pénétré avec ses aigles jusqu'à l'Elbe. Les forêts de ce fleuve tombaient sous les haches romaines, et des chemins s'ouvraient aux légions à travers les chênes sacrés de Teutatès. Tout à coup une femme, une prêtresse sortie des profondeurs de ses bois, les cheveux épars, l'œil ardent, amère et furieuse en son langage, s'élança à la bride de son cheval,

le détourne avec une sauvage violence, et prononce contre le général de longues imprécations. Drusus revint à pas lents vers son camp, l'esprit frappé et le cœur ému d'un invincible effroi. Peu de jours après, une chute de cheval l'ayant gravement blessé, il fut rapporté mourant à Mayence, où il expira dans les murs du fort bâti par lui.

Comme toutes les villes populeuses que leur situation érige en villes militaires, Mayence étouffe dans ses murs. Ses rues étroites, tortueuses, boueuses, ses maisons hautes de quatre ou cinq étages, sont sans grande beauté et sans grand caractère. Une population nombreuse et affairée s'y coudoie. C'est justement l'époque de la foire. Les boutiquiers ont nettoyé leurs vitres, endossé leurs meilleurs habits, étalé leurs plus séduisantes marchandises. Où le luxe va-t-il se nicher? J'ai vu se balancer à un crochet des morues sèches dont chaque face était dorée! J'ai vu, sur une place, un palais du siècle dernier, avec un blason, des devises et une pompeuse façade, servir de magasin à un débitant d'épiceries! *AUSPICE DEO*, dit une devise encore lisible sur la muraille.

Admirable enseigne, s'il n'en est du maître comme de tant d'autres, chez qui l'acheteur se fait dépouiller sous les auspices de *la bonne foi*.

Un bruit de fanfares m'appelle sur une place. C'est la place Gutenberg. J'y retrouve mes musiciens ambulants, qui traînent sur leurs talons tous les gamins de la ville. Un air de valse qu'ils exécutent met aux fenêtres une moitié des servantes du voisinage. L'autre moitié accourt, sans plus de façon, le balai à la main. Les soins du ménage sont suspendus pour tout le temps qu'il plaira à l'orchestre. On dit que le ranz des vaches entendu dans le lointain fait désserter le drapeau au Suisse enrôlé comme soldat. Il n'y a pas de cuisinière allemande qui ne déserte deux ou trois fois le jour ses fourneaux pour courir après la ritournelle d'une valse que jouent dans un carrefour trois Orphées en guenilles.

Aux joueurs de trombone succède un baladin, homme important et populaire, si j'en juge à l'accueil qu'il reçoit. Son théâtre est bientôt dressé : une pancarte au bout d'une perche fichée en terre, voilà tout l'appareil. La

pancarte présente une série de scènes grossièrement enluminées, avec cette annonce en lettres plus que majuscules :

Venez voir, petits et grands,

LA VIE ET LA MORT

DU CÉLÈBRE CHEF DE BRIGANDS

CARLO

MEURTRIER DE CINQUANTE PERSONNES.

Les cinquante victimes sont là, sans qu'il en manque une seule, pourfendues et sanglantes, sous le couteau du féroce Carlo. Ce dernier apparaît à la fin, entre deux gendarmes, accompagné d'un prêtre qui le confesse et le convertit. C'est le dernier tableau, qui forme la moralité du drame. Pour prix de sa conversion, Carlo se voit épargner l'ennui d'être pendu... en peinture.

Le baladin, homme flegmatique, sans même quitter le fragment de pipe qui pend à sa bouche, promène lentement sa baguette sur chaque compartiment de la pancarte, et bredouille quelques mots d'explication. C'est là

toute l'action, tout le dialogue. Un acolyte, déplorablement enrôlé, entonne et nasille une complainte : c'est le chœur. Un gobelet d'étain circule dans le public et reçoit les gros sous : c'est la fin du spectacle. On ne se figure pas le succès de ces exhibitions et l'importance de ces montreurs d'images. Il n'y a que des Allemands pour s'amuser de si peu. Et quelles recettes ! Il n'y a que des Allemands pour payer de si bon cœur leur plaisir. A Paris, que de saillies, de gaieté, d'invention, sont nécessaires à l'*impresario* populaire pour retenir devant son théâtre en plein vent un public dédaigneux et blasé ! La quête en met les trois quarts en déroute, et la sébile fait le tour d'une place dégarnie. A Mayence, je vis chaque spectateur payer avec la régularité d'un abonné. Il n'y eut, je crois bien, qu'un déserteur, et c'était moi ; je me punis sur-le-champ de cette évasion par une double contribution.

La place Gutenberg, transformée ce jour-là en théâtre et en marché, doit son nom à la statue que la ville de Mayence fit élever par Thorwaldsen à l'illustre inventeur de l'impri-

merie. J'ai dit ailleurs ¹ ce que j'en pensais, et j'en pense encore ce que j'en ai dit. Jamais ce Gutenberg, content et bien portant, n'eût inventé l'imprimerie. Il me rappelle la statue de Descartes qui est à Tours : jamais ce Tourangeau de marbre n'a prononcé la fameuse parole gravée sur son piédestal : *Je pense, donc je suis!* Les bas-reliefs ne valent guère mieux que la statue. Thorwaldsen n'y envisage son sujet que par le côté étroit, banal et matériel. Une presse en mouvement, des compositeurs au travail, des feuilles étendues sous le rouleau générateur ; il s'agit bien de cela, vraiment. Allez à Strasbourg, gens de Mayence ; vous y verrez le vrai Gutenberg, ressuscité par le génie de David, et les bas-reliefs de sa statue vous raconteront ce que vous laissent ignorer ceux-ci : l'histoire morale de l'imprimerie, sa mission civilisatrice dans le monde.

A Mayence, une inscription en vers latins prétend suppléer au silence de la statue :

Artem quæ Græcos latuit latuitque Latinos,
Germani solers extudit ingenium.

¹ Voir le *Danube allemand et l'Allemagne du Sud*, ch. 1, p. 19.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



LE DOME ET LA STATUE DE GUTENBERG A MAYENCE.

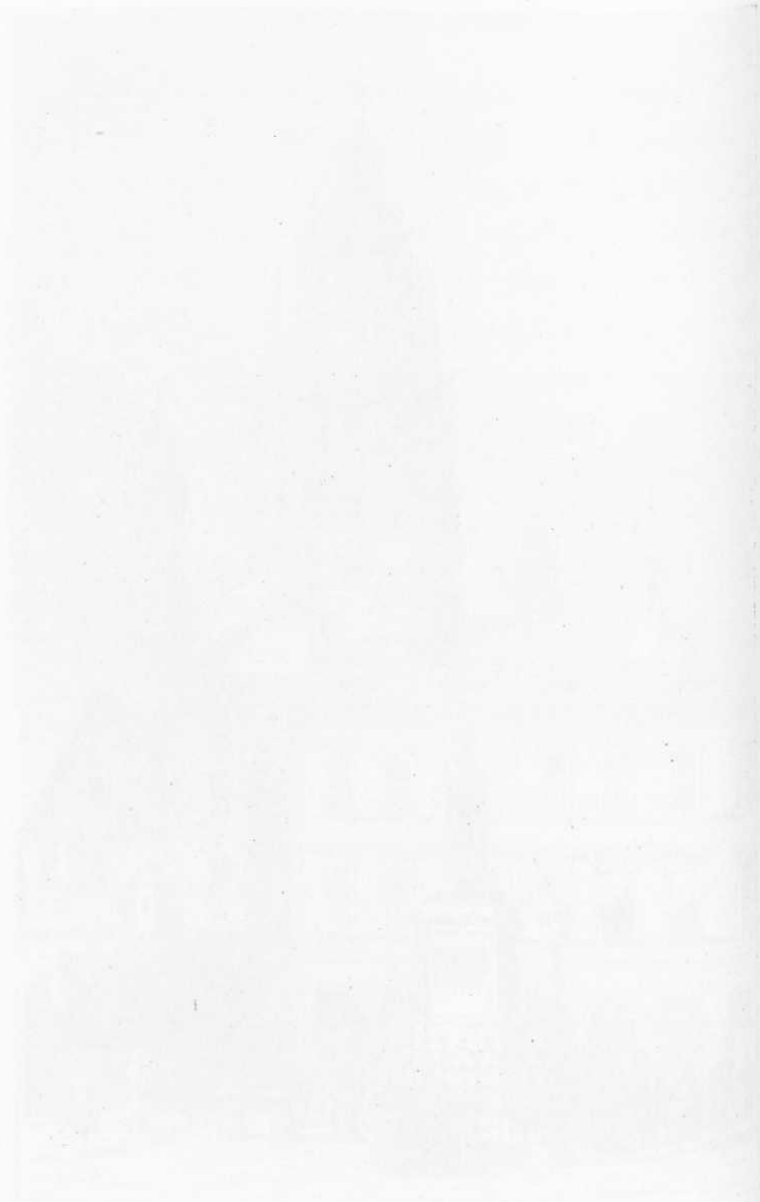


FIG. 1. [Illegible text]

Nunc quidquid veteres sapiunt sapiuntque recentes,
 Non sibi, sed populis omnibus id sapiunt ¹.

« Vos inscriptions sont trop longues, disait lord Byron, et elles sont inutiles : les noms suffisent. » Il avait raison. Surtout craignons les inscriptions en vers ; elles sont toujours ou plates ou ampoulées. J'effacerais sans pitié, si j'étais édile, toutes celles qui font tenir à nos statues, à nos colonnes, à nos fontaines, le langage adulateur et fade des monuments tumulaires. Il leur faudrait, pour trouver grâce devant moi, ou une pointe de malice, comme dans ces mots gravés sur une fontaine publique à Francfort :

DIEU BÉNISSE NOTRE BOISSON !

LE VIN POUR MOI,

L'EAU POUR VOUS ².

¹ « Cet art inconnu des Grecs et des Romains, le génie inventif d'un Allemand l'a découvert. Aujourd'hui tout ce que savent les anciens, tout ce que savent les modernes n'est plus leur propriété ; c'est la propriété du monde entier. »

²

Gesegnet soll der Trank

Uns sein.

Das Wasser Euch

Und mir der Wein.

Ou bien un air d'antiquité et de naïveté, comme dans ces vers inscrits sur la façade de quelques vieux logis français :

Saint Pierre, saint Simon,
 Gardez notre maison;
 S'il y vient un pauvre,
 Baillez-li l'aumône;
 S'il y vient un pèlerin,
 Baillez-li de notre vin;
 Mais s'il y vient un larron,
 Baillez-li du lourd bâton.

Mayence a une cathédrale, qui est son plus beau monument. Extérieurement, rien de plus bizarre. Pas de façade; une porte basse, percée dans le flanc de l'édifice, sert d'entrée principale. Mais les battants de cette porte sont vieux de huit siècles, et sur leurs panneaux de bronze sont encore lisibles les caractères de la charte octroyée par l'évêque Adalbert I^{er} aux bourgeois de Mayence, et gravée par son ordre à cette place.

Deux dômes, de styles et de proportions différents, couronnent l'édifice. On dirait, pour la

forme et les ornements, deux tiaras papales : l'une plus ancienne, par conséquent plus sévère et plus nue dans sa structure, plus imposante aussi ; l'autre plus riche, plus pompeuse, plaisant davantage au regard, parlant moins au cœur.

L'intérieur présente trois nefs romanes, dont la principale est remarquable par la hardiesse des arcs suspendus à une grande hauteur. Mais les fenêtres sont rares, étroites, placées trop haut. Le jour manque et tombe mal. C'est le vice capital de l'architecture romane. L'abondance et la diffusion de la lumière est, au contraire, le triomphe du gothique. Partout où il le peut, l'architecte gothique perce les murailles, et au lieu de moellons étale au soleil ses admirables verrières. Enfin le dôme de Mayence présente cette disposition qui n'est pas très-rare, d'un double chœur se faisant face à chaque extrémité du grand vaisseau, et d'une double abside qui semble soudée l'une à l'autre.

C'était l'église cathédrale et le lieu de sépulture des archevêques-électeurs de Mayence, princes du saint-empire romain, etc. De là lui vient sa principale richesse, chaque élec-

teur s'y étant fait ensevelir avec magnificence. Les chanoines et les prêtres ayant suivi leur exemple, le temple est devenu un vaste cimetière, une nécropole aux rangs pressés. Un peuple de statues, une collection d'urnes funèbres, de colonnes de marbre, de monuments fastueux, ont envahi les piliers des nefs, les chapelles, les murs, les caveaux. Ils sont de tous les temps et de tous les styles. Un connaisseur ferait là tout un cours d'histoire des arts à leurs différentes époques. L'art naïf du moyen âge a modelé de maigres figures sur des corps ascétiques enveloppés dans de roides draperies. La Renaissance s'est donné carrière en de fantasques imaginations, tordant, fouillant, contournant sous mille formes les images de la mythologie et celles du christianisme, mariées ensemble par un gracieux mensonge. Le xvii^e et le xviii^e siècle inaugurent le genre théâtral, et coiffent de la perruque de Louis XIV des guerriers vêtus de la tunique, de la cuirasse et du glaive romains.

Un tombeau nous présente l'évêque-électeur agenouillé, de grandeur naturelle, au pied d'un calvaire. L'archiprêtre Bernard de Gablentz a

voulu qu'on le plaçât, en grand costume, au milieu de toute sa famille : en tout douze personnages, hommes et femmes, avec les fraises empesées et le reste du costume du temps de la Ligue. Un troisième est censé voir, dans une pieuse extase, le ciel s'ouvrir à lui ; et le sculpteur, pour rendre ce rêve sensible, a figuré Dieu le Père en costume de pape, qui lui envoie, du haut d'un nuage, une grande bénédiction. La plupart des tombeaux sont chargés de blasons. Un seul en supporte dix-sept, qui attestent l'illustre origine et la brillante parenté du mort. Et puis ce sont de longues, fastueuses, verbeuses et creuses inscriptions attestant, jusque dans le néant, cette incurable vanité de l'homme, et qui tournent toutes à la confusion de cette vertu plus admirée que pratiquée qu'on nomme l'humilité chrétienne. En veut-on un échantillon ? Je copie et je traduis :

Albert, par la miséricorde divine et l'autorité de la sainte Église romaine, prêtre de Saint-Pierre-ès-Liens, cardinal légat, archichancelier du saint-empire romain dans la

province de Germanie, prince électeur, duc d'Halberstadt, marquis de Brandebourg, duc de Stettin, de Poméranie, de Slavie, burgrave de Nuremberg, etc. etc... Prince accompli et doué de toutes les vertus, etc...

Le reste est à l'avenant.

Une lame de marbre blanc, enchâssée dans le mur, est tout ce qui reste du tombeau élevé par Charlemagne à Fastrada, sa femme. L'inscription, en caractères byzantins, donne aux tombes voisines une leçon de simplicité et de modestie :

FASTRADANA PIA CAROLI

CONJUX VOCITATA, CHRISTO DILECTA JACET

HOC SUB MARMORE

ANNO SEPTINGENTESIMO NONAGESIMO QUARTO.

Un cloître attenant à la cathédrale est un second cimetière servant à recueillir les morts qui n'ont pas leur place dans le premier. Ici chaque dalle est une tombe; chaque tombe porte, gravée en creux, l'image d'un prêtre à demi effacée par les pieds des passants, et c'est

grand'pitié, si l'on songe que beaucoup ont une valeur artistique, presque toutes une valeur historique. La cour du cloître est jonchée de marbres et de statues, couchées, penchées, brisées, souillées par l'herbe et les ronces. Des ménagères, amies du bedeau, y font sécher leur lessive, et suspendent leurs guenilles à des reliques vénérables par plus de neuf cents ans d'antiquité.

Un poète a son monument parmi ces ancêtres du clergé de Mayence. Il s'appelle Henri de Meissen. Il était en même temps chanoine et Minnesænger, ou chanter d'amour. Mais ses chants, consacrés aux femmes, et surtout à la Vierge Marie, étaient d'une pureté sans tache. Son siècle lui donna le beau surnom de *Frauenlob*, ce qui veut dire *louangeur des femmes*. Une antique miniature le représente chantant sur un violon les louanges d'une dame en couronne d'or, figurée dans ses armoiries. Un chœur de musiciens demeurent attentifs et muets autour de lui. Deux pages étendent un tapis sous ses pieds ¹.

¹ Manuscrit dit de *Manesse*, n° 4232, fonds allemand. (Bibliothèque Impériale.)

Il servit d'arbitre dans un grand débat qui passionna longtemps les poètes d'outre-Rhin. Des deux mots allemands qui désignent la femme, *Weib* et *Frau*, il s'agissait de savoir lequel était le plus noble, le plus digne d'usage. Frauenlob prononça en faveur de *Frau* pour deux raisons : l'une, d'étymologie : *Frau*, dit-il, est tout près de *Freude*, qui veut dire *joie* ; l'autre, d'archéologie et de sentiment. Le premier homme qui parla allemand fut Men-nor, fils d'Adam. S'étant marié, il fit rougir de plaisir sa jeune fiancée en l'appelant *Frau* ². Comment résister à cet argument ?

Frauenlob mourut en 1317, et sa mort fut reçue dans Mayence comme un deuil public. Toutes les cloches de la ville sonnèrent ses funérailles. Les femmes de toute condition se réunirent pour escorter son cercueil. Huit des plus belles et des plus nobles le soutinrent sur leurs épaules. Des groupes de jeunes filles et d'enfants le précédaient, semant sur sa route des fleurs de lis et de roses. Le clergé tout entier le reçut sur le seuil du Dôme, honneur

² Oct. d'Assailly, *les Chevaliers poètes*.

qu'on rendait aux seuls princes. L'archevêque bénit lui-même le sépulcre, et quand la dépouille y fut déposée, les dames l'inondèrent de parfums et d'essences. Puis elles chantèrent un des hymnes du poète à la Vierge Marie, celui-ci peut-être, qui est suave comme son objet :

« Marie, la verdure de la plus fraîche prairie paraîtrait pâle, foulée par tes pieds éblouissants. Je m'incline devant ton ombre, je la suis et je l'adore. Tu es la fleur d'élection. Le Seigneur t'a honorée d'un regard, et soudain tu as tressailli comme le lis sous la rosée...

« Dame Marie, vous qui sauvez, daignez vous attendrir en contemplant notre pauvre âme. Quand pourrons-nous vous voir, tenant votre beau fils sur vos genoux, serrant dans vos bras le Soleil des soleils ¹?... »

Le monument de Frauenlob, brisé par des maçons maladroits au siècle dernier, a presque entièrement disparu. Les débris qu'on a pu recueillir ont été encadrés dans une pierre du cloître, où on les peut voir. Le principal est un fragment de la face du poète. En 1843, les dames de Mayence se cotisèrent pour élever un

¹ Oct. d'Assailly, *Ibidem*.

cénotaphe en son honneur. Il est dans le même cloître.

M. Schwanthaler, choisi pour l'exécution, n'a rien sculpté de plus pur ni de plus parfait. Il a représenté une femme, en habits du XIV^e siècle, venant déposer une couronne sur un tombeau. C'est simple et c'est charmant; la noblesse de l'ensemble et la grâce infinie des détails rendraient notre Pradier jaloux. Le marbre le plus pur prête sa blancheur à cet admirable ouvrage. La dédicace porte ces mots :

AU PIEUX CHANTRE DE LA SAINTE VIERGE,
DE L'HONNEUR ET DE LA PIÉTÉ DES FEMMES,

MAITRE HENRI FRAUENLOB,

MAYENCE RECONNAISSANTE.

L'artiste a signé plus bas :

SCHWANTHALER FECIT

In honorem templi antiqui.

Mayence étant tombé en 1793 au pouvoir des armées françaises, les Autrichiens et les

Prussiens s'unirent pour le reprendre. De là un siège mémorable qui occupe une belle place dans les annales militaires de notre révolution.

Les Français n'avaient que vingt mille hommes contre les soixante mille de leurs ennemis; mais c'étaient les plus intrépides soldats de la république, commandés par deux braves, Dubayet et Kléber.

Le bombardement commença le 27 juin, et continua pendant les jours et les nuits suivants. C'était, dit un témoin oculaire, un étrange spectacle. Le ciel resplendissait d'étoiles; les bombes semblaient rivaliser avec elles¹. Quelques jours auparavant, les Français avaient impitoyablement chassé de leurs murs les femmes, les enfants, les vieillards, les malades. Mais l'ennemi, usant de la même inhumanité, les repoussa vers la ville, et l'on vit pendant quelques heures ces infortunés errer avec désespoir entre les canons des Prussiens et ceux des Français.

Ces derniers avaient de tristes raisons d'en venir à ces extrémités. Étroitement bloqués

¹ Gœthe, *Siège de Mayence*.

depuis le commencement du siège, ils souffraient de la plus cruelle famine. La ration du soldat fut diminuée du quart, puis de moitié; puis il dut pourvoir lui-même à sa subsistance. Ils allaient, dans l'intervalle des factions, pêcher sur les bords du Rhin les animaux morts que le fleuve entraînait. La nuit, de grands filets tendus retenaient au passage ces tristes épaves. Le fourrage étant épuisé, on tua les chevaux pour en manger la chair. Il y en eut un marché dans la ville; elle se vendit jusqu'à quatre et cinq francs la livre. Une chasse assidue fut faite à tous les animaux domestiques. Les caves, les greniers, les gouttières furent dépeuplés de leurs habitants. Il faut avoir connu un de ces vétérans et avoir entendu ses récits pour se faire l'idée de ces scènes terribles et burlesques. Un jour Kléber invita son état major à venir en grande pompe manger sa part d'un chat, accosté de douze souris, sur un fond d'avoine bouillie.

Les tortures de la faim n'étaient pas les plus rudes. Privés de toutes communications avec la France, nos soldats ignoraient ce qui s'y passait. Les Prussiens imaginèrent d'imprimer

de faux *Moniteurs*, qu'ils jetèrent par-dessus les murs de la place : on y lisait la chute de la Convention, l'abolition de la république, le rétablissement de la royauté.

Cependant la garnison ne parlait pas de se rendre. Ces fiers soldats s'étaient juré entre eux de s'ensevelir vivants sous les murs de Mayence. Quand Kléber et Dubayet, cédant à la nécessité, eurent signé les honorables conditions de la retraite, ils eurent plus de peine à les faire accepter de leurs troupes qu'ils n'en avaient eu à les obtenir des Prussiens. Il était stipulé pourtant que l'armée se retirerait avec les honneurs de la guerre, mousquets sur l'épaule, enseignes déployées. Goëthe, qui assista à ce défilé, en a laissé une narration animée :

Des cavaliers prussiens ouvraient la marche, la garnison française suivait. Une colonne de Marseillais, petits, noirs, bariolés, déguenillés, s'avangait à petits pas. Ensuite venaient les troupes régulières, sérieuses et mécontentes, mais nullement abattues ni humiliées. L'apparition la plus frappante fut celle des chasseurs à cheval. Ils s'étaient avancés jusqu'à nous dans un complet silence : tout à coup leur musique fit entendre la Marseillaise. Ce *Te Deum* révolutionnaire a quelque chose de triste et de menaçant,

même lorsqu'il est vivement exécuté. L'effet fut saisissant et terrible, et le coup d'œil imposant, quand les cavaliers, qui étaient tous de grande taille, maigres et d'un certain âge, et dont la mine s'accordait avec ces accents, passèrent devant nous. Une troupe particulière attira l'attention : c'était celle des commissaires. Merlin de Thionville, en habit de hussard, remarquable par sa longue barbe et son regard sauvage, avait auprès de lui un autre personnage habillé comme lui. Le peuple voulait se jeter sur lui. Merlin s'arrêta, fit valoir sa dignité de représentant du peuple français, la vengeance qui suivrait toute insulte. Il conseilla la modération ; « car ce n'est pas la dernière fois, dit-il, que vous me voyez ici. » La foule demeura interdite, pas un ne branla ¹.

¹ Gœthe, *Siège de Mayence*.

CHAPITRE IV

LE RHIN DE MAYENCE A COBLENTZ

Le Rheingau. — Le Johannisberg. — Le vin du Rhin. — Chansons à boire. — Tableaux du passé. — La tour des Souris. — L'Échelle du diable. — Baccharach. — Oberwesel et son bourguemestre. — Lorely, la fée des eaux. — Ballade. — Histoire d'une Ondine. — Le Chat et la Souris. — Le Koenigsstuhl. — Le Stolzenfels. — Arrivée à Coblenz.

La navigation du Rhin, ouverte dès avant Manheim aux bateaux du commerce, ne commence, pour le touriste, qu'au pont de Mayence et s'arrête à celui de Cologne. Le chemin de fer a dépossédé le fleuve dans toute la partie supérieure et inférieure de son cours. On ne visite plus, et l'on fait bien, que la région intermédiaire. Quinze à vingt bateaux spacieux

et de bonne apparence, appartenant à deux compagnies opulentes, sillonnent le Rhin dans tous les sens, et transportent chaque année plus d'un million de voyageurs¹. Si l'on songe que presque tout ce mouvement s'opère pendant la durée du semestre d'été, c'est un chiffre de cent cinquante mille personnes au moins qu'il faut compter pour un mois. Cela fait, on l'imagine sans peine, une énorme et gênante cohue. C'est le côté fâcheux du voyage. Pour jouir de la nature et des arts, pour se souvenir et pour rêver, il faut un recueillement, une possession de soi-même qu'exclut inévitablement la présence d'une trop grande multitude. La vraie manière de visiter le Rhin est celle des étudiants allemands. Ils vont, le bâton à la main, le sac au dos, pratiquant à petites journées les sentiers de la rive. Paraît-il un chariot chargé d'herbes pour le marché, ou bien une barque que dirige au fil de l'eau un marinier complaisant, ils y montent, et de là, goûtent en paix la douceur du ciel, la beauté des rives, l'infinie variété des couleurs et des

¹ Le chiffre officiel pour 1861 est de 4,195,236.

formes. Que de fois ai-je envié leur libre allure, et soupiré de ne pouvoir les suivre!

Les bateaux du Rhin me faisaient songer à ceux du Danube; mais j'assignais aux premiers un rang bien inférieur. On ne s'y trouve pas assez dépaycé; la société en est trop uniforme. Le Parisien y retrouve tout Paris, l'Anglais tout Londres. Point de nouveauté piquante, rien d'imprévu, ni dans le costume, ni dans les mœurs, ni presque dans le langage.

Ajoutez qu'on est pressé, poussé, noyé dans une foule envahissante. Il faut y disputer sa part d'espace, de lumière et de vision. C'est une lutte à outrance contre les fâcheux, les importuns, les badauds, les vantards, les bavards, sans compter l'insupportable troupeau des dévorants. Ces derniers transforment en réfectoire tout le pont du bateau; leur voyage est une longue ripaille. L'ancre à peine levée, vite une table, une nappe sale, des verres, beaucoup de verres, et, dans une vaisselle équivoque, un entassement d'objets sans nom, mais non pas sans odeur. En vain change-t-on dix fois de place : de la poupe à la proue, ce n'est qu'une vaste cuisine. Le chef des marmitons

est visiblement le personnage important de l'équipage. Il existe un pays dans les contes de fées où l'on navigue dans des nacelles de biscuit sur des fleuves de sauce : qui croirait que le vieux Rhin m'en a fait souvenir ? J'étais venu pour entendre la chanson de Lorely, la fée des eaux, et j'entends celle d'un tourne-broche !

A peine Mayence a-t-il caché dans le lointain ses dômes, d'un rose étincelant, comme ceux d'une ville orientale, que le fleuve entre dans la fertile contrée du Rheingau. On appelle ainsi une région, moitié plaines et moitié montagnes, abritée des vents du nord et de l'est derrière les masses épaisses du Taunus et du Niederwald, tandis qu'elle présente au midi ses coteaux que le Rhin contourne. C'est le verger de l'Allemagne. Nous verrons des lieux plus poétiques ; nous n'en verrons pas de plus prospères, de plus florissants. Les villages se succèdent à de courts intervalles ; leur site, leur structure, l'éclat de leurs façades blanchies à la chaux, tout en eux est réjouissant. La plupart s'avancent jusqu'au bord de l'eau, dont

un mince sentier les sépare. En hiver, l'inondation chasse l'habitant de sa demeure. Mais ici, comme sur notre Loire, l'inondation est un mal périodique qui n'étonne personne. On s'arrange pour vivre en paix avec cet hôte incommode; et, plutôt que de s'éloigner du fleuve paternel, on se résigne à lui céder une fois par an sa chambre et son lit. Dans les soixante premières années de ce siècle, on ne compte pas moins de trente-trois débordements, quelques-uns terribles¹. Des églises plus ou moins antiques, de forme agréable, modestes comme il sied à des clochers de village, se présentent au centre du hameau. Autour se presse, sans beaucoup d'ordre, un groupe de maisonnettes tapissées de vignes, couvertes en briques, avec des cordons de granit bleu aux portes et aux fenêtres.

Rarement une auberge manque à l'appel en ce pays sillonné de voyageurs, et rarement sur son enseigne manquent l'*Ancre d'or* ou le

¹ C'est dans la chronique d'Éginhard, à la date de 815, que l'on trouve la première trace historique des débordements du Rhin. Napoléon avait créé des *Magistrats du Rhin*, spécialement chargés de prévenir le retour de ces fléaux.

Cygne traditionnels. L'aubergiste, épanoui sur le seuil, se montre, doucement ému, au signal de la cloche qui annonce notre passage; il suppute en espérance le gain de la journée. Tout le village accourt au même signal, ayant même intérêt. L'étranger qui met pied à terre n'est-il pas un oiseau de passage dont chacun se promet une plume? Enfin les marmots de l'endroit se jettent dans les barques amarrées sur le bord, afin de danser avec elles dans le remous du bateau.

Ces barques forment une flottille respectable, qui est la *marine* des bords du Rhin. De petits chantiers de construction en montrent d'autres qui sont inachevées. De grands filets sèchent au soleil sur les pierres. La pêche nourrit ici de nombreuses familles. C'est une tâche lucrative quand le pêcheur prend dans sa nasse quelque-une de ces carpes si prisées des gourmets, ou quelque saumon qui s'est aventuré plus loin que ses confrères.

Un autre genre de pêche est celle de l'or. Le Rhin en roule une très-faible quantité, que ramassent à grand-peine quelques malheureux orpailleurs. On les voit, aux eaux

basses, fouiller les bancs de sable laissés à découvert par le fleuve : labeur ingrat et pitoyable ressource, s'il est vrai que pour réunir une masse d'or du poids d'un kilogramme il ne faut pas remuer moins de sept millions de kilogrammes de sable. On a calculé que ce travail de pionnier, exercé par une personne active pendant une année, rapportait de cent à cent vingt-cinq francs. L'or ainsi recueilli sert à frapper une monnaie, naturellement assez rare, et qu'on nomme ducats du Rhin.

Mais la vraie, l'immense richesse du Rheingau, après l'exploitation du voyageur, est celle de la vigne. Un vieux poète raconte que, deux seigneurs se disputant un trésor, le roi, pour les accorder, fit jeter toute la masse d'or dans le Rhin. C'est cet or qui, filtrant dans les veines de la terre, colore, dit-il, le jus des vignes qui bordent le fleuve. N'en déplaise au vieux conteur, je croirais plutôt que tout l'or du pays vient de ses vendanges. Il n'y a pas dans tout le pays rhénan de région plus propice au raisin. Aussi cette culture a-t-elle tout envahi.

Des pointes de rochers, des pentes et des précipices où c'est un travail de se tenir debout, ont été fouillés, bêchés, fertilisés. A défaut de sol végétal, on a émietté, pulvérisé la roche friable. Les ceps étendent à perte de vue leurs lignes régulières, et tous les contours de la montagne en sont hérissés. De cette nappe de verdure se détachent, par intervalles, de grandes villas à l'italienne, aux toits plats, aux murs carrés, ou bien des castels néo-gothiques, avec des tourelles en créneaux. Ce sont les maisons de plaisance des riches négociants en vins de Mayence ou de Francfort, construites en pleins vignobles, dans le propre élément de leur richesse. Des banderoles bariolées aux couleurs nationales flottent au sommet, et signalent, comme dans un palais princier, la présence du maître. Point ou presque pas de jardins alentour. Le terrain est trop rare, le produit trop précieux, pour laisser l'agréable usurper la place de l'utile. Un chêne, un mélèze, ne donnent que de l'ombre : ici chaque pied de vigne se couvre, à l'automne, de pièces d'or. Au pied de la terrasse se balance une nacelle élégamment pavoisée. Avoir pignon sur

le Rheingau et nacelle sur le Rhin, sont les deux termes de la félicité humaine dans ce pays. J'y voudrais joindre moins de frimas en hiver, et un climat plus constant en été.

De tous les vignobles que nous côtoyons, le Johannisberg est le plus fameux. Chapeau bas devant le roi des vins du Rhin. Chacun lui doit un hommage. Pourquoi faut-il se contenter d'un hommage platonique ! Trois doigts de vin de Johannisberg versés à ce moment ne nuiraient pas au paysage. La colline qui le produit s'élève à cent vingt mètres au-dessus du Rhin. Elle est revêtue des pieds à la tête d'un superbe manteau de vignes, qui se nuance, aux approches des vendanges, des plus riches couleurs de l'automne. Heureux princes de Metternich, à qui ce domaine appartient ! Il n'embrasse guère plus de soixante-dix arpents, produisant de vingt-cinq à trente tonnes. Mais le revenu annuel est de cent mille francs. La charge d'archiéchanson impérial existe encore pour les maîtres du Johannisberg, s'il est vrai qu'en faisant ce cadeau à son ministre, en 1815, l'empereur d'Autriche se soit réservé

un dixième de la récolte. Le reste est disputé à prix d'or par les gourmets couronnés ou millionnaires. On parle encore d'un tonneau acheté au prix de dix-huit mille florins par les souverains de Prusse, de Russie et d'Angleterre.

Les premières vignes plantées sur le Johannisberg datent du XI^e siècle, et l'honneur en revient à l'archevêque de Mayence, Ruthard. Elles furent tout de suite en réputation. Un monastère s'élevait alors à la place où se voit le lourd et déplaisant castel des Metternich. Les moines commis à la garde de la récolte passaient pour en apprécier suffisamment le mérite. Le moyen âge exerce sa malice à leur endroit. Un fabliau les représente pendant une visite de l'évêque. « Des bouteilles et des verres, dit l'évêque; goûtons le vin de cette année. Mais d'abord une pieuse oraison; vos bréviaires, mes frères. » Les moines fouillent vainement sous leurs robes; pas un seul bréviaire. « Buvons, néanmoins, reprend l'indulgent prélat; nous priérons de mémoire. Un tire-bouchon! Qu'on m'apporte un tire-bouchon pour ouvrir cette fiole! » Aussitôt dix, vingt, cinquante tire-

bouchons se présentent à l'appel. Ils étaient plus nombreux que les bouteilles.

Sur tous les bords du Rhin les vendanges sont le signal de fêtes rustiques. On promène la première grappe sur un char, escorté de vigneron en goguette. Au Johannisberg, la vendange a lieu quinze jours plus tard que partout ailleurs. On attend que les grappes commencent à pourrir pour les porter au pressoir. L'usage était jadis de ne vendanger que sur un ordre écrit et signé de la main du maître. Une année, celui-ci perdit la mémoire, et laissa passer l'automne sans expédier l'ordre nécessaire. Novembre venu, il visita ses vignes. Le raisin y pendait encore intact. On le recueille à la hâte, on le jette dans la cuve. Le vin se trouva surpasser celui des années précédentes. On érigea en pratique cette découverte du hasard.

L'Anglais Forster, qui me prête tous ces détails, homme compétent dans la matière, dont il paraît posséder autre chose que la théorie, exige du vin du Rhin les quatre qualités suivantes :

- 1^o Qu'il soit clair ;
- 2^o Qu'il ait un goût agréable ;
- 3^o Qu'il fasse entendre, en tombant dans le verre, un petit murmure ;
- 4^o Qu'il forme une mousse légère.

Voilà du raffinement. Pour mon compte, je tiendrai quitte du « petit murmure » et de la « mousse légère », si j'ai le « goût agréable » et la « couleur claire ». Ce dernier point n'est pas indifférent. C'est un des attraits de ce nectar, de resplendir en topazes ou en rubis limpides dans le verre. La vue en est réjouie, et cette allégresse prépare celle du cœur.

C'est l'opinion des Allemands, dont il est la liqueur préférée. Ils ont pour le vin national un amour où il entre autant de poésie que de sensualité. Ils le fêtent par des chansons d'un ton vraiment élevé, et bien au-dessus de nos couplets bachiques. L'Allemand traite volontiers toute chose avec gravité. Ses chansons à boire sont sérieuses, autant que les nôtres sont goguenardes, et pour peu de chose on voit le verre trembler dans la main du chanteur. Mais s'il s'agit du fleuve national

et du jus de ses vignes, tout buveur devient poète, toute chanson se fait hymne.

Couronnez de fleurs le gobelet rempli jusqu'aux bords, et qu'on le vide avec gaieté. Est-il, amis buveurs, est-il au monde un pareil vin ?

C'est l'Allemagne notre mère, c'est son sol fécond qui le produit; c'est pour cela qu'il est si bon, si généreux, si calme, si ardent et si fort.

Aux bords du Rhin, aux bords du Rhin ! C'est là que mûrissent nos vignes ! Béni soit le Rhin ! c'est sur ses rives qu'elles se dorent et nous versent cette liqueur sacrée !.

Je quitte le Rheingau. J'entre avec le Rhin dans une contrée plus sévère.

De Bingen jusqu'à Coblenz, le lit du fleuve est profondément encaissé dans les montagnes. A droite le Taunus, à gauche le Hundsrück se rapprochent et tendent à se rejoindre. Quelque horrible déchirement a dû se faire, aux temps antédiluviens, dans les entrailles de ces énormes masses. Le Rhin occupe le fond

¹ Mathias Claudius. — Voir aussi Schenkendorf : *Chanson des fleuves allemands*.

d'un précipice : des murailles de rocher se dressent à pic sur chaque rive; une aride végétation de sapins et de ronces couvre ses bords, et leur sombre verdure communique à ses eaux la couleur du bronze. Ça et là quelque avide et hardi vigneron a défriché le sol ingrat, et des vignes y tordent leurs troncs nerveux. La roche vive, blessée par le pic du mineur, rongée par l'eau, mordue par la bise et les frimas, déchiquetée de mille manières, offre des veines sanglantes ou bleuâtres. Le jour et la nuit se rencontrent sans se mêler dans les cavités de leurs flancs. Ici un gouffre d'ombre, là une surface inondée de lumière. La pointe d'un écueil à fleur d'eau arrache au fleuve des murmures de colère et des cascades d'écume. Ailleurs il s'épand à flots calmes et s'endort dans un vaste bassin, clos et arrondi comme un lac. Nulle issue apparente : comment est-il entré? comment va-t-il sortir? Les montagnes semblent soudées par la base, et, pour le regard, la nature a refermé ses gigantesques écluses. Cette illusion est d'un grand charme et d'une mélancolie profonde. Mettez de la neige sur ces hauteurs,

vous croirez être retourné avec le fleuve vers la Suisse, son berceau, et voguer sur les grands lacs des régions alpestres.

Voilà le Rhin dans sa sauvage et morne beauté. Plus de villages, plus d'habitations humaines, plus de culture. Le silence et la solitude prêtent à ce tableau leur accablante grandeur. L'effet s'en fait sentir à la pensée. Le spectateur, remontant en arrière et supprimant les siècles, évoque facilement l'image du monde primitif, et devine à travers les âges les destinées successives du fleuve.

C'est d'abord l'époque antéhumaine. L'industrie de l'homme ou les convulsions de la nature n'ont pas encore brisé les blocs qui ferment la route des eaux, le fleuve s'y heurte comme un torrent et s'y brise en cataractes mugissantes. Des forêts, vierges comme le sol qui les nourrit, projettent dans l'eau leurs puissantes racines. La terre vomit la lave par tous les cratères du Taunus. Les sommets des montagnes flamboient comme des fournaises, et le bitume et le soufre, roulant sur les pentes, viennent s'éteindre en fumant dans le fleuve. Des animaux de forme étrange et de propor-

tions démesurées se montrent par troupeaux et s'abreuvent sur ses rives.

L'homme paraît. D'où vient-il? Quelle route a-t-il suivie pour venir d'Orient aux rives du Rhin? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, sa stature est haute, ses cheveux roux, son teint coloré, ses yeux bleus. Cette nature qui l'environne le frappe de vénération. Il l'adore, il la fait Dieu. Il choisit un arbre pour objet de son culte; c'est le plus robuste de la forêt, le chêne, être sacré et mystérieux, qu'adorent les peuples répandus des bords du Rhin aux bords de l'Océan armoricain. Le druide rassemble sous son ombre la tribu dont il est le chef. La prêtresse coupe le gui mystique. Au tronc de l'arbre les guerriers suspendent leur armure, les jeunes filles leur collier. Le chant des bardes remplit la profondeur des bois; puis des rites barbares s'accomplissent. Sur des rocs façonnés en coupes gigantesques, sur des autels taillés et dressés comme les bornes d'un champ de géants, les victimes humaines montent en chantant elles-mêmes leur trépas. Le sang coule et rougit la face de l'eau.

Mais voici que s'avance d'une autre extrémité du monde une armée de soldats. Sur leurs enseignes une aigle étend ses ailes, et dans leur camp on voit, sur des autels, l'image d'une louve allaitant deux jumeaux. Leur chef est grand et chauve; il se nomme César; leur patrie s'appelle Rome. Les Germains sont vaincus, et le Rhin avec eux; le pied des légions lui écrase la tête; un pont enchaîne son cours. Mais presque aussitôt Rome lui ouvre son Panthéon, et l'image chevelue, barbue du vieux Rhin est placée entre celles du Tibre et de l'Éridan.

Cependant l'heure du Christ approche, le règne de l'Évangile va venir. Des signes mystérieux l'annoncent à ces contrées barbares, et la nature en fait naître le pressentiment. On dit qu'alors des voix coururent sur le fleuve en prononçant des mots inconnus; qu'un druide, le bras levé sur la victime, jeta le couteau en s'écriant : « Jésus! ayez pitié de moi! » C'était le jour où le sang d'un Dieu coulait en Palestine. Il allait bientôt sanctifier cette terre trempée d'un sang moins pur. Rome, vaincue par les barbares, mais devenue chré-

tienne ; Rome, qui n'a plus de légions pour conquérir, mais qui a des apôtres pour convertir ; Rome envoie ses prêtres aux quatre coins du monde. Les dieux farouches de la Germanie reculent dans les forêts des Saxons et des Borusses. Deux grands hommes, Charlemagne et saint Boniface, y pénètrent pour se mesurer avec eux : lutte pénible et lentement terminée. Il y a des régions où la nature enracine plus profondément la superstition dans le cœur des peuples. Les bords du Rhin sont de ce nombre, soit que la forme étrange des lieux nourrisse ce penchant, soit que de longs siècles d'ignorance rendent plus difficile et plus précaire la conquête de la vérité. Tout chrétien qu'il est, et quoique cent églises reflètent leurs clochers dans ses eaux, le Rhin engendre encore mille fables païennes, mille fantômes dont il est le royaume et le berceau. Sylphes, follets, elfes, gnomes, nixes, ondines naissent par milliers sur ses bords, hantent ses rochers, glissent sur ses eaux, habitent ses cavernes, disputent l'empire au prêtre qui les combat. Le diable se met de la partie ; le diable, qui assiège obstinément l'imagination des peuples du moyen

âge, défraie à lui seul une bonne moitié de l'histoire légendaire du Rhin. Ici, pas d'ermitage dont il ne vienne taquiner l'ermite, pas de monastère auquel il ne joue de méchants tours, pas de cathédrale qu'il ne condamne à demeurer éternellement inachevée. Nous verrons en leur temps des traits de sa malice.

En même temps que la vie religieuse, la vie féodale s'emparait de ces contrées et les marquait à son empreinte. C'est pour obéir aux mœurs farouches de ce temps que s'élevèrent ces innombrables *burgs*, ou forteresses, qui, de Bingen à Cologne, forment sur le Rhin une ceinture de tours et de créneaux. Chaque cime, chaque rocher, chaque gorge de montagne eut son maître. Retranché derrière des murs de six pieds d'épaisseur, séparés du commerce des hommes par des herses, des ponts-levis, des précipices, ces soudards ne quittaient leur nid de faucon que pour fondre sur une proie ou s'attaquer les uns les autres. Ce fut une ère de violence inouïe. Nulle part le moyen âge ne suscita plus de discordes, de meurtres et de rapines. Nulle part aussi l'image de ces temps ne s'est conservée plus

vivante et plus farouche. Ces donjons, ces plates-formes, ces murs balafrés et mitraillés, qui ont si vaillamment porté le poids du temps sur le roc qui leur sert d'assise, tout cela, c'est le passé, c'est la féodalité, c'est l'histoire. On dirait un théâtre resté debout avec le décor presque intact du drame qui s'y jouait naguère. Mais où sont les acteurs ? où est le mouvement, le bruit, l'accent de la parole humaine ? Tout vit dans le passé, tout est mort dans le présent. Chaque burg, demi-ruiné, demande qu'on lui applique ce joli poème de Goëthe :

Là-haut sur cette montagne s'élève un vieux château, où derrière portes et poternes veillaient jadis chevaliers et palefroi.

Poternes et portes sont brûlées, et partout règne le silence ; aux vieilles murailles ruinées je grimpe comme je veux.

Là près, était une cave pleine d'excellent vin ; aujourd'hui la joyeuse sommelière avec des cruches n'y descend plus.

On ne la voit plus dans la salle distribuer aux convives les coupes à la ronde. On ne la voit plus remplir, pour la cène, le flacon du capucin.

Elle ne verse plus dans le corridor un coup de vin à

l'écuyer altéré, et, pour la faveur de passage, ne reçoit plus au passage un merci.

Car toutes les poutres et les toitures sont dès longtemps consumées. Escaliers, corridors, chapelle, en décombres, en ruines sont changés ¹.

N'importe ! un charme infini accompagne le voyageur dans ces lieux. Il n'est pas besoin d'être Allemand pour en sentir la tristesse, la beauté, la mélancolique grandeur ; mais on conçoit facilement l'amour passionné que suscitent dans un cœur allemand ces rives du pays natal. On conçoit qu'il s'y attache avec une énergique tendresse, en les voyant si belles ; en les peuplant, par la pensée, des ombres de ses aïeux, des monuments de son histoire ; en y retrouvant tous les sites, tous les souvenirs, tous les fantômes dont la poésie l'entretient, tout enfant, dans son berceau. Toute l'Allemagne est venue rêver, chanter, pleurer sur ces bords. Tout ce qu'elle a enfanté de poètes et d'artistes sont venus s'abreuver à ces eaux, source profonde de l'orgueil et du génie national.

¹ Goëthe, *le Château sur la montagne*.

« O Rhin ! disait un minnesænger, tes montagnes élancent leurs cimes jusqu'au ciel, de concert avec les aspirations du cœur. »

« Oh ! viens, disait à Goëthe Bettina, son amie, viens revoir une fois encore ce jardin de ta patrie, ces lieux si beaux, qu'ils remplacent pour l'étranger son pays natal ; cette contrée où la nature se montre si gracieuse et si grande. Vois comme elle redonne la vie aux ruines, comme elle revêt le désert d'une charmante végétation qui monte et redescend le long des murs sombres ! Comme elle y plante bien l'églantier et le merisier sur les vieilles tours où ils semblent sourire ! »

Et un troisième : « Salut à toi, large fleuve, vert et doré tour à tour ; salut à vous, châteaux et villages, villes et dômes ; salut à vous, moissons vermeilles dans les vallées fécondes ; collines dont les pampres étincellent au soleil ; forêts, ravines, rochers revêtus de mousse ! Où que je sois, où que j'aïlle, mon cœur est au Rhin ¹. »

Et moi aussi je t'aime, quoique né loin de

¹ Wolfgang Muller, *Lied du Rhin*.

tes rives, ô vieux fleuve! je t'aime pour le mystère qui m'a tout jeune attiré vers toi; je t'aime pour le sang de nos pères tant de fois mêlé à tes eaux; je t'aime pour avoir été français pendant quelques heures de ta longue existence, pour l'espérance cachée dans mon cœur que tu le redeviendras un jour!

J'ai tâché de reproduire, dans ses traits généraux, l'image du Rhin, tel que je l'ai vu de Bingen à Coblentz. Je vais, pour le lecteur curieux du détail, signaler les lieux les plus intéressants échelonnés sur la route.

Un peu au-dessous de Bingen, sur un rocher à fleur d'eau, se dresse une tour encore farouche dans ses ruines : c'est la *Tour des Souris* (Mæusethurm). Voici ce qu'en dit la chronique. L'évêque Hatto, maître et seigneur de Mayence, était un homme aussi cupide qu'endurci. Possesseur de presque tout le blé de la contrée, il en abusa cruellement dans une disette pour affamer le peuple et remplir ses coffres. Ce bon peuple se lassa : trois à quatre cents paysans armés de faux, réunis à ceux

de la ville, cernèrent le palais épiscopal. Hatto lâcha ses archers, qui dissipèrent à coups de pique cette canaille. Un bon nombre, serré de près, se réfugia dans une grange et s'y barricada. Les soldats firent le guet tout le jour, et, la nuit étant venue, abrégèrent leur faction en mettant le feu au bâtiment. Ce fut une horrible destruction : pas un seul n'échappa. L'évêque prit en riant la chose : « Ne me doit-on pas des actions de grâces ? s'écria-t-il : j'ai délivré la contrée des souris qui dévoreraient tout son blé. » Le dieu bizarre qui, dans le monde des légendes, préside au bien et au mal, fut plus irrité de cette parole que de l'acte barbare qu'elle commentait. Il frappa l'évêque d'un fléau : une nuée de souris, vraie plaie d'Égypte, s'abattit sur son palais. Elles sortaient du sol, des charpentes, des murailles. Chaque trou, chaque fente, chaque jointure les vomissaient par légions. Hatto s'enfuit et courut s'enfermer dans cette tour bâtie à fleur d'eau sur le Rhin ; mais le fléau vengeur l'y poursuivit, et, malgré les murailles, les portes de fer et les grilles, on trouva son cadavre affreusement dévoré.

En descendant le fleuve jusqu'au village de Lorch, on aperçoit une roche escarpée qui figure grossièrement les degrés d'une échelle. Un château écroulé couronne la cime. On nomme ce lieu *Échelle du Diable*, à cause d'une histoire où le diable est mêlé.

Une nuit, comme il faisait un grand orage, tout dormait dans le château du sire de Lorch, si bien que le guetteur niché dans sa tourelle fit comme tout le monde, et s'endormit au bruit du vent. Le son du cor le réveilla; c'était celui d'un passant, arrêté devant les fossés.

« Holà! qui êtes-vous ?

— Un pauvre nain bien fatigué.

— D'où venez-vous ?

— De Mayence.

— Que faites-vous ?

— Je sers Monseigneur l'Électeur.

— Que voulez-vous ?

— Un gîte pour la nuit.

— Il est trop tard.

— Comment serait-il trop tard ? le jour entre à peine dans sa deuxième heure. »

En effet, comme si elle eût été d'accord avec l'étranger, l'horloge du château sonna

dans le même instant deux heures. Cette répartie légèrement sophistique embarrassa le guetteur : il réveilla son sergent, qui réveilla son capitaine, qui réveilla son seigneur. Ce dernier achevait de caver le vin dont il avait bu si largement la veille, qu'il s'était endormi entre deux flambeaux à demi consumés ; sa tête avait roulé sur son ventre, et son ventre sous la table. « Qu'on le pend ! » s'écria-t-il au premier mot des archers. Mieux informé, il s'adoucit : « Au diable le mendiant ! qu'on le chasse à coups de pique.

— Grand merci ! répondit une voix perçante à travers la muraille. Seigneur de Lorch, grand merci ! » Au même instant, un bruit de vitres brisées, un cri déchirant, rompirent le silence de la nuit ; une lueur passa, rapide comme l'éclair, et ce fut tout.

Le lendemain, l'ivrogne étant tout à fait réveillé, un majordome lui vint dire en tremblant qu'un grand désordre régnait dans la chambre de sa fille, et qu'on n'avait pu retrouver la jeune comtesse. Aussitôt tout le monde est en mouvement ; mais le premier qui met le pied hors du château revient en

courant annoncer que la jeune fille est de l'autre côté du Rhin, sur la pointe d'un rocher, et retenue par des chaînes de fer. Le nain, ou plutôt le diable (car qui peut refuser de voir ici le doigt du diable), avait ainsi châtié le maître inhospitalier du château.

Le rocher était à pic, et, de plus, enchanté. Nul moyen d'y grimper. Les câbles rompaient comme du chaume. Les crampons retournaient leur pointe de fer. L'imprudent qui osait saisir, pour s'aider, les touffes de genêts plantées alentour, retombait en hurlant de douleur : l'arbuste maudit avait brûlé la chair de ses doigts jusqu'à l'os. Un ermite, s'étant avancé pour chasser le démon, fut renversé la face contre terre par un vent violent. Bref, tout échoua.

La captive serait morte de faim et de misère, si l'amour n'eût veillé sur elle. Un page de la suite de son père ne quittait pas le pied de la roche. De ses flèches, il perçait les oiseaux carnassiers qui volaient autour d'elle, flairant déjà leur proie. Les mêmes flèches servirent à lui faire passer quelques faibles aliments. Le septième jour, à genoux sur une pierre toute lavée de ses larmes, il pria avec

ferveur pour la délivrance de sa bien-aimée : songeant à l'origine du mal, il venait de faire serment dans son cœur de ne jamais fermer sa porte au suppliant. Au même moment, il entend un léger bruit, lève la tête et voit, avec quelle surprise ! la jeune fille descendre d'un pas tranquille cent degrés de marbre creusés par enchantement dans le rocher. Elle saute à terre, et tous deux remercient dans la même prière le Dieu qui prit en pitié leur peine.

Baccharach, sur la rive gauche, est un nom de joyeux augure ; il place la ville qui le porte sous les auspices du dieu du vin. Autel de Bacchus (*Bacchi ara*), dit l'étymologie ; et celle-ci est d'accord avec la nature, qui a doué Baccharach de vignes florissantes au vin renommé. Un pape (c'était Sylvius Æneas, connu sous le nom de Pie II) n'en voulait pas d'autre, et le sommelier du saint-père encourut sa disgrâce pour avoir omis de renouveler sa provision. Une ville impériale révoltée contre l'Empereur, puis reconquise, se racheta moyennant une redevance annuelle de quatre tonneaux de vin de Baccharach, pris sur le meil-

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD



OBERWESEL.



leur de la récolte. La ville était Nuremberg, et l'empereur, Wenceslas. N'est-ce pas celui à qui l'histoire a infligé le surnom d'Ivrogne? Je le voudrais pour la beauté du conte.

Caub est un nom de sinistre mémoire. C'est dans ce lieu, le 1^{er} janvier 1814, pendant la nuit, que les Prussiens franchirent le Rhin et commencèrent l'invasion de la France. Quelques mois après, leurs canons roulaient dans les rues de Paris.

En face, sur un banc de rochers couverts d'écume, le Pfalz élève ses toits aigus groupés autour d'un dôme central ventru comme un oignon. C'est ici, au bruit de l'eau et des vents, que les princesses palatines venaient faire leurs couches. L'enfant et la mère faisaient leur première promenade en bateau.

Oberwesel, qui vient ensuite, soutient avec majesté sa décrépitude. Vous croiriez voir une miniature très-effacée, mais encore agréable, de Nuremberg. Ses rues s'insurgent contre la ligne droite, ses logis protestent contre les pauvretés de l'architecture moderne. Drapée

dans sa robe sombre et en lambeaux, ceinte de murailles trouées, et coiffée de clochers en ogive, elle semble un de ces vieux survivants du passé qui assistent, sans y rien comprendre, sans y rien sacrifier, aux mœurs des temps nouveaux.

Auprès d'Oberwesel est un écho, le plus folâtre et le plus goguenard des échos. Demandez-lui dans la langue indigène : « Quel est le bourgmestre d'Oberwesel : *Wer ist Bürgermeister im Oberwesel?* »

L'écho répond : « *Esel* (un âne), » et les rochers de la rive répètent sept fois de suite la plaisanterie.

Nous voici dans la contrée la plus fabuleuse des bords du Rhin. L'imagination d'un peuple poétique s'est plu à prêter une âme, un langage à ces lieux. Chaque pierre sur la rive, chaque écueil dans le fleuve, portent un nom et racontent une histoire. Si nous en croyons les légendes, un être vit et respire sous la forme immobile du rocher. Je ne pense pas que depuis l'âge d'or de la poésie grecque pareil enfantement de fables et de symboles se soit

produit. Beaucoup de ces fables sont dépourvues de la grâce dont les Grecs paraient leurs mythes. Beaucoup sont des copies et des réminiscences. Plus d'une sont charmantes : celle de Lorely, par exemple.

Lorely est la fée des eaux, l'amante du Rhin vert et profond. Un rocher porte son nom. Sa crête rugueuse surgit dans un site solitaire et sauvage. C'est dans ses flancs de marbre qu'habite la jeune déesse. Elle vient pendant les nuits tremper ses pieds dans le flot calme qui les effleure. Le voyageur, à ce nom, se rappelle et murmure la ballade d'Henri Heine, douce comme le chant de la sirène :

Je ne sais pas quelle tristesse
 Me gagne aux approches du soir.
 — D'un vieux conte de ma jeunesse
 Je me souviens sans le vouloir.

La nuit s'étend sur la campagne,
 Le Rhin s'endort, et sur les eaux
 Le souffle frais de la montagne
 Fait soupirer les verts roseaux.

C'est l'heure où de sa grotte obscure
 Lorely paraît sur le bord,

Belle, et tordant sa chevelure
Éblouissante comme l'or.

Sa voix sur un rythme magique
Module un chant plein de douceur :
Étrange et suave musique
Qui charme et déchire le cœur :

Le nautonier bercé par elle
Abandonne au flot son esquif ;
Il écoute, et la barque frêle
Va se briser contre un récif.

J'ai ouï dire que nul au monde
N'a vu le nocher revenir.
Lorely, la sirène blonde,
A des chansons qui font mourir !.

Du mariage de Lorely avec le fleuve naquirent ces milliers d'êtres fantastiques dont les plus célèbres furent les nixes et les ondines. Dangereuse et séduisante famille ! Malheur au mortel qui les aimait, s'il n'aimait sans retour. Aux veillées d'hiver, dans les cabanes des bords du Rhin, on raconte encore

¹ Imité d'Henri Heine.



LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



la tragique histoire de « l'Ondine au pied blanc et à la main blanche ».

Le comte Hermann de Filsen, possesseur du château de Braubach, voisin des lieux où nous sommes, allait se marier avec la fille du comte de Rhense, sur l'autre rive. Une barque le transportait au château de sa fiancée; un violent orage agitait le Rhin. Soudain le comte pousse un cri : il a vu une forme pâle monter sur la proue et le menacer. C'est une ondine qu'il a abandonnée après s'en être fait aimer. La barque touche à terre, et le fantôme s'évanouit. Le mariage est célébré, et de la chapelle du manoir les deux époux passent à la salle du banquet. Le comte ne se souvenait plus de l'apparition du matin et se livrait à la joie la plus pure, lorsqu'on le voit se lever et pâlir. « Regardez ! regardez ! » s'écrie-t-il, et du doigt il désigne les lambris splendidement éclairés. Un pied de femme, « blanc et menu, » visible pour lui seul, se dessinait sur le plafond. Glacé d'effroi, il s'enfuit dans une autre salle suivi de tous les conviés. Mais là une draperie se soulève, et, toujours visible pour lui seul, une

main de femme, « blanche et menue, » lui apparaît et lui fait signe. Il se souvient alors d'avoir ouï dire que ces apparitions précédaient de peu d'instant la mort. Il appelle l'évêque qui a béni son union, il lui révèle tout, et tombant à genoux : « Absolvez-moi, mon Père, car je vais bientôt mourir.

— Chimère et vision ! » s'écrie l'évêque.

Mais, avant la fin du jour, le comte Hermann tombait, aux yeux des siens, frappé par une main invisible d'une mystérieuse blessure ¹.

Saint-Goar, petite ville de deux mille habitants, compte, à l'heure qu'il est, douze siècles révolus d'existence : âge respectable et très-visiblement écrit sur ses maisons décrépites. Elle a, de plus, le triste honneur d'avoir vu le premier péage s'établir sur le Rhin. L'invention en revient (l'histoire a conservé le nom de cet honnête forban) au sire Dietrich de Katzenellenbogen. Son idée eut des imitateurs, plus qu'il n'eût fallu pour la prospérité du com-

¹ Busching, cité par X. Saintine, *Mythologie du Rhin*. — Voyez le même récit sous d'autres noms dans K. Simroch.

merce rhénan. Point de ville, point de burg, siège d'une comté ou d'une seigneurie, qui ne s'arrogeât le droit de barrer le fleuve et de rançonner sans pitié les barques marchandes. A Rheinstein, il y avait un péage établi seulement sur les Juifs. De peur de fraude, des chiens étaient, dit-on, dressés à les découvrir parmi les passants. « Que ces Allemands sont fous! » s'écriait dès lors un Anglais, partisan précoce du libre échange. *O miram Germanorum insaniam!* Fous, en effet, de supporter de pareilles entraves. Longtemps après l'ère féodale, en 1789, de Mayence à Andernach, sur un espace de vingt lieues environ, les marchandises avaient encore dix douanes à franchir, dix visites à supporter. Le Zollverein a demandé du temps pour s'établir; si imparfait qu'il soit, la comparaison avec le passé en fait un idéal.

La forteresse du sire Dietrich de Katzenellenbogen s'élevait en face de Saint-Goar. Elle était formidable. On l'appelait le *Chat*, moins par analogie avec le nom du maître ¹ que

¹ *Katze* en allemand signifie *chat*.

parce qu'elle guettait les barques marchandes comme le chat fait la souris. Les villes confédérées du Rhin l'assiégèrent inutilement pendant quatorze mois consécutifs. En 1363, le comte Kuno de Falkenstein fut assez puissant pour bâtir presque en face une forteresse plus redoutable, et, par bravade, il l'appela la *Souris*. « Cette fois, dit-il, c'est la souris qui fera peur au chat. » Les deux ruines, debout sur les bords d'une étroite vallée, semblent se quereller encore.

La ville de Rhense, distante de quelques lieues, conserve dans son voisinage le plus auguste souvenir des temps féodaux : c'est le *Koenigsstuhl* (Siège royal). Bien avant le temps où l'usage transporta dans la salle du *Rœmer* à Francfort, le siège de l'élection impériale, elle se débattait ici entre les sept électeurs.

Dans un verger ombragé de noyers séculaires, au nombre de sept, s'élevait une plateforme de pierre, taillée à plans octogones. Quatorze degrés, d'un pied de haut chacun, conduisaient au sommet. Sept trônes de marbre, rangés en cercle, attendaient les sept



LE CHAT ET LA SOURIS.



électeurs, dont le blason était sculpté sur le dossier du siège. Ils s'y rendaient en habits magnifiques. L'archevêque de Mayence disait à haute voix : « Le saint-empire romain est vacant ! » L'élection accomplie, le même archevêque proclamait le nom de l'Empereur. Aussitôt quatre hérauts, tournés aux quatre vents, le transmettaient à la foule, et, sonnant de la trompette, semblaient vouloir le transmettre au monde. La bannière impériale était plantée sur le Kœnigsstuhl, et le peuple se séparait en criant : *Vivat!* aux princes, et *Largesse!* aux trésoriers.

Le Kœnigsstuhl primitif n'existe plus. Celui qui attire aujourd'hui les curieux est un *fac-simile* érigé en 1843 par le roi de Prusse. On veut qu'il soit en partie formé des débris pieusement conservés de l'ancien; mais je soupçonne les aubergistes de Rhense d'avoir accredité une fable qui fait vivre leurs cuisines durant sept mois de l'année.

Je rase, sans y faire long séjour, les sombres bases du Stolzenfels. C'est un château gothique, magnifiquement situé sur une py-

ramide de rochers, et réparé à grands frais par le dernier roi de Prusse. Ses tours carrées penchent sur un abîme, et l'ombre de ses créneaux couvre le Rhin dans la moitié de son lit. Une grande fresque appelle le regard sur la façade extérieure. Misérable sort de la peinture murale dans nos climats : celle-ci est déjà effacée. L'intérieur, richement décoré, satisfait la curiosité plus que le goût. Une Salle des Chevaliers renferme une précieuse panoplie : les épées de Tilly, de Blücher, de Kosciusko, de Murat et de Napoléon y sont suspendues. Une série de peintures représente les vertus de la chevalerie. Ce ne sont pas de froides allégories : l'artiste les a fort heureusement caractérisées au moyen de quelques traits tirés de l'histoire d'Allemagne. Le roi de Bohême Jean l'Aveugle, tué à Crécy, symbolise la Bravoure ; Rodolphe de Habsbourg, la Justice ; Frédéric II et sa fiancée Isabelle, l'Amour ; Godefroi de Bouillon, la Piété ; Philippe de Souabe, entouré de ses ménestrels, sur une barque qui descend le Rhin, figure le goût des arts. Cette dernière image s'appliquerait facilement à l'Allemagne entière.

N'est-ce pas ainsi que ses poétiques générations descendent ces rives sacrées et saluent en chantant les traces de leurs aïeux ?

Nous voici devant le port de Coblenz.

CHAPITRE V

LE RHIN DE COBLENTZ A COLOGNE

COBLENTZ. — Rhin et Moselle. — Statistique commerciale. — Ehrenbreitstein. — Moralité tirée d'une fontaine. — Le tombeau de Marceau. — En bateau! — Le pont de César. — Neuwied. — Rolandseck. — Drachenfels. — Le vieux musicien. — BONN. — Une fête nationale. — Beethoven, son histoire. — Souvenirs du cardinal Mazarin à Brühl.

A moins d'un mille du Stolzenfels, sur le même côté, la Moselle, large et profonde comme un grand fleuve, se jette à angle droit dans le Rhin. Coblentz s'étale entre les deux rives. Elle a son quai du Rhin et son quai de la Moselle. Le premier est spacieux, entretenu, splendide. Le second est étroit, malsain, sordide : c'est le vieux quartier. Une popula-

tion pauvre et laborieuse s'y entasse dans des rues tortueuses et sales. Un pont de pierre, très-beau dans sa vieillesse, franchit la Moselle, et réunit la ville aux faubourgs. Pour le mouvement, pour l'activité, on se croirait sur le Pont-Neuf. C'est la grande artère de Coblenz. Il en est tout autrement du quartier neuf : quittez le quai du Rhin et ses magnifiques hôtels, vous ne trouvez plus que solitude. Deux inconnus qui se rencontrent se sourient et se saluent, heureux de voir un passant. Je fais exception pour les pelotons d'infanterie, qui s'y croisent à toute heure, car c'est le quartier militaire.

Coblenz remplit deux rôles : assise sur deux fleuves, anneau central de la vaste chaîne dont Cologne et Mayence tiennent les deux bouts, elle sert d'entrepôt au commerce à plus de trente lieues à la ronde. Son pont de bateaux sur le Rhin ne reste pas une demi-heure sans s'ouvrir pour livrer passage aux remorqueurs, traînant après eux de longs convois de marchandises.

Ils s'arrêtent tous à Coblenz, et y laissent ou y prennent de leur cargaison. Les chiffres suivants, recueillis sur les documents officiels,

donneront une idée de l'importance de cette navigation.

Dans l'année 1860, qui est la dernière dont les résultats soient publiés, la marine marchande a effectué quatre-vingt-onze mille cent trente-cinq voyages, et transporté un poids de cent deux millions quatre-vingt-onze mille quatre cent deux quintaux métriques, répartis de la manière suivante :

Pour la marine à vapeur. . . .	52,092,337
Pour la marine à voile. . . .	49,999,065
	<hr/>
Total général. . . .	102,091,402

La part de la Prusse dans ce chiffre est de cinquante millions cinq cent soixante-un mille six cent cinquante-sept mille quintaux, transportés en quarante-quatre mille neuf cent cinq voyages; c'est presque la moitié du mouvement général. La part de la France est, au contraire, des plus chétives : notre pavillon compte quarante-cinq voyages, ayant transporté cinquante-sept mille neuf cent trois quintaux ¹.

¹ *Annales du commerce extérieur.*

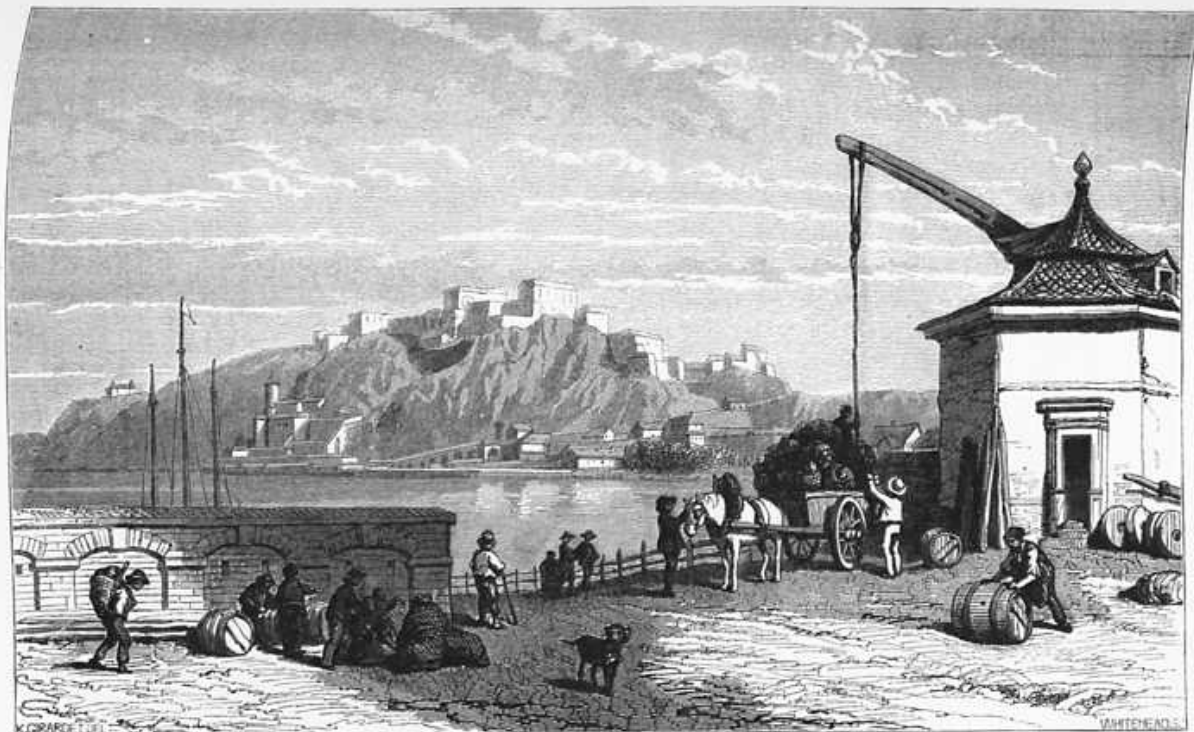
Rappelons-nous que la même année a vu transporter un million cent quatre-vingt-quinze mille deux cent trente-six voyageurs, dont l'immense majorité fait séjour à Coblentz; ajoutons à ces chiffres des chiffres bien inférieurs, mais encore respectables, provenant du transit de la Moselle, et nous aurons facilement l'idée de l'énorme dîme que prélève, grâce à son admirable situation, la ville de Coblentz.

La même situation qui fait sa prospérité commerciale la condamne au rôle de cité militaire. Placée sur la rive du Rhin qui confine à la France, à l'embouchure d'une rivière qui nous appartient dans une notable partie de son cours, capitale d'une région que nous avons possédée, et que nous passons pour convoiter toujours, Coblentz, pour toutes ces raisons, s'est vu emprisonner et resserrer dans une triple ligne de forts et de bastions. Elle est flanquée de trois forteresses qui balayent de leur artillerie les routes de Trèves, de Mayence et de Cologne. Son pont de la Moselle est crénelé comme une bastille, et des piquets de troupes le gardent l'arme au bras, comme dans une ville en état de siège. Enfin,

immédiatement en face de la ville, au delà du Rhin, une montagne de basalte porte une citadelle élevée de quatre cents pieds au-dessus de l'eau, et campée dans une assiette vraiment formidable. Elle s'appelle Ehrenbreitstein, en français, *la large pierre de l'honneur*¹, un beau nom pour une forteresse, et qui ordonne à ceux qui l'occupent de verser tout leur sang. Les chemins qui y conduisent, creusés comme une brèche dans le rocher à pic, portent trace de la poudre qui fit sauter leurs blocs. C'est, sans rien exagérer, un travail de géants. On n'ose calculer ce qu'a coûté de sueurs et d'argent cette construction babylonienne. Qu'on songe que depuis le Mérovingien Dagobert jusqu'à Sa Majesté Prussienne aujourd'hui régnante, tous les possesseurs de Coblenz pendant quatorze siècles ont rivalisé de zèle pour augmenter la fortification, hérissier la montagne et creuser plus profondément le précipice. La Prusse, maîtresse d'Ehrenbreitstein depuis 1816, y a jeté pour sa part cent millions de sa monnaie, qui équi-

¹ *Stein*, pierre; *breit*, large; *Ehren*, honneur.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



EHRENBREITSTEIN.



valent à trois cent soixante-quinze millions d'argent de France. C'est payer un peu cher le logement de ses canons. Quel magnifique hôpital on bâtirait et on doterait avec le quart de cette somme !

Ma visite à Ehrenbreitstein m'a fait assister à une scène de mœurs militaires : il s'agit de la distribution des lettres. L'officier commis à ce soin appelle chaque soldat par son nom, décachette devant lui la lettre et en prend connaissance. Cette forme mitigée du cabinet noir m'a scandalisé fort. Je m'étonne qu'on y soumette de braves et loyales troupes comme sont les troupes prussiennes. Je le comprendrais tout au plus, sans l'approuver, pour les régiments étrangers dans la soupçonneuse Autriche.

Je me souviens aussi du guide qui me conduisit dans les ouvrages extérieurs de la forteresse, car les visiteurs ne pénètrent pas plus loin. C'était un très-jeune et très-aimable officier, fort coquet dans sa tenue militaire, connaissant la France, qu'il paraissait aimer et dont il parlait la langue assez purement,

à quelques mots près. Comme il m'expliquait le système de défense de la place, et que, avec ou sans malice, le mot *imprenable* revenait souvent dans sa bouche, je crus que c'était le cas ou jamais de répondre, comme je ne sais quel illustre capitaine du dernier siècle : « Imprenable, Monsieur? ce mot-là n'est pas français. » Mon homme devint pourpre, et je crus qu'il m'allait battre. Pas du tout, le moment d'après il éclata de rire, et, se frappant vigoureusement la cuisse : « *Imprendable!* mon cher monsieur; j'ai voulu dire *imprendable!* » Tant c'est un jeu mal sûr de plaisanter en français devant des oreilles allemandes.

De la face méridionale d'Ehrenbreitstein, l'œil jouit d'un des plus beaux panoramas du monde. La contrée que nous venons de parcourir se dessine en relief dans un cadre magnifique. D'un côté, le cours sinueux du Rhin à travers les rocs, les forêts et les montagnes; de l'autre, la vue de la Moselle, qui s'égare dans de vastes prairies auxquelles succèdent, à l'horizon, plusieurs étages de coteaux hérissés de vignes. Ce tableau est d'une gran-

deur, d'un éclat et d'une variété inexprimables; je ne pouvais m'en lasser, j'aurais pris racine sur ce bastion, si un coup de tambour n'eût annoncé l'heure de la retraite. Mon guide m'avait quitté. Un fantassin, qui me parut fort drôle sous son casque à la romaine surmonté d'une pointe en cuivre doré, me mit poliment dehors, et je redescendis vers la ville.

Quoique je l'eusse déjà bien parcourue, je fus bien aise d'y revoir un petit monument qui date de l'Empire français, et dont j'avais beaucoup ouï parler. C'est une fontaine, de mince apparence, élevée sur une place, en face d'une église dédiée, je ne sais pourquoi, à Castor. Une colonne de pierre qui surmonte la fontaine porte ces mots, écrits en français et très-imparfaitement gravés :

AN MDCCCXII

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE

CONTRE LES RUSSES,

SOUS LE PREFECTURA DE JULES DOAZAN.

« Prefectura » est dans le texte ; au-dessous une autre main a écrit :

VU ET APPROUVÉ PAR NOUS,
COMMANDANT RUSSE DE LA VILLE
DE COBLENTZ,
LE 1^{er} JANVIER 1814.

L'épigramme est excellente et des mieux appliquées. Tout le monde voudrait l'avoir faite, excepté un Français, Or, j'ai honte de le dire, c'est un Français qui en est l'auteur. En écrivant cette phrase, le comte de Saint-Priest n'a pas osé la signer de son nom. On devrait, pour son éternel châtement, réparer cette lacune.

N'importe. L'inscription est curieuse et d'une moralité instructive. Si jamais la fortune remet Coblentz entre nos mains, loin de renverser cette fontaine, je voudrais la restaurer et planter une belle grille alentour. Elle rappellerait aux successeurs de Jules Doazan, tentés de l'imiter, cette maxime d'un sage : « Qu'il ne faut appeler heureux ni un homme

avant sa mort, ni une entreprise avant sa fin. »

A quelques minutes de Coblenz, sur les bords de la Moselle, une pyramide en pierre de taille, entourée de végétation, s'élève à la mémoire de Marceau, de Marceau blessé à mort près de ces lieux, et, comme autrefois Turenne, enseveli dans sa victoire. Les quatre faces du monument portent ces mots :

Ici repose Marceau, né à Chartres, d'Eure-et-Loir, soldat à seize ans, général à vingt-deux. Il mourut en combattant pour sa patrie, le dernier jour de l'an IV de la république française.

Qui que tu sois, ami ou ennemi de ce jeune héros, respecte sa cendre.

On lit sur l'urne funéraire :

HIC CINERES, UBIQUE NOMEN ¹.

¹ « Ses cendres sont ici, son nom partout. »

Lord Byron, qui a conduit son Childe Harold sur ces rives, a fait du guerrier français un bel et juste éloge :

Honneur à toi, Marceau ! — ta jeunesse guerrière
Fut trop vite arrêtée en sa noble carrière ;
Tu n'avais pas rempli ton destin tout entier
Quand le trépas jaloux t'étouffa sans pitié.

Immortel combattant d'une cause immortelle,
La Liberté t'aimait, te sachant grand comme elle ;
Car pour la soutenir et pour fonder ses droits,
Tu ne sortis jamais de la borne des lois.
En des jours de colère et de haine farouche,
Tu conservas sans tache et ton cœur et ta bouche ;
Belle âme immaculée, ô soldat sans remord,
Ceux qui t'ont survécu t'envièrent ta mort.

O deuil ! ô perte amère ! ô destin des batailles !
On dit que l'ennemi, le jour des funérailles,
Ne songeant qu'à sa gloire et non à son drapeau,
Vint, près de nos soldats, pleurer sur son tombeau.

Ah ! que le voyageur, visitant ces contrées,
Vienne s'asseoir un jour sur ses cendres sacrées ;

Pensif et recueilli, qu'il médite longtemps
Les tragiques vertus des hommes de ce temps,
Et sente dans son cœur je ne sais quelle gloire
Qui s'exhale toujours d'une grande mémoire ¹.

Remontons en bateau, et continuons au gré
de l'eau notre voyage jusqu'à Cologne.

Les rives du Rhin au-dessous de Coblentz,
quoique fort agréables à voir, manquent d'un
grand attrait : la nouveauté. La nature, ou se
répète, ou s'amointrit. Il n'y a pas un cres-
cendo de beauté. C'est un malheur. La res-
semblance des sites qui se succèdent engendre
nécessairement la monotonie. La multitude des
ruines gothiques, trop prodiguées sur le bord,
achève de lasser le regard. Le Danube, qui a
plus de grandeur, plus de solitude, une distri-
bution plus sobre et plus discrète de monu-
ments anciens, échappe davantage à ce défaut.
Pour occuper dans l'estime des Allemands le
rang qu'ils décernent au Rhin, il ne lui manque
que d'être plus décrit et mieux chanté.

Engers, sur la rive droite, Weissenthurm,

¹ Imité de lord Byron. (*Childe Harold*, chant III, stance 56.)

sur la rive gauche, sont deux villages rivaux, presque ennemis, à cause d'un débat qui les divise. Chacun revendique la possession du fameux pont de César, si longuement décrit dans les *Commentaires*. Engers fait valoir des débris de fondations romaines dans le lit du fleuve. L'autre invoque la tradition locale. Aucun ne manque de ruses ingénieuses pour accommoder à ses prétentions le texte de César. Qui videra ce grave procès? C'est un de ces mille problèmes que l'antiquité nous a légués, et qui attendent encore leur solution.

Près de Weissenthurm s'élève le monument du général Hoche, érigé par son armée après sa dernière victoire sur les Autrichiens. L'inscription est d'une simplicité antique :

L'ARMÉE DE SAMBRE - ET - MEUSE

A SON GÉNÉRAL EN CHEF

HOCHE.

Le corps de Hoche repose à Coblenz, sous une lame de marbre noir, dans le réduit d'un fort, non loin de la dépouille de Marceau. La France a semé partout des débris de sa gloire,

et le Français qui voyage a le bonheur de les voir respectés et honorés de l'étranger.

Neuwied est une jolie petite ville sur le bord du Rhin, entre Bonn et Mayence, sur la rive droite. La situation en est heureuse, l'air très-sain, et la contrée fertile. C'est une assez grande plaine, terminée par des collines en amphithéâtre et qui présentent à l'œil une riante variété de champs, de prairies, de vignes, de vergers très-bien cultivés.

Qui parle ainsi? Le *Guide du voyageur en Allemagne*? Non. Un prospectus du siècle dernier, signé d'une main presque royale. Neuwied appartenait alors à la principauté de Wied. Au xviii^e siècle, le prince régnant de cette maison eut une heureuse idée; il voulut faire de sa capitale un lieu de refuge pour toutes les victimes des dissensions civiles ou religieuses. Le 22 mars 1762, les gazettes répandirent par toute l'Europe un manifeste dont quelques points pourraient être médités par la génération de 1863. Le prince y fait appel « aux veuves de qualité, aux familles nobles, aux étrangers de tout ordre, pourvu que leur réputation soit bonne et qu'ils ne soient pas d'un caractère à troubler la paix

du lieu. » Pour ce qui est de la liberté des cultes, il déclare « que les trois religions autorisées en Allemagne jouissent à Neuwied de toute la protection des lois, qu'on y tolère aussi les séparatistes, quels qu'ils soient, et que les Juifs y ont une synagogue. » Puis, comme il faut bien vivre, il met en lumière d'autres avantages, destinés principalement à gagner les ménagères et les épicuriens. « Les eaux y sont bonnes, le blé excellent, toutes les viandes de bonne qualité, aussi bien que les légumes, les fruits, le poisson, la volaille et toute sorte de gibier. » Voici pour les ivrognes et les gourmands : « La bière de Neuwied, aussi bien que le genièvre et toute sorte d'eaux-de-vie, sont en réputation dans les environs. Il n'y a pas jusqu'au pain d'épice qui n'y soit estimé et recherché. »

Enfin toutes les félicités promises dans l'Éden des bords du Rhin étaient solennellement placées « sous la garantie et protection de la maison régnante, qui se fait un plaisir et une loi de les procurer et de les augmenter autant que cela dépend d'elle et que ceux qui les recherchent paraissent en être dignes. »

Quel fut le succès de cette tentative ? Je l'ignore. Mais un membre de la colonie, Français d'origine et disciple de Rousseau, au moins par le style, s'écriait, dans un transport d'enthousiasme et de reconnaissance, en 1791 :

« Philosophes de toutes les nations, hommes de lettres, amis de l'humanité, citoyens paisibles, commerçants éclairés, artistes ingénieux, ouvriers laborieux, vous qui fuyez également le despotisme des rois, la cruauté des ministres, l'intolérance des hommes, les fureurs des peuples, venez sur les rives tranquilles de Neuwied. Son souverain est un philosophe aimable et sensible ; son gouvernement est juste ; son peuple est doux : le réformé, le luthérien, le catholique, le juif, l'anabaptiste, le morave y demeurent sous le même toit, et ce toit est silencieux ¹. »

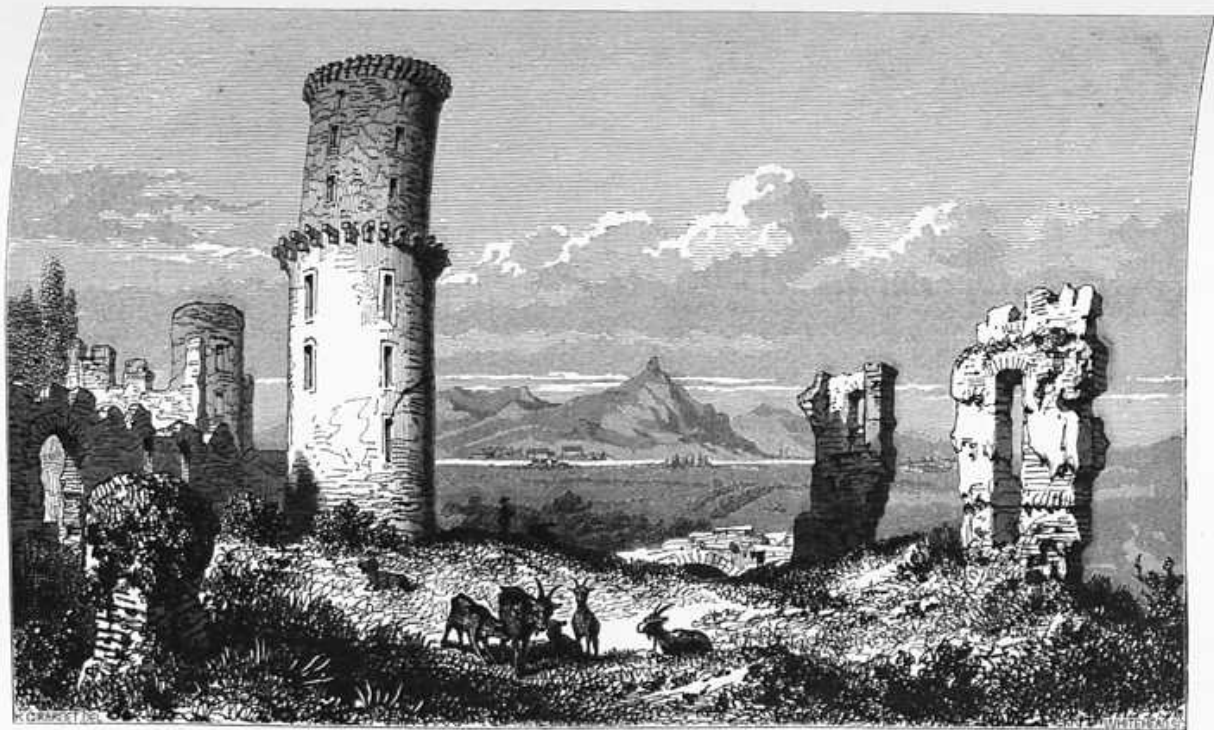
Ce dernier phénomène existe encore à Neuwied. Toutes les religions de l'Europe (la turque exceptée) se sont donné rendez-vous dans cette petite ville de huit mille habitants. Dans ses fabriques, qu'alimente une active

¹ *Relation* (anonyme) *d'un voyage sur le Rhin en 1791.*

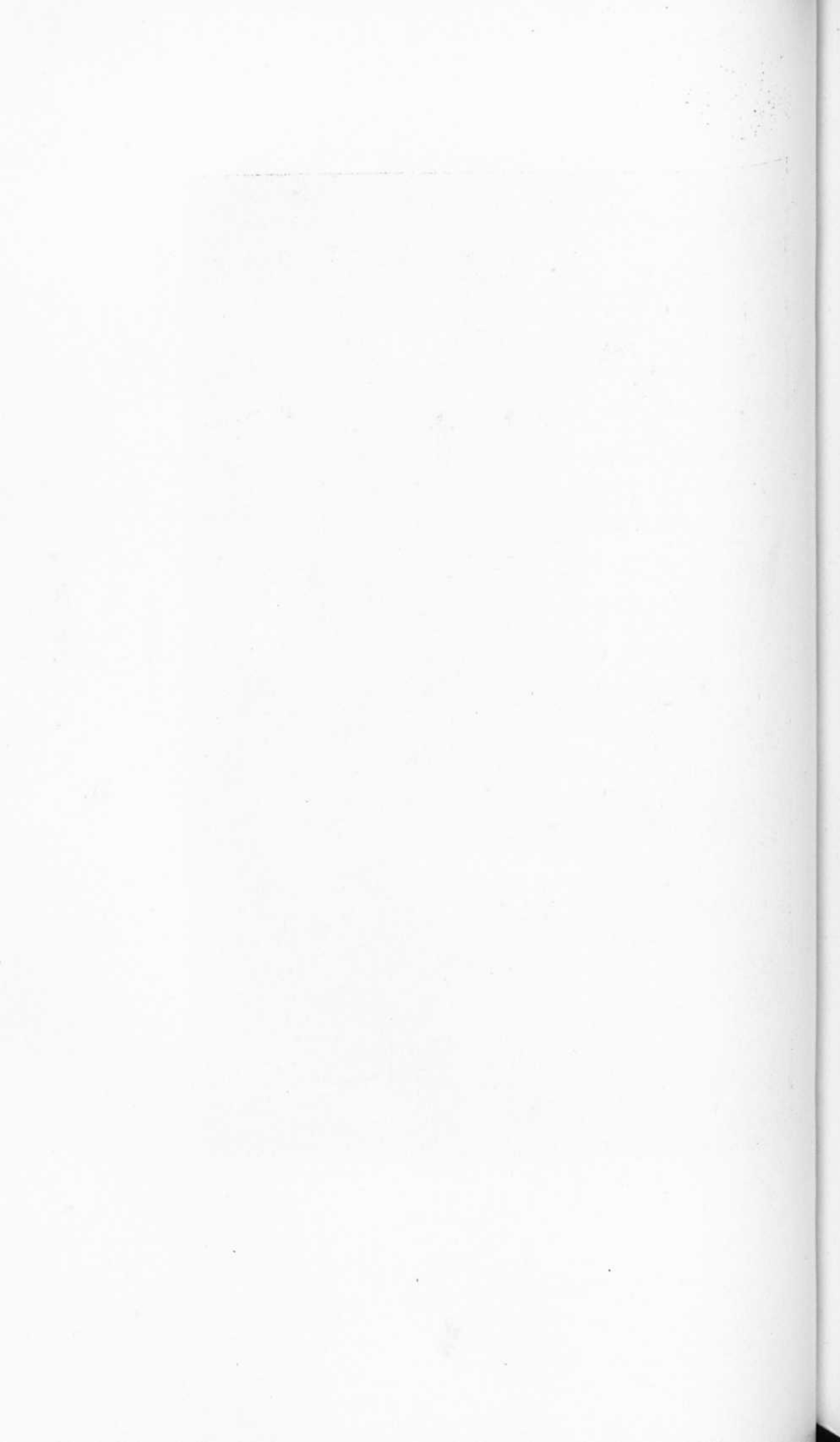
industrie, le morave et le quaker travaillent côte à côte, reconnaissables seulement à la couleur différente de leurs vêtements.

Je laisse s'enfuir derrière moi Andernach, l'*Antonacum* des Romains, toute remplie de ruines, de tombes et d'armes romaines¹; — Rheineck, avec son magnifique château moderne; — Lintz, bâtie en pierres volcaniques; — Remagen, Honnef, le Godesberg et ses cimes sauvages aimées des pâtres et des chèvres, le groupe trop vanté des Sept-montagnes, et je ne m'arrête qu'à Rolandseck, en mémoire du neveu de Charlemagne. Le rocher dédié à Roland est une aiguille de basalte, haute, droite et pointue comme un glaive planté en terre. Cela pyramide d'une façon effrayante à plus de cent mètres en l'air. D'épaisses touffes d'arbustes sauvages accrochés aux crevasses recèlent des volées d'oiseaux de proie et de hiboux, que les enfants, avec leur fronde, s'amuse à chasser de leur retraite. Un millionnaire généreux a fait bâtir

¹ On y a découvert un cimetière militaire, celui des 22^e et 23^e légions.



LE GODESBERG.



sur la pointe une tour gothique qui ajoute encore à l'élévation, et permet d'embrasser un plus grand cercle d'horizon. C'est un charme qui se présente à chaque pas dans ce beau pays, de planer sur l'immense vallée du Rhin, de jouir dans un seul tableau de vingt tableaux, montagnes, forêts, coteaux, villes, clochers, manoirs; et, parmi ces objets, le plus ancien et le plus nouveau, le plus semblable et le plus divers, le fleuve, tantôt sombre, tantôt étincelant, tantôt rougi par le couchant, tantôt blanchi par un rayon de lune, toujours large, rapide et cent fois replié sur lui-même, comme une ceinture détachée des flancs d'un dieu.

La légende de Rolandseck présente un Roland sentimental et mystique, très-différent de celui que nos vieux poèmes nous font connaître. En prenant le personnage, l'Allemagne l'a accommodé à son humeur.

S'étant trouvé dans une bataille aux bords du Rhin, Roland tomba grièvement blessé, et le bruit de sa mort se répandit. Sa fiancée, Hildegonde (les peux de ce temps avaient une fiancée dans tous les pays), prit le voile

dans un monastère. Guéri de sa blessure, le chevalier apprend cette nouvelle, et, par douleur ou par émulation, il se fait ermite. Une robe de bure jetée sur sa cuirasse, les reins ceints d'une corde, il monte au Rolandseck. Est-ce pour être plus voisin du ciel? Non; c'est pour voir les murs du couvent qui renferme Hildegonde. Sa vie s'écoule dans la contemplation et la prière. Un jour, les murailles du couvent se tendent de noir, le glas résonne; au bord d'une fosse nouvellement creusée une troupe de femmes déposent un cercueil; la morte y est couchée la face découverte, selon l'usage. Roland reconnaît sa bien-aimée. Il tombe à genoux, il suit d'un œil morne la triste cérémonie, voit le rameau verser l'eau sainte, entend les cordes crier sous le poids de la bière, la tombe gémir, chaque pelletée de terre lentement et sourdement retentir : à la dernière, lui-même tombait expirant sur le sol.

Ce fabliau me suggère une observation que j'ai plus d'une fois faite dans cette partie du voyage : à mesure qu'on approche de Cologne,

les légendes prennent une couleur religieuse très-marquée, et les traditions miraculeuses du christianisme se multiplient. Sans aucun doute il faut l'attribuer au voisinage de Cologne, de cette grande capitale de l'Allemagne du Nord, foyer d'une vie religieuse si intense, et qui comptait au moyen âge tant de reliques et d'églises. Je couvrirais plusieurs pages de celles que j'ai recueillies, tant sur la route que dans les livres. J'ai compté assez de sortilèges et de diableries pour ne pas craindre d'en donner une : je la choisis parmi les plus simples et les plus touchantes.

LE VIEUX MUSICIEN

Un vieux musicien, pauvre et seul sur la terre,

Cheminaut à pas lents sur la rive du Rhin.

Ses habits en lambeaux annonçaient sa misère ;

Chaque pli de sa face, hélas ! criait : J'ai faim.

Il marchait près du bord, l'œil baissé, le cœur triste,

Son violon muet pendait dessous son bras,

Vieil ami de trente ans que le fidèle artiste

N'eût pas voulu céder contre mille ducats.

N'avait-il pas cent fois sur sa corde sonore
Aimé, pleuré, chanté, raconté tout son cœur ?
Et de ses flancs poudreux tirait-il pas encore
Des chants d'une admirable et mortelle douleur ?

A quoi bon ? son air morne et sa voix chevrotante
Faisait fuir le passant au lieu de l'arrêter :
Nous sommes ainsi faits, le deuil nous épouvante,
Il nous faut des douleurs sachant rire et chanter.

« Bonhomme, une autre fois j'écouterai ta plainte :
Ton air est lamentable, et ta voix chante faux. »
Et le pauvre vieillard abrégeant sa complainte,
Sans étouffer sa faim, étouffait ses sanglots.

Il suivait donc un jour un chemin sur la rive,
Tournant un chapelet entre ses doigts calleux.
A l'heure où l'Angelus va tinter, il arrive
Dans un hameau baigné par le Rhin aux flots bleus.

Sur le bord s'élevait un antique ermitage,
Avec une Madone aux superbes habits :
L'argent, la pourpre et l'or paraient la sainte image,
Et des perles sans prix se mêlaient aux rubis.

Le vieux musicien, à genoux sur la pierre,
Contre les pavés froids colle son front brûlant,
Puis, à cette Madone adressant sa prière,
Avec son violon s'accompagne en tremblant.

Jamais concert plus pur, plus touchante harmonie
Ne firent résonner les voûtes du saint lieu ;
Plus d'un musicien, fameux par son génie,
N'est pas monté si près de l'oreille de Dieu.

Tout à coup la Madone, à la lueur des cierges,
Se baisse et devant lui jette son soulier d'or.
Il ramasse le don de la Reine des vierges,
Et contre un peu de pain va changer son trésor.

Mais on a reconnu la pieuse relique.
Il jure, vain serment ; il lutte, vain effort.
On le livre aux archers, et la haine publique
Le suit jusqu'au gibet pour jouir de sa mort.

Le cortège passait près du vieil ermitage ;
Avant que de mourir, il veut prier encor :
On l'observe, et voici que la divine image
Lui jette en souriant son second soulier d'or.

Alors chacun s'empresse et veut briser sa chaîne,
On s'embrasse en disant : Voilà le doigt de Dieu.
Et des chants d'allégresse, au lieu des cris de haine,
Retentissent longtemps sur le Rhin au flot bleu ¹.

¹ Karl Simrock, *Rheinsagen*. — J'indique ce livre comme l'un des plus intéressants recueils de légendes et de ballades recueillis sur les bords du Rhin. Les noms de tous les poètes allemands s'y trouvent, depuis Gæthe jusqu'à Uhland. — Il

Le Drachenfels, l'une des roches qui forment le groupe des Sept-Montagnes, offre dans sa légende la fable et le christianisme luttant ensemble. Mais sa principale célébrité lui vient des beaux vers dans lesquels l'a chanté l'auteur de *Childe Harold*. Le soir, comme nous rasions sa base, une jeune Anglaise nous récita avec émotion et mélancolie ces strophes, si harmonieuses dans l'original, et dont la traduction d'un maître a conservé l'accent intime et pénétrant :

Le roc de Drachenfels, surmonté d'un château, s'élève sur le Rhin large et sinueux, dont les flots se gonflent entre ses rives couvertes de vignes, les collines revêtues d'arbres en fleur, les champs où l'on récolte le blé, et les villes disséminées de côté et d'autre et dont on voit de loin les blanches murailles. Et c'est là un tableau que je contemplerai avec une double joie, si tu étais avec moi.

Les jeunes paysannes aux yeux bleus, portant des fleurs entre leurs mains, des fleurs printanières, errent en sou-riant dans ce paradis. Au haut du vallon paré de guirlandes de pampre, sont les rocs à la pointe abrupte, les nobles arceaux en ruine, les manoirs féodaux avec leurs

mériterait d'être traduit en français ; ce serait le meilleur guide de voyage sur le Rhin.

murailles grises parsemées de plantes vertes. Mais ce qui me manque sur ces bords du Rhin, c'est ta douce main à serrer dans la mienne.

Le fleuve écume et coule, et à tout instant, à ses nombreux détours sur ce sol enchanté, on découvre quelque nouvelle beauté. L'homme le plus ambitieux pourrait borner ses vœux à passer ici sa vie entière, et pas un lieu sur la terre ne me paraîtrait si favorisé par la nature et ne me serait si cher, si ton regard, en suivant mon regard, répandait son charme sur ces rives du Rhin ¹.

Je me souviens qu'à ces derniers mots la voix de l'aimable enfant trembla sur ses lèvres, et que ses yeux se mouillèrent de larmes. Et cependant elle ne portait aucun deuil. Mais les deuils les plus amers ne sont pas ceux qui se portent au dehors.

Nous voici parvenus à Bonn.

La situation de cette ville est des plus heureuses; bâties en étages sur les pentes d'une colline, ses dernières maisons sont battues par l'eau, ses plus hautes dominant une ma-

¹ Strophes traduites par M. Marmier.

gnifique perspective. Mais, pour aller de la base au faite, il faut gravir de pénibles échelles. Il y a des rues si escarpées, qu'au premier faux pas on doit rouler du haut en bas, sans espoir de s'arrêter. Les voitures n'accomplissent pareille escalade que par un miracle d'équilibre.

Le jour de mon arrivée, Bonn était en fête : portes, maisons, fenêtres, tout y était pavoisé, jusqu'aux chapeaux des étudiants, qui traînaient après eux des comètes de ruban. Des mâts vénitiens coloriés en spirale comme des mirlions, des arcs de triomphe de verdure décoraient les places et les avenues. On y lisait ces mots de bon augure :

SEYD WILLKOMMEN !

« Soyez les bienvenus ! » Je m'appliquai le sens de l'inscription, et j'entrai résolument dans un jardin où se pressait la foule. Je n'y avais pas fait trois pas, qu'une fusillade bien nourrie me partit dans les oreilles et fit sauter, moi d'un côté, mon chapeau de l'autre. J'étais tombé, sans le savoir, au beau milieu d'un tir national, sur le terrain même des opérations.

La première émotion passée, le coup d'œil fut assez divertissant. Une trentaine de grands gaillards, qui se disputaient toutes les nuances du blond, se livraient avec entrain à la poursuite des cibles. Leur chapeau de feutre vert à la tyrolienne, leur panache de plumes de coq, leur veste de velours aux boutons ciselés, leur ceinture en cuir de daim, dont la plus modeste ne portait qu'un poignard et un pistolet, leur culotte fauve et leurs grandes bottes éperonnées, remplissaient d'une satisfaction visible les héros de la fête. J'aurais pu me croire en plein Tyrol, si deux ou trois boutiques de fripiers établis dans un coin ne m'eussent ôté toute illusion sur l'origine de cette couleur locale. De bons bourgeois que j'y vis entrer en habit vert-pomme, reparurent bouclés et sanglés dans le costume de Robin des bois.

Dans un pavillon construit pour cet usage étaient exposés les prix destinés aux vainqueurs. J'en fis l'inspection, et je fus conduit à penser que l'intérêt n'entraîne pour rien dans l'émulation des tireurs. Tout le contenu du pavillon ne valait pas mille écus. Un panier de vin de

Champagne était, je crois, le prix d'honneur. L'accessit avait droit à un paquet de cigares. Heureux peuple allemand ! je le dis sans dérision : un costume romantique, une carabine innocente, de la poudre à brûler, cela suffit à son plaisir. Il n'est pas blasé comme le Parisien, ni extravagant comme l'Anglais ; il n'a pas besoin que des prix de cent mille francs viennent stimuler sa curiosité qui languit. Les banquiers de Francfort ont fondé un prix pour les courses de cette ville. Il est de cinquante florins, qui équivalent à cent sept francs cinquante centimes de notre monnaie. Un jockey s'est pendu pour l'avoir manqué, et je ne compte pas ceux qui se sont cassé le cou.

La fusillade résonna toute la journée et une bonne partie de la nuit. Il fallait bien célébrer les vainqueurs. Les girouettes et les cheminées de la ville firent les frais de cette petite guerre. Dans cent ans, quand on montrera ces cicatrices innocentes, noircies par le temps, quelque bourgeois farouche dira en tordant sa moustache : « Voyez-vous ces trous-là ? Morbleu ! c'est la mitraille des Français ! »

En fête ou non, avec ou sans artillerie, Bonn est un agréable séjour. Non pas que cette petite ville de vingt mille âmes soit d'une gaieté folle, ni qu'elle offre rien de bien curieux. Ses monuments sont médiocres. Mais ses promenades sont ravissantes, ses environs enchanteurs. La vie y est facile, l'habitant de bonne humeur et de bon accueil. L'esprit et le corps s'y plaisent par je ne sais quoi d'engageant et d'inexprimable, qui est dans l'air, dans l'aspect, dans les habitudes de la contrée. Enfin son université, qui est la seconde de l'Allemagne, en fait une demeure attachante et studieuse. Aussi les Anglais, qui s'y connaissent, viennent-ils en grand nombre passer la belle saison à Bonn. Ils s'y établissent en famille. Beaucoup de jeunes Anglais y séjournent toute l'année et suivent, comme étudiants, les cours de l'université. Ils apprennent sans effort cette difficile langue allemande, qui paie de tant de jouissances les peines qu'elle a coûtées.

Quand donc suivrons-nous cet exemple ? Nous sommes, pour ce qui est des langues vivantes, déplorablement en arrière sur tous

les peuples de l'Europe. Nous nous croyons encore au temps où le français était la langue universelle des diplomates et des lettrés. C'est une erreur qu'un voyage en Allemagne suffit à corriger. Non, le français ne suffit plus ni pour le négoce, ni pour l'industrie, ni pour la pratique de la vie, ni pour le progrès des études libérales. Les calculs de fortune passent, à tort ou à raison, pour tenir quelque place dans les plans des pères de famille. Quand donc comprendront-ils quel merveilleux instrument de richesse la possession des langues vivantes met aux mains des enfants? Nous avons une école française en Grèce qui a beaucoup fait pour le progrès de l'archéologie. Pourquoi n'aurions-nous pas des écoles en Angleterre et en Allemagne pour l'étude approfondie de l'anglais et de l'allemand? A ne considérer que ce dernier, Bonn serait pour une telle école un lieu parfaitement choisi. Son site, son université, sa proximité avec la France, tout semble la destiner au rôle que j'indique.

Ne l'oublions pas d'ailleurs, il y a là plus qu'un intérêt de pédagogie ou d'influence na-

tionale; c'est le bien de la civilisation qui est en jeu. Lorsque d'un bout de l'Europe à l'autre les peuples pourront se parler et s'entendre, il leur sera plus difficile d'en venir aux luttes violentes. La communauté de langage est un grand lien de parenté, et cela seul donnera aux contestations armées l'odieuse couleur des guerres civiles. Or, malgré le démenti que nous donne en ce moment le nouveau monde, la guerre civile est au nombre de ces fléaux dont les retours, de plus en plus rares, font espérer l'entière disparition.

Une chose m'a fait plaisir à Bonn, c'est le soin des habitants pour honorer la mémoire des hommes célèbres qui ont habité leurs murs. J'ai vu ici, plus qu'en nulle autre ville, des plaques de marbre ou des inscriptions signalant à la vénération publique les traces de savants et d'artistes, hôtes ou enfants de la cité. C'est avec une certaine émotion qu'un fervent amateur de musique lit ces mots sur une muraille :

Ici est né Beethoven.

On a retrouvé et publié l'acte de naissance du grand artiste, qui est ainsi conçu :

Anno millesimo septingentesimo septuagesimo, die decima septima decembris, baptizatus est Ludovicus, domini Johannis van Beethoven et Helenæ Keverichs, conjugum, filius legitimus; patrini : Dominus Ludovicus van Beethoven et Gertrudis Mullers dicta Baums.

Des fragments de correspondance, des notices écrites par d'intimes amis de Beethoven, permettent aujourd'hui de connaître pleinement le caractère de l'homme dont le génie s'est révélé avec tant d'éclat par ses œuvres¹. Mais il s'en faut qu'on sente en les lisant le charme et la sympathie qui se dégagent des lettres de Mozart. Vous vous rappelez l'aimable simplicité, la candeur infinie du jeune homme de Salzbourg. Que Beethoven est différent! Nulle douceur, nulle confiance, nul abandon, un caractère farouche, inquiet, je n'ose dire atra-

¹ *Notice biographique sur Beethoven*, par le Dr Vegeler et F. Ries; traduite de l'allemand, par Legentil.

biltaire, il le fut pourtant. Il y avait en lui, quoiqu'il s'en défende, un bon fonds de misanthropie. Sa vie cependant fut de bonne heure au-dessus du besoin. Il ne connut guère cette pauvreté qui persécuta le père de Mozart et Mozart lui-même.

« Mes compositions, écrivait-il lui-même, me rapportent beaucoup, et je puis dire que j'ai beaucoup plus de commandes que je n'en puis faire. J'ai six ou sept éditeurs pour chacune de mes œuvres, et j'en aurais beaucoup plus si je le voulais : on ne marchande plus avec moi. »

Mais, après une enfance attristée par les désordres de son père, Beethoven fut tourmenté par une santé débile. Une surdité précoce l'affligea. Ce mal fut le fléau, ou, comme il dit lui-même, « le spectre » de son existence. Voyez ses lettres : elles sont remplies des lamentations de ce grand homme infirme.

Un démon envieux, ma mauvaise santé, a jeté une méchante pierre dans mon jardin : le sens de l'ouïe s'affaiblit chez moi chaque jour depuis trois ans.... J'ose dire que je passe ma vie bien misérablement. Depuis deux ans j'évite

presque toutes les sociétés, parce qu'il est impossible de dire aux gens : *Je suis sourd*. Si mon art n'était pas la musique, cela irait encore ; mais dans mon art c'est un supplice atroce... Pour te donner une idée de cette surdité incroyable, je te dirai qu'au théâtre je suis obligé de me placer tout près de l'orchestre pour entendre ce que dit le chanteur... Chose étrange ! il y a des gens dans la conversation qui ne s'aperçoivent pas de mon infirmité : comme je suis distrait, on met tout sur le compte de la distraction... J'ai déjà souvent maudit mon existence, mais Plutarque m'a conduit à la résignation : je veux, s'il est possible, braver mon sort... Résignation ! quelle pitoyable ressource ! et cependant c'est la seule !.

Ce mot de résignation étonne sur les lèvres de Beethoven. Peu d'hommes ont moins pratiqué la chose. Violent, quinquex, irritable, il allait sans cesse aux extrémités. Il était la terreur du théâtre et des concerts. Les musiciens subalternes le détestaient, et son génie ne le protégeait pas toujours contre leur juste ressentiment. Un jour, l'orchestre de l'Opéra de Vienne refusa d'exécuter sa musique, et il fallut que le hautain compositeur s'humiliât et fît des excuses. Chez la comtesse de Browne

il se leva un jour et dit tout haut : « Je ne joue pas pour de pareils pourceaux ! » Quelques personnes s'étaient permis de chuchoter pendant qu'il était au clavecin.

Que dire de la scène bouffonne que raconte Ries, son élève ?

Nous dînions un jour à l'hôtel *du Cygne*. Le garçon lui apporte un plat qui ne lui était pas destiné. Beethoven se plaint, le garçon répond d'une manière peu convenable. Aussitôt Beethoven saisit un plat (c'était un rôti arrosé d'une sauce abondante), et le lance à la tête du garçon. Le pauvre diable avait sur les bras beaucoup d'autres plats, il ne pouvait se défendre. La sauce lui coulait sur la figure. Beethoven et lui criaient et se répandaient en injures. Tout le monde riait aux éclats. Enfin Beethoven éclata lui-même en voyant la mine du garçon.

Ses meilleurs amis, ses plus dévouées créatures n'étaient pas à l'abri de ses explosions : témoin Ries et Vegeler, qu'il blessa plus d'une fois de ses propos amers. Mais il revenait alors, et la sincérité de son repentir faisait aimer et pardonner ce malade et cet enfant.

Mon ami, écrivait-il après une de ces scènes, je ie reconnais, je ne mérite pas ton amitié. . Restons - en là. Je

viendrai moi-même chez toi me jeter dans tes bras, te redemander mon ami que j'ai perdu. Tu te rendras à moi qui suis plein de repentir, qui t'aime, qui ne t'oublierai jamais.

Le croirait-on ? avec cela, il fut capable de bonhomie. Il est vrai que l'amour n'est pas étranger à son cas. J'étonnerais fort le lecteur en lui citant une lettre à une aimable demoiselle pour la remercier d'un « gilet en poil de lapin » qu'elle avait façonné pour lui de ses blanches mains. J'en connais qui souriraient de dédain ; mais j'en connais aussi qui se sentiraient quelque chose comme de l'attendrissement, et, j'en ai peur, je serais de ces derniers.

On a reproché à Beethoven d'avoir oublié sa patrie. Il est vrai qu'il passa les trois quarts de sa vie hors des murs de Bonn ; mais les trois lignes suivantes répondent au reproche d'indifférence.

Mon pays, la belle contrée dans laquelle je vis la lumière du jour, est toujours présente à mes yeux, aussi belle, aussi vivante que quand je vous ai quittés. L'heureux mo-

ment que celui où je pourrai vous voir, et saluer notre père le Rhin !

Bonn n'a pas davantage oublié son plus illustre enfant. Une statue de bronze s'élève sur une place de la ville, avec ces mots gravés sur le socle :

LUDWIG

VAN

BEETHOVEN

GEB. ZU BONN MDCCLXX.

L'habile artiste qui modela cette statue a dû embellir considérablement son sujet. Une estampe du temps fait de Beethoven un portrait peu flatteur. J'y reconnais cette gaucherie dont parle une de ses biographies.

Beethoven était, dans tout son extérieur, très-gauche et très-maladroit : ses mouvements manquaient de grâce. Il était rare qu'il prit quelque chose sans le briser. Aucun meuble n'était en sûreté près de lui. Tout était renversé, sali, brisé.

Le Beethoven de bronze est noble, impo-

sant, majestueux. Son regard a une profondeur, ses traits une ampleur, son geste une beauté expressives. C'est justice. Les statues des grands hommes ne doivent pas les représenter en robe de chambre. Leur génie m'occupe plus que la forme de leur corps, et c'est leur âme que je veux voir paraître sur leur visage. Si vous voulez me faire une statue d'Ésope, cachez-moi sa bosse, ou faites que je l'oublie pour ne me souvenir que de l'ingénieux conteur. C'est donc à tort que j'ai entendu deux étrangers critiquer la ressemblance de Beethoven.

« On ne voit pas qu'il est sourd, disait l'un.

— Ni rageur, disait l'autre.

— Philistins! doubles philistins! » me coula dans l'oreille un étudiant qui me faisait compagnie. Or vous savez que ce mot « philistin » est, en Allemagne, le terme usité pour désigner un imbécile appréciateur des arts.

A égale distance environ entre Bonn et Cologne, s'élève la petite ville de Bruhl, ancienne résidence d'été des archevêques de Cologne,

ornée par conséquent d'un grand château, lequel n'a pas usé de la permission qu'il avait d'être un chef-d'œuvre. Ce château, reconstruit au dernier siècle sur un plan assez médiocre, se voit de la station du chemin de fer, et ne donne guère envie de s'arrêter. Le lieu réveille pourtant de curieux souvenirs, curieux surtout pour un Français avide de retrouver sur sa route les traces de notre histoire. C'est là que Mazarin se retira lorsqu'il fut chassé de France par les frondeurs. Il y passa plusieurs mois de son exil dans une retraite laborieuse et diversément occupée. La nature de ses occupations se devine aisément; mais il y a sur ce point autre chose que des conjectures. Toute la correspondance du ministre datée de Bruhl a été retrouvée, déchiffrée, publiée. C'est une des plus piquantes révélations qu'ait vues notre siècle, si friand de ce genre de surprises. On sait quelle comédie se jouait entre la régente, mère de Louis XIV, et le cardinal Mazarin. L'éloignement du dernier n'était qu'une feinte, une satisfaction apparente donnée aux partis, un sacrifice passager auquel l'intérêt politique forçait de se plier. Le cœur et l'esprit d'Anne

d'Autriche avaient suivi Mazarin dans sa retraite, et l'on vit, spectacle peut-être unique dans l'histoire, un proscrit, chassé de France comme étranger, ennemi du bien public et de l'État, diriger, du fond de sa retraite, la politique du royaume avec la même autorité que s'il habitait encore le Palais-Royal. Nuit et jour des courriers se croisaient entre Bruhl et Paris, chargés des messages du ministre, de ses instructions, quelquefois de ses ordres. Rien ne se décidait sans lui dans le conseil du roi. Il était l'âme, éloignée, mais non absente, de la régente et de la cour. Exposé à voir ses courriers interceptés à chaque instant par des partis ennemis, Mazarin enveloppait sa pensée d'obscurité. Des chiffres au lieu de noms propres, des signes bizarres, de grandes lettres dénuées de sens, faisaient de ses billets de véritables énigmes. L'érudition sagace de notre siècle a percé ces mystères, et, à travers tous les déguisements de la forme, restitué le fond. On lit maintenant cette correspondance à livre ouvert. On sait par exemple que :

- 21 signifie *le roi*.
22 et son multiple 44, *la reine*.
26 et 46, *Mazarin*.
62 le ministre *Letellier*.
13, 23, 33, *le prince de Condé*.
89 (chiffre prédestiné, à ce qu'il semble)
le parlement.
93, *la Fronde*.
47, *la princesse palatine*.
55, *Paris*.
 ◊ et Δ désigne le président de *Viole*.
 □, *Mercœur*.
 †, *Mme de Longueville*.
 H, *la reine*.
 P, *Mazarin*.

Souvent, au lieu de chiffres ou de signes, des épithètes transparentes désignent les personnages par leur caractère, et il faut reconnaître que dans le choix du mot la verve maligne du ministre s'est donné assez plaisamment carrière.

Ainsi le prince de Condé est tour à tour *le Vaillant*, *le Crédule*, *l'Incertain*.

Le parlement, c'est *la Confusion*.

Le président Viole, ancien frondeur gagné au parti de la cour, s'appelle *le Converti*.

Turenne, c'est *l'Amitié*, ailleurs *le Gibet*, mot sinistre et peu justifié.

Servien est *la Momie*.

La princesse palatine, *l'Ange*, *Gabriel*.

Mme de Chevreuse, *l'Esprit*.

Sa fille, *le Plaisir*.

Le président Maisons, *le Postillon de Mons*.

Gaston, frère du roi, *la Force*.

La Rochefoucauld, *le Rocher*.

Chavigny, *le Misérable*.

Le roi s'appelle *le Confident*, *le Patron*, *la Barque*, *les Galères*, *les Vaisseaux*.

La reine, *Séraphin*, *Sabaoth*, *Votre Éminence*.

Mazarin, *l'Ami*, *le Ciel*, *la Mer*, *l'Homme du bois*.

Les citations suivantes donneront une idée de cette espèce d'algèbre diplomatique :

« 22 (la reine) doit parler de P (Mazarin) comme est marqué, et prendre garde que les méchants ne se servent du frère de 39 pour gagner 21 (le roi) contre *Sabaoth* (la reine). »

« 26 (Mazarin) est persuadé que 68 (M. de Lyonnes) agit fort bien; mais on l'a assuré qu'il en doit l'obligation à *Sabaoth* (la reine) et à 23 (Condé). »

« J'ai toujours cru que vous seriez satisfait de *Gabriel* (la princesse palatine). J'espère qu'il viendra à bout de son ouvrage, et si 13 (Condé) l'empêche, je m'assure qu'il tâchera de le faire par d'autres moyens, et que 44 (la reine) se tiendra pour dit que les intentions de 13 (Condé) ne valent rien pour 21 (le roi, pour 46 (Mazarin) et pour *Séraphin* (la reine). Si *Gabriel* (la Palatine) vient à bout de son affaire, vous tomberez d'accord que la joie de P (Mazarin) et de H (la reine) ne sera pas petite. »

Voici qui est plus clair et ne réclame presque pas de commentaires. La politique de Mazarin s'y montre à plein.

« Je vous prie, dit-il à la reine, de caresser tout le monde, et principalement ceux qui se sont tenus fermes dans leur devoir, et dire au *Confident* (M. de Lyonnes) de le faire aussi... — Je vous prie, lorsque vous écrirez

à *Gabriel* (la Palatine), de le cajoler... — Vous pourrez dire à Lyonesse, pour le faire revenir et l'échauffer à l'égard du cardinal, que le jour qu'il reviendra à la cour vous le ferez secrétaire d'État. »

Cette correspondance a son côté sentimental, qui n'est pas le moins piquant du recueil. La passion réciproque de Mazarin et de la reine n'est plus un mystère pour personne. Chacun sait qu'une intime amitié, et peut-être un mariage secret, les unissait l'un à l'autre. Dans les lettres écrites de Bruhl, des signes particuliers sont chargés d'exprimer des choses plus tendres que celles de la politique. L'aimant exilé invoque les hiéroglyphes pour faire parler sa passion. « Ah! ★! » signifie : « Ah! que Mazarin vous aime! » — « Soyez toujours ≡≡≡, car l'Ami sera jusqu'à la mort ★! » veut dire : « Soyez toujours mon amie tendre, car Mazarin sera jusqu'à la mort votre tendre ami. » — « ★★ beaucoup plus que ≡≡≡ » équivaut à : « Mazarin vous aime plus tendrement que vous n'aimez Mazarin. »

Pauvre cardinal! il eut un rude déboire dans cette retraite de Bruhl. Déjà il se plaignait « d'y mourir de faim », et d'être « à la veille de la mendicité ». Ce n'était rien. Au mois de septembre 1651, la faction triomphante obligea Anne d'Autriche de signer l'édit de bannissement et de proscription de son ministre. Jusqu'alors son exil avait été volontaire; cet arrêt le rendait non-seulement officiel, mais encore infamant. Sa douleur s'épanche dans une lettre à la reine, d'une énergie et d'une habileté peu communes. Elle porte la date du 26 septembre 1651. Nous terminerons par elle cette courte digression.

J'ai pris dix fois la plume pour vous écrire sans l'avoir pu, et je suis si hors de moi, du coup mortel que je viens de recevoir, que je ne sais pas si tout ce que je pourrai dire aura ni rime ni raison....

Le roi et la reine, par un acte authentique, m'ont déclaré un traître, un insuffisant, et l'ennemi du repos de la chrétienté, après les avoir servis avec tant de fidélité, sans aucun intérêt; tant de grands succès, et avoir pris tant de peine et avoir donné tant de marques de ma passion pour l'avancement de la paix. Cette déclaration court déjà l'Europe, et le plus zélé des ministres qui ait jamais été passé à présent pour un scélérat, pour un infâme! Lorsque

ses plus fiers ennemis étaient venus à bout de leurs artifices et que les diligences qu'ils avaient faites pour le noircir de quelque crime n'avaient servi qu'à faire éclater son innocence, le roi et la reine, de qui il a mérité la bienveillance et l'approbation par ses grands et fidèles services, l'ont déclaré le plus criminel et abominable de tous les hommes....

Il n'est plus question ni de bien, ni de repos, ni de quoi que ce puisse être; je demande l'honneur qu'on m'a ôté, et qu'on me laisse en chemise; renonçant de très-bon cœur au cardinalat et aux bénéfices, desquels j'enverrai la démission avec joie, consentant volontiers d'avoir donné à la France vingt-trois années du meilleur de ma vie, toutes mes peines et le peu de bien que j'avais, et me retirer seulement avec l'honneur que j'avais, quand je commençai à la servir ¹. »

¹ Correspondance de Mazarin.

CHAPITRE VI

COLOGNE ET AIX-LA-CHAPELLE

COLOGNE. — Sa naissance, ses destinées, sa chute. — Description du Dôme. — Une vilaine race. — La dynastie des Farina. — AIX-LA-CHAPELLE. — Une ville morte. — L'anneau magique. — Le Dôme d'Othon. — Le tombeau et le trône de Charlemagne. — Le trésor. —

De Bonn à Cologne les rives du Rhin s'aplatissent, le pittoresque s'évanouit, le voisinage de la Hollande se fait déjà sentir; le Rhin entre dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Les impatients échappent par le chemin de fer aux longueurs d'une navigation monotone. Les fervents poursuivent leur route en bateau. Ils sont payés de leur peine par

l'arrivée dans le port de Cologne, dont l'aspect est magnifique. La ville « à l'éternel Dôme, » comme dit un poète, se presse tout entière sur la rive, et se reflète dans les larges flots du Rhin, qui arrondit à ses pieds son immense bassin sillonné de mâts et de voiles.

La destinée des villes est singulière. Une colonie d'Ubiens, située sur la droite du Rhin, soutenait mal les incursions de ses voisins. Elle implore le secours de Rome. Marcus Agrippa l'invite à passer le fleuve, et lui ouvre l'asile fortifié de son camp. Ce changement fut décisif. La rive droite, en effet, plongée dans la barbarie, n'avait encore ni villes, ni commerce, ni sociétés établies; la gauche touchait par tous ses points à la Gaule romaine, alors en plein travail de civilisation; place excellente et tout à fait propice aux relations, au négoce, aux sûretés de la vie. Ouvrez la carte : aujourd'hui encore toutes les grandes villes des bords du Rhin occupent la rive gauche.

Peu d'années après, une fille de Germanicus, la trop fameuse Agrippine, naît, sous une tente de soldat, dans les murs des Ubiens.

La cité ubienne adopte, par politique, le nom de la fille de son général : elle s'appelle *Colonia Agrippina*, termes qui se sont mieux conservés dans le vocable français *Cologne* que dans l'allemand *Kœln*.

Cologne conserva longtemps les traditions de son berceau : ni la chute de l'empire, ni l'invasion barbare, ni le christianisme, ni la féodalité, ne purent les en effacer. Pendant plusieurs siècles, elle appela ses nobles, patriciens ; ses magistrats, sénateurs ; ses bourgmestres, consuls ; ses huissiers, licteurs. Elle eut même son capitole. Les costumes restèrent aussi bien que les mœurs, et, sur les bannières municipales, on vit longtemps ces initiales empruntées aux usages romains : SPQC, *Senatus Populusque Coloniensis*.

Aujourd'hui Cologne n'a de romain que les casques des fantassins prussiens, qui se promènent dans ses rues avec un air plus morose que vainqueur.

Sortie sans trop de dommage de la période sanglante et confuse des invasions normandes et des luttes carlovingiennes, Cologne fut pla-

cée par Othon le Grand sous l'administration éclairée et somptueuse des archevêques-électeurs.

Bruno, le frère même de l'Empereur, fut son premier prince. Deux siècles après, échappant au sceptre épiscopal, elle se fait déclarer ville libre et impériale. Sous ce titre, elle arrache à la faiblesse ou à la cupidité de ses maîtres d'incroyables privilèges. Au XIII^e siècle, elle jouissait du droit exorbitant de faire décharger toutes les marchandises qui passaient par ses murs pour aller outre, et de les conduire à leur destination sur ses propres bateaux. Le Rhin étant presque l'unique voie de communication dans une contrée privée de routes, on conçoit facilement quelle quantité d'or afflua dans les murs de Cologne. L'établissement de la Hanse allemande accrut encore sa fortune, en protégeant, étendant et renouvelant son commerce. La France, l'Angleterre, la Suède, la Russie, Brême, Hambourg et Lubeck furent ses associés ou ses tributaires. Elle joua sur le Rhin le même rôle que Ratisbonne sur le Danube, mais sur une échelle encore plus grande. Elle servit d'en-

trepôt entre deux mondes, transmettant au Midi les matières brutes du Nord, et renvoyant au Nord les denrées précieuses du Midi. L'Espagne, le Portugal, l'Italie surtout, y établirent des comptoirs. Les marchands italiens apportaient avec eux les semences des arts qui fleurissaient dans leur climat. Sous l'impulsion de ses évêques et grâce à ces communications lointaines, Cologne vit se former dans son sein une école de peinture, qui fut la première dont s'honora l'Allemagne. La statuaire et l'architecture n'étaient pas moins cultivées, et d'habiles artistes commencèrent à bâtir ces innombrables églises qui, au siècle dernier, atteignaient le chiffre de deux cents. La splendeur de ses fêtes, la fortune et la gaieté de ses habitants étaient célèbres dans le monde entier.

Un voyageur, que sa qualité d'Italien ne prévenait pas en faveur des Allemands du Nord, Pétrarque, visitant Cologne en 1333, était émerveillé des beautés de cette ville. Qu'eût-il dit, s'il eût assisté au carnaval romain qui chaque année se célébrait avec pompe sur les

bords du Rhin; s'il eût entendu les marionnettes italiennes lui rappeler les plaisanteries populaires de son pays natal? Ce qu'il vit suffit à l'enchanter.

J'arrivai justement, dit-il, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, au coucher du soleil, et sur-le-champ, d'après le conseil de mes amis, je me rendis au bord du Rhin, où m'attendait un curieux spectacle. Une foule de dames était rassemblée sur la rive. Bon Dieu! quelle réunion de beautés! Comment ne pas tomber amoureux, si l'on n'avait le cœur déjà pris? Je m'étais placé sur une éminence pour mieux voir. Elles avaient la tête ceinte de branches odorantes, leurs manches étaient relevées jusqu'au coude; elles venaient à tour de rôle plonger leurs bras blancs dans le fleuve, en prononçant des paroles empreintes, dans leur langue, d'un charme étrange. Je m'informai et je demandai comme dans Virgile : « Que veut ce concours de monde au bord du fleuve ? — C'est, me répondit-on, une vieille coutume du pays; le peuple et surtout les femmes sont persuadés qu'en se lavant ce jour-ci dans le fleuve, ils détournent tous les malheurs qui les menacent, et se pré-

¹ Pétrarque cite les propres termes de Virgile :

Quid vult concursus ad annem?
Quidve petunt animæ?

(*Æneid.*, lib. VI.)

parent une heureuse année. » Cette réponse me fit sourire.
« Heureux peuples du Rhin ! m'écriai-je ; si le fleuve em-
porte vos misères ; que n'en font autant pour nous le Tibre
et le Pô ! !

La prospérité de Cologne périt par les mêmes causes que celle de Ratisbonne. Les découvertes des Portugais et des Espagnols tracèrent une nouvelle route au commerce ; il y eut de l'Europe occidentale vers l'Orient un mouvement d'expansion funeste à la capitale rhénane. La Hollande, ayant fermé les bouches du Rhin, lui porta un coup non moins terrible. Des discordes intestines et des fautes insensées achevèrent sa décadence. Les Juifs de Cologne eurent leur Saint-Barthélemy, les protestants en furent expulsés ; une sédition ayant éclaté parmi les tisserands, on en fit pendre un bon nombre, et dix-sept cents métiers furent brûlés sur la place publique. Les survivants allèrent porter ailleurs les secrets de leur industrie. Cologne vit son port, ses ateliers, sa marine tomber dans la langueur. Les ouvriers, privés

¹ *Petrarchi Epistolæ familiares*, lib. I, Epist. 4.

d'ouvrage, se firent mendiants, et, comme le métier était productif, ils n'y renoncèrent plus. Ce fut une plaie : la moitié de la ville tendit la main à l'autre. Un contemporain montre avec dégoût ces dix mille mendiants, sortis de leur bouge à l'heure des offices pour assiéger les degrés des églises et les portes des monastères. Ils formaient une véritable corporation, ayant à leur tête un roi, des magistrats, des lois. Le titre était héréditaire, et des places respectives assignées aux titulaires. Ils dépecèrent, ils épuisèrent en peu de temps cette admirable cité, dont le bel ordre réjouissait Pétrarque.

De nos jours, sous le gouvernement réparateur de la France, et, depuis 1815, sous celui de la Prusse, Cologne a vu s'ouvrir une ère de rénovation. La vapeur et l'industrie y ramènent cette source d'or qu'elle avait vu tarir au xv^e siècle. Elle est devenue le point d'intersection des voies ferrées qui, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande, courent et se croisent dans tous les sens vers la mer du Nord, la Baltique, la Méditerranée, les Alpes. Sa population, descendue vers la fin du dernier

siècle au chiffre de quarante mille âmes, est remontée à près de cent mille.

Dirai-je que c'est une belle ville? Non. Elle a du moyen âge tous les inconvénients, sans en avoir la pittoresque beauté. Elle est boueuse, inégale, obscure, mal tracée, mal pavée. Celui qui se contente d'en raser la rive emporte une idée avantageuse, qui s'évanouit dès qu'on pénètre dans l'intérieur.

Mais elle a sa cathédrale, joyau sans prix, immortelle relique de l'art, qui n'aurait pas d'égale, si elle n'était inachevée. L'édifice est découronné, ou plutôt il n'a jamais eu de couronne. Pas de flèche ni de tours. Sur la plate-forme abandonnée se dresse la silhouette noire d'une grue qui, de temps immémorial, attend à cette place des matériaux qui ne viennent pas. Il y a cinquante ans, le dôme de Cologne était en ruines. La révolution en avait fait un grenier à fourrages. L'empire ne s'en souciait guère. Le croira-t-on? on parlait de l'abattre pour épargner les frais d'une restauration. Une nuit, un coup de vent fit choir le corps de la grue, toute pourrie par le temps.

Le lendemain, grande rumeur dans la ville. Les bourgeois de Cologne étaient habitués à voir cette machine immobile barrer d'un trait noir leur horizon. Absente, elle leur manquait. Le conseil se rassemble, et vote des fonds pour l'achat d'une grue neuve. Ce frivole accident eut des conséquences imprévues : il réveilla les espérances des admirateurs du dôme. Une société se fonda pour sa reconstruction; elle eut des agents, une caisse, un journal. Les souscriptions affluèrent; le roi de Prusse s'inscrivit pour une somme annuelle de cinquante mille thalers : l'édifice fut sauvé. Le travail ne s'est pas ralenti depuis trente ans. L'extérieur, dont le plan est gigantesque, a fait peu de progrès; ce siècle n'en verra pas la fin. Mais à l'intérieur les travaux touchent à leur terme, et peut-être, au moment où paraîtront ces pages, seront-ils inaugurés. Ce sera une belle fête pour les amis de l'art religieux. Fribourg a sa flèche, Strasbourg sa façade, Reims et Amiens leurs sculptures, Notre-Dame de Paris son bel ensemble; je ne sais pas quelle basilique pourrait disputer la palme à Cologne pour la beauté du vaisseau intérieur, et surtout du chœur. Ce der-

nier me paraît l'idéal accompli du tabernacle chrétien. Des colonnes, minces comme des fuseaux, montent jusqu'aux voûtes, où le chapiteau s'épanouit en fleurs. Tout le reste est une splendide verrière, dont les lancettes sont teintes, sur toute leur face, d'un riche coloris d'azur, de pourpre et d'or. L'artiste qui a construit cette magique muraille s'est souvenu de la parole du Psalmiste : « Mon Dieu! vous êtes vêtu de lumière; » et il a fait au Saint des saints une demeure éclatante comme lui.

Les nefs latérales renferment une abondante collection de tombeaux d'archevêques. Comme ceux de Mayence, ils ont le tort d'avoir des épitaphes beaucoup trop fastueuses. « Amas d'épithètes, mauvaises louanges, » disait Labruyère. Si sa maxime est vraie, c'est surtout du style funéraire. La tombe de Conrad de Hochsteden est l'objet d'une vénération particulière. Il est le premier fondateur du dôme. « L'an de Notre-Seigneur 1248, l'évêque Conrad se trouvant surabondamment riche en or, en argent et en pierres précieuses, et croyant son trésor inépuisable, entreprit la construction du

dôme, de cet édifice immense et coûteux, auquel on travaille encore en ce moment. » Ces lignes sont tirées de la Chronique de Cologne pour l'année 1499¹.

Un autre évêque s'est fait sculpter un tombeau en forme de bastille, fortifiée et crénelée aux quatre angles. Il repose au pied de ces tours en costume moitié guerrier, moitié religieux. Chaque archevêque régnant a son caveau tout prêt à le recevoir. Un usage bizarre veut que chaque année de son pontificat soit marquée au moyen d'une baguette de bois blanc pendue à une tige de fer. Le nombre des baguettes figure celui des années, comme l'indiquent ces vers gravés sur une muraille voisine de la sacristie :

¹ La fondation du dôme est de 1248; l'achèvement du chœur, de 1320. Un moine à velléités poétiques exprima ces deux dates mémorables dans six vers latins gravés sur le portail, et qui sont un véritable *rèbus*.

ANNO MILLENO BIS C QUATER X DABIS OCTO,
Quùm colit assumptam clerus populusque Mariam,
Præsul Conradus ab Hochsteden generosus
Ampliat hoc templum, lapidem locat ipseque primum.
 ANNO MILLENO TER C VIGENAQUE JUNGE,
Tunc novus ille chorus cœpit resonare sonorus.

Quot pendere vides baculos, tot episcopus annos

Huic Agrippinae praefuit Ecclesiae.

La cathédrale de Cologne possède un riche trésor, qui attire de nombreux curieux ; je crains même que l'exposition de ses bijoux ne lui dérobe une partie de l'admiration qu'elle mérite elle-même : pour combien une pièce d'orfèvrerie éclipse-t-elle la beauté sévère d'un marbre ou d'un édifice ! La plus riche pièce du trésor est la châsse des rois mages. Un monument fort disgracieux la renferme. Il est hérissé de barreaux, de grilles, de verrous et de serrures, ni plus ni moins qu'un coffre-fort. C'en est un, en effet, et plus d'une fois pillé ; il renferme pour huit à neuf millions d'or et de pierreries. Trois lampes de cuivre toujours allumées brûlent en l'honneur des trois rois, dont elles portent les noms :

GASPAR. MELCHIOR. BALTHASAR.

Les mêmes noms, écrits en rubis, étincellent sur le reliquaire. La description, au point de vue de l'art, ne remplit pas moins d'un vo-

lume ¹. Le détail en est bientôt fastidieux, mais le coup d'œil d'ensemble est éblouissant. On imagine difficilement une pareille magnificence.

Deux choses m'ont un peu gâté, je dois le dire, le dôme de Cologne. La première, c'est la façon qu'on a d'y rançonner le public. L'argent, il est vrai, profite à l'achèvement des travaux. Mais on a été par trop ingénieux à multiplier les dîmes : chaque porte ouverte, chaque tenture soulevée, chaque regard presque se tarifie et se paie; il faut marcher la bourse à la main. Les gardiens du saint lieu ne sont plus que des commis du fisc, et ils ont une manière de percevoir qui ne corrige pas ces impressions. Un bon prêtre de l'église à qui je m'en plaignais me sourit doucement et me dit :

« Mon cher Monsieur, qui sont les trois quarts des visiteurs? des Anglais et des Russes. Et.

¹ Publié en 1781, à Bonn, par ordre de l'électeur, sous ce titre : *Collection des pierres antiques dont la chûsse des trois saints rois mages est enrichie dans l'église métropolitaine de Cologne, gravées d'après leurs empreintes, avec un discours historique*, par I. P. N. M. N.

vous comprenez, c'est de l'argent hérétique que nous convertissons.

— En rentes ?

— Oui, pour le bon Dieu. »

Mon autre grief est contre les guides. Ces gens-là me feraient haïr cette belle cathédrale : ils en font, par leur commerce et leur industrie, une sorte de lieu public, sans respect, sans mystère. J'ai vu des musées qu'on visitait avec plus de recueillement; j'ai vu des académies qui se disputaient moins bruyamment. C'est un scandale qu'il est incroyable qu'on tolère. D'ailleurs la cathédrale n'est pas le seul lieu qui souffre de leur présence. Toute la ville en est infectée. Ils ont hérité des mendiants de l'ancien temps. Je ne sais s'ils sont dix mille; mais ils font assurément, en fait d'importunité, la besogne de dix mille. Dès son premier pas hors du wagon ou du bateau, le voyageur en est assailli. Il en a pour un jour à traîner sur ses talons une légion de drôles qui fondent sur sa bourse le plus clair de leur revenu. Quelques-uns sont de vrais limiers, habiles à flairer le gibier; prompts, dès qu'ils sont sur

la piste, à donner de la voix. Ils ont un art de vous mener, de vous lasser, de vous réduire, qui fait qu'entre deux maux choisissant le moindre, vous vous livrez à eux. Parvenus là, malheur à vous. Cet homme vous assiégeait, vous vous êtes rendu, donc vous lui appartenez. Cette logique est sans réplique : il vous mène où il veut, comme il veut, tant qu'il veut. Ne tournez pas la tête, ne hâtez point le pas, n'affectez pas l'air indifférent ou pressé. Vous ne serez point relâché avant d'avoir appris combien il y a de marches dans cet escalier, de pierres et de briques dans ces murs, de cuivre, de plomb et de bois dans cette charpente. Comptez, d'ailleurs, qu'au moment de la délivrance, c'est-à-dire au moment de payer, vous deviendrez l'objet d'un mépris souverain et nullement déguisé, car vous donnerez deux fois moins que ce riche Anglais, qui a payé d'un double écu la joie de s'ouïr réciter, dans une langue qu'il n'entend pas, la liste des princes électeurs et de leur chapitre.

Pour comprendre dans son entier Cologne religieuse, il faut entrer, après la cathédrale,

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



EGLISE SAINT-MARTIN A COLOGNE.



dans la vieille église romane de Saint-Martin, où le plein cintre laisse pénétrer une lumière moins poétique et moins mystérieuse que celle de l'ogive, mais très-grave déjà, très-favorable au recueillement. Il faut y entrer un jour de marché, à l'heure où les paysannes des environs quittent leurs fruits et leurs légumes pour entendre une messe. Dans leur détachement des affaires d'ici-bas, ces figures rudes et anguleuses, avec un regard sérieux et fixe, et un air solennel, roide, un peu gauche, répandu sur toute la personne, semblent dérobées à quelque vieille boiserie ou à quelque vieille gravure allemande, à quelque vieux tableau de Martin Schœn. C'est bien là la métropole des bords du Rhin, la cité des apôtres et des princes de l'Église, et, dans un temps plus moderne, le boulevard du catholicisme allemand.

S'attend-on à ce que je quitte Cologne sans parler de la fameuse *eau* qui porte son nom ? Non assurément. Mes yeux sont encore remplis des affiches qui annoncent, en lettres gigantesques, la vente de ce précieux parfum.

Sa distillation est la plus importante industrie de la ville. Elle occupe à elle seule vingt-quatre fabriques et plus de cent négociants. La production annuelle est évaluée de huit à neuf millions de litres, rapportant une somme peu éloignée de cent cinquante millions de francs. Mais que de charlatanisme, bon Dieu! pour une pareille somme! L'antique Colonia Agrippina n'a plus ni consuls, ni patriciens, ni princes électeurs du saint-empire. Elle a la dynastie des *Jean-Marie Farina*; dynastie envahissante, accrue d'usurpateurs et de prétendants, qui inondent les rues de leurs produits, de leurs enseignes, de leurs agents. Tous les murs sont chamarrés d'affiches provocantes, qui seraient fort drôles si les extravagances du commerce parisien ne nous avaient blasés sur ce point. Tous les carrefours sont gardés par des distributeurs d'adresses, des recruteurs d'étrangers, qui vous prennent, ou peu s'en faut, au collet pour vous forcer à recevoir, moyennant rançon, un flacon coquettement revêtu d'une chemise de paille blanche. Ils sont plus de trente rivaux, héritiers plus ou moins légitimes du même nom, fils et

petits-fils, neveux et arrière-neveux, disciples et successeurs du grand Jean-Marie Farina, inventeur, en 1670, de l'eau de Cologne, seuls possesseurs de son secret, seuls débitants de son eau, seuls héritiers de son génie. Leur vie se passe à se décrier les uns les autres, verbalement et par écrit. La question de l'eau de Cologne a suscité toute une littérature, qui ferait pouffer le lecteur si j'avais le loisir de l'analyser. Il y trouverait tous les genres, depuis le mémoire juridique jusqu'au pamphlet acerbe et malin. Mais j'ai hâte d'arriver à Aix-la-Chapelle, et la race des Jean-Marie Farina souffrira que je la quitte pour l'empereur Charlemagne.

Quoique habitée par une grande ombre, il faut avouer qu'Aix-la-Chapelle est un triste séjour, et, comme dit l'autre : « Plutôt que d'être enterré comme empereur dans ses murs, mieux vaudrait vivre tout petit poète sur les bords rians du Neckar. » De grandes rues tirées au cordeau, avec des trottoirs déserts et une chaussée herbue; des hôtels de fabrique

moderne, rangés sur deux lignes, avec leur façade insignifiante et leur personnel de valets officieux, à qui je n'ai jamais vu faire autre chose que bâiller et regarder l'heure; un théâtre qui se croit grec, l'infortuné! et qui dédie ses vaudevilles et ses opéras-comiques à « Apollon Musagète et au chœur des Muses, »

MUSAGETÆ HELICONIADUMQUE CHORO;

une place carrée, où viennent deux fois le jour les languissantes victimes du rhumatisme, de la paralysie, de la sciatique et de bien d'autres pestes; une piscine d'eau thermale, qui dégage avec ses vapeurs la fétide odeur des œufs pourris; un air de tristesse et d'ennui répandu par toute la ville; je ne sais quoi dans l'air qui fait qu'on bâille et qu'on se sent dormir : voilà, sans y rien ajouter, l'image de l'impériale cité d'Aix. Pétrarque, qui la traversa pour aller à Cologne, est très-laconique à son endroit. « J'ai vu, dit-il, Aix, séjour de Charlemagne, et le tombeau de ce prince, vénérable aux barbares; » puis, en voyageur qui connaît son métier, il se jette

dans le récit d'une légende. Frédéric le Grand l'appelait « la capitale de tous les hypocondres, où l'on boit les eaux du Styx; enfin le plus sot pays du monde. »

« A Aix-la-Chapelle, dit un autre, les chiens regardent l'étranger d'un air piteux qui semble dire : Donne-nous un coup de pied, cela nous désennuiera peut-être un peu ! »

La ville a pourtant d'agréables environs, de belles collines et de riches ombrages; mais à leur pied s'étendent des marais qui font de cette contrée un séjour peu salubre.

On est surpris de voir Charlemagne en faire son séjour de prédilection, quand les rives du Rhin offraient de si belles résidences. Interrogez le moyen âge, il vous répond par une légende.

Il y avait dans ce temps-là un anneau magique dont la propriété était d'attirer sur celui qui le portait l'amour le plus vif. Frastada, l'ayant acquis, s'empara du cœur de Charlemagne, qui l'aima plus que toutes ses autres

¹ H. Heine, *Reisebilder*.

femmes. Sa mort rendit l'empereur inconsolable; on ne put le détacher de son cadavre, et pendant trois jours, enfermé avec elle, il ne put souffrir qu'on l'ensevelît. Les affaires languissaient, le soin de son royaume était abandonné; chacun gémissait sur cette étrange folie. Un saint homme, nommé Antistès, eut un songe qui lui en révéla la cause. Il s'introduit dans le palais, pénètre dans la chambre de la morte, ouvre ses lèvres contractées par la mort, et trouve sous sa langue le magique et fatal anneau. Charlemagne venait de succomber à la fatigue, et goûtait pour la première fois le sommeil. A son réveil, il était désenchanté. Ses yeux ne purent voir sans dégoût le corps livide de sa chère Frastrada; il fit presser les funérailles. Puis toute sa faveur se porta sur le nouveau possesseur de la bague. Antistès fut comblé de richesses et d'honneurs, admis aux secrets du prince, investi des plus grandes charges. Cet honnête homme en fut effrayé. Embarrassé du talisman qui lui valait une pareille fortune, craignant, s'il le donnait, de le voir passer entre des mains indignes, il le jeta dans le marais d'Aix-

la-Chapelle. Et voilà comment ce lieu inspirant d'amour à Charlemagne ¹.

Il revêtit la ville d'un titre officiel, y bâtit une basilique, un palais, et sur la porte principale fit graver cette inscription :

HIC SEDES REGNI
TRANS ALPES HABEATUR, CAPUT OMNIUM
PROVINCiarUM ET CIVITATUM
GALLIE.

*Que cette ville
soit regardée comme le siège de l'Empire
au delà des Alpes,
et comme la capitale de toutes les provinces
et cités de la Gaule.*

C'est dans ce palais que toutes les légendes le représentent entouré de sa cour, au milieu des splendeurs impériales. C'est là, dit l'une

¹ Fr. Petrarchi *epistolæ familiares*, lib. I, ep. 3.

d'elles, que son neveu Roland se montra à lui pour la première fois.

L'enfant avait sept ans. Sa mère, sœur de l'empereur, s'était mariée sans l'aveu de son illustre frère. La mort de son époux, tué dans un combat, la plongea, elle et son fils, dans une détresse profonde. Affamée, couverte de haillons, elle vint comme une mendicante rôder avec Roland dans la cour du palais, où Charlemagne, assis à une table somptueuse, fêtait dans un banquet une glorieuse victoire. Tout à coup Roland lui échappe et fend la presse des courtisans.

Il entre dans la salle comme si c'était sa propre maison. Il enlève un plat, et l'emporte sans rien dire.

Qu'est-ce que cela ? pense le roi. Voilà une singulière façon. Cependant il laisse aller l'enfant, et les autres font comme lui.

Au bout de quelques minutes, Roland revient, marche droit au roi et prend sa coupe d'or.

« Oh là ! oh là ! petit drôle, » s'écrie Charlemagne. Mais Roland, loin de lâcher la coupe, regarde le roi dans les yeux.

Le roi commence à froncer le sourcil ; mais soudain il se met à rire : « Tu cours dans ma salle d'or comme si c'était une forêt verte. Tu prends les plats sur ma table royale comme on cueille les fruits d'un pommier.

— C'est pour ma mère, répond l'enfant.

— Ta mère est donc une bien noble dame? Elle a donc un beau château et une cour brillante? Dis-moi quel est son écuyer tranchant? Quel est, dis-moi, son échançon?

— Ma main droite est son écuyer tranchant; ma main gauche, son échançon.

— Dis-moi quels sont ses gardes fidèles?

— A toute heure ce sont mes yeux bleus.

— Dis-moi quel est son gai ménestrel?

— C'est ma bouche vermeille.

— Par ma foi, dit Charlemagne, la dame a de vaillants serviteurs. » Puis, regardant l'habit de Roland formé de pièces de quatre couleurs: « Mais elle aime les livrées bizarres et les couleurs mélangées comme un arc-en-ciel. Une si noble dame ne peut rester loin de ma cour. Allons, trois dames, trois seigneurs, amenez-la près de moi. »

Roland, la coupe à la main, traverse les pompeux portiques. Sur un signe du roi, trois dames et trois seigneurs le suivent.

Quelques minutes après, le roi voit revenir en hâte dames et seigneurs.

« Dieu du ciel! s'écrie-t-il, vois-je clair? ceux que j'ai raillés dans ma cour, c'est mon propre sang! Dieu du ciel! ma sœur Bertha en habit de pèlerin, et dans mon riche palais, un bâton de mendiante à la main! »

Bertha tombe à ses pieds, comme une pâle statue de marbre. Le vieux courroux du roi se réveille; il la regarde d'un air sombre.

Bertha baisse soudain les yeux : elle n'ose proférer une parole. Roland lève vivement les siens, et adresse à son oncle un joyeux bonjour.

Alors le roi, d'un ton plus doux : « Lève-toi, ma sœur ; à cause de cet enfant chéri, il faut te pardonner. »

Bertha se relève pleine d'allégresse : « Cher frère, merci ! Roland te paiera tout le bien que tu me fais. Il deviendra comme son roi, il portera sur sa bannière et sur son bouclier les couleurs de plusieurs royaumes. Sa main dépouillera la table de plusieurs rois. Il donnera gloire et bonheur à sa ville natale ¹. »

Charlemagne résidait à Aix lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le mit au tombeau. La crédulité des contemporains releva mille prodiges annonçant sa mort. « Les trois dernières années de sa vie, dit Éginhard, furent signalées par des éclipses fréquentes. Un portique qu'il avait élevé entre la basilique d'Aix-la-Chapelle et le palais s'écroula le jour de l'Ascension. On vit pendant sept jours une tache noire couvrir la face du soleil. Le pont du Rhin à Mayence, dont la construction avait

¹ *Petit Roland*, ballade d'Uhland.

demandé dix années, fut dévoré en trois heures par l'incendie. Dans sa dernière expédition de Saxe, un météore enflammé tomba à sa gauche, et, son cheval s'étant abattu de terreur, l'empereur tomba par terre. La cathédrale d'Aix fut frappée de la foudre. La pomme dorée qui ornait le sommet fut fondue par le tonnerre. » Mais ce qui frappa le plus les esprits, ce fut le fait suivant. Une inscription latine, gravée dans l'intérieur de la basilique, contenait ces mots : KAROLUS PRINCEPS. Peu de jours avant sa mort, on remarqua que ces deux mots étaient complètement effacés. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 28 janvier 814. Son corps, dit Éginhard, lavé et embaumé suivant l'usage, fut porté et inhumé dans l'église, au milieu d'un deuil universel. On hésita d'abord sur le lieu de sa sépulture, lui-même, de son vivant, n'ayant rien prescrit sur ce point. Il parut qu'il ne pouvait être mieux enseveli que dans la basilique fondée par lui et à ses frais, par amour pour Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur de la sainte Vierge, Mère de Dieu. Il y fut donc enterré le jour même de sa mort. Au-dessus du tombeau on éleva

une voûte dorée avec son image et cette inscription :

DANS CE CAVEAU
 REPOSE LE CORPS DE CHARLES LE GRAND,
 EMPEREUR ORTHODOXE,
 QUI OCCUPA AVEC GLOIRE, AGRANDIT ET GOUVERNA
 HEUREUSEMENT
 PENDANT QUARANTE - SEPT ANS
 L'EMPIRE DES FRANCS.
 IL MOURUT A L'AGE DE SOIXANTE-DIX ANS,
 L'AN DU SEIGNEUR 814.

Sub hoc conditorio situm est corpus Karoli Magni atque orthodoxi imperatoris, qui regnum Francorum nobiliter ampliavit, et per annos XLVII feliciter rexit. Decessit septuagenarius, anno Domini DCCCXIII¹.

Il ne reste rien de la basilique fondée par Charlemagne.

Au x^e siècle, par la piété de l'empereur

¹ Eginhardi Chronica, 31, 32. Ap. Pertz, *Monumenta germanica historica*.

Othon III, une église byzantine s'éleva sur la place de l'ancienne. Elle était en forme de dôme, suspendu comme un dais impérissable au-dessus du sépulcre de Charlemagne. Des colonnes de porphyre, naguère rapportées de Ravenne par l'empereur carlovingien, en soutenaient la voûte. Il n'en reste plus que deux ou trois. Les trois siècles suivants ajoutèrent, chacun dans leur style, à la construction d'Othon III. L'ogive gothique s'allia, avec plus ou moins de bonheur, au plein cintre byzantin. Malgré plusieurs incendies, la chapelle d'Aix parvint à peu près intacte jusqu'en 1600. C'est du xvii^e et du xviii^e siècle que datent tous ses malheurs. Livrés à des architectes sans goût, à des décorateurs imbéciles, ces vieux murs souffrirent tous les outrages imaginables. Des portiques grecs, des ornements du style le plus vulgaire, vinrent masquer les pures ogives du xiii^e siècle. La sévère coupole d'Othon III devint une espèce de rotonde blanche et rose, tout empanachée, tout enguirlandée, avec des nuages de marbre où dansent des essaims d'Amours joufflus, qui se prennent pour des anges. Toute la sainteté du lieu n'em-

pêche qu'on ne pense involontairement au plafond d'une salle d'Opéra : même style, mêmes agréments mondains, mêmes grâces importunes et fardées. On ne peut concevoir une pareille déception. Les lois de l'art, de la tradition, du goût, ainsi violées, la pensée d'une œuvre ainsi détruite, font souffrir comme une mauvaise action à laquelle on assiste sans pouvoir l'empêcher.

Le plafond s'élève droit au-dessus du caveau de Charlemagne. Une pierre noire, encadrée de cuivre, ferme l'entrée. Des lettres d'or dessinent pour toute inscription ce grand nom :

KAROLO MAGNO.

Au-dessus, une chaîne de fer toute rouillée et longue de quatre-vingt-dix pieds soutient une lampe en forme de couronne, vénérable relique des temps carlovingiens, dont les cinquante fleurons, jadis dorés, maintenant noircis, séparent autant de becs, qui, toujours allumés, devaient honorer jour et nuit la présence de cette grande mémoire.

Pendant près de deux siècles, Charlemagne

reposa paisiblement dans son caveau. En 997, le fondateur du nouveau dôme en souleva pour la première fois la pierre, et l'empereur saxon se trouva face à face avec le carlovingien. Le corps de Charlemagne, admirablement conservé, semblait vivre encore. Il était assis dans une chaise de marbre revêtue de lames d'or. Il portait le manteau impérial par-dessus la robe franque semée d'étoiles. A sa ceinture pendait la panetière du pèlerin, qu'il avait coutume de porter en Italie, comme s'il ne visitait cette terre qu'en pèlerinage. Il avait la couronne sur la tête, une croix d'or sur sa poitrine. Ses mains n'avaient pu retenir le globe du monde ni le sceptre; mais son épée était le long de sa cuisse, un exemplaire des Évangiles était ouvert sur ses genoux. Ses pieds chaussés reposaient sur un bouclier ¹.

Auguste, étant à Alexandrie, se fit ouvrir le sépulcre d'Alexandre. Il porta la main sur la face du mort, et le nez du héros macédonien tomba en poussière ². Othon, plus

¹ Dithmardi Chronica. Ap. Pertz, *Monumenta germanicæ historiae*.

² Dion Cassius, LI, 46.

respectueux, s'inclina avec vénération devant le mort, et contempla longuement sa face. Mais, avant de faire de nouveau sceller le tombeau, il enleva la croix d'or, le sceptre, la couronne, l'épée et le trône de marbre. Ces objets, confiés à la garde du chapitre, servirent au sacre des empereurs, qui eut lieu pendant plusieurs siècles à Aix-la-Chapelle.

La cathédrale d'Aix renferme, comme celle de Cologne, un riche trésor. Il se divise en grandes et petites reliques, enfermées sous triples clefs dans la sacristie. Les grandes reliques ne sont exposées que tous les sept ans, et nulle exception n'est faite dans l'intervalle, si ce n'est en faveur des têtes couronnées¹. Cette exposition attirait jadis de toute la chrétienté des milliers de pèlerins. En 1494, un seul jour vit se succéder dans le dôme cent

¹ En voici la liste copiée dans Joanne (p. 7) :

1. La robe que la sainte Vierge portait lors de la naissance de J.-C.
2. Les langes de J.-C. dans la crèche.
3. Le drap sur lequel saint Jean-Baptiste a été décapité.
4. La toile qui ceignit les reins du Christ sur la croix.

quarante mille personnes. Toute l'année 1839 n'en a envoyé que cinquante-quatre mille.

Les petites reliques sont montrées tous les jours moyennant une rétribution ; car, ici comme à Cologne, il faut payer beaucoup et payer souvent. Elles sont enfermées dans une châsse du XIII^e siècle, présent de l'empereur Barberousse et merveille d'orfèvrerie. Les batants présentent sur leur panneau intérieur des peintures d'une exquise délicatesse, qu'on peut, malgré l'absence de signature, attribuer à Albert Durer. Chaque relique est enfermée dans un reliquaire d'une richesse et d'un travail inouïs. L'or est ici ce qu'il y a là de moins précieux, et c'est le cas de dire que le travail surpasse la matière. Les topazes, les rubis, les améthystes, les émeraudes, le cristal, les perles éblouissent et fatiguent le regard. On voit, enchâssés dans des émaux merveilleusement ciselés, des camées et des pierres antiques qui font pâmer les connaisseurs. J'ai vu, dans le nombre de mes compagnons de visite, des yeux s'allumer d'une admiration pleine de convoitise, et qui me faisaient trembler pour l'honnête gardien du trésor. « Mon

Dieu! qu'il y a des occasions où il est fâcheux d'être honnête homme! » confessait le président de Brosses, à propos d'une petite toile qui était juste de la dimension de sa poche.

Quelques souvenirs de Charlemagne ont été mis à part : c'est son crâne énorme, un *fac-simile* de sa couronne qui coiffe jusqu'aux épaules les hommes d'à présent, son cor de chasse, superbe dent d'éléphant curieusement sculptée, avec ces mots en langue basque : *A toi!* enfin son sceptre (ou du moins le modèle), surmonté d'une colombe d'or, symbole de la paix.

Son sarcophage et son trône sont déposés dans une tribune haute. Le sarcophage provient, dit-on, du tombeau d'Auguste. Il est en marbre de Paros d'une éblouissante blancheur, et porte sur sa face l'Enlèvement de Proserpine, sculpté avec grâce. Les restes de Charlemagne y furent recueillis, quand Frédéric Barbe-Rousse eut pour la seconde fois violé son tombeau.

Son trône est une chaise de marbre poli, sans ornement, sans sculpture, d'un grand

caractère. Telle était, j'imagine, la forme de ces chaises curules sur lesquelles les Gaulois, nos pères, égorgèrent les vieux Romains. Les lames d'or qui l'enrichissaient ont été remplacées par des lames de fer. Quatre degrés de marbre y conduisent. C'est là que l'Empereur, à peine sacré, venait s'asseoir, la couronne en tête et le globe à la main. Vers 1806, Napoléon, accompagné de Joséphine, visitait le dôme. Il se fit conduire vers le trône de Charlemagne, et, tandis qu'il le contemplait en silence, l'impératrice s'y plaça. Les patriotes allemands s'en émurent plus tard comme d'une profanation, et le poète Rückert s'indigna contre « la femme du Corse et sa témérité ¹ ». Aujourd'hui, pour quelque monnaie donnée au gardien, il n'est si petite bourgeoise qui ne se prélassse dans l'auguste fauteuil.

L'extérieur du dôme est dans un état assez misérable. On voit les pierres de l'édifice minées par le temps. Alentour, un réseau de ruelles infectes et de chétives mesures com-

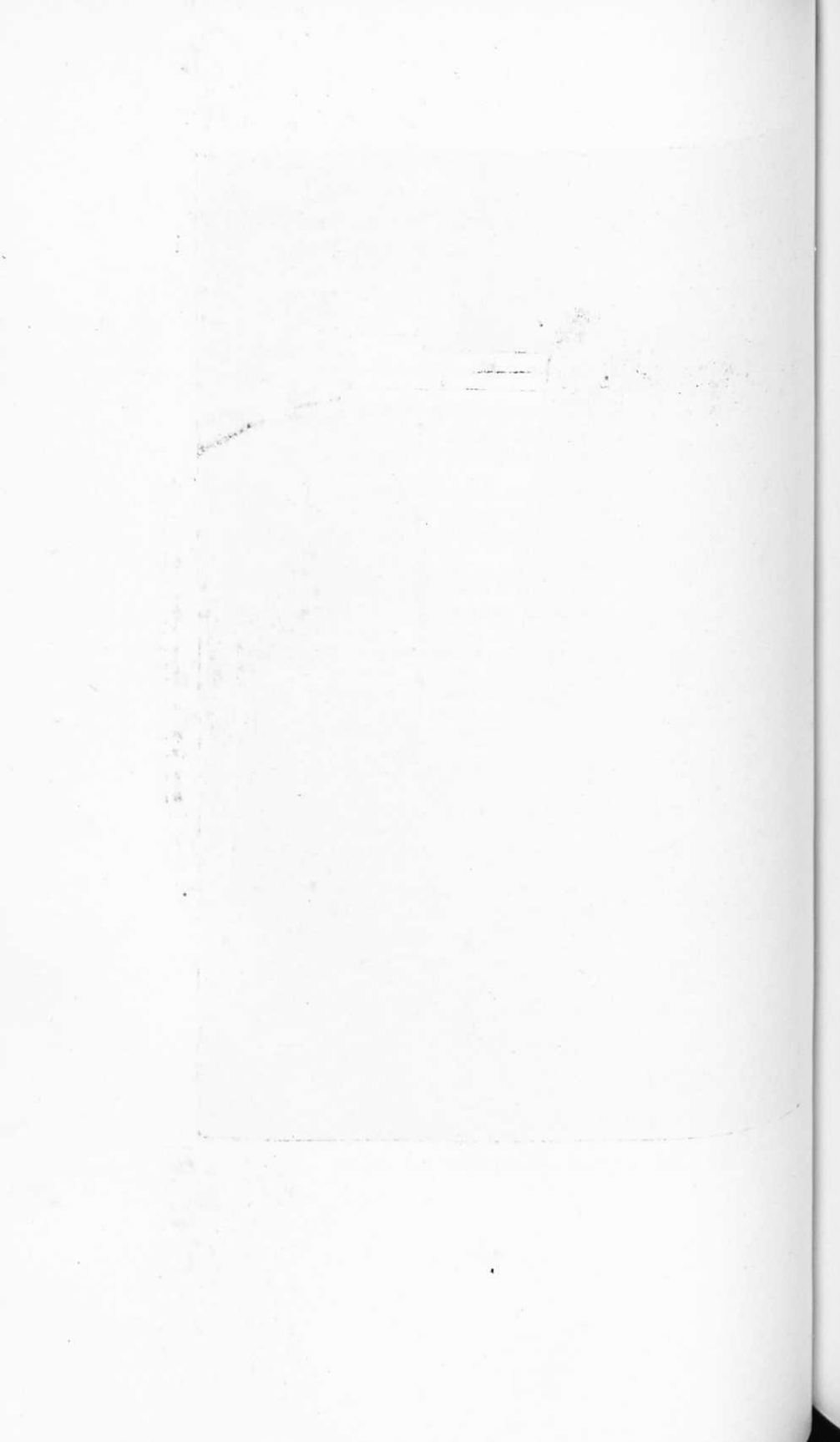
¹ Rückert, *la Chaise de Charlemagne*.

posent un tableau peu digne de la majesté du lieu; pourtant les portes de bronze de l'entrée principale sont fières et solennelles. Un loup en bronze est figuré d'un côté; une pomme de pin de même métal lui sert de pendant. Il y a là-dessus toute une histoire.

Les magistrats d'Aix-la-Chapelle gémissaient de voir leur cathédrale inachevée, faute d'argent. Ils délibéraient sur les moyens de s'en procurer : l'un proposait un impôt, l'autre une quête, un troisième une loterie. Un inconnu, entré dans la salle du conseil on ne sait comment (on sut plus tard que c'était par la cheminée), se mit à rire et offrit de bâtir l'église à ses frais, à condition qu'on lui livrât la première âme qui y entrerait. Les magistrats y consentirent. L'église s'acheva, mais nul n'osa y entrer. On ne se livre pas de cette façon-là au diable. Comme on délibérait de nouveau sur le parti à prendre, un garde des portes de la ville amena un loup qu'il venait de prendre au piège. Ce fut comme une inspiration du Ciel : le loup fut lancé dans l'église. Satan attendait mieux, mais il dut se contenter de cette maigre proie. De colère, il frappa du pied la



HOTEL DE VILLE A AIX-LA-CHAPELLE.



porte d'airain qui se fendit dans sa hauteur, et l'on peut voir encore cette fente. La pomme de pin représente, dit-on, l'âme du loup.

Aix-la-Chapelle compte encore un monument intéressant par son architecture : c'est l'hôtel de ville, célèbre par deux grands congrès qui s'y sont réunis.

L'aspect en est assez amusant. Ses deux beffrois, de date et de forme différentes, semblent deux frères ennemis, jaloux de la façon inégale dont les a traités la nature. L'un, svelte, élégant, léger, s'élançe comme un peuplier, fier de ses proportions délicates; l'autre, bouffi, ventru, chargé de pesanteur et d'embonpoint, regarde d'un air grognon son rival, et se plaint de ne le pouvoir suivre. Le premier est du temps de Charles-Quint; il y a dans le second des pierres de la tour de Granus, général romain qui précéda Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

La tour de Granus a passé quelque temps pour le berceau de Charlemagne. Nos découvertes modernes l'ont dépossédée de cette gloire en faveur d'un château de Bavière. C'est dom-

mage : la tombe et le berceau du grand monarque réunis au même lieu faisaient un beau contraste ! Les poètes y trouvaient leur compte, ainsi que les cicérones. « Hélas ! Monsieur, me disait l'un de ces derniers en m'ouvrant les portes rouillées du Rathaus, nous mourrons de faim, si cela dure. Il n'y a plus de visiteurs ; pourquoi s'avise-t-on de nous retirer Charlemagne ? Ne faut-il pas que tout le monde vive ! Le dernier gardien du tombeau a fait sa fortune en dix ans. Et moi !... »

Un geste désolé acheva sa phrase et me montra sa tunique en lambeaux, victime touchante des découvertes de la science.

SECONDE PARTIE

ALLEMAGNE DU NORD

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

ALFRED B. BROWN

1957

CHAPITRE I

EISENACH ET LA WARTBOURG

En wagon ! — Giessen, Marburg et Cassel. — Eisenach. — Histoire d'une petite ville et d'un grand château. — Le petit mendiant. — La Wartbourg. — Les maîtres chanteurs. — Sainte Élisabeth de Hongrie. — Le cavalier Georges. — Le diable sous une tache d'encre.

Quittons la Prusse rhénane, disons adieu au Rhin ; laissons-le inonder les basses terres de la Hollande et s'aller perdre dans les sables, sous les murs de Rotterdam, la vendeuse de harengs. Soyons oiseau pour regagner en trois coups d'ailes la ville libre de Francfort. C'est le point de départ de notre marche sur Berlin. Nous regretterons le beau fleuve qui servait

de fil conducteur à notre voyage. Nous voici de nouveau livré aux locomotives. Nous n'avons plus, pour nous diriger, que l'aride sillon qu'elles tracent à travers monts et vallées. Les œuvres du génie humain, les monuments de l'histoire et des arts seront à peu près nos seuls spectacles. La nature, qui occupait, ou peu s'en faut, toute la scène, ne va plus se montrer qu'à la dérobée. Nos étapes ne seront plus des rochers légendaires, mais de grandes et de petites villes : leurs noms sont Eisenach, Erfurth, Weimar, Leipzig, Dresde, Berlin, Hambourg, Lubeck. En route, voyageur ! reprends ton bâton, noue ta ceinture, et, de grâce, n'oublie pas ton passe-port, ou crains les rigueurs des gendarmes prussiens.

Entre Francfort et Eisenach s'étend une contrée agréable, pas assez cependant pour mériter une longue mention. Si je consulte mes tablettes pour la partie correspondante du voyage, j'y vois beaucoup de petits bons-hommes entremêlés d'additions et de chiffres. Les premiers veulent dire que j'ai eu l'esprit fort désœuvré ; les seconds, que les aubergistes

m'ont donné beaucoup de mal. Les aubergistes de ce pays-ci ont une façon d'exercer l'hospitalité qui se rapproche extrêmement de la nôtre. Seraient-ils Français d'origine? Leur façon d'écrire notre langue m'interdit cette hypothèse. Voici un exemple à l'appui. C'est un avis affiché sur les murs de ma chambre à Giessen :

AVIS POUR LE VOYAGEUR.

Ceux lesquels ne seront pas contents avec les gens d'hôtel sont priés pour se plaindre.

Qui croirait, sur cela, que Giessen est une ville savante, qu'elle a une bibliothèque, et que le bibliothécaire (excellent homme, si j'en juge sur la mine) n'a pas moins de cent mille volumes à gouverner? Cent mille volumes! pas un de moins. Il y a telle de nos provinces où les bibliothèques publiques et privées ne formeraient pas, en se cotisant, la moitié de ce contingent. Ces petites villes allemandes sont admirables pour leurs richesses intellectuelles. Point d'industrie, pas de commerce,

pas de manufactures, de vie politique encore moins; mais des montagnes de livres.

J'ai lu, je ne sais où, le conte que voici.

Un monastère fut décimé par la peste. Un moine survécut seul à la communauté. Poussé par l'ennui, il entra pour la première fois de sa vie dans la bibliothèque du couvent, feuilleta quelques livres, bâilla, puis s'endormit. Soudain les lourds rayons s'agitèrent, les livres s'animent, les poudreux in-folio se changèrent en personnages vivants et agissants, la communauté fut repeuplée aux dépens de la bibliothèque, et l'on ne vit jamais de moines plus savants, plus laborieux, plus assidus.

Renouvelez pareil prodige aujourd'hui : il y a telle bicoque allemande que suffisent à garder quatre hommes et leur caporal, laquelle deviendra soudain une grande capitale.

Marburg est une ville de potiers et de tanneurs. Je n'ai rien à dire des premiers, honnêtes fabricants de porcelaine et de faïence domestiques, qui n'éclipsent pas les produits de la manufacture de Sèvres. Mais fi des seconds ! leur industrie empeste la ville et la

banlieue. Jusque dans sa chambre, le voyageur en est infecté.

Les habitants de Marburg ont l'avantage de fumer dans les pipes qu'ils fabriquent le tabac qu'ils cultivent. Des jardins entiers sont plantés de cette précieuse solanée. Il ne faut pas demander si elle trouve dans la ville de nombreux appréciateurs. Le premier jouet qu'on donne aux enfants, c'est une pipe, une vraie pipe de terre, bourrée de tabac brun qui donne une épaisse fumée et une médiocre odeur. J'ai vu un pensionnat tout entier se rendre à l'école la pipe à la bouche. Le plus petit, haut d'un demi-mètre, disparaissait dans son nuage. « Du feu, mon petit ami, » lui dis-je en me baissant vers lui. Mais, pour toute réponse, j'obtins une grimace. Il y a d'autres gamins que ceux de Paris.

Marburg fut sanctifié jadis par les pas bénis de sainte Élisabeth de Hongrie, dont nous lisons plus loin la touchante histoire. L'église qu'elle y fit construire subsiste encore. Elle est renommée pour la pureté de son style. C'est la première, dit-on, où l'ogive triompha défi-

nitivement du plein cintre ¹, en Allemagne, bien entendu; car en France la même révolution était déjà accomplie. C'est un fait aujourd'hui démontré, que le style, si improprement appelé gothique, est une invention française. Plus tard, les Allemands s'en sont emparés, y ont excellé, et l'ont appelé style germain, *germanicum genus*, au lieu de *francigenum genus*, comme le nommait un chroniqueur. Ce n'est pas la première fois que la France s'est vue dépouillée de ses droits de premier inventeur: que de fabliaux étrangers nos pères ont lus, traduits ou imités, sans se douter que les originaux étaient français!

Marburg est dominé par une hauteur. C'est là que, dans la pensée de sainte Élisabeth, devait s'élever l'édifice. Elle y fit commencer les travaux, mais en vain. Chaque nuit, des mains invisibles détruisaient l'ouvrage du jour. Élisabeth reconnut la volonté du Ciel. Elle se rendit sur la colline, et, prenant une pierre qu'elle fit rouler sous ses pieds: « Où s'arrê-

¹ M. de Montalembert.

tera cette pierre, dit-elle, là s'élèvera l'église. » Sa volonté fut accomplie.

Son tombeau repose sous les murs qu'elle a bâtis. Jadis enrichi d'or et de pierreries, il fut dépouillé pour la première fois par un prince besoigneux, très-bon réformé et habile à convertir les reliques en monnaie; pour la seconde fois, par nos soldats, durant les guerres d'Allemagne. Ce qu'on n'a pu lui retirer, c'est cette odeur de sainteté, ce parfum de miséricorde qui aujourd'hui encore attire des milliers de pèlerins, dont les genoux ont usé les dalles du tombeau.

Marburg possède un objet dont le plus généreux des marchands de ferrailles ne donnerait pas trois écus, et qu'un Français (j'entends un Français millionnaire) couvrirait d'or pour le faire entrer dans les collections de son pays. C'est la première marmite à vapeur de Denis Papin. Comment est-elle venue là? Avec l'inventeur lui-même. Chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, Papin fut bien accueilli à Marburg, s'y fixa, professa dans l'université, et s'y livra avec ardeur à ses tra-

vaux. S'il en faut croire les récentes publications d'un Allemand¹, Papin n'aurait pas seulement découvert le grand principe de la force motrice de la vapeur, il l'aurait poursuivi dans ses applications. Ce n'est ni Londres, ni Paris qui auraient vu le premier bateau à vapeur, mais la petite rivière de Fulde, qui baigne Cassel.

Je remonte en wagon, bénissant Papin et ceux qui ont tiré son invention du tombeau pour renouveler la face du monde.

Cassel est la grosse ville de ces contrées-ci. Napoléon, vers 1806, l'érigea en capitale du royaume de Westphalie. C'était la résidence du roi Jérôme, lequel, comme on sait, s'y ennuyait fort. Ses Westphaliens lui semblaient lourds et peu récréatifs. Aurait-il préféré, par hasard, les Espagnols de son frère Joseph? Au reste, il se trouva bien vite soulagé de son ennui. En 1813, lors de nos désastres, l'empereur apprit avec stupeur l'écroulement de cette fragile royauté, fruit de son caprice.

¹ M. Kuhlman.

Qu'avait-il fallu pour cela? L'apparition de quelques Cosaques venant montrer, à l'extrémité d'un faubourg, le bout de leurs grandes piques et de leurs longues barbes. Jérôme, médiocre monarque, se montra à Waterloo bon citoyen et vaillant soldat. Qui lui eût dit, le jour de cette défaite, qu'il reverrait la France, les Tuileries, les Invalides, et qu'il dormirait sous leur dôme, dans un pli de la pourpre impériale?

O détestable Westphalie! . . .

Quiconque veut vivre sans boire,

Et sans dormir et sans manger,

Fera très-bien de voyager

Dans votre chien de territoire!

Si Voltaire eût visité Cassel, capitale du royaume westphalien, il n'eût pas écrit ces vers. Il y eût trouvé bon souper, bon gîte, grasse cuisine, bon accueil, enfin de quoi se réconcilier avec le pays entier. Pour mon compte, j'ai passé d'agréables moments dans le musée, dans les promenades, surtout dans la campagne voisine, qui est charmante. C'est un plaisir réel qu'une excursion matinale aux bords

de la Fulde, au lever du soleil, lorsque le paysage se déroule dans toute sa paix et sa fraîcheur. Je fus moins satisfait d'une visite que je fis au parc de Wilhemshœhe, à un mille environ de Cassel. On me l'avait vanté comme une heureuse et splendide imitation de Versailles. Il est vrai que la recommandation venait d'un Allemand, et qu'il faut se défier des illusions de l'enthousiasme allemand. Ces gens-là font, de la meilleure foi du monde, une montagne d'une taupinée. Wilhemshœhe renferme des cascades, des temples, des portiques, des ponts suspendus sur des abîmes artificiels, toute la mythologie en sculpture et en peinture. Mais tout cela pêche par l'affectation, la manière, le faux goût, le clinquant. Il y a un colosse de bronze représentant Hercule, et que le peuple, dans son gros bon sens, s'obstine à baptiser du nom de saint Christophe. Des fidèles vont lui baiser les pieds, croyant avoir affaire à un grand saint, et, dans leur foi naïve, lui adressent des vœux auxquels l'Hercule ne doit rien comprendre. Un escalier en spirale est pratiqué dans sa cuisse. Une ouverture, ménagée je ne sais où, découvre, dit-

on, une fort belle vue. Dieu me garde d'y regarder. Je hais ces inventions et ces machines. J'ai pour ennemis tous les cicérones qui en vivent, et je suis un objet de scandale pour le touriste intrépide et convaincu, sorti d'Albion pour faire le siège de tous les clochers inscrits dans son *Murray*.

Les jets d'eau sont plus élevés, dit-on, que ceux de Versailles : comme ils étaient captifs ce jour-là, je n'ai pu en juger. Mais un avantage qui demeure sans contestation au parc de Louis XIV, c'est la grandeur, la dignité, l'effet. Asseyez-vous un soir d'été sur la terrasse du palais de Versailles; ayez derrière vous le château, reflétant sur les glaces de sa façade toutes les flammes du couchant; à droite et à gauche, les sombres massifs des forêts couronnant les coteaux; devant vous, dans l'admirable cadre des futaies du tapis vert, la pièce d'eau étincelant, comme une pierrerie, sous les flots d'or et de pourpre dont l'inonde le soleil à son déclin; et dites si ce spectacle n'a pas sa magie, s'il ne fait pas plier le cœur sous le poids d'un immense sentiment de grandeur et de magnificence. Les jardins de l'élec-

teur Guillaume ne m'ont offert rien de pareil.

Le lendemain, je visitais le musée de Cassel. Trois vaches de Paul Potter ruminant au soleil, une cascade de Ruysdaël, me rendirent encore plus sévère pour les prétendus miracles de la veille. « Paul Potter et Ruysdaël, voilà, me disais-je, les vrais enchanteurs. Bâisseurs de palais, inventeurs de machines, de laes et de rocailles, à quoi bon vous évertuer ? Tous vos millions ne feront jamais ce que fait, avec sa palette et son pinceau, un petit barbouilleur de génie assis devant une toile. L'immense nature s'anime, revit sous ses doigts, aussi belle, plus belle même dans l'image que dans la réalité. Vos pares ont toujours quelque chose qui fait bâiller.

L'historien connaît, à un sou près, ce qu'a coûté Versailles. Interrogez un infatigable et savant écrivain, M. Leroy ; il vous dira : tant pour la pierre, tant pour le plomb, tant pour la charpente. Cette consolation manque aux Hessois, dont les pères furent ruinés par les profusions de leur électeur. La dépense fut telle, que le prince en eut honte, et fit brûler les registres de comptes. La statue de ce personnage n'orne, à ma con-

naissance, aucune des places publiques de Cassel. J'en suis étonné. La postérité est indulgente pour ces fastueux; elle jouit du fruit de leur libéralité sans souffrir de l'excès.

En revanche, les honneurs du piédestal et du Carrare ont été décernés au comte Frédéric II, prince économe et prudent. D'un seul coup de filet cet habile homme fit entrer quatre-vingts millions de francs dans son trésor. Par quelle spéculation? Son armée comptait douze mille soldats, le meilleur sang de la Hesse. Il les vendit, avec armes et bagages, aux Anglais. Encore le roi d'Angleterre cria-t-il au voleur. Il se disait trompé sur l'habillement.

Eisenach n'est qu'une petite ville. Berlin n'en voudrait pas pour son faubourg. Mais c'est une petite ville charmante. Je me souviens de mon entrée dans ses murs, un dimanche du mois de septembre, par un des plus gais soleils qui aient relui dans le ciel bleu. Peut-être dois-je rapporter à son influence une bonne part des heureuses impressions que fit sur moi ce lieu. Nous sommes ainsi faits, un

peu plus, un peu moins d'humidité dans l'air change étrangement le cours de nos humeurs. Admirez donc la nature avec un rhume de cerveau ou une migraine! Que de voyages commencés avec enthousiasme se sont terminés dans l'ennui et le dénigrement! Qu'est-il survenu? une averse.

« Où conduirai-je Son Excellence? (tout voyageur est une Excellence pour les mendiants) me demanda un petit drôle qui s'était désigné d'office pour porter ma valise.

— Où tu voudras, mon garçon, répondis-je en homme plein d'insouciance et de belle humeur, et décidé à se trouver heureux partout.

— A la *Demi-Lune*, donc.

— A la *Demi-Lune*. »

Cinq minutes après, j'entrais dans un hôtel de bonne apparence, orné d'une enseigne conforme à son titre. Les cheminées fumaient d'une manière tout à fait honorable pour la cuisine. Excellent augure! Après la fumée du toit natal, tant regrettée par Ulysse, je n'estime rien tant, quand je suis affamé, que la fumée de l'auberge où cuit mon dîner.

Un homme en veste blanche, debout sur le seuil, fumait sa pipe au soleil. Sa face, rebondie comme celle d'un enfant, faisait plaisir à voir. Elle n'aurait pas déparé le tableau indicateur qui surmontait la porte. Cette fleur de santé ne s'était pas épanouie bien loin des fourneaux allumés dont elle avait la couleur et l'éclat.

« Salut à l'hôte de la *Demi-Lune*, qui tient le double de ce que promet son enseigne : sa face offre cet astre dans son plein !

— Monsieur est Français, Monsieur veut rire ? répondit l'homme.

— Non pas, compère la Lune, Monsieur veut d'abord diner. »

Cet ordre ne fut pas vain. Une table dressée m'offrit bientôt un succulent repas, mesuré pour une seule bouche, et dont quatre hommes de France et de bon appétit seraient tenus pour satisfaits. A ce jeu-là, nous ne sommes pas de taille avec l'Allemagne. Mon hôte, le bonnet à la main, sans quitter sa pipe, large et ventrue comme son maître, me servit lui-même, à la façon des anciens aubergistes. Un vieil aubergiste traite

tout voyageur en prince qui voyage incognito, et, en retour, il attend au dénouement une pluie de pièces d'or. Tant pis pour mon hôte, s'il nourrit cette chimère. Il en sera pour sa grimace.

Vu à travers les vapeurs d'un petit vin blanc que la Moselle fit croître exprès pour la satisfaction des hôtes de la *Demi-Lune*, Eisenach me plut très-fort. Je cheminai d'un pas lent dans ses rues propres et gaies. Ma mine ébahie et contente faisait rire les commères et leurs filles. Je passai près d'une fontaine, et je fis une vraie sensation parmi les servantes occupées à puiser de l'eau. Un visage, un costume, des manières étrangères, cela ne se voit pas tous les jours à Eisenach. Bien certainement il sera parlé de moi aux veillées cet hiver, et de mon feutre gris, dont une averse avait endommagé les bords, et de ma canne en houx, dont la pomme représente un diable tirant la langue. J'entendais chuchoter derrière moi ces mots : *Ein fremd!* un étranger ! Les fillettes se retournaient, et je me retournais aussi vite qu'elles, pour les

prendre en flagrant délit de curiosité ou de médisance.

Eisenach a de jolies maisons aux façades peintes, aux balcons découpés et garnis de fleurs. Les liserons et le jasmin grimpent partout, comme dans un jardin, et l'on se croirait bien moins dans l'âpre voisinage de la mer du Nord que sous les cieux cléments de Nice et d'Italie.

Parlerai-je d'une belle enfant, toute blonde, une vraie fille de Cérès portant sa moisson sur sa tête, qui m'apparut à sa fenêtre, dans un cadre de vigne vierge et de clématite? Elle arrosait ses plantes, et soignait un peuple d'oiseaux nichés alentour. Une porte ne se ferma pas assez tôt, l'un de ses prisonniers prit la clef des champs. Il y a des oiseaux aussi fous que des hommes. Ce furent des cris et des larmes dont il eût été difficile de n'être pas touché, venant d'un si beau visage. Tout le quartier fut bien vite en rumeur. Le cœur des voisines répondit aux lamentations de la fillette. Les garçons alertes étaient déjà en campagne. L'oiseau (je voudrais vainement

caché qu'il venait en droite ligne des îles Canaries) fut en un clin d'œil poursuivi, cerné, capturé. Un jeune gars, pieds nus, manches retroussées, culotte égratignée en plus d'un lieu, le rapporta en triomphe. Il fut bravement embrassé par la fillette, aux yeux de tout le canton. Il paraît qu'un baiser est, en pareil cas, la récompense promise.

Ah ! que de biens perdus ! ah ! trop heureux enfant !

disait de son temps un camarade appelé André Chénier.

Notre jeune gars se trouvait être le fils de pauvres musiciens ambulants, musicien lui-même, et dont le métier était de gagner des kreutzers en faisant danser, le dimanche, dans les brasseries. Il ramassa son violon, qu'il avait laissé sur une borne, et profita de l'occasion pour montrer son talent. Ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds et bouclés, son air décidé et réfléchi, intéressaient à sa personne. Il me rappelait avec une vivacité singulière une des plus vieilles scènes de l'histoire d'Eisenach.

Un jour de l'année 1498, un jeune enfant

entraîné dans cette ville par la porte qui regarde Weimar. Il était pauvrement vêtu, s'appuyait sur un bâton, et portait sur son dos un léger bagage. Parvenu devant la plus belle maison de la rue Saint-Georges (c'était celle d'une riche veuve nommée Ursule Cotta), il s'arrêta, posa son sac à terre et se mit, d'une voix douce et juste, à chanter un cantique. Une fenêtre s'ouvrit, une femme parut et lui jeta quelques pièces de monnaie. Comme il allait partir après un grand merci et un « Dieu vous bénisse ! » la bonne dame le rappela et lui fit signe de monter. Le petit mendiant trouva bien vite le chemin de l'escalier, qui le conduisit dans une salle à manger où était dressée une table chargée de fruits et de pain. Il but et mangea sous les yeux de la bonne dame, embrassa le petit enfant qu'elle tenait dans ses bras, l'interrogea, avec l'autorité d'un docteur, sur la religion, et puis se dirigea vers l'escalier. Mais la veuve le retint de nouveau. La piété, la maturité de cet enfant, l'avaient émue. « Restez, lui dit-elle, vous serez mon second fils. Quels sont vos parents, et comment vous nommez-vous ? »

— Mon père, reprit l'enfant, est mineur dans la montagne, il se nomme Jean Luther, et moi je suis Martin Luther, d'Esleben, en Saxe. »

Luther vécut donc à Eisenach, dans la maison de la veuve. Il suivait les écoles, avide qu'il était de s'instruire. Il eut pour maître de grammaire le docteur Jean Trébonius, la gloire d'Eisenach, celui qui ne parlait à ses disciples que la tête découverte, « pour honorer, disait-il, les futurs chanceliers, consuls et docteurs qui sortiraient de ses mains. » Quand lui-même fut devenu un docteur, un savant, un homme puissant et redoutable, il se souvenait encore avec attendrissement de cette scène de son enfance. Un jour que ses compagnons repoussaient durement un petit mendiant qui demandait l'aumône : « Ne mal-
« traitez pas, dit-il, ces petits chanteurs qui
« vont de porte en porte demandant un morceau
« de pain au nom du bon Dieu (*panem propter*
« *Deum*). Car moi aussi j'ai chanté aux portes
« pour avoir le pain du bon Dieu, et sur-
« tout à Eisenach, ma chère Eisenach! »

Même dans sa vieillesse, et le schisme ac-

compli, il aimait à répéter les vers d'un Noël qu'il chantait dans ce temps :

Bénéissons le petit enfant qui nous est né !

ou ce cantique :

Bonne Vierge, étoile du pèlerin ¹.

D'Eisenach à la Wartburg, il n'y a guère plus loin que de la Bastille à Vincennes. Ce nom de Wartburg appartient au vieux manoir des landgraves de Thuringe. Il est à cheval sur une montagne d'où il commande bravement à toute la contrée.

Le vent hurle avec fureur ou gémit avec mélancolie dans les branches des pins et des chênes qui croissent alentour. Un rude sentier mène sur la hauteur. Il est planté de sorbiers, dont les fruits rouges, mûris par l'automne, étincellent comme des grappes de corail. On chemine lentement et on fait plus d'une halte sous ces beaux ombrages ; car le sentier est roide et mérite terriblement le

¹ Th. Essner. — Audin. — Michelet.

nom de Casse-Genou (*Kniebrechen*) qu'il portait déjà du temps de sainte Élisabeth.

Une société de touristes le monte plus lestement que moi. Ce sont de jeunes et jolies ladies, parties de la *Demi-Lune* sur des ânes rétifs, que pousse par derrière un Anglais à califourchon sur un cheval borgne. C'est toute la cavalerie d'Eisenach. Défiez-vous des ânes de Thuringe. Sur trois, deux reprirent au grand trot le chemin de la ville, en vertu de ce raisonnement, qu'il est plus agréable de descendre que de monter. Le dernier, après réflexion, se débarrassa mollement de son fardeau, et, d'un pas allègre, rejoignit ses frères. Milady demeurait au fond de l'ornière. C'était, pour un Français, une belle occasion de justifier notre réputation de galanterie. Milord cavalier ne m'en laissa pas le temps. Il mit pied à terre, releva la jeune femme, qui ne riait pas du tout, lui donna le bras, prit de l'autre main la bride de son cheval, tourna le dos à la Wartburg, et se mit à détaler grand train dans la direction d'Eisenach. J'appris le soir, des gens de l'hôtel, qu'ils étaient partis le jour même pour Francfort, en maugréant

contre leur mésaventure. En feuilletant le registre des voyageurs, je vis leurs noms avec ces mots écrits en anglais :

« John Parker, esquire, et sa famille. Ascension au Brocken, le 30 août. Couché à la *Demi-Lune*, le 3 septembre. »

J'ajoutai en français :

« Tombés de leurs ânes, le 4 du même, dans le chemin d'Eisenach à la Wartburg, entre un sorbier et un gros frêne. »

Le voyageur qui laisse son imagination prendre les devants éprouvera, en face de la Wartburg, une grande déception. Il rêvait un vieux manoir en ruines, quelque chose de gothique, de ruineux et de branlant : il trouve une maison neuve et bien portante. C'est la faute du duc de Weimar, qui a trop bien restauré la demeure des landgraves de Thuringe. Il en a chassé les hiboux et les corbeaux ; mais peut-être a-t-il chassé du même coup ce qui faisait son plus grand charme, l'antiquité, le prestige.

Le site est admirable de tristesse, de soli-

tude, de grandeur imposante et sauvage. Quel murmure fait le vent dans ces forêts! on dirait celui de la mer qui se brise contre le rivage. Quels cercles décrivent dans le ciel ces oiseaux de proie qui ont leur aire dans la montagne! Quel chant des oiseaux dans les feuilles! quel bourdonnement des insectes sous les herbes! n'est-ce pas la grande voix de la nature en contemplation devant son Auteur? Jamais lieu solitaire ne fut plus propice au sentiment poétique des harmonies du monde. Jamais ce sentiment ne me toucha avec plus de puissance. La rêverie vient d'elle-même converser avec le voyageur qui, avant de heurter à la porte, se recueille et s'assied au pied de ces grandes murailles.

Alors, transportant ses souvenirs à sept siècles en arrière, on songe à ce bon landgrave Hermann, célébré par les chroniques comme l'Auguste de ces temps barbares; on songe à la belle princesse assise auprès de lui sur le trône de Thuringe. Tous deux aimaient les vers, la musique, les arts; tous deux protégeaient les poètes et les autres fils des muses. Leur cour en était peuplée. Tout

ce qu'il y eut en ce siècle de nobles *minnesingers* (c'est le nom des troubadours allemands) y fut reçu, choyé, comblé. L'hiver, quand la neige couvrait d'une couche épaisse toute la montagne, on entendait d'Eisenach, porté par le vent du nord, le chant des harpes et des voix. « Ah! disait-on, c'est le bon landgrave et ses ménestrels! » Et alors le page ou l'écuyer attardé parmi eux contait aux gens de la ville les splendeurs des fêtes, l'éclat de la vie à la Wartburg. Il leur chantait quelque romance restée dans sa mémoire, et le pauvre peuple d'Eisenach levait les yeux vers la demeure de ses maîtres, comme vers un séjour béni de délices et de félicités.

L'année 1207 fut brillante, entre toutes, à la cour de Thuringe. Six des plus illustres *minnesingers* y étaient réunis. C'était Reinmar de Zweter, Henri Schreiber, Jean Bitterolf, Walther de Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach et Henri d'Osterdingen. Les trois derniers sont célèbres dans l'histoire du moyen âge allemand. Nobles de naissance, aussi

bons à manier la lance qu'à toucher la lyre, on les eût fort étonnés et encore plus irrités en leur disant que la postérité, peu soucieuse de leurs exploits, ne se souviendrait d'eux qu'à cause de leurs chansons.

« Mes chansons! disait l'un, si quelque noble dame m'aime à cause d'elles, je la tiens pour folle et de peu de sens. Ma dague et mon écu, voilà par où je mérite l'amour des belles. »

C'est Wolframb d'Eschenbach qui parle ainsi. Aussi la miniature du manuscrit de Manesse n'a-t-elle pas tort de le représenter, non en poète, mais en guerrier, visière au front, lance au poing, prêt à monter le cheval fougueux que son page tient en laisse. C'est le même qui, pauvre et dénué, disait amèrement : « J'habille les héros de mes chants de soie, de brocart et d'or, et mon pourpoint est percé jusqu'au coude. » A tous on pourrait appliquer ce vers d'un de leurs poèmes :

Sa grande âme héberge l'honneur, et loge à l'aise cet hôte magnifique.

¹ Déjà cité. Voir le chapitre sur Mayence.

Donc, un jour de cette année 1207, Henri d'Offerdingen défia tous ses rivaux. Il était né loin des montagnes de Thuringe, sur les bords du Danube autrichien. Il choisit pour sujet de son chant l'éloge de Léopold d'Autriche, « le plus magnifique prince de la chrétienté. » Les autres minnesingers acceptèrent la lutte, sous les yeux du landgrave, et, en raison de l'audace du défi, il fut convenu que le vaincu aurait la tête tranchée de la main du bourreau.

On avait construit, dans la cour intérieure du château, un amphithéâtre comme pour un tournoi. Au milieu de l'enceinte s'élevaient deux sièges tendus de noir pour les chanteurs, et derrière était l'échafaud. Pour les juges et pour le landgrave, on avait construit, en face des sièges des combattants, une tribune richement drapée, à laquelle se joignaient les gradins occupés par les dames et les autres spectateurs.

Une foule immense remplissait la cour, se montrait à toutes les fenêtres, et même sur les toits. Au son des trompettes et des cymbales, le landgrave s'avança avec les deux

juges et monta dans sa tribune. Les maîtres, marchant d'un pas majestueux, ayant à leur tête Walther Vogelweide, allèrent occuper leurs sièges. Sur l'échafaud se tenait, avec deux valets, le bourreau Stempelle, homme gigantesque, au visage effrayant, enveloppé d'un large manteau rouge sous les plis duquel on voyait briller la poignée d'un glaive colossal. Le père Léonard, confesseur du landgrave, se plaça près de l'échafaud pour assister aux derniers moments celui qui succomberait. Le maréchal du landgrave, François de Waldstromer, s'avança au milieu de l'enceinte, proclama à haute voix les motifs de la lutte, et l'ordre du landgrave Hermann qui livrait au bourreau le chanteur vaincu ¹.

Pour abrégé, Henri d'Offerdingen eut beau comparer son maître aux étoiles, et même au soleil, il fut vaincu par Wolfram d'Eschenbach, qui compara le sien à la lumière, et prouva, la Bible en main, que la lumière était supérieure au soleil, ayant été créée la première.

¹ Hoffmann, *les Maîtres chanteurs*.

Déjà le bourreau s'approchait pour exécuter la sentence, lorsque Henri s'avise de révoquer ses juges, et d'en appeler au maître de tous les ménestrels présents et à venir, au Hongrois Klingsorh, poète, magicien, nécromant et un peu diable de son métier. « A mort le vaincu ! » s'écrient les autres minnesingers ; mais la comtesse Hermann intervient, et, touchée de pitié, elle accorde à Henri d'Offerdingen un sursis d'une année pour aller querir Klingsorh.

Ce dernier habitait en Hongrie. Il partit l'avant-veille du jour où expirait le sursis, et arriva de grand matin, disent les chroniques, chez maître Helgraf, devant la porte Saint-Georges, à Eisenach. Il avait fait la route sur un nuage.

Klingsorh se présente à la Wartburg, au lieu et place d'Henri d'Offerdingen, son disciple, et voici l'énigme qu'il propose à Wolframb d'Eschenbach :

Un père voyant son fils endormi près d'un lac qui est sur le point de déborder, veut l'avertir du danger qui le menace. Il lui parle d'abord, mais l'enfant ne l'entend pas. Il sonne de la trompette, le dormeur ne se réveille pas. Il le frappe alors, mais doucement, avec une baguette,

ensuite avec la main, plus fort enfin avec un bâton, mais toujours en vain : l'infortuné finit par être englouti dans les flots.

« Le père, répondit Wolframb, est Dieu, et le fils est l'homme plongé dans le sommeil du péché. Le lac aux eaux menaçantes, c'est l'enfer. Le premier avertissement donné à l'enfant, c'est l'avis de la conscience; le son de la trompette, c'est l'exhortation du prêtre; le coup de baguette, c'est le remords; le soufflet, la maladie; et le coup de bâton, la mort ¹. »

Klingsorh, vaincu, grince des dents; il évoque un démon de sa connaissance, nommé Nasian, pour combattre Wolframb; mais celui-ci, d'un signe de croix, le met en fuite. Klingsorh s'élançe dans les airs sur une flamme, et le malheureux Henri d'Offerdingen, au moment d'être livré au bourreau, est englouti dans un tourbillon de soufre et de feu.

Telle est, d'après divers poèmes et chroniques, la lutte fabuleuse des maîtres chanteurs à la Wartburg. L'aimable conteur Hoffmann en a tiré le sujet d'un de ses plus beaux contes. Pour animer tout ce fantastique et

¹ A. Pey, *Biographie générale*, art. KLINGSORH.

mêler un intérêt humain à ces sorcelleries, il a imaginé un épisode d'amour. L'amour sera toujours le grand enchanteur. Nous y croirons longtemps, nous qui ne croyons plus aux sorciers.

La veille du jour où les poètes luttèrent à la Wartburg, Klingsorh, dans la chambre d'auberge qu'il occupait à Eisenach, fut saisi de l'esprit prophétique. Il regarda longtemps les astres, puis, comme s'il lisait dans les signes du livre étoilé :

« Je vois, dit-il, une belle étoile qui se
« lève en Hongrie, et qui rayonne de là sur
« Marburg, et de Marburg jusque dans le
« monde entier. Sachez que cette nuit même
« il est né à monseigneur le roi de Hongrie
« une fille qui sera nommée Élisabeth, qui
« sera donnée en mariage au fils du prince
« d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté
« consolera et réjouira toute la chrétienté. »

Ces paroles, rapportées au landgrave, firent sur lui une vive impression. Des courriers envoyés en Hongrie affirmèrent la naissance de la jeune Élisabeth. Le landgrave la de-

manda, l'obtint pour son fils, et, quatre ans plus tard, une magnifique ambassade remettait l'enfant aux mains de son nouveau père et de son jeune fiancé.

C'est donc dans ces vieux murs de la Wartburg que la sainte a vu couler son enfance et sa jeunesse. Elle y grandit comme une colombe dans un nid d'aigles, ou plutôt, selon la parole d'un chroniqueur, « comme un lis entre les épines. » *Velut lilium inter spinas innocens Elisabeth, florens et germinans, suavitatis diffundebat odorem.*

D'enfant elle devint reine, de fiancée épouse, et, dans ces deux états, elle déploya l'ineffable beauté de son âme. C'est une belle légende que celle de cette sainte : un seul mot la résume, mot divin, qu'un apôtre voulait graver dans son cœur avec des charbons ardents, CHARITAS. Tous les miracles de la vie de sainte Élisabeth sont des miracles de charité.

Un jour elle descendait vers la ville, portant dans sa robe du pain, du vin, de l'huile pour les pauvres. Elle rencontra son mari dans l'étroit sentier de la montagne. Il lui

demanda ce qu'elle portait. Élisabeth, toute rougissante (car le duc lui reprochait parfois l'excès de son zèle), secoua sa robe, et il ne s'y trouva plus que des roses; en même temps une gloire illuminait son front.

Une autre fois, dînant seule dans sa chambre, elle trempait par pénitence du pain sec dans de l'eau pure. Le duc entre, et, par amitié, porte à ses lèvres le verre d'Élisabeth, qui se trouva rempli d'une liqueur délicieuse.

Des seigneurs hongrois, venus de la cour de son père, furent invités par le landgrave à un splendide festin. Élisabeth reçut l'ordre d'y paraître dans ses plus beaux habits. Or, le matin même, elle les avait vendus pour secourir les pauvres, et n'avait plus que des vêtements flétris. Dieu prit soin de la parer lui-même. A son entrée dans la salle, les convives furent éblouis de son « manteau de velours d'azur, parsemé de perles rares, » si bien que « la reine de France, dit un Hongrois, n'était pas mieux ornée. »

La mère du jeune landgrave supportait avec peine l'ardeur de sa bru, et portait envie à sa vertu. Un jour, la maison des pauvres étant

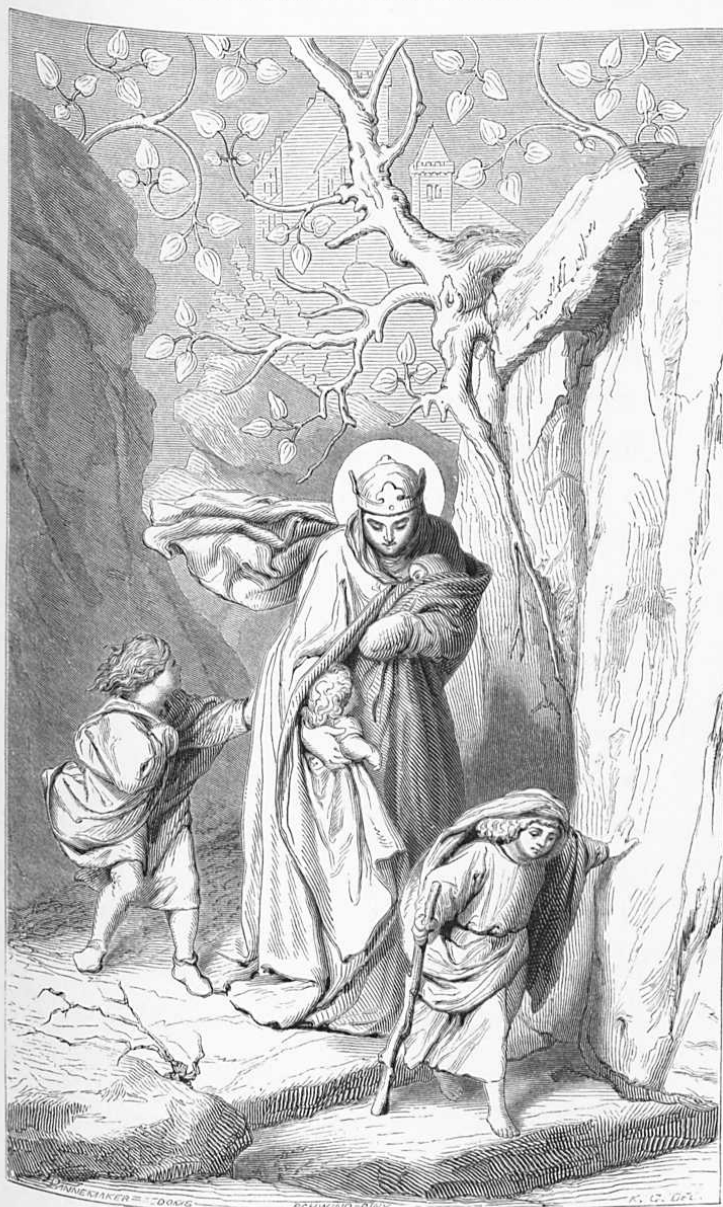
pleine, Élisabeth recueillit au château un petit lépreux si dégoûtant, que nul n'en voulait prendre soin. Elle le baigna, pansa ses plaies et le coucha dans son propre lit. Aussitôt sa belle-mère fait venir le duc, et, le conduisant vers le lit conjugal : « Voyez, dit-elle, qui votre femme vous préfère. » Le duc, d'une main irritée, soulève les rideaux ; mais soudain il tombe à genoux, la face contre terre. Il avait vu sur son lit le propre corps de Jésus crucifié¹.

Le souvenir de sainte Élisabeth vit encore autour d'Eisenach, dans les traditions de la contrée. Interrogez ces paysans sur l'ange de la Thuringe, ils vous conduiront aux lieux qui ont gardé sa trace. C'est un pèlerinage doux et facile à faire. Une source d'eau vive est la *Fontaine d'Élisabeth* ; un pli de terrain, ombragé d'arbres, la *Vallée d'Élisabeth* ; ailleurs, on nomme le *Repos des pauvres*, le *Champ des lis*.

Les murs du château offrent aussi son

¹ *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



SAINTE ELISABETH CHASSÉE DE LA WARTBOURG.



image. Le pinceau d'un maître ¹ y a dessiné des fresques dont quelques-unes ont une pureté digne du sujet. On y voit, sous une forme exquise, quelques-unes des scènes miraculeuses que je viens de rapporter. Hélas! après ces jours de gloire, on y voit la sainte, devenue veuve, quitter en fugitive le toit où elle avait régné. Elle descend lentement et tristement le sentier escarpé de la montagne. Un de ses enfants la précède, appuyé sur un bâton et se soutenant aux parois du rocher. Deux autres dorment dans sa robe. Les tourelles de la Wartburg apparaissent encore à travers le feuillage. Elle n'ose retourner la tête pour les voir une dernière fois. Elle cède, résignée, aux décrets de Dieu. Où va-t-elle? A Marburg, prier et mourir dans un cloître, mais, en mourant, léguer au monde une immortelle renommée.

Les tourelles de la Wartburg ont abrité un personnage bien différent du précédent.

Peu de temps après la clôture de la diète

¹ M. Schwind.

tenue à Worms par Charles - Quint pour la condamnation des doctrines de Luther, un jour de l'année 1521, le chemin creux qui conduit d'Eisenach au château, retentit inopinément du bruit des chevaux; une troupe de cavaliers parut, le pont-levis s'abaissa comme de lui-même, la poterne tourna en criant sur ses gonds, livra passage aux nouveaux venus et retomba pesamment sur eux. A dater de ce jour, le château compta un hôte de plus, hôte mystérieux, que chacun environnait de respect, dont nul ne savait le vrai nom et l'origine. Il était arrivé couvert d'une armure, sous le nom de cavalier Georges. Deux jeunes gens nobles le servaient la tête découverte, et chaque soir sa porte était fermée avec des chaînes de fer. Cependant d'autres serviteurs, ayant pénétré jusqu'à lui, rapportèrent qu'il avait le front tonsuré d'un moine, qu'il passait de longues heures en méditation sur un gros livre, couvert, aux marges, de sa propre écriture, et que, s'il laissait se rouiller son épée de chevalier, il ne laissait guère chômer sa plume.

Dans le même temps une sourde rumeur

parcourut l'Allemagne. Luther, condamné par les évêques et les docteurs, après avoir agité le monde, venait de disparaître. Avait-il fui hors des limites de l'Empire pour se soustraire à sa sentence, ou plutôt, arrêté et jeté dans le cachot de Jean Huss, n'était-il pas réservé, comme ce dernier, aux horreurs du bûcher? Non. Luther, la diète terminée, venait de quitter Worms, et regagnait la Saxe, sa patrie. Comme il traversait une solitude, une troupe d'hommes armés se jette sur son cortège, s'empare de lui, le met à cheval, le dirige, par des chemins déserts, sur la Thuringe, et c'est lui qui, sous le nom de cavalier Georges, était entré, le 4 mai 1521, dans le donjon de la Wartburg.

Ce château appartenait alors au duc de Saxe, et le projet de garder Luther dans une solitude protectrice venait de lui. Luther y vécut dix mois entiers dans un secret absolu. Ce fut, au milieu d'une existence si troublée, un temps de halte et de repos. La sauvage nature qui l'entourait, ces rochers, ces forêts, ces vallons, tout parlait à son cœur un langage qu'il savait entendre. Il aimait ces âpres

hauteurs ébranlées par les vents, fouettées par les neiges, suspendues dans un air pur entre le ciel et la terre. « J'y respirais, dit-il, comme un jeune aigle ! » Le chant des oiseaux l'amusait, l'enchantait comme un enfant. Une de ses lettres est datée « du milieu des oiseaux qui chantent doucement sur le branchage, et louent Dieu jour et nuit de toutes leurs forces. » Il allait même à la chasse, mais en philosophe, ou plutôt en théologien, et pour censurer plus que pour jouir.

Je suis allé deux jours à la chasse, pour connaître ce plaisir amer et doux des héros. Nous primes deux lièvres et quelques misérables perdrix, digne occupation d'oisifs.

Je théologisais pourtant au milieu des filets et des chiens. Autant ce spectacle m'a causé de plaisir, autant il a été pour moi un mystère de pitié et de douleur. Qu'est-ce que cela nous représente, sinon le diable avec ses docteurs impies pour chiens ?

Nous avons sauvé un petit lièvre vivant. Je l'avais enveloppé dans la manche de ma robe ; pendant que j'étais éloigné un instant, les chiens trouvèrent le pauvre lièvre, et, à travers ma robe, lui cassèrent la jambe droite et l'étranglèrent.

Malgré cette paix profonde, Luther avait un

ennemi, ennemi subtil, qui se riait des grilles, des verrous et des chaînes de fer : c'était le diable. Tantôt il se glissait par le trou de la serrure, et, tandis que le moine était en oraison, il le tirait par sa robe; tantôt il se penchait derrière lui tandis qu'il écrivait, égarait sa plume, brouillait ses papiers. Ou bien il s'asseyait devant lui, et l'enlaçait dans ses arguments captieux. C'est dans une de ces rencontres que Luther, irrité, saisit son écritoire et la jeta à la face du diable. Celui-ci s'évanouit, et l'écritoire, se brisant sur le mur, y laissa une large tache d'encre. La tache existe encore; les gardiens l'entretiennent et la renouvellent au besoin avec une vigilance intéressée. Il n'y a pas de toile de Raphaël si bien conservée.

Du reste, ce n'est pas le seul lieu où Luther se soit pris au collet avec le diable. Il en fut obsédé toute sa vie. Il ne fallait pas prononcer à la légère devant lui le nom de son ennemi, encore moins se donner à lui en paroles. Il savait une histoire qu'il racontait alors aux délinquants :

Deux bons et joyeux Allemands faisaient liesse à table, humant force verres de vin : arrive un voyageur adolescent, malingre, bien las, bien fatigué, et qui, en se mettant à table, s'écrie d'un ton piteux : « Je donnerais mon âme à Satan, pour faire bombance comme vous, une journée entière. »

Un moment après survient un autre voyageur qui se met à table à côté du jeune homme, et le regardant en face : « Que disiez-vous donc tout à l'heure, mon petit ami ?

— Ce que je disais ? ma foi, que je donnerais mon âme au diable pour quelques bons flacons de vin du Rhin.

— Ah ! ah ! dit en riant aux éclats l'inconnu : Garçon, du vin. »

On boit, on boit, les heures se passent. L'étranger avait disparu. Il revint le soir, et s'adressant aux compagnons de débauche de l'adolescent qui n'avaient pas encore quitté la table : « Mes bons amis, quand on achète un cheval, n'achète-t-on pas la bride et la selle ?

— Certainement, la bride et la selle, » dirent en riant les buveurs.

Et aussitôt le diable, car c'était lui, emporta mon jeune homme par les toits ¹.

Luther quitta la Wartburg aussi secrètement qu'il y était entré.

Le 6 mars 1522, deux jeunes gens se ren-

¹ Michelet, *Mémoires de Luther*.



CHAMBRE DE LUTHER A LA WARTBOURG



dant à Wittemberg pour y étudier la théologie, entrèrent dans une hôtellerie à Iéna. Ils y virent un cavalier absorbé par la lecture d'un petit livre qui ne court pas d'ordinaire dans les mains des soudards : c'était un Psautier en hébreu. Le cavalier les salua et les invita à sa table. Deux marchands survinrent, il les invita de même. La conversation s'engagea sur les affaires du temps, principalement sur Luther, dont le schisme était la grosse affaire du moment.

« Moi, dit un marchand, je suis pour Luther, et il tira de sa poche un livre nouvellement imprimé : c'était le dernier ouvrage du réformateur.

— Savez-vous, dit l'autre, mon opinion ? C'est que je n'entends rien à ces choses-là. Mais votre Luther est un ange ou un démon. »

Le souper fut servi. On l'arrosa copieusement, et ce fut le cavalier qui paya la dépense.

Les étudiants prenant congé de lui, il les chargea de ses compliments pour le docteur Jérôme Schurff, à Wittemberg.

« De quelle part ? demandèrent-ils.

— De la part de celui qui doit venir. Jérôme vous comprendra. »

Ils n'en purent rien tirer de plus clair.

Les deux marchands, ayant interrogé l'hôte, apprirent que l'inconnu n'était autre que le docteur Martin Luther. Ils se rendirent de grand matin dans sa chambre, s'excusèrent de leurs paroles indiscrètes de la veille. Luther les congédia avec bonté, et le bruit de son retour se répandit bien vite dans toute la Saxe.

CHAPITRE II

WEIMAR

Gotha et ses almanachs diplomatiques. — Erfurth. — La première messe d'un moine augustin. — Weimar. — L'Athènes du Nord. — Gœthe et Schiller. — L'habit de cour. — Lettre écrite du Brocken.

Gotha est une ville sérieuse, froide, je crains même un peu pédante, pour qui vient de la simple et bonne Eisenach; ville de libraires, d'académiciens, de géographes, surtout ville d'almanachs.

Aimez-vous l'Almanach de Gotha? Moi je préfère notre naïf et double Liégeois. Vous connaissez ce dernier, imprimé sur papier

gris, en gros caractères, pour des yeux qui ne lisent pas sans lunettes. C'est l'almanach populaire, l'ami des enfants, des campagnards et des bonnes femmes, qui le consultent les jours d'église; car il prédit le temps, et dit s'il faut mettre la coiffe blanche et le tablier neuf. C'est le conseiller ordinaire et réputé infailible des semeurs, des faneurs, des moissonneurs, et même des pêcheurs à la ligne. Il règne à l'atelier, dans la fabrique, parmi les ménages d'ouvriers. Il se glisse même, l'ambitieux! jusque chez le bourgeois lettré, qu'il divertit de ses prédictions et de ses histoires de voleurs. Il n'y aura plus de voleurs, que le double Liégeois en dira encore des histoires.

L'almanach né à Gotha a d'autres visées. Ce petit volume, bien gravé, bien relié, bien doré, s'adresse aux potentats, aux diplomates, aux courtisans, aux ambitieux. Il ne s'occupe pas du temps qu'il fait au ciel, mais beaucoup de celui qu'il fait dans les cours. C'est le bréviaire de la noblesse. Les douairières allemandes le donnent à méditer à leurs petits-enfants; c'est leur premier livre, leur alphabet.

Êtes-vous d'un nom qui remonte aux croisades ? portez-vous sur votre écusson de gueules, de sable ou d'azur ? prétendez-vous une illustre alliance ? achetez l'Almanach de Gotha. Vous y verrez le rang de votre maison, les noms des principicules traités d'*Altesse* *sérénissimes* par la Confédération, l'arbre généalogique épanoui devant vous depuis sa racine jusqu'aux dernières fructifications. Quelle joie de distinguer les Salm - Salm avec les Salm - Kyrbourg et les Salm - Horstmar ; les Salm - Reifferscheidt - Krautheim avec les Salm - Reifferscheidt - Dyc ! Vous doutiez-vous qu'il y eût des Linange - Hardenbourg conjointement avec les Linange - Heidesheim - Falkenbourg ?

Enfin, sur le chapitre mariage, l'Annuaire de Gotha vaut un bureau de renseignements. Toute la liste des filles nobles s'y déroule. Choisissez : l'âge et la parenté sont inscrits avec les noms et les prénoms des personnes. Ce petit livre est indiscret comme un acte de naissance. Il n'oublie rien, si ce n'est la dot. C'est un perfectionnement à faire. Pourquoi non ? il donne bien les portraits des personnes.

J'oubliais de dire, en effet, qu'on trouve dans cet almanach centenaire des portraits en taille-douce qui ont les plus beaux yeux du monde. J'ai sur ma table en ce moment l'image d'une princesse de Prusse, du nom de Louise, laquelle me regarde avec des yeux si doux, que je suis près de brûler à ses pieds ces pages irrévérencieuses.

J'ajoute, pour être juste, que l'Almanach de Gotha contient une partie vraiment utile : ce sont des documents statistiques sur le commerce, les armées, la marine, les finances des États européens. Je les ai plus d'une fois consultés avec fruit.

Je n'ai pas séjourné plus de quatre heures à Erfurth : comment ai-je eu le temps de m'y ennuyer ? N'est-ce pas que l'histoire me l'avait gâté d'avance ? Il me semble avoir déjà vu cette ville, et l'avoir vue tout autre. Je me souviens, c'est en 1808, au congrès qui porte son nom. Quel éclat ! quel mouvement ! quelle splendeur ! Deux empereurs, maîtres, à eux deux, de la moitié du monde, cinq rois, nombre de princes souverains, de grands-ducs,

de maréchaux d'empire. C'était, comme disait jadis Mme de Sévigné, toute la France, mieux que cela, toute l'Europe, « en habits rebattus et rebrochés d'or. » Talma et la tragédie française étaient venus de Paris, en poste, pour divertir ce public, dont le moindre spectateur portait des plaques de diamant sur la poitrine, et sur ses épaulettes des étoiles d'or. Un vers de l'*Edipe* de Voltaire fit tressaillir l'assemblée :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

A ces mots, la main d'Alexandre pressa, dit-on, celle de Napoléon, et le théâtre éclata en applaudissements. Supposez un sorcier, notre ami Klingsorh, par exemple, caché dans la salle, et découvrant aux spectateurs enivrés de 1808 les tragiques horreurs de 1812, la tuerie de Borodino, Moscou incendié, nos aigles engourdis par le froid, pressés par la faim, harcelés par des hordes barbares, ensevelis avec notre fortune dans les glaces de la Bérézina : qui d'entre eux n'éclatera de rire ? Heureux si des flatteurs ne font pendre le prophète. Quatre ans plus tard, le pendu devenait grand homme.

De tous les illustres personnages que leur intérêt ou leurs fonctions appelèrent au congrès, celui qui reçut de l'empereur Napoléon les marques les plus flatteuses d'estime et de distinction, ce fut assurément « M. de Goethe, ministre et conseiller intime » du prince de Saxe-Weimar. Jaloux de s'attacher les Allemands, que sa politique blessait par tant d'endroits, Napoléon déploya envers leur grand poète toutes les séductions dont la nature lui avait donné l'usage. Il ne se contenta pas de l'inviter à toutes les fêtes, il voulut le voir et l'entretenir lui-même. Le 2 octobre, à onze heures du matin, Goethe fut mandé près de lui. Voici, à l'état de note et sans phrases, les impressions que lui causa cette entrevue. Il n'eut pas le temps d'en faire un récit pour mettre dans ses Mémoires. Tant mieux. Ces souvenirs rapides, écrits à l'heure même, en sont plus véridiques.

Je suis mandé pour onze heures du matin chez l'empereur; — un gros chambellan, M. Pole, me dit d'attendre. — La foule s'éloigne. — On me présente à Savary et à Talleyrand. — Je suis appelé dans le cabinet de l'empereur. — Dans ce moment Daru se fait annoncer, il est introduit

aussitôt. — Cela me fait hésiter. — Je suis appelé une seconde fois. — J'entre. — L'empereur est assis à une grande table ronde, il déjeune ; à sa droite, à quelque distance de la table, est Talleyrand ; à sa gauche, Daru, avec qui il parle de contributions. — L'empereur me fait signe d'approcher. — Je reste debout devant lui à une distance convenable. — Après m'avoir considéré quelques moments, il me dit : « Vous êtes un homme. » Je m'incline. — Il me dit : « Quel âge avez-vous ? — Soixante ans. — Vous êtes bien conservé. — Vous avez écrit des tragédies ? » Je réponds le plus nécessaire. — Daru prend la parole. Pour flatter un peu les Allemands, auxquels il était obligé de faire tant de mal, il avait pris quelques connaissances de notre littérature. Il était d'ailleurs versé dans la littérature latine, et avait même traduit Horace. — Il parla de moi à peu près comme mes amis de Berlin en auraient parlé. Je reconnus leur manière de voir et leurs sentiments. — Il ajouta que j'avais traduit des pièces françaises, et, par exemple, le *Mahomet* de Voltaire. — L'empereur dit : « Ce n'est pas un bon ouvrage. » Et il développa avec détail combien il était peu convenable que le vainqueur du monde fit de lui-même une peinture si défavorable. — Il porta ensuite la conversation sur *Werther*, qu'il avait étudié à fond. Après plusieurs observations tout à fait justes, il me signala un certain endroit, et me dit : « Pourquoi avez-vous fait cela ? Ce n'est pas naturel. » Et il développa sa thèse longuement, avec une parfaite justesse.

Je l'écoutai le visage serein, et je répondis, avec un

sourire de satisfaction, que j'ignorais si jamais personne m'avait fait le même reproche, mais que je le trouvais parfaitement fondé, et je convins qu'on pouvait objecter à cet endroit un défaut de vérité. « Mais, ajoutai-je, le poète est peut-être excusable de recourir à un artifice qui n'est pas facile à découvrir, pour produire certains effets auxquels il ne serait pas arrivé par une voie simple et naturelle ¹. »

L'empereur parut être de mon avis. Il revint au drame, et fit des réflexions d'un grand sens, en homme qui avait observé avec beaucoup d'attention, comme un juge au criminel, la scène tragique, et qui avait profondément senti que le théâtre français s'était éloigné de la nature et de la vérité.

Il en vint aux pièces fatalistes, et il les désapprouva. Elles avaient appartenu à un temps de ténèbres. « Que nous veut-on aujourd'hui avec le destin? disait-il. Le destin, c'est la politique. »

Il se tourna de nouveau vers Daru, et lui parla de contributions. Je reculai de quelques pas, et je me trouvai près de la tourelle où j'avais passé, plus de trente ans auparavant, bien des heures de plaisir, et aussi de tristesse; et j'eus le temps de remarquer qu'à ma droite, vers la porte

¹ On sait par les *Souvenirs* d'un autre Allemand quel est ce point critiqué par Napoléon. Napoléon blâmait Goëthe d'avoir mêlé des regrets d'ambitieux déçu aux raisons passionnées qui portent Werther à se donner la mort. La critique est très fondée, et l'excuse de Goëthe peu acceptable.

d'entrée, se trouvaient Berthier, Savary, et quelqu'un encore. Talleyrand s'était éloigné.

On annonce le maréchal Soult.

Entre un personnage de haute taille, à l'abondante chevelure; l'empereur le questionne, d'un ton badin, sur quelques événements désagréables de Pologne, et j'ai le temps de jeter les yeux autour de moi, dans la salle à manger, et de songer au passé.

L'empereur se leva; il vint droit à moi, et, par une sorte de manœuvre, il me sépara des autres personnes qui formaient la file où je me trouvais. Il tournait le dos à ces personnes, et me parla en modérant sa voix. Il me demanda si j'étais marié, si j'avais des enfants, et d'autres choses relatives à ma personne.

Il me questionna aussi sur mes rapports avec la maison des princes, sur la duchesse Amélie, sur le prince, sur la princesse ¹. Je répondis d'une manière naturelle. Il parut satisfait, et traduisit ces réponses en sa langue, mais en termes un peu plus décidés que je n'avais pu le faire.

Je dois remarquer aussi que dans toute notre conversation j'avais admiré chez lui la variété des formes approbatives, car il écoutait rarement en restant immobile. Ou bien

¹ C'était cette intrépide princesse Louise qui inspira de l'admiration à Napoléon lui-même. Reçu par elle, au lendemain d'Iéna, dans Weimar canoné et incendié : « Voilà, dit-il à Rapp, une femme que nos deux cents bouches à feu n'ont pas fait trembler. »

il faisait un signe de tête méditatif, et disait : « Oui ! » ou : « C'est bien ! » ou quelque chose de pareil. Ou, s'il avait énoncé quelque idée, il ajoutait le plus souvent : « Qu'en dit monsieur *Goët* ? »

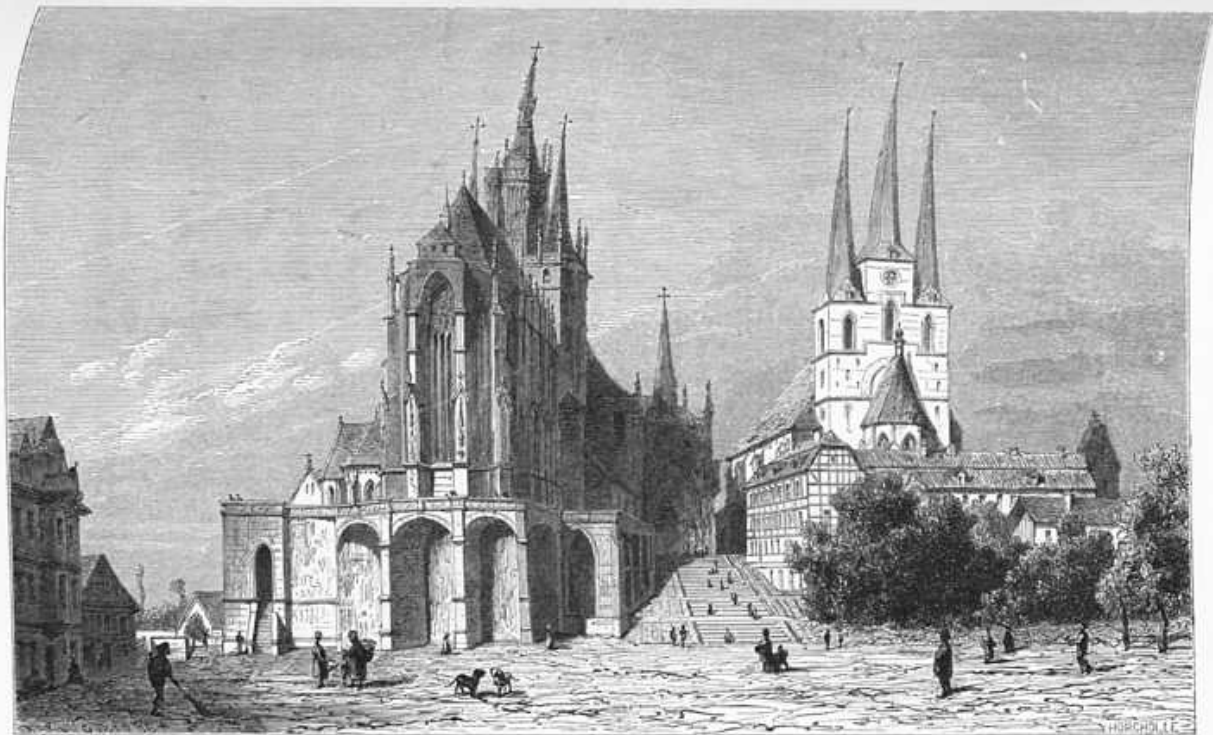
Je saisis une occasion de demander par geste au chambellan si je pouvais me retirer, et, sur sa réponse affirmative, je pris congé aussitôt

Le 14, je reçois la croix de la Légion d'honneur¹.

Aujourd'hui le palais du congrès est une préfecture prussienne. Ses chambres et ses couloirs sont occupés par la bureaucratie indigène. Le colporteur et le montreur de bêtes y font viser leur passe-port, et traînent leurs pieds boueux dans les salles où les *grognauds* de Napoléon firent sonner leurs éperons. Une vieille femme étend du linge, dans une cour, sur des cordes attachées à des anneaux rouillés. Qui sait ? c'est peut-être là que Ney, Davout et Murat attachaient leurs chevaux. Je me glisse par une porte entr'ouverte, et je lis ces mots, à demi effacés :

JEAN MICHAUD, *grenadier*, 1808.

¹ Gœthe, *Annales*, année 1808, tome X, p. 306 de la traduction de M. Jacques Porchat.



LA CATHÉDRALE ET L'ÉGLISE SAINT-SÉVERIN A ERFURTH.



Et plus bas :

VIVE...

Le reste est détruit. Vive l'empereur ! ou vive Margot ! tout dépend de l'humeur du grenadier Michaud.

Erfurth a un dôme de pièces et de morceaux rapportés. On dirait un meuble d'occasion. Ses tours romanes coiffent une nef du ^{xv}e siècle, que termine un chœur dans le plus beau style du ^{xiv}e. Il y en a pour tous les goûts. L'intérieur contient des sculptures de Pierre Vischer, le Michel-Ange allemand, et des peintures de Lucas Cranach, le Raphaël ou le Pérugin de l'art protestant. Une fresque anonyme représente un géant ; c'est saint Christophe, qui porte sur son épaule un petit enfant couronné d'une gloire. D'où vient que le géant plie sous le poids et fait la grimace ? C'est que l'enfant s'appelle Christ, et que, pour humilier l'orgueil du colosse, il pèse sur son épaule plus lourd qu'une montagne.

Je me suis fait un ami dans le dôme, c'est

le sonneur. J'ai gravi les cent quinze marches d'un escalier en colimaçon; j'ai caressé ses cloches, qui m'ont rompu les oreilles. Il y en a dix, de toute taille et de toute volée. L'aînée, Marie la Glorieuse (c'est son nom de baptême), est un énorme bourdon. J'ai peu de goût, je l'avoue, pour ces colosses de bronze. Quelle différence en faites-vous avec un canon? S'il vous faut du bruit, parlez-moi d'un mortier bien chargé, ou d'un pétard. Voulez-vous dans les airs une voix qui prie, et, de loin, rappelle à l'homme, dans son champ ou dans sa demeure, le moment venu de louer Dieu? faites tinter la cloche du village. Son chant, balancé par le vent, parle à l'oreille comme une voix connue. C'est la voix des jeunes années et des naïves croyances. Heureux qui l'écoute longtemps dans son cœur. J'aime encore les carillons flamands et leurs jolies romances. C'est un aimable pays, que celui où l'heure sonne en gais refrains, où le temps s'évanouit en chansons. Ce n'est pas l'avis du carillonneur d'Erfurth. Ce brave homme ne conçoit rien de plus beau que ses cloches. Il les couve comme un pasteur son troupeau.

Que dis-je ? C'est un roi entouré de ses filles.
« Mes princesses, » dit-il en parlant des neuf sœurs. Et Marie la Glorieuse, c'est « la reine mère ».

Je quitte le dôme, et voici qu'au bout de vingt pas Luther se trouve sur mon chemin. Ce n'est pas un homme à laisser de côté : je me laisse guider par une petite fille qui fait métier de cicerone. Elle me conduit à l'ancien cloître des moines augustins. C'est là que Luther entra, le 27 juillet 1505. Le matin de ce jour, comme il se promenait aux portes de la ville, la foudre frappa presque dans ses bras son compagnon de promenade et d'études. Son cœur, troublé depuis longtemps, cède à ce coup imprévu. Il attend la nuit, rentre à Erfurth, fait un paquet de ses vêtements, ne prend de tous ses livres qu'un *Plaute* et un *Térence*, et va frapper résolûment à la porte des augustins.

« Ouvrez, au nom de Dieu !

— Que voulez-vous ?

— Me consacrer à Dieu.

— *Amen*, » répond le portier, et la porte s'ouvrit. Il n'y eut pas d'autre introduction.

Luther prononça ses vœux et reçut la prêtrise en 1507. Le 2 mai de la même année, il célébra sa première messe.

On raconte que, près de monter à l'autel, et déjà revêtu des habits sacerdotaux, Luther, pris d'une terreur secrète, se fût enfui si le prieur ne l'eût retenu.

Dans le banquet qui, selon l'usage, suivit le sacrifice, il se passa une scène pénible. Le père du moine y assistait. C'était un vieux mineur, fort rude dans son langage, et, de plus, entêté et colère. Il n'approuvait pas la résolution de son fils, et la joie du festin n'avait pu le dérider.

« Mon père, lui dit Luther, pourquoi donc êtes - vous triste ? D'où vient que vous ne m'avez laissé prendre qu'à regret l'habit de moine ? C'est cependant un bel habit, mon père. »

Le vieux mineur se leva, et, regardant l'assistance de prêtres et de docteurs qui l'entouraient :

« N'avez-vous pas lu dans l'Écriture qu'on doit respecter son père et sa mère ?

— Oui, cela est écrit. »

Alors le regard de Jean Luther se fixa sur Martin, qui demeura muet.

« Fasse le Ciel, ajouta-t-il, que ceci ne soit pas un leurre du démon ! »

Luther quitta Erfurth en 1512, pour aller professer la théologie dans l'université de Wittemberg. On dit qu'il salua de ses larmes les murs de sa cellule, la chapelle et la cour du cloître, où jaillissait, sur le gazon, une fontaine dont il aimait le murmure et la fraîcheur. Aujourd'hui le couvent des augustins est transformé en maison d'éducation. Mais la cellule du moine a été conservée. On y montre quelques objets qui lui appartinrent, sa Bible, son pupitre, son encrier de voyage et sa plume. Une plume et de l'encre, voilà les emblèmes de Luther, et, si l'on peut dire, ses armoiries. Écrire et combattre, voilà toute sa vie. Ne le confesse-t-il pas lui-même ? « Voilà dix ans, dit-il, Dieu me donna une consolation par ses chers anges, c'est de *combattre* et d'*écrire*. »

Artiste, je voudrais peindre Luther comme

¹ Audin, *Histoire de Luther*.

Holbein peignit vingt fois Érasme, la plume à la main et couvrant le papier de ses pensées. Mais je lui donnerais un autre visage qu'au paisible cicéronien de Rotterdam.

J'entre à Weimar au douzième coup de midi. C'est la bonne heure, l'heure hospitalière par excellence. La nappe est mise, le couvert est prêt, les fourneaux allumés. L'hôte empressé, la serviette sous le bras, souhaite bon appétit à ses convives; il leur sourit, et son sourire veut dire : « Buvez, buvez, mes bons amis, chaque verre de vin qui sort de ma cave fait entrer un écu dans mon escarcelle. »

Je voudrais faire d'abord le tour de la ville. Mais trois étudiants, connaissances de voyage, qui m'ont pris sous leur protection, décident que j'ai faim. Déjeunons donc. Je demande pardon tout bas à Goethe et à Schiller, et je me rends dans la salle à manger. Cette salle est un grand cabinet décoré avec goût. Je regarde avec plaisir, sur les murs, Faust et Marguerite, et les deux Mignon, d'Ary

Scheffer, le peintre des âmes, comme on l'a nommé. Un piano s'offre à mes compagnons. Le plus jeune s'assied devant; nous nous groupons autour, et voici les valse, les ballades, les airs d'opéra et de symphonie qui se succèdent sous ses doigts comme un feu d'artifice. Le potage, annoncé d'une voix retentissante, met fin au concert. C'est dommage. L'antique et noble Allemagne allait se révéler à moi dans ce qu'elle a de plus original et de plus cher, la musique. Mais *ventre affamé...* ce dicton est de tous les pays. Seuls peut-être, les Grecs ne l'auraient pas compris. Peuple heureux, chez qui les beaux-arts firent alliance même avec la bonne chère!

Notre repas est franc et jovial, plus copieux que fin. Un flacon de vin du Rhin l'arrose en mon honneur. Cela m'oblige, pour l'honneur des vins de France, à faire paraître une bouteille d'un compatriote chaperonné d'argent. Le bouchon saute, la mousse pétille, et le cri de « Vive la France! » frappe agréablement mes oreilles. On ne l'arrache pas sans peine à ces bouches germaniques. Mais le nectar de Champagne leur fait une douce violence, et

ils ont la reconnaissance expansive. Les bustes de quatre grands hommes, pendus aux murailles et couronnés de fleurs fanées, président avec bienveillance notre innocente orgie : ce sont Goëthe, Herder, Wieland et Schiller. Il faut s'attendre à les rencontrer partout dans Weimar. Je porte un toast au noble groupe. Nos verres se choquent pour la dixième fois, et l'on entonne un *lied* qu'accompagne sur le cristal l'acier de nos couteaux. L'hôte arrive, courroucé ? Nullement. Pour nous faire taire ? Encore moins. Ce brave homme se dit l'arrière-cousin d'un ancien serviteur de Goëthe. Sitôt qu'on pense à Goëthe, qu'on boit à Goëthe, qu'on parle de Goëthe, il accourt, se croyant nécessaire. On lui donne un verre (c'est l'usage ici de trinquer avec ses hôtes), et notre chœur, accru d'une voix, se déploie en accords fantasques, en trilles improvisés.

Une course à travers la ville trouble ce bel accord, et jette un peu de froid entre la France et l'Allemagne. Premier grief : mes amis me trouvent tiède pour les beautés de Weimar. L'un me conduit à la Résidence, ou



PALAIS DE LA RÉSIDENCE A WEIMAR.



palais ducal, et veut que je l'admire à l'égal de Saint-Cloud; à quoi je réponds que j'aime Saint-Cloud, en temps de foire, pour son pain d'épice et ses mirlitons. D'où ce compliment, que les Français dénigrent tout. Second grief : Mes compagnons sont ainsi faits, qu'ils ne peuvent passer devant une brasserie sans y boire un verre de bière. On ne vit jamais pareils gosiers. Tous les quarts d'heure, voici la scène qui se passe :

« J'ai soif, dit le premier.

— Entrons, » dit le second.

Le troisième : « Garçon ! des verres ! »

Nous nous quittons, sans rancune pourtant, et en nous donnant rendez-vous pour le souper. Je profite du répit pour visiter Weimar à ma guise, et sans plus d'enthousiasme qu'il n'en mérite.

Qu'est-ce, en effet, que Weimar ? Une sous-préfecture de province comme nous en connaissons tous ; où tout est rangé, étiqueté, classé ; où un soleil tranquille chauffe des maisons à double étage, ornées de jalousies vertes et de bourgeois coiffés de velours noir ;

ajoutez un musée, une bibliothèque, une caserne, un jardin des plantes : voilà Weimar, et du même coup Pontoise, Landerneau, Pithiviers.

Mais si la beauté extérieure, si la pompe et l'attrait lui font défaut, Weimar, plus que nul autre lieu d'Allemagne, a la beauté morale. Petite ville, capitale d'un petit duché, gouvernée par un petit prince, gardée par une petite armée, et dotée d'un petit budget, Weimar a de grands titres, de grands souvenirs. Goethe, Schiller, Wieland, Herder, d'autres encore de la même lignée, l'ont habitée, adoptée, chantée, et, par leur présence comme par leurs chants, ils l'ont immortalisée. La réunion de ces rares génies a fait d'une bicoque la capitale littéraire du monde germanique, disons le mot cher aux Allemands, elle en a fait l'Athènes du Nord. Que lui a-t-il manqué à cette nouvelle Athènes pour conserver plus longtemps son sceptre ? La vie politique, l'indépendance, le droit et la puissance de gouverner soi-même ses destinées. Weimar a tout, excepté cela. Mais cette irréparable lacune a condamné sa vie bril-

lante à ne dépasser pas la durée d'une génération d'hommes. Il faut au génie des arts, pour briller d'un éclat durable, l'aliment des passions sociales, le sentiment de la force nationale, l'élan du patriotisme sûr et content de lui-même. D'où Weimar aurait-il tiré tout cela ?

N'importe ! pendant un quart de siècle, cette ville a rempli un beau rôle. Quand l'Allemagne n'avait plus de capitale politique, quand Vienne et Berlin, tombées aux mains d'un vainqueur, perdaient tout prestige, l'Allemand, privé de patrie ou ne jouissant plus que d'une patrie humiliée et abaissée, regardait, pour se consoler, la chétive capitale d'un duché saxon. Il y retrouvait l'âme et le génie de son peuple sous leur forme la plus parfaite, et il pouvait dire, comme Goethe, dans un élan d'enthousiasme presque religieux :

« O Weimar ! un sort étrange fut ton partage. Comme Bethléhem dans Juda, petit et grand. La voix de l'Europe te célèbre au loin ! »

On ne peut visiter Weimar sans une mé-

lancolie profonde. Comme toute chose grande dans le passé, déchuë dans le présent, cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même. Qu'y voit-on, en effet? Des demeures où de grands hommes ont souffert et rendu le dernier soupir, des tombes où reposent leurs restes. Allez de la maison de Goëthe à celle de Schiller, et de là au cimetière, vous connaîtrez toute la gloire de Weimar. Triste objet de méditation! les grands génies passent et ne sont pas remplacés. Ils nous lèguent leurs œuvres, mais non la force créatrice qui accroît le nombre des belles choses. Rassemblez dans le même lieu les tombes de Corneille et de Racine, qui pourra se défendre d'une émotion sincère? N'est-ce pas le génie dramatique de la France qui paraîtra dormir avec eux? Eh bien! tout étranger que j'étais, j'ai senti je ne sais quoi de pareil dans le caveau funéraire où Goëthe et Schiller, ces deux aigles de la poésie allemande, dorment l'un près de l'autre. Dans le même lieu repose leur prince et leur protecteur, le grand-duc Charles-Auguste. C'est par sa volonté qu'il a été enseveli près d'eux, et que leurs tombes pressent la sienne : noble

hommage d'un noble cœur! Que Louis XIV n'eut-il de ces inspirations généreuses! Mais l'orgueil royal, l'opinion, l'étiquette, s'y opposaient. Boileau mourut loin de ses yeux; Racine languit dans sa disgrâce, elle lui donna le coup de mort.

Wieland a sa tombe à quelques lieues de Weimar; Herder, dans une église de la ville. Cette dernière porte gravés les trois mots que le poète avait pris pour devise : LICHT, LEBEN, LIEBE, *lumière, vie, amour*, mystérieuses paroles, dont le sens se découvre tout entier dans les cieux.

La maison de Schiller est un modeste logis, agréablement placé sur l'Esplanade. L'ameublement est des plus simples : ceux qui ont visité jadis la maison de Jean-Jacques dans le bois de Montmorency auront l'idée de cette pauvreté décente. Un lit de bois blanc, quelques sièges, une table de travail, celle où il écrivit *Guillaume Tell*, un encrier qui lui venait de Goëthe, voilà la chambre à coucher. C'est là qu'il mourut, le 9 mai 1805, âgé de

quarante-cinq ans. Ses dernières paroles méritent d'être rapportées. On lui demandait comment il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus serein. » Paroles symboliques, à ce qu'il semble, et qui s'appliquent merveilleusement à son génie. Ce génie troublé, confus, malsain et malfaisant à son origine, quand il écrivait les brûlantes déclamations du drame des *Brigands*, ne s'était-il pas acheminé graduellement vers un idéal *toujours meilleur, toujours plus serein?*

Schiller, cette pauvre ombre souffrante, n'a fait que passer à Weimar. Goethe y a vécu cinquante années de sa glorieuse existence. Il y a régné, si on peut dire; son souvenir y est resté dominant. A chaque pas on le rencontre. Allez-vous au parc? on vous montre les allées dessinées par Goethe, les arbres qu'il a plantés, les ruisseaux qu'il a fait courir¹; au théâtre? la tradition vous apprend qu'il

¹ Wieland écrivait à ce sujet : « Les poésies que Goethe a composées sur les deux rives de l'Ilm coûtent assez cher au trésor, mais elles ont fait de l'endroit un Tempé, un élysée. »

en fut pendant vingt ans directeur. Il s'y rendait tous les soirs. Un grand fauteuil lui était réservé dans le parterre; il dominait de là toute l'assemblée. Les jours de fête, quand les étudiants venus d'Erfurth et d'Iéna rendaient la représentation orageuse, sifflaient les acteurs, jetaient des pommes ou des marrons aux « grenouilles » (on donnait ce sobriquet aux soldats weimariens, à cause de leur uniforme vert et jaune), Goethe n'avait qu'à paraître, tout rentrait dans le silence. Son front olympien, son regard, sa haute taille, portaient partout le respect.

Sa direction théâtrale finit pourtant par un déboire. En 1817, un histrion ambulante vint à Weimar, suivi d'un acteur d'un nouveau genre. C'était un chien dressé pour la scène, et que tout Paris avait applaudi dans le mélodrame du *Chien de Montargis*. Le grand-duc eut envie de le voir, et adressa l'homme et le chien à M. Goethe, « conseiller privé de Son Altesse et directeur du théâtre de la cour. »

Goethe portait très-haut la dignité de l'art dramatique; il refusa net l'exhibition du ca-

niche. Le duc s'obstina, commanda, et, pour réponse, reçut la démission de son poète¹; il eut le tort de l'accepter. Ce fut leur plus gros nuage.

La maison de Goëthe est plus grande, plus somptueuse que celle de Schiller. Rien qu'à la voir, on sent la destinée différente de ces deux hommes : l'un, harcelé jusqu'à sa mort par la pauvreté, disputant aux libraires sa subsistance, et gagnant mal, avec tout son génie, de quoi se nourrir, lui et les siens; l'autre, riche, considéré, puissant, ministre et favori d'un prince qui le combla de bienfaits, pouvant jouer à son tour le beau rôle de bienfaiteur, et s'en acquittant, non sans bonté, mais non pas sans hauteur. Quel contraste!

Dans le principe, Goëthe habitait un vieux logis, peu digne de sa fortune. Pendant un voyage du poëte en Italie, le duc le fit jeter bas, et construisit à sa place le bel édifice qu'on voit maintenant. Goëthe l'orna de mille

¹ J. Porchat, *Introduction aux œuvres de Goëthe*.

richesses rapportées d'Italie. Bustes antiques, peintures et gravures s'y rangèrent dans le bel ordre qu'il donnait à toute chose. Il en fit un musée composé avec choix. L'art grec y dominait. On sait sa prédilection pour les Grecs. N'est-ce pas lui qui a dit excellemment : « Entre tous les peuples, les Grecs ont rêvé le plus beau rêve de la vie » ? Et encore : « Partout on boit de bon vin, et tout vase suffit au buveur. Mais, pour boire avec volupté, je me souhaite une belle coupe grecque. »

Un mot de bon augure, le SALVE des Latins se lisait dans le vestibule. On pénétrait de là dans divers salons bien meublés. Le cabinet de travail était la pièce la plus simple. Buffon ne travaillait, dit-on, qu'en poudre et en jabot de dentelles, dans un somptueux salon. Goethe, enveloppé dans sa robe de chambre, travaillait debout, sur un pupitre qui vaut bien dix écus. Deux tables communes, l'une en chêne, l'autre en poirier, un casier chargé de livres, une chaise mangée des vers, une horloge, une petite corbeille à mettre des papiers, et qui lui servait à mettre son crayon, son canif

et son mouchoir, voilà, à peu de chose près, l'inventaire du mobilier¹.

Sa chambre à coucher n'était guère plus belle. Une seule fenêtre l'éclairait. Il la fit ouvrir à son lit de mort, et les dernières paroles de cet artiste amoureux de la forme furent pour demander « de la lumière, plus de lumière! »

Ces mots pourraient lui servir d'épitaphe. Voici deux vers de lui qui rempliraient à souhait le même usage. Ils s'appliquent merveilleusement à sa personne.

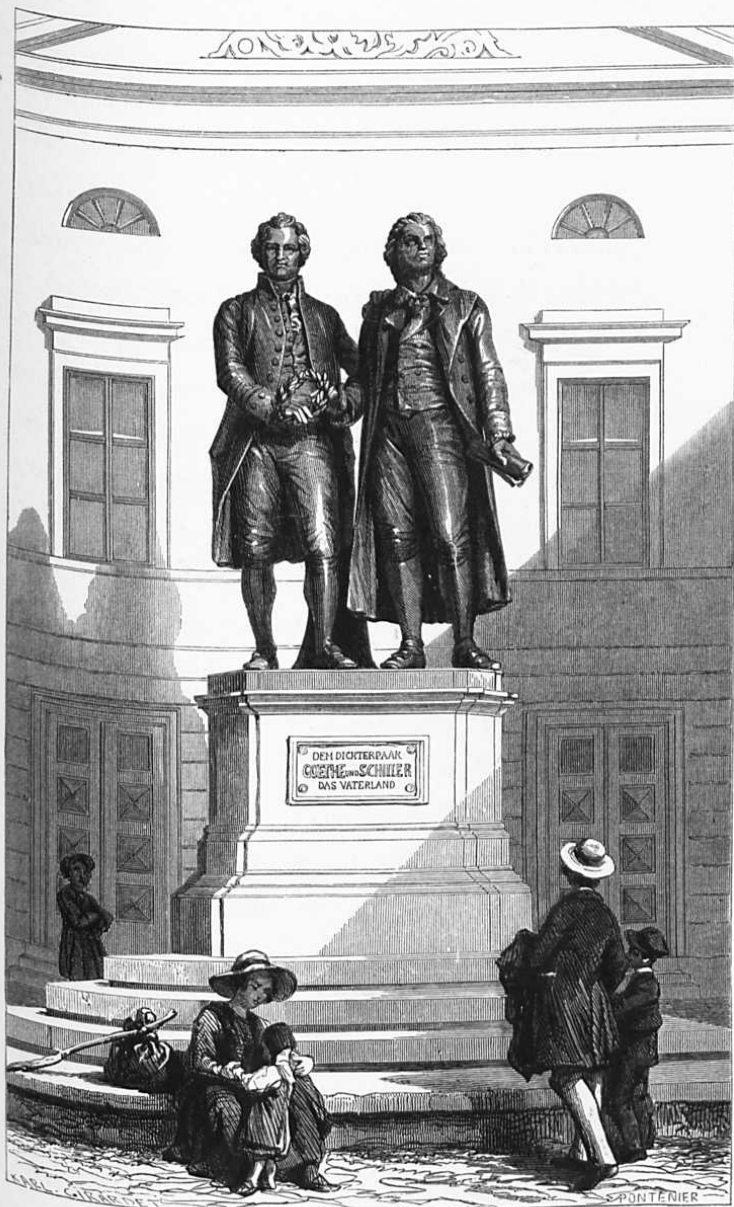
A qui le bonheur offre-t-il sa palme la plus belle?

A l'homme qui fait son œuvre avec joie, et qui jouit de ce qu'il a fait.

¹ On lit dans les *Entretiens de Goethe et d'Eckermann* :

« Goethe ayant fait acheter un fauteuil vert à une vente publique : « J'en userai peu, ou pas du tout, dit-il ; je m'assieds toujours sur ma vieille chaise de bois, à laquelle j'ai fait ajouter, depuis quelques semaines seulement, un dossier pour appuyer ma tête. Un entourage de meubles commodes et artistement travaillés arrête court ma pensée, et me plonge dans un bien-être passif. Si l'on n'y a été habitué dès sa jeunesse, les appartements somptueux et les ameublements de luxe ne conviennent qu'aux gens qui n'ont et ne se soucient d'avoir aucune idée. »

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



STATUES DE GÖTTE ET DE SCHILLER A WEIMAR.



Goethe connut pendant soixante ans ce bonheur.

Goethe et Schiller ont une statue commune en face du théâtre qui vit tant de fois représenter leurs œuvres. Un groupe de bronze les représente sous les traits de deux amis s'appuyant et s'applaudissant l'un l'autre. C'est une heureuse pensée, qui fait vivement souvenir de leur courte et féconde amitié. Goethe tient une couronne, sur laquelle Schiller pose aussi la main. C'est la couronne de poésie, à laquelle tous deux ont des droits égaux. Schiller, plus ardent, plus passionné, lève son regard inspiré vers le ciel. Celui de Goethe semble planer entre le ciel et la terre; l'attitude de son corps, pleine de calme et de force, rend en quelque façon l'attitude de son génie. L'auteur du groupe a bien compris les deux poètes; son œuvre aide à son tour à les mieux comprendre. Goethe se montra plus maître de son art et de sa pensée. Sa forme est achevée. Mais son âme s'est trop désintéressée des passions humaines; il frappe, il étonne plus qu'il n'émeut. Je sens dans Schiller une ardeur

moins réglée, une force moins contenue, mais une sensibilité plus vive. Dans sa voix, souvent forcée, j'entends toujours l'accent d'une âme d'homme. Il a de l'homme toutes les grandeurs, toutes les faiblesses, et surtout les souffrances. N'est-ce pas à cela qu'il doit le privilège d'inspirer, plus que Goethe lui-même, de l'enthousiasme aux Allemands? Goethe plait davantage au goût pur et fin des Français. Les Allemands se passionnent pour Schiller. Son génie, son caractère, sont plus près du leur. Il est par excellence le poète national.

Dans un petit village d'outre-Rhin repose une tombe : c'est celle de la mère du poète. Pour épitaphe, elle ne voulut que ces deux mots, qu'elle dicta elle-même :

SCHILLER'S MUTTER.

La mère de Schiller. Demandez à l'Allemagne ce que pèsent son génie, son rang parmi les nations qui ont un art et une poésie, ses titres à la gloire littéraire, elle répondra par deux mots, comme cette tombe :

SCHILLER'S MUTTER.

Je suis la mère de Schiller!

Je n'ai pas quitté Weimar sans dire adieu à mes amis du matin. Je les trouvai à table; c'est le bon endroit pour les voir. Ils étaient en grande liesse, à cause, me dirent-ils, « d'une bonne farce » qu'ils venaient de jouer, et dont ils fêtaient la réussite. Or voici la bonne farce :

En feuilletant le registre de l'hôtel, ils avaient lu le nom d'un étudiant de leur connaissance, baron, à ce qu'il disait, et fort vain, à n'en pas douter. Projet formé de rire à ses dépens. Un domestique, mis dans le complot par l'appât d'un demi-thaler, demanda à M. le baron « s'il ne ferait pas visite au grand-duc, ou tout au moins s'il n'enverrait pas sa carte au château, comme le faisaient tous les étrangers de distinction. »

« J'allais le faire, » répondit le baron, se rengorgeant; et il tira de son portefeuille une carte armoriée que le rusé Scapin feignit de porter à son adresse, mais qui n'alla pas plus loin que sa poche. Deux heures après, une lettre habilement minutée dans toutes les règles de la chancellerie allemande est remise au voyageur. Elle le mandait au châ-

teau pour huit heures. Il rougit de plaisir; puis, jetant les yeux sur son costume d'étudiant en voyage : « Comment, dit-il, me montrer devant Son Altesse en pantalon vert et en jaquette grise ? »

— N'est-ce que cela ? dit le garçon, qui l'attendait là. L'hôte vous fournira la toilette nécessaire. Pour trois florins, vous aurez le chapeau, l'habit, la culotte et l'épée. »

En effet, l'hôte, mandé sur l'heure, conduisit notre homme dans un cabinet où cinq ou six habillements de tailles différentes se tenaient mélancoliquement suspendus à des chevilles de bois. Le baron fit son choix, et, revêtu de cette friperie, rasé de frais, coiffé, poudré, sanglé dans un ceinturon trop étroit, noyé dans une culotte trop large, embarrassé dans une épée trop longue, prit le chemin de la Résidence.

On devine le dénoûment. Il trouve au seuil du château un Suisse qui lui rit au nez, et lui apprend que le duc boit, depuis quinze jours, les eaux de Carlsbad, en Bohême. Il revint à l'hôtel, à nuit noire, par les ruelles les plus sombres, se coucha sans mot dire,

plia sur une chaise son costume inutile, et partit le lendemain de grand matin, sans éveiller personne.

Nous partîmes aussi, mais dans des directions différentes. J'allais à Berlin, mes amis dans le Harz. Nos adieux furent touchants; je remarquai qu'il n'y fut bu qu'un verre de bière. Nous nous embrassâmes tendrement. Nul peuple n'a l'amitié facile et prompte comme les Allemands, nul ne l'a plus démonstrative. Ici l'accolade n'est qu'une manière plus affectueuse d'ôter son chapeau. L'aîné des trois compagnons fit serment de m'écrire du sommet du Brocken. Et comme je souriais : « N'en doutez pas, s'écria-t-il, ma lettre sera devant vous à Berlin. »

Arrivé à Berlin, je me rendis à la poste restante : point de nouvelles. Je criai au parjure; je me trompais, la poste seule était en faute. La lettre me parvint à Francfort, un mois après, chamarrée de timbres attestant ses stations dans tous les lieux où j'avais passé. Comme rien ne se presse en Allemagne, elle arrivait chaque fois une heure ou deux après

mon départ. Elle portait ces mots, tracés au crayon, et que j'eus grand'peine à déchiffrer :

TRÈS-HONORÉ COMPAGNON DE TABLE ET DE VOYAGE,

Nous voici sur les cimes maudites du Brocken, hantées des mauvais esprits. Le temps est noir, et je crois qu'un orage chauffe pour nous dans la chaudière infernale. Pas l'ombre d'une sorcière, à moins que ces roches noires qui nous environnent n'en cachent quelque une sous leurs formes bizarres. Charles s'amuse à leur réciter des scènes de *Faust* et de *Macbeth*, avec des gestes et des intonations diaboliques; Frédéric fume sa pipe; et moi, malgré le vent qui siffle dans mes oreilles et secoue mon manteau, je vous écris, comme je vous l'ai promis, à califourchon sur le plus haut rocher. Un franc Allemand n'oublie pas ses amis. Adieu, cher Français, à votre bonne santé, à la santé de celle qui vous aime. »

Un post-scriptum, plus vieux de trois jours, et daté d'une auberge des environs de Claus-thal, dans le Harz, contenait, en quatre pages, la description de ce phénomène curieux et assez rare, qu'on appelle le *Spectre du Brocken*¹. J'en extrais ce passage :

¹ On sait que ce *spectre* est tout simplement un effet de mirage produit par de certaines combinaisons de la lumière et des nuages.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD



LE SPECTRE DU BROCKEN.



... Comme j'en étais là de mes réflexions, et que je cherchais querelle à Gœthe et à Shakespeare, Frédéric m'appela sur le haut du rocher. « Le spectre ! le spectre ! » criait-il. J'accours, il me tourne brusquement la face du côté de l'ouest : et que vois-je ?... Dieu vivant ! les poètes n'avaient pourtant préparé à cette surprise. Sur un fond de vapeurs blanchâtres, un arc-en-ciel dessinait sa courbe immense aux sept couleurs, et, dans ce demi-cercle chatoyant, deux géants dressaient leur haute stature. C'était Fritz et moi, grandis de vingt coudées. Nous tendimes les bras pour nous embrasser, tant notre émotion était grande ; et soudain, dans l'image, nos bras s'allongèrent d'une manière effrayante. Le rocher qui nous portait se reflétait aussi, et semblait un immense piédestal. Je croyais voir cette statue d'homme qu'un Grec audacieux voulait découper dans les flancs de l'Athos. Ou bien quelque diable, perché sur un nuage, ne se sert-il pas de nos personnes, comme d'images pour sa lanterne magique ? Un coup de vent agite ma chevelure, et soudain, dans mon fantôme, surgirent deux cornes, deux antennes fabuleuses, pareilles au double rayon de lumière qui jaillissait du front de l'Hébreu Moïse. Je voyais comme un grand roseau s'agiter près de moi ; c'était ma canne devenue soudain plus haute qu'un palmier. Auguste était assez loin de nous ; nous l'appelâmes, mais il vint trop tard. Les vapeurs, chassées et brouillées par le vent, n'offraient plus que des traits confus qui graduellement s'effacèrent. L'arc-en-ciel pâlit, la vision s'évanouit. La perte de mon fantôme m'a laissé

triste ; il me semble que quelque chose de moi s'est évaporé. Je suis comme le pâle Schlemil, à la recherche de son ombre ¹...

¹ *Peter Schlemil, ou l'Homme qui a perdu son ombre*, roman fantastique, par CHAMISSO.

CHAPITRE III

LEIPZIG.

Impressions du matin. — Un philosophe en sabots. — L'Augusteum et la Sorbonne. — Le Rosenthal. — La cave d'Auerbach. — Le diable au cabaret. — La foire de Leipzig. — La librairie allemande. — Un drôle de congrès. — Souvenirs militaires. — Gustave-Adolphe et Napoléon. — La bataille des nations. — Le tombeau d'un Polonais.

Je ne souhaite à personne d'arriver, passé minuit, dans une ville allemande, encore moins au point du jour. A Paris, pour un petit écu, vous faites sortir de terre, à toute heure de jour et de nuit, une légion de serviteurs pour qui le sommeil est une fiction, ou qui l'ont si léger, que le son d'une pièce de monnaie le met en déroute. Il y a tant de bouches affamées dans cette grande capitale !

En Allemagne, n'attendez pas à l'heure sacrée du repos. Il faut voir le service des trains de nuit, dans ce pays! Employés, mécaniciens, chauffeurs, tout dort, comme dans le camp d'Agamemnon. On se croirait traîné, conduit, servi par des fantômes. Certes, lorsque Denis Papin vivait retiré à Marburg, si l'on eût prévu combien son invention allait faire violence aux mœurs de la contrée, on l'eût expulsé comme perturbateur et ennemi public.

Déposé à Leipzig, vers quatre heures du matin, par un train venant de Bavière, je cherchai vainement une voiture pour traîner ma personne, un mendiant pour me guider. Je dus, comme le sage antique, charger sur moi toute ma fortune.

Les rues désertes étaient éclairées de cette lueur blafarde du gaz en lutte contre le jour naissant. Le seul bruit qui frappât l'oreille, était le cri enroué des coqs commençant leur dialogue matinal avec l'aurore.

On pensera qu'un voyageur dans cette situation est médiocrement disposé pour jouir. On se trompe. Un rien suffit à cette heure

mélancolique pour distraire celui qui a fait résolument le sacrifice de son oreiller.

Un passereau était perché sur une girouette, la girouette tournait, le passereau caquetait. Cela m'amusa bien un bon quart d'heure. Le solitaire quitta son poste, quand j'émietai pour lui quelques bribes de pain demeurées dans ma poche. Cela sert à quelque chose d'être matinal : on joue le rôle de providence. Ce charme épuisé, le nom des rues, les numéros des maisons, les enseignes des marchands me causèrent de vives délices. Je devais venir à Leipzig pour connaître tout ce qu'il y a de philosophie dans une enseigne. J'arrivai devant la porte d'une école. Un cadran solaire s'y dessinait. La verve des écoliers s'était exercée sur son sujet. Plus de vingt inscriptions en vers latins ou allemands se lisaient alentour ; j'ai recueilli dans le nombre un distique qui adresse au soleil un reproche assez raisonnable :

Soleil, peux-tu marquer de la même façon

L'aimable temps des jeux et celui des leçons ?

Une statue sur une place fut la première

figure humaine que je rencontrai. C'est la statue d'un médecin. Un théâtre lui fait face. N'aurait-on pu trouver un voisinage plus heureux? Exposer un médecin qu'on honore aux quolibets de la comédie, nous ne ferions pas cela en France. Les Allemands, il est vrai, n'ont pas écrit *le Malade imaginaire*. Le personnage de la statue est Hahnemann, le fondateur de la médecine homœopathique. Est-il enfant de Leipzig? ou compte-t-il seulement dans cette ville de nombreux adeptes? N'importe, j'en sais assez pour souhaiter de ne pas tomber malade à Leipzig.

Cependant la ville commençait à s'éveiller. Les magasins s'ouvraient; les boutiquiers et les commères se saluaient sur le seuil des portes; les premiers propos du matin circulaient; les fenêtres se garnissaient de curieux aux traits bouffis, aux crins ébouriffés. De toutes parts débouchaient les voitures des jardiniers, les ânes des laitières, les bidets des fermiers.

J'appelai le premier *stiefelfüchs* qui se pré-

sent. On nomme ainsi une variété de mercenaires qui ne croît que dans les villes d'université. Ce sont de pauvres diables dont le métier est de faire le ménage des étudiants, de cirer leurs bottes, de porter leurs messages, de les éveiller chaque matin pour l'heure du cours. Ils forment une petite corporation, qui se partagent entre eux toute la clientèle universitaire. Leur besogne est bientôt faite, et le même individu peut servir deux maîtres. Le salaire est en proportion de la peine, et donne à peine de quoi vivre. Mais quoi ! le stiefelfüchs est philosophe ; il vit de fromage et de pain dans l'intervalle des bons morceaux qu'il attrape aux galas des étudiants, alimente sa pipe des reliefs de celles de ses maîtres, hérite de leur défroque, et procure aux habits rapiécés, aux bottes éculées, aux casquettes délabrées, une longévité inespérée ; enfin, quoique capable de tout pour un verre de vin du Rhin, il soutient héroïquement, contre l'évidence et l'inclination, la supériorité hygiénique de l'eau sur la bière, et de la bière sur tous les vins du monde.

Quelques - uns nourrissent une ambition :

c'est de pénétrer dans la salle des cours dont ils gardent la porte, et de monter au grade d'huissiers et d'appariteurs. On en voit deux ou trois par siècle devenir étudiants à leur tour, puis docteurs, à force de veilles. Mais le plus grand nombre, une fois sa besogne du matin achevée, bâille au soleil, le long des murs, sur les degrés du palais universitaire ou de la bibliothèque, auprès du coffre de bois blanc qui renferme les outils de leur industrie.

Mon stiefelfüchs, mis en disponibilité, et, je le crains aussi, mis à la diète par les vacances, était un jeune garçon qui me plut par son air doux, sa mine ouverte, son bon langage. Cette dernière distinction est générale en Saxe. La Saxe est le lieu d'Allemagne où l'on parle avec le plus d'élégance et de pureté; d'où ce proverbe : *Parler allemand comme un franc Saxon*. Ces peuples ont dans l'accent je ne sais quoi d'harmonieux et d'adouci qui transforme leur rude idiome. La même poésie, récitée à Vienne ou bien à Dresde, change complètement de caractère. Là-bas, c'est un

hennissement confus, « un hurler de chien, » comme disait un Provençal; ici c'est un idiome ferme, viril et cadencé, mais d'une autre manière que l'italien. Quiconque n'a pas séjourné en Saxe, et ne connaît que l'allemand des bords du Rhin, d'Autriche et de Bavière, ignore la douceur dont cette langue peut s'embellir.

La conversation de mon guide se faisait comprendre à moi sans effort. J'y trouvai tant de plaisir et de commodité, que je l'attachai toute la journée à ma personne. C'est un luxe qui me coûta un demi-thaler, plus une douzaine de cigares; moyennant quoi, mon conducteur aurait traversé le feu pour moi.

J'appris de lui que le bénéfice de ses journées s'élevait à un franc environ. Plus d'un parmi les étudiants qu'il sert sont aussi pauvres que lui. La moitié de ses bénéfices servait à sa nourriture; le reste, à son habillement, à son logement, à son tabac. Son logement était une soupente qu'il partageait avec trois autres de ses confrères. Son habillement se composait de pièces hétéroclites et de morceaux que rien n'avait préparés à se trouver d'accord. Son

tabac..., j'aime mieux n'en révéler ni l'origine ni l'usage.

Eh bien, ce garçon sans feu ni lieu, sans sou ni maille, se croyait riche et était heureux. Son père, me dit-il, un bon paysan des environs de Meissen, lui laisserait un petit bien avec lequel il épouserait une cousine à lui, du nom de Gretchen, qu'il croyait reconnaître dans ce vers d'une romance :

Blonde avec des yeux bleus, et la main si petite !

« Mais pourquoi, lui dis-je, n'êtes-vous pas resté auprès de votre père, pour cultiver vos champs et vivre de leur rapport ?

— Je ne me sentais, répondit-il, aucun goût pour l'agriculture.

— Bah ! je croyais les Allemands laboureurs et bergers dès le berceau. Vos poètes le disent.

— A moi, l'instinct et l'inclination m'ont dit le contraire. Je n'avais guère plus de dix ans, j'étais las de voir la queue des vaches et d'être battu parce que je les gardais mal. Mon père s'était remarié, et sa nouvelle femme ne me rendait pas agréable le séjour de la maison. Une troupe de comédiens ambulants

passa par notre village. Je me glissai, je ne sais trop comment, à leur spectacle. Ce fut pour moi une trop grande tentation. Je savais lire et écrire, tout le monde sait lire et écrire chez nous. Je me crus fait pour débiter des vers, chanter des couplets, jouer la comédie. Troquer mes vilains habits contre un manteau de velours et des paillettes d'or, quel rêve ! Ce beau rêve me fit faire une très-vilaine chose. Un soir, j'embrassai mon père sans rien dire ; le cœur me battait bien fort, et je tremblais qu'il ne lût mon projet dans mes yeux ; il n'en fut rien. J'allai me coucher, mais je ne dormis guère. Ma chambre était dans un coin de l'étable, séparé des vaches par un petit mur de paille. Je n'avais qu'une porte à ouvrir pour être dehors. Le lendemain, au petit jour, je l'ouvris et me mis à courir de toutes mes forces vers la grand'route.

— Quoi ! sans regret ? sans hésitation ?

— Oh si ! j'avais assez froidement jusqu'alors envisagé ma résolution. Mais, au moment de l'exécuter, le cœur me gonfla, et je fondis en larmes. Je partis pourtant, parce que c'était comme plus fort que moi. Je marchai

pendant deux bonnes lieues dans la direction que devaient suivre les comédiens. Me croyant assez loin, je m'assis dans un fossé pour les attendre. Le sommeil me gagna, et je m'endormis. Maudit sommeil ! quand je me réveillai, il était plus de midi, la troupe avait dû passer ; je mourais de faim ; je ne savais que faire. Un bruit de chariots et de voix se fit entendre. Je me cachai, tant j'avais honte de moi. Les chariots s'approchèrent. O surprise ! c'étaient mes comédiens. Je ne sais quel accident avait retardé leur départ. Me lever, venir à eux, demander le chef, lui faire ma petite harangue, cela fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour avaler une bouffée. Les piétons s'étaient arrêtés, les comédiennes passaient la tête hors du chariot : je devais avoir une mine singulière, car tout le monde riait. On me fit répéter mon discours, auquel le chef de la bande ne répondit que ces trois petits mots :

« — Et monsieur votre papa ? »

« Je rougis, je pâlis, je balbutiai, et finalement je me mis à pleurer comme un imbécile.

« Un colporteur passait, sa balle sur le dos. Je le connaissais, parce qu'il avait plus d'une fois séjourné dans notre village, les jours de foire. Je courus à lui comme à un libérateur. Cela décida les comédiens; ils lui contèrent tout, et le chargèrent de me remettre aux miens. Nous n'arrivâmes que le soir, parce que le colporteur fit, chemin faisant, quelques pointes vers les villages voisins. Je trouvai mon père très-inquiet, mais aussi fort en colère; j'avais laissé la porte de l'étable ouverte, une des vaches s'était égarée, et l'autre avait fait ravage dans le champ du voisin. Son inquiétude calmée laissa toute la place à sa colère, et je passai un fort méchant quart d'heure. Ma belle-mère n'avait pour moi qu'une affection modérée. Elle décida qu'on m'éloignerait du toit domestique. J'avais un oncle marchand à Meissen.

— Le père de Gretchen ?

— Justement. Qui vous l'a fait deviner ?

— Votre ton.

— Extraordinaire ! On m'y plaça ; j'y servis cinq ans, et j'y devins...

— Amoureux de Gretchen, ajoutai-je, pour

l'aider à finir une phrase qui lui restait au gosier. Mais vos idées de théâtre ?

— J'y renonçai pour plaire à Gretchen, qui n'aurait pas voulu d'un acteur. Cela me coûta beaucoup. Le père de Gretchen mourut ; sa fille se retira avec une tante dans les environs de Leipzig ; je les suivis, et j'ai pris, pour vivre, le métier que vous voyez. Il me plaît. Les étudiants me connaissent et ne me laissent pas chômer. J'aime à les servir dans leurs festins, et à les entendre déclamer et chanter en prenant du punch. Quelquefois je fais chorus avec eux. On n'est pas fier chez nous. Quand j'aurai cent thalers d'économie, j'épouserai Gretchen. Mais cela demandera bien encore huit à dix ans.

— Et vous n'avez pas peur ?

— De quoi ?

— Que Gretchen...

— Eh bien !...

— Ne trouve le temps un peu long, et n'en épouse un autre. »

Mon homme me regarda avec de grands yeux étonnés.

« Nous sommes fiancés, me dit-il, j'ai sa



EGLISE SAINT-NICOLAS A LEIPZIG.

parole, elle a la mienne : que^s voulez-vous que je craigne ?

— Pour le coup, me dis-je, voilà le pays de l'âge d'or ; il ne tient qu'à moi de me croire à dix mille lieues de France ! »

Revenons à Leipzig.

Leipzig, au point de vue de l'habitation, est une belle ville, mais ce n'est pas une ville curieuse. Une vieille forteresse, où de grandes lunettes sont braquées vers le ciel en guise de canons (elle sert d'observatoire), quelques églises d'un médiocre intérêt, si j'excepte le joli édifice dédié à saint Nicolas, une ou deux tours plus ou moins antiques, voilà ce qu'elle offre de plus rare. Une seule place, celle du Marché, garde quelques vestiges de l'ancien temps, et rappelle le Leipzig du xvii^e siècle. Les plus vieilles maisons de la ville s'y sont donné rendez-vous. L'hôtel de ville, avec son beffroi sculpté, en occupe une face ; des logis renaissance, des tourelles, des pignons pointus, des toits en escalier forment le reste du carré. Des revendeuses de légumes et de fruits

ont leurs échoppes dans le milieu, et leurs denrées amoncelées en pyramides étincellent au soleil du matin.

L'université occupe un palais baptisé du nom d'*Augusteum*, en mémoire d'un roi de Saxe. Il loge huit cents étudiants, cent vingt professeurs, d'admirables collections, un musée de peinture, et une bibliothèque de cent cinquante mille volumes. En parcourant, sous la protection de mon guide, ces belles salles et cette somptueuse demeure, je rougissais de dépit au souvenir de notre vieille Sorbonne. Que pensent de nous les Allemands qui viennent suivre nos cours ? Que disent-ils de ces lieux, moitié caves et moitié greniers, où s'étouffent depuis deux siècles tant de générations de maîtres et de disciples ? L'étudiant de la plus mince université d'outre-Rhin voit avec surprise et mépris ces plafonds enfumés, ces recoins obscurs, ces murs sordides qui ne dépareraient pas un corps de garde. Nous donnons vingt-deux millions pour bâtir une salle d'Opéra ; c'est à merveille. Il faut de la musique et de la danse dans une ville comme Paris. Mais qui se plaindrait que

Paris eût une Sorbonne digne d'un peuple dont l'ambition est de marcher à la tête des nations savantes et cultivées?

La beauté de Leipzig lui vient surtout de ses promenades. Peu de villes sont mieux partagées sous ce rapport. Des jardins publics, boulevards, avenues, esplanades, la sillonnent dans tous les sens. Le tilleul y domine. Cet arbre hygiénique formait jadis une forêt, et c'est de là que vient, selon quelques savants, le nom slave de *Leipzig*¹. La plus belle promenade est le *Rosenthal*, en français le *Val-aux-Roses*, nom perfide, qu'aucun rosier ne justifie. La foule élégante le fréquente pendant la semaine. C'est le dimanche qu'il y faut aller pour avoir un tableau de la vie allemande. Des guinguettes s'établissent dans tous les coins, des tables et des verres sous chaque arbre; de partout s'élève un bruit confus de fritures en révolte et de marmites en danger. Il s'agit, pour trois ou quatre douzaines de marmitons, de rassasier et de désaltérer plu-

¹ *Lipzk*, en langue slave, *tilleul*.

sieurs milliers de bouches affamées, qui se succèdent jusqu'au coucher du soleil. Ce jour-là, on met la nappe jusque dans les arbres. J'ai vu une famille établie fort à son aise dans les branches d'un châtaignier séculaire, qui lui servait de salle à manger. Les viandes lui parvenaient au moyen de perches et de ficelles. Mais il ne faisait pas bon au pied de l'arbre. Un autre portait un pavillon à deux étages; tout un pensionnat de petites filles en robes blanches penchaient leurs têtes à travers les feuilles. On eût dit un cerisier magique, portant à la fois fleurs et fruits. « En Saxe, dit un proverbe, les belles filles croissent aux arbres. » *In Sachsen, die schöne Maedchen auf die Baume wachsen.*

On dit que Leibniz fréquentait ces ombrages, et qu'ils furent témoins de ses immortelles méditations. J'aime à croire qu'ils étaient alors plus silencieux. J'ai vu le portrait de ce philosophe charbonné avec verve sur les murs d'une guinguette. A côté, un hymne au vin du Rhin. Voilà comment se pratique la philosophie au Rosenthal. On ne l'entend pas autrement dans tout Leipzig.

C'est une ville sensuelle, onctueuse et gourmande ; l'on y aime la vie grasse, la bonne chère, le régal. Je fus étonné, en lisant ses petits journaux, d'y voir tant de place accordée aux traiteurs et aux maîtres d'hôtel. Voici les nouvelles qui les remplissent :

« Bonnes saucisses au *Cheval-Blanc*.

« Lard frais à l'*Épée-de-Bois*.

« Admirable venaison au *Lion-d'Or*.

« Ce soir, au *Chapeau-Rouge*, saumon frais et carpe du Rhin. »

On dit que Schiller composa à Leipzig son ode *A la Joie*. Le lieu était bien choisi. N'y voit-on pas une liesse éternelle ?

Nulle part aussi l'on ne voit tant de ces établissements, chers aux ivrognes, qu'on appelle *Caves*. Les caves, sauf exception, sont d'affreux bouges, justifiant trop bien leur nom. Un escalier tortueux, glissant, usé par des pieds boueux et avinés, conduit sous une voûte basse, que l'alcool et le tabac remplissent de leurs âcres vapeurs. C'est là que le buveur d'absinthe va cuver sa lourde ivresse et traîner son imbécillité prématurée. Les brasseries sont un lieu de pénitence à côté.

Il y a à Leipzig une cave particulièrement fameuse, celle d'Auerbach. Faust y venait boire, dit-on, avec Méphistophélès, du temps que tous deux fréquentaient l'université. Ils y firent des tours de sorcellerie que le drame de Goethe a rendus célèbres. Ils sont encore représentés sur les murs par des pinceaux anonymes. Je recommande ces peintures à Gustave Doré pour une illustration de *Faust*. Je transcrirai pour le lecteur les vers de Goethe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je boirais bien un coup en l'honneur de la liberté, si vos vins étaient un peu meilleurs... Si je ne craignais d'offenser l'aubergiste, j'offrirais à nos dignes convives quelque chose de mieux, tiré de notre cave.

SIEBEL.

Faites toujours, je prends tout sur moi.

FROSCH.

Versez - nous un bon verre, et nous chanterons vos louanges... Mais ne donnez pas de trop petits échantillons; car s'il faut que je déguste, j'en demande à plein gosier...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Procurez - moi un foret.

BRANDER.

Qu'en ferez-vous? vous n'avez pas vos tonneaux devant la porte.

ALTMAYER.

Là, derrière, l'aubergiste a laissé un panier d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS à *Frosch*, et prenant le foret.

Parlez, maintenant. Que désirez-vous goûter?

FROSCH.

Comment l'entendez-vous? En avez-vous de tant d'espèces?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Chacun est libre de choisir.

ALTMAYER à *Frosch*.

Ah! ah! tu commences à te lécher les lèvres!

FROSCH.

Bon! s'il me faut choisir, je veux du vin du Rhin. C'est de la patrie que nous viennent les meilleurs dons.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *perçant un trou au bord de la table*.

Procurez-nous un peu de cire, pour en faire des bouchons.

ALTMAYER.

Ah! ce sont des tours d'escamoteurs!

MÉPHISTOPHÉLÈS à *Brander*.

Et vous?

BRANDER.

Je veux du vin de Champagne, et qu'il soit bien mousseux. (*Méphistophélès perce. Dans l'intervalle, un autre a fait des bouchons de cire et il bouche les trous.*) On ne peut toujours éviter l'étranger : les bonnes choses sont souvent si loin! Un véritable Allemand ne peut souffrir les Français, mais il boit volontiers leurs vins.

SIEBEL à *Méphistophélès* qui s'approche de lui.

Je dois avouer que je n'aime pas l'aigre : donnez-moi un verre de vin doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *perçant un trou.*

Le tockay va couler pour vous.

ALTMAYER.

Voyons, Monsieur, regardez-moi en face : je le vois bien, vous vous moquez de nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! avec de si nobles hôtes, ce serait un peu trop risquer. Vite ! parlez sans façon. Quel vin y a-t-il pour votre service ?

ALTMAYER.

N'importe lequel ! Mais pas tant de questions.

MÉPHISTOPHÉLÈS *chante avec des gestes bizarres.*

La vigne porte des raisins ,

Le bouc porte des cornes.

Le vin est liquide , le sarment est bois.

La table de bois peut donner du vin.

Un regard profond dans la nature !...

Voici un prodige, croyez seulement !

Et maintenant débouchez et jouissez.

TOUS, *au moment où ils tirent les bouchons de cire et voient couler dans leurs verres le vin demandé.*

Oh ! la belle fontaine qui coule pour nous !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais gardez-vous d'en laisser perdre ! (*Ils boivent et*

chantent.) Nos gens sont partis! voyez comme ils s'en donnent...

SIEBEL. (*Il boit sans précaution, le vin coule à terre et se change en flamme.*)

Au secours! au feu! au secours! l'enfer me brûle!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *parlant à la flamme.*

Calme-toi, mon élément chéri! (*A Siebel.*) Pour cette fois ce n'était qu'une goutte du purgatoire.

SIEBEL.

Qu'est cela? attendez! vous le paierez cher! Il paraît que vous ne nous connaissez pas.

FROSCH.

Venez-y une seconde fois.

ALTMAYER.

Je suis d'avis qu'on l'éconduise doucement.

SIEBEL.

Comment, Monsieur? vous auriez l'audace de faire ici vos jongleries?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Silence, vieux sac à vin!

SIEBEL.

Manche à balai! tu te permets encore des grossièretés!

BRANDER.

Attendez, les coups vont pleuvoir.

ALTMAYER *tire un bouchon de cire. Le feu jaillit*

sur lui.

Je brûle! je brûle!

SIEBEL.

Au sorcier ! au sorcier ! sus ! sus ! hors la loi le drôle !
*(Ils tirent leurs couteaux , et courent sur Méphisto-
 phélès.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS, *faisant une invocation.*

Image et parole trompeuse
 Change les sens et les lieux :
 Soyez ici et là-bas.

(Ils s'arrêtent surpris et se regardent les uns les autres.)

ALTMAYER.

Où suis-je ? Quel beau pays !

FROSCH.

Des coteaux et des vignes ! y vois-je clair ?

SIEBEL.

Et des grappes plein la main.

BRANDER.

Ici, sous ce vert feuillage, voyez quels ceps ! voyez
 quelle grappe ! *(Il prend Siebel par le nez. Les compa-
 gnons se prennent de même les uns les autres, et lèvent
 leurs couteaux.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS, *comme plus haut.*

Erreur, détache le bandeau de leurs yeux ! Et vous, ap-
 prenez comme le diable se joue ! *(Il disparaît avec Faust.)*
Les compagnons lâchent prise.)

SIEBEL.

Qu'y a-t-il ?

ALTMAYER.

Quoi ?

FROSCH.

C'était ton nez.

BRANDER.

Et j'ai le tien dans la main.

ALTMAYER.

J'ai reçu un coup qui m'a couru par tous les membres.
Vite, une chaise. Je tombe en faiblesse.

SIEBEL.

Où est le drôle ? Si je le trouve, il ne sortira pas vivant
de mes mains.

ALTMAYER.

Je l'ai vu sortir par la porte de la cave. Je l'ai vu courir
à cheval sur un tonneau... J'ai les pieds lourds comme du
plomb. (*Se tournant vers la table.*) Tonnerre ! le vin cou-
lerait-il encore ?

SIEBEL.

Tout n'était que tromperie, mensonge, apparence.

FROSCH.

Il me semblait cependant que je buvais du vin.

BRANDER.

Mais qu'était-ce que ces grappes de raisin ?

ALTMAYER.

Qu'on me dise, à présent, qu'il ne faut pas croire aux
miracles ¹.

¹ *Faust*, 1^{re} partie.

Leipzig compte au rang des huit ou dix grandes cités commerçantes de l'Allemagne. Ses foires, d'antique origine (leur fondation remonte aux empereurs saxons), attirent annuellement vingt mille étrangers, et l'on y fait pour deux à trois cents millions d'affaires. C'est alors qu'il faut voir Leipzig : c'est, en miniature, l'agitation de Londres et de Paris. La ville, trop petite pour ses hôtes, ressemble à une ruche trop pleine. Une spéculation effrénée s'engage sur les logements. Les petits propriétaires montent dans leurs greniers, et cèdent leurs maisons à ceux que les hôtels n'ont pu contenir. Toutes les fenêtres portent cette pancarte, tracée en grosses lettres : *Zimmer zu vermietthen*, chambre à louer. On dresse des lits dans les couloirs, sur les escaliers ; une cave n'est pas un gîte à dédaigner. N'a pas qui veut une armoire pour chambre à coucher.

Au mois d'août 1863, un congrès d'une nouvelle espèce avait attiré à Leipzig une affluence aussi considérable que les plus grandes foires. Il s'agissait d'un congrès de gymnastique. Les Allemands veulent remettre en honneur les exercices d'agilité, et ils ont raison.

quoique ni leur nature ni leur régime ne les y disposent.

Les gymnastes présents s'étaient divisés par sections, selon l'aptitude. Il y avait les sauteurs, les grimpeurs, les lutteurs, les porteurs. Mais les honneurs de la fête furent pour le régiment des « gros ventres ». On surnommait ainsi une section composée des plus corpulents du congrès. Il fallait peser quatre-vingt - dix kilogrammes au moins pour y entrer. Le chef de la bande fut nommé au concours, c'est-à-dire au poids, et le titre échut à un bailli nommé Schmidt, du poids de cent trente - deux kilogrammes. Pendant toute la durée des fêtes, les gros ventres marchèrent ensemble, dans les rues trop étroites, sous une bannière rouge, noir et or, autour de leur chef, plus fier que le bœuf gras.

L'exercice le plus fabuleux était réservé pour la fin. Quarante gymnastes, renfermés dans un bâtiment de bois auquel le feu serait mis, devaient se sauver des flammes au moyen de la corde lisse et de la corde à nœuds. La foule accourut à un spectacle qui promettait de tourner en tragédie. Son attente fut trom-

pée ; l'incendie était un feu de Bengale. Tout se passa comme à l'Opéra. On murmura, puis on applaudit : l'Allemand est une si bonne pâte, et il lui en coûte tant de se mettre en colère !

La plus forte branche du commerce de Leipzig est la librairie. L'Allemagne est le pays du monde où l'on imprime le plus de livres¹. Leipzig est le quartier général des libraires et des imprimeurs. Il s'expédie de cette ville dans tous les pays du monde cent vingt mille quintaux de papier imprimé, pour une valeur de vingt-deux millions de francs. Un voyageur, il y a cent ans, évaluait ce même commerce seulement à un million sept cent cinquante-un mille francs. Il a donc plus que décuplé.

J'emprunte à M. Marmier d'intéressants détails sur la façon d'opérer des libraires allemands :

Pour faciliter la vente et la propagation des livres qui se

¹ Année 1861. — Allemagne, 14,000 volumes imprimés.

France, 11,000 id.

Angleterre, 4,000 id.

publient chaque année en tant de lieux différents, il a fallu nécessairement en venir à les rassembler dans un même entrepôt.

Longtemps Francfort-sur-le-Mein eut le privilège de cet entrepôt. Les rigueurs de la censure en entravèrent le libre développement. Leipzig le lui a enlevé.

Leipzig est à présent le grand réservoir où s'épanche le fleuve des publications allemandes, pour se répandre de là, par petits filets, de côtés et d'autres. Ce procédé de transmission est bien simple.

Il existe en Allemagne environ deux mille éditeurs, qui sont représentés, à Leipzig, par quatre-vingts maisons de commission ¹. Chacun d'eux expédie à son commissionnaire un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage qu'il vient de publier. Or je suppose qu'un libraire du Rhin veuille avoir un livre édité à Greiswald; il ne le demandera pas dans cette ville lointaine, il s'adressera à son commissionnaire de Leipzig, qui, s'il n'est lui-même le dépositaire de cet ouvrage, le fera prendre chez le commissionnaire de Greiswald, et l'enverra à peu de frais à son mandataire dans le ballot qu'il lui expédie à des époques régulières.

De Leipzig, tous les ouvrages nouveaux sont, par le même procédé, envoyés en dépôt dans toute l'Allemagne.

La même ville, qui a fait tous ces envois, est encore celle

¹ Le *livre d'adresses* de la librairie allemande, pour 1862, compte deux mille huit cents maisons de librairie, dont mille sept cent cinquante-six ont à Leipzig des agents ou commissionnaires. Il faut, au moyen de ces chiffres, rectifier ceux de M. Marmier.

où l'on en règle les résultats. Les comptes se soldent une fois par an, à la foire de Pâques : de toutes les régions de l'Allemagne, un grand nombre de libraires se rendent à Leipzig pour cette époque solennelle. Souvent, alors, ils n'ont encore que de vagues indications sur le succès de leurs opérations. Ils savent seulement qu'ils ont répandu de côté et d'autre, comme une semence à travers champs, tant de milliers de volumes. Mais cette semence a-t-elle fructifié? Voilà la question. Les calculs pourtant sont bientôt faits. Les exemplaires vendus sont soldés à prix fixé; les autres, pourvu qu'ils ne soient ni coupés, ni maculés, sont rendus à l'éditeur. On les appelle des *Écrevisses* (*Krebse*), parce que, semblables aux écrevisses, ils rentrent à reculons dans leur premier gîte ¹.

L'histoire de Leipzig nous montre cette ville tantôt asservie, tantôt rançonnée, et toujours servant de proie et d'enjeu aux armées ennemies, durant les longues guerres de l'Allemagne. Pendant la seule guerre de Trente ans, Impériaux et Suédois l'assiégèrent tour à tour six fois, et quatre fois la main du vainqueur força ses coffres en même temps que ses murailles. En 1631, une sorte de miracle la préserva d'une complète destruction. Elle avait

¹ Marmier, *Voyage en Allemagne*, tome I.

fermé ses portes à Tilly, et, comme Magdebourg, pris parti pour les Suédois. On sait quel sort éprouva Magdebourg : Tilly noya cette ville dans le sang de ses habitants. Hommes et femmes y furent impitoyablement égorgés. Pareille fortune menaçait Leipzig. Forcée de se rendre après une courte résistance, elle ouvrit en tremblant ses murs. Tilly entra par le faubourg de Halle. Une seule maison était restée debout de ce côté, c'était celle d'un fossoyeur. Il en fait sa demeure. A la vue des ossements et des crânes qui tapissaient les murs, il change de couleur, il croit voir toutes les victimes qu'il a faites à Magdebourg, il leur demande grâce, sa main laisse échapper l'ordre de destruction. Leipzig, contre toute attente, éprouve un sort favorable ¹. Peu de jours après, sous les murs mêmes de la ville, Gustave-Adolphe et ses intrépides Suédois faisaient payer à Tilly toutes les barbaries commises dans cette guerre.

Les lieux qui virent triompher Gustave-

¹ Schiller, *Guerre de Trente ans*.

Adolphe assistèrent au désastre de nos armées en 1813.

Jamais capitaine ne fut réduit à de plus dures extrémités que Napoléon en 1813, sous les murs de Leipzig. Trois armées ennemies, dont le nombre seul était capable de l'écraser, tendaient à l'enfermer dans un cercle infranchissable. C'était, au nord, l'impétueux Blücher, si furieux dans la poursuite, que ses soldats l'avaient surnommé le maréchal *vorwaerts* (en avant!); au sud, Schwarzenberg, avec cent soixante mille Russes et Autrichiens; Bernadotte, à l'est. A l'ouest même, seul point qui nous fût ouvert, un lieutenant de Blücher, avec vingt-quatre mille hommes, tentait de nous couper nos communications sur Mayence, et de tendre la main, par un détour, à Schwarzenberg.

Napoléon, il est vrai, occupait une forte position. Maître de Leipzig, il pouvait, de ce lieu pris comme centre, fondre à son heure sur chaque point de la circonférence, écraser un de ses ennemis, se retourner contre l'autre, et, en répétant trois fois cette manœuvre, balayer les armées de la coalition. Mais, pour

faire réussir un tel plan, il fallait une vigueur et une précision que rien ne déconcertât, un bonheur qui ne se démentît pas. Il fallait surtout avoir devant soi des ennemis moins enivrés de patriotisme et de liberté. Armé de son puissant génie, habitué à ne compter pour rien le nombre, Napoléon méconnut et méprisa la force des passions nationales. Il vit des soldats à vaincre, c'était le génie même d'un peuple qui se soulevait contre lui. Que ne lui fut-il donné de pénétrer, invisible, dans les bivouacs ennemis ! Il aurait entendu ces chants de guerre, véritables *pæans* modernes, que répétait en chœur une jeunesse décidée à vaincre ou à mourir :

En avant ! toujours en avant ! Le Russe a prononcé ce généreux mot : En avant.

La Prusse entend avec ivresse, et répète d'une voix sonore : En avant !

Debout, Autriche, fais comme les autres : En avant !

Debout, antique Saxe, mets ta main dans la nôtre, et en avant !

Bavière, Hesse, debout ! Souabes, Franconiens, debout sur le Rhin ! en avant !

En avant ! Espagne, Angleterre, tendez la main à vos frères, en avant !

Le 16 octobre se livra une triple bataille. De trois points à la fois, une effroyable canonnade retentit; les maisons de Leipzig tremblaient sur leurs bases, et les habitants, consternés, s'enfermèrent dans les entrailles de la terre. Nous tuâmes quarante mille ennemis, mais nous perdîmes vingt-sept mille hommes. Nous restâmes, hormis sur un seul point, maîtres du champ de bataille. Mais l'ennemi ne fut nulle part écrasé, et cent mille Autrichiens ou Suédois s'avançaient pour réparer ses pertes.

Le 17 fut un jour triste et pluvieux. On le passa à s'observer. Napoléon visita, sous une pluie fine, le plus grand des trois champs de bataille. Cet homme, qui avait vu sans pâlir les effroyables carnages de Wagram et de Borodino, ne put, dit-on, contempler sans horreur l'entassement des morts dans la plaine de Leipzig. Une chose le frappa de pénibles

¹ Uhland, 1813.

pressentiments : les ennemis étaient tous tombés à leur poste, leurs cadavres pressaient les nôtres.

La retraite fut alors résolue; mais il la voulait héroïque, telle qu'elle fût menaçante pour l'ennemi, glorieuse pour l'empereur et son armée.

Le 18, le canon retentit de nouveau dans toutes les directions; deux mille bouches à feu ébranlaient les airs. Nos soldats se replièrent concentriquement sur Leipzig, faisant face à trois colonnes d'assaillants. Mais le soir du même jour, malgré des prodiges de valeur, Napoléon reconnut l'impossibilité de continuer cette marche à découvert. Il fallait se retirer en toute hâte, dans la nuit, et, tout vainqueur qu'on était, se soumettre au triste sort des armées vaincues. Le 18 au soir, les ordres furent donnés.

Alors commença dans Leipzig un défilé dont cette ville ne perdra jamais la mémoire. Rues, boulevards, avenues, jardins, se remplirent en un instant de fantassins, de cavaliers, de mourants, de blessés, de fourgons, de chevaux,

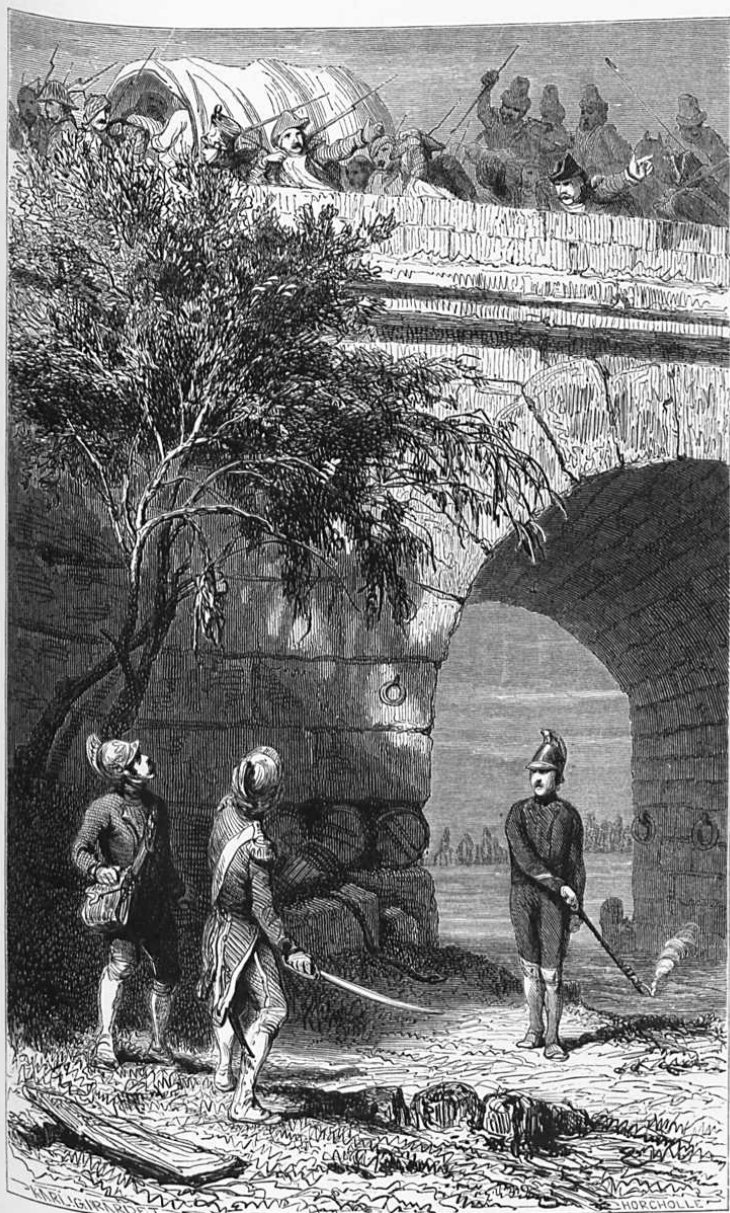
se hâtant, se heurtant, s'égarant. On revit une partie des misères qui avaient signalé la retraite de Russie.

Deux rivières, la Pleiss et l'Elster, se répandent, à l'ouest de Leipzig, en une multitude de canaux. Un pont les franchit à travers des plaines d'une demi-lieue de long. Toute l'armée devait passer par là, pour gagner Lindenau et se replier sur la Saal. Un effroyable encombrement d'hommes, de chevaux, d'armes et de caissons obstrua bientôt cet unique passage, et ce fut une longue confusion. Les rangs s'ouvraient pourtant sur le passage de Napoléon; mais sa garde, qui l'escortait, dut se frayer un passage à coups de baïonnette.

La retraite, quoique avec lenteur, s'opérait sans désastre, et il ne fallait plus que quelques heures pour que l'armée achevât son défilé, lorsqu'un coup imprévu vint nous accabler.

La première arche du pont de l'Elster avait été minée. Un sapeur, la mèche à la main, se tenait prêt à y mettre le feu dès que l'ennemi paraîtrait. Lauriston, Reynier, Macdonald, Poniatowski se défendaient en furieux

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



PONT SUR L'ELSTER A LEIPZIG (ÉPISODE DE 1813).

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



1914

aux portes de la ville, et contenaient l'ennemi pour laisser aux nôtres le temps de s'échapper. Une méprise fatale amena une terreur panique : on crut voir arriver les Prussiens. « Le feu ! mettez le feu ! » crièrent au sapeur mille voix épouvantées. Celui-ci obéit. Le pont sauta ; vingt mille des nôtres se trouvèrent prisonniers dans Leipzig, et rendirent leurs armes en présence, pour ainsi dire, de nos drapeaux, qui n'avaient pas disparu de l'autre rive. Reynier et Lauriston tentèrent vainement de s'échapper. Macdonald se jeta dans l'Elster et atteignit l'autre bord. Poniatowski, moins heureux, se noya misérablement sous les yeux de ses soldats, qui ne purent lui tendre la main. Il est le seul de tant de victimes à qui l'ennemi ait décerné les honneurs d'un monument funèbre. Son tombeau s'élève, non loin des lieux qui l'ont vu périr, dans un des beaux jardins de Leipzig. Est-il besoin d'ajouter que c'est un lieu de pèlerinage et de pieux souvenir pour les Français et pour les Polonais ? Pauvres Polonais ! « Jamais, me disait un habitant, on n'en vit à Leipzig si peu que cette année. » Je le crois aisément. Ils ont

autre chose à faire qu'à jeter des fleurs sur une tombe. N'ont-ils pas à mourir sur la tombe même de leur patrie ?

CHAPITRE IV

DRESDE

La ville et les habitants. — L'Elbe. — La terrasse de Brühl. —
Un ministre de l'ancien temps. — Un roi collectionneur. —
La galerie de peinture. — La vierge de Dresde. — Holbein,
Corrège, Véronèse, Rubens, Rembrandt, etc. — La Suisse
saxonne.

Si j'avais à choisir entre toutes les villes
d'Allemagne, c'est à Dresde que je planterais
ma tente. Nuremberg plaît aux amateurs de
moyen âge, Munich aux archéologues, Ham-
bourg aux marchands, Berlin aux troupiers;
Dresde sait plaire à tout le monde. Elle n'a
pas de caractère net et tranché; mais sa si-
tuation est admirable : un grand fleuve l'ar-

rose, des collines l'entourent, ses rues sont belles, ses monuments nombreux, et, si l'art n'en est pas irréprochable, on ne peut leur refuser la grandeur et l'opulence.

Sa population est la plus vive, la plus belle, la meilleure de l'Allemagne. La ville n'est pas sans ressemblance avec Bordeaux. De même les habitants ont, de nos méridionaux, l'entrain, l'animation, la verve, je ne sais quelle souplesse d'esprit et de corps que la nature n'a pas prodiguée aux Allemands. Cette race saxonne eut de beaux jours dans l'histoire. Qu'on songe au grand empereur qu'elle a donné : Othon le Grand est le Charlemagne de cette dynastie. Qu'on songe encore, dans un passé plus lointain, à l'indomptable Wittikind. Ces souvenirs font un peu rougir la Saxe moderne, et Schiller a eu raison de dire : « L'Elbe parcourt les libres vallées de la Saxe. Aujourd'hui comme autrefois les chênes croissent sur ses bords; mais il cherche avec inquiétude son Wittikind. »

Le vêtement et la parure des femmes, comme la structure des édifices, témoignent d'un sentiment très-vif de l'élégance, et d'une recherche

souvent heureuse. Le bon goût, les belles manières s'annoncent dans le maintien. On sent la présence d'une cour, les traditions d'une aristocratie. Cela seul donne à Dresde un grand lustre. Il faut du luxe aux capitales; les lois somptuaires ne sont pas faites pour elles. Laissez à leurs habitants le privilège des belles parures. Je me figure une Athénienne autrement qu'une Spartiate. Les Propylées, le Parthénon, me font rêver aux voiles de lin et aux robes de pourpre des belles vierges de l'Attique. Dresde dispute à Vienne (je ne nomme pas Berlin, et pour cause,) le prix de la grâce, le sceptre de la mode.

Ajoutez que cette ville contient la fleur de la population saxonne. Il n'y a pas de plus beau sang, de plus grands traits, de chevelures mieux dorées et plus abondantes, une démarche plus piquante ou plus distinguée. Les Dresdoises sont les Parisiennes de l'Allemagne. Même attrait, même coquetterie, mêmes charmes brillants et légers, mêmes vices aussi, à ce qu'on prétend. Le chapitre des mœurs n'est pas le plus édifiant de mon sujet; je n'ai ni le temps ni la volonté de l'approfondir.

Cette réserve faite (et elle est grave), il n'y a pas de meilleure population. Bons, faciles, complaisants, point rapaces, point défiants, ils accueillent à merveille l'étranger, n'en font ni une proie ni un jouet, jouissent de son plaisir et en sont glorieux. Voulez-vous les combler d'aise, et payer d'un mot leur hospitalité? appelez leur ville la Florence du Nord. Dresde a de quoi le justifier.

Elle a d'abord son beau fleuve, plus large, plus profond, aussi pittoresque que l'Arno. L'Elbe fait admirer, même après le Danube et le Rhin, la beauté de ses rives et la limpidité de ses eaux. Il divise la ville en deux parts d'inégale grandeur, et dessine entre elles un arc élégamment arrondi.

Un pont magnifique franchit le fleuve. C'est vraiment une grande chose qu'un beau pont; c'est une œuvre d'art, inférieure, j'en conviens, aux temples et aux théâtres, mais expressive à sa manière. N'exprime-t-elle pas avec puissance l'idéal de l'activité humaine triomphant de la nature et victorieuse des obstacles?

Le pont de Dresde est singulièrement animé.



PONT DE DRESDE



La ville et les faubourgs passent et repassent par cette voie unique; car je compte à peine un second pont ouvert beaucoup plus loin pour le railway et les piétons. L'ordre y est parfait. C'est le fruit d'une excellente mesure, pratiquée dans beaucoup de grandes villes d'Allemagne. Les passants sont tenus de prendre leur droite. Un des côtés appartient aux allants, l'autre aux venants; les cavaliers et les voitures occupent le milieu, et, de cette façon, un triple courant circule sans se confondre. Si vous voyez un promeneur enfreindre cette règle et heurter les passants, concluez hardiment que c'est un ivrogne ou un étranger. Les mendiants, les guides, les bouquetières, tous les parasites qui fourmillent dans une grande ville, ne s'y trompent pas : c'est dans ce lieu qu'ils viennent guetter leur proie.

Il y a plusieurs années, trois célèbres *pick-pockets*, venus de Londres à Leipzig pour exercer, en temps de foire, leur honnête industrie, eurent envie de visiter Dresde. Ce métier-là n'empêche pas, à ce qu'il paraît, d'aimer les beaux-arts. Avis fut donné à la police saxonne. Par malheur, on les manqua de quelques mi-

nutes à la gare, et nos hommes purent pénétrer dans la ville. « Courez au pont, dit le commissaire, et mettez la main sur quiconque marchera à contre-sens. » Sitôt dit, sitôt fait. On arrête quatre hommes, parmi lesquels nos malfaiteurs.

Puisque j'ai parlé de la police saxonne, je me déchargerai le cœur sur son compte. Qui croirait qu'elle est la plus tracassière et la plus exigeante de l'Allemagne? C'est elle qui livra à l'Autriche l'infortuné Ladislas Téléki, dont la perte prématurée fut un deuil pour la Hongrie. J'ai traversé la Hongrie en pleine agitation, effleuré la Gallicie, séjourné à Venise encore frémissante de la campagne d'Italie, et pas un gendarme ne m'a montré le bout de son chapeau à cornes. Sans le zèle innocent d'un commis de la douane à Salzbourg, mon passe-port revenait vierge de signatures. Je n'étais pas depuis vingt-quatre heures à Dresde, que j'avais dû me rendre à la police et répondre aux questions indiscretes d'un commis. « D'où venez-vous? Qui êtes-vous? Où allez-vous? Combien de jours à Dresde? » Après quoi, le même commis m'examina en

louchant, parapha mon passe-port, me délivra un permis de séjour, et me dit, avec son plus doux sourire : « C'est un thaler, Monsieur. » Un thaler pour voir ce singe ! quand je n'avais donné qu'un groschen à une petite mendicante belle comme les Amours, en échange d'un bouquet de fleurs !

Par une contradiction singulière, cette police soupçonneuse n'empêche pas le roi de se promener, la canne à la main, dans les rues de sa capitale. Je me sens tout près de l'aimer, ce bon vieux prince, tant il paraît inspirer de respect et d'affection à ses sujets. Je l'ai vu s'incliner en souriant vers un petit enfant qui criait : « Vive le roi ! » Ces baisers-là doivent faire de bons citoyens. Le roi s'appuyait sur un homme de haute taille. « Quel est donc, demandais-je, ce robuste officier de cavalerie ?

— Chut ! me répondit-on, c'est le roi de Prusse.

— D'où viennent-ils ?

— D'une promenade aux bords de l'Elbe.

— Où vont-ils ?

— Déjeuner.

— Bon appétit, Sire. Mais pourquoi Votre Majesté débonnaire a-t-elle une police si incommode? »

Aux bords de l'Elbe, tout près du pont, s'élève une terrasse spacieuse et ombragée, qui est le rendez-vous de la société élégante. On y fait de la musique qui est excellente, et des sorbets qui ne valent rien. Les Allemands sont grands musiciens, mais pitoyables confiseurs. Déjeuner et dîner avec de beaux arbres sur la tête et l'Elbe à ses pieds, n'est pas un plaisir vulgaire. J'y joignais la lecture des journaux. Les journaux allemands sont divertissants par leur naïveté, outre qu'un Français y trouve parfois des nouvelles inédites dans la presse de son pays. Les journaux illustrés ont aussi leur charme. Ils ont d'abord celui de se lire très-vite. Un coup de crayon en dit souvent plus qu'un long article. Les Allemands cultivent ce genre, et surtout la caricature, quoiqu'ils y soient peu propres; ils n'ont pas la main assez légère. La Bavière donne le jour à un petit journal qui lui sert de *Charivari*. J'en ai feuilleté, à

Dresde, toute la collection. Quel rôle, bon Dieu, l'on nous y fait jouer ! J'ai parfois accusé Cham et Daumier d'être un peu durs pour leurs Anglais ; ils n'en disent pas tout le mal qui se dit de nous par delà le Rhin. Voici pourtant un trait de justice. Sous ce titre, *Les deux manières de prendre le Rhin*, un dessin représente : d'un côté, Napoléon I^{er} franchissant le fleuve sous une grêle de mitraille ; de l'autre, Napoléon III qui passe tranquillement, un traité de commerce à la main. Il y a un grand sens dans cette estampe. Pour une malice qu'il méditait, le Bavarois a rencontré une belle et bonne vérité ; c'est pourquoi, tirant mon crayon, j'ai ajouté au bas de l'image, pour l'instruction des lecteurs saxons : *Vu et approuvé par un Français.*

La terrasse des bords de l'Elbe porte le nom de son fondateur, qui fut ce fameux comte de Brühl, ministre de l'électeur de Saxe, et l'un des plus funestes conseillers qui jamais aient assisté un prince. Le caprice du maître l'éleva d'un rang obscur à celui de favori, et le favori eut dans sa puissance tous les vices

d'un parvenu. De gueux qu'il était, devenu plus de dix fois millionnaire, il semblait rivaliser de luxe avec les princes asiatiques. Il avait à Dresde plusieurs palais et jardins; il en avait dans tous les lieux agréables de la Saxe. Peu de reines eurent une garde-robe aussi riche que la sienne. Il avait des vêtements pour chaque jour de l'année, et en changeait plusieurs fois le jour. Du temps de la décadence romaine, cet homme eût été empereur, ou affranchi de l'empereur. Un album contenait le dessin de toutes ses toilettes, et c'est sur ce livre que cet homme d'État se livrait, avec un valet de chambre, aux plus profondes méditations. Frédéric le Grand, maître de Dresde, eut la curiosité de visiter la garde-robe du comte de Brühl. Il y trouva cinq cent vingt-huit habillements complets, six cents paires de bottes, huit cents paires de souliers, quatre-vingts cannes, soixante épées, trois cent vingt-deux tabatières, plus de quinze cents perruques. « Que de perruques, dit plaisamment Frédéric, pour un homme dépourvu de tête! »

Le même luxe signalait sa table. Les plus rares primeurs lui étaient apportées par des

courriers d'État. Il mangeait dans l'or et l'argent. Parfois il lui prenait fantaisie, pour honorer ses convives, de faire jeter dans l'Elbe toute la vaisselle dont ils s'étaient servis. On a dit que des filets tendus d'avance sous le lit du fleuve recueillaient ces riches épaves; c'est une calomnie : Brühl n'était pas capable de cette prévoyance.

A sa mort, la vente de ses biens produisit d'énormes sommes. Sa bibliothèque seule comptait soixante mille volumes. Plusieurs familles s'enrichirent de ses dépouilles. C'étaient, à vrai dire, les dépouilles de la Saxe, épuisée d'honneur et d'argent par l'imbécille politique de ce ministre sans grandeur et sans génie.

Les malheurs de cette belle contrée dataient de l'électeur Frédéric-Auguste. Le jour où ce prince conçut l'ambition funeste de ceindre la couronne de Pologne, la Saxe fut sacrifiée à des intérêts qui lui étaient étrangers. Le meilleur de ses troupes et le plus clair de ses revenus prirent le chemin de la Vistule. Les guerres contre la Suède, la Russie, la Prusse, furent un gouffre où s'engloutit sa fortune.

L'élection de Frédéric-Auguste comme roi de Pologne lui coûte dix millions. Il en dépense le double pour son couronnement. Survient Charles XII, qui le détrône; il faut, après la mort de ce prince, racheter les suffrages, et payer de nouveau cette couronne si onéreuse, si stérile et si tendrement aimée. Il fallut aliéner de riches provinces, vendre des droits précieux. C'est dans ce temps que la Saxe perdit la navigation de l'Elbe inférieur.

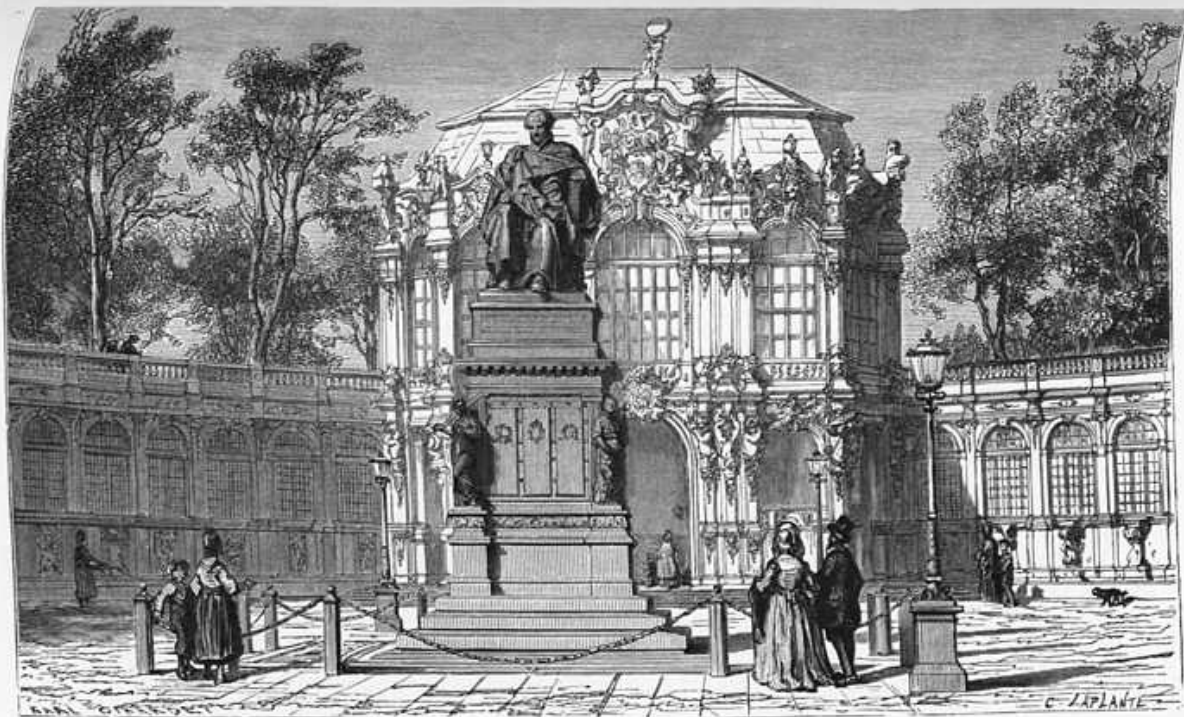
Joignez à cela des goûts ruineux, une prodigalité insensée, nulle mesure, aucune proportion entre ses désirs et les ressources de son État. L'amour des porcelaines rares était une de ses passions. On ne peut dire ce qu'il sema d'argent pour en acquérir. Ses agents allèrent jusqu'en Chine pour faire fabriquer, à Pékin et à Canton, des plats aux armes de Saxe et de Pologne. Il paya, contre leur poids en or, deux grands vases, qui n'ont de curieux que cette inscription en langue chinoise : « Ceux qui porteront cette porcelaine à l'étranger seront punis de mort. Le Fils de la lune, le céleste Empereur s'en réserve l'usage. » Il y avait en Saxe deux régiments de

dragons, l'élite de sa milice. Il y avait dans le palais du roi de Prusse, à Berlin, quatre énormes vases du Japon. Le roi de Prusse préférait à tout les beaux soldats : à tout, Frédéric-Auguste préférait la porcelaine du Japon. « Faisons un échange, » dirent les deux princes. Les quatre vases du Japon furent acheminés sur Dresde, où ils sont encore, et les deux régiments de dragons prirent la route de Berlin, où le peuple leur infligea le sobriquet de *régiments de porcelaine*.

Malgré tout cela, le nom d'Auguste est populaire à Dresde. Il faut convenir que certaines parties de grandeur se mêlaient à ses vices. Il fut généreux, chevaleresque, jusqu'à laisser s'échapper de ses mains Charles XII, son ennemi, venu dans Dresde pour le braver. « Vous verrez, dit le Suédois le lendemain de cette fanfaronnade, qu'il délibèrera aujourd'hui sur ce qu'il devait faire hier. » Surtout il aima et protégea les arts. Son opéra et sa chapelle furent un moment les premiers de l'Europe. Qu'était-ce, avant lui, que Dresde ? Un misérable amas de maisons en bois. Il la laissa de pierre et de marbre, comme la Rome d'Auguste. Il

méditait un palais gigantesque, supérieur au Louvre et à Versailles; la pénurie de ses finances, fruit de ses désastres et de ses folies, ne lui permit que d'élever le vestibule. C'est ce château, de forme bizarre, moitié original, moitié grotesque, qu'on nomme le *Zwinger*. La façade est d'un *rococo* sans pareil. Les lignes et les ornements sont enlacés avec une imagination infinie, presque déréglée. Il n'est pas besoin d'un goût sévère pour en condamner l'abus. Mais, en somme, excès me plaît mieux qu'indigence. Auguste y fit sculpter sa statue sous les traits d'Hercule. Ce dieu lui servait d'emblème habituel; il en avait la haute stature, les muscles d'athlète. Un fer à cheval se rompait entre ses doigts comme un chaume, et il soulevait des fardeaux qui eussent écrasé le plus robuste portefaix de son royaume.

Qu'un pareil homme, d'ivré de caprices et affamé d'argent, ait pratiqué l'alchimie et poursuivi cette grande chimère de la transmutation des métaux, c'est ce qui n'étonnera personne. Un aventurier nommé Boettiger, pharmacien de son état, et disciple en alchimie du



LE ZWINGER ET LA STATUE DE FRÉDÉRIC-AUGUSTE.



fameux Lascaris, exploita sa manie. Il en coûta plus d'un million au trésor, argent consumé par Boettiger, beaucoup moins en expériences qu'en luxe et en débauches. De temps à autre, il feignait de produire une parcelle d'or, et tenait en haleine la crédulité du roi. Celui-ci avait une foi si robuste dans l'aventurier, qu'il le faisait garder à vue, et finit même par l'envoyer dans le donjon de Kœnigstein, entre quatre murailles, de peur qu'il ne portât à l'étranger les secrets de son art. Un jour, Boettiger jeta dans son creuset quelques pinces d'une terre recueillie aux environs de Meissen. Mêlée à d'autres substances, cette terre se durcit et déposa parmi les cendres des fragments polis et jaspés : la porcelaine de Saxe était trouvée.

Rendons justice au frivole Frédéric-Auguste. Il comprit que là était la source d'or tant cherchée, et mit à l'exploiter une intelligente activité. Une manufacture établie à Meissen fit bientôt admirer à l'Europe la beauté de ses produits. Elle enrichit la Saxe d'une industrie nouvelle; elle y fit couler, on peut le dire, des flots d'or et d'argent.

Il existe à Dresde un joli édifice, connu sous le nom de *Palais japonais*. C'est là qu'est déposée la collection des porcelaines du roi Auguste. Il faudrait, pour en parler dignement, une passion et des connaissances que je n'ai pas. Je me bornerai à dire que soixante mille pièces étrusques, chinoises, japonaises, françaises, mexicaines même, y sont rangées dans le bel ordre d'une armée en bataille. La porcelaine de Saxe y tient aussi une belle place. J'aime ces vases un peu lourds dans leurs formes, trop ventrus, la plupart, comme les hommes du pays qui les fait, mais d'une pâte si fine, d'un coloris si agréable, embellis de peintures si naturelles! Ce dernier point m'enchanté. Je ne puis trop regarder ces scènes d'intérieur, ces petits tableaux de la vie domestique et de la vie des champs, ces bouquets de fleurs agrestes qui décorent le vieux Saxe. Est-ce une prévention? J'y trouve moins d'apprêt et de fadeur que dans les compositions du même genre sorties de notre manufacture de Sèvres. Les Allemands excelleront toujours dans l'idylle. Ils en ont le goût, la mesure, le génie. Une collection de vieux Saxe, à la

prendre d'un certain côté, donnerait l'histoire des mœurs du pays. Ces buveurs attablés sous les arbres, cette ménagère qui prépare le repas des moissonneurs, ces enfants qui jouent dans les herbes, ces fillettes qui dansent aux bras des garçons, tous ces personnages sont pris sur nature. Ils ont quitté les campagnes, où je les ai vus cent fois. Au contraire, ces marquis et ces grandes dames sont roides et bouffis ; ces courtisans manquent de grâce ; ces Amours n'ont rien de railleur, rien d'ailé. L'art français prend ici sa revanche. Il n'y a que lui pour peindre une cour de coquettes et de galants en taffetas rose et en bleu tendre.

Je ne dirai que trois mots d'une autre collection, celle des joyaux et des ivoires. Elle est renfermée dans un lieu appelé, je ne sais trop pourquoi, *le Souterrain vert*. On se rappelle le trésor d'Aix-la-Chapelle : mettez qu'il ne renferme, au prix de celui-ci, que toiles d'araignées. Vous vous croiriez à la cour du Grand Mogol, ou dans la caverne magique d'Aladin. Une averse de diamants, une grêle de perles, un déluge de pierres précieuses,

de toutes les tailles, de toutes les couleurs, a dû tomber un jour dans ce lieu. J'en remplirais volontiers mes poches, comme j'ai lu que faisait l'homme à la *lampe merveilleuse*. Mais un *avis* placardé sur les murs m'annonce avec bonhomie que cela est défendu. Les grilles et les barreaux m'en disent autant. Enfin deux ou trois gardiens ne me quittent pas de l'œil. C'est plus qu'il n'en faut pour rendre honnête homme. On dit qu'il y a là de quoi payer la dette du royaume de Saxe. Qu'est-ce donc qu'on attend pour liquider? Car enfin toute cette richesse est éblouissante, mais stérile. Vendez-la. Il y a de par le monde d'assez grosses vanités pour envier et payer tout cela. J'excepterais les vrais objets d'art, tels que les pierres gravées, les ivoires sculptés, deux ou trois reliefs de Michel-Ange, et les admirables émaux de Dollinger, le Petitot de l'Allemagne; je mettrais le reste aux enchères. Il y aurait de quoi donner, pour plus de vingt ans, la poule au pot que Henri IV souhaitait à ses paysans.

Me voici dans la galerie de peinture, et j'en

suis bien aise. Toutes ces pierreries éblouissent, et finissent par donner de méchantes pensées de luxe et d'avarice qu'il n'est pas bon de nourrir. L'impression que font les beaux-arts est plus saine, plus raisonnée, plus pure.

Le musée de Dresde occupe une belle galerie, récemment construite pour cet usage. Elle est sur le plan de celle de Munich : de grandes salles pour les tableaux qui demandent à être vus de loin, des cabinets pour les petites toiles, tout cela éclairé par une belle lumière artistement distribuée. Comment, quand on a terminé le Louvre, n'a-t-on pas songé à y faire un nouveau logement pour notre musée ? Notre interminable galerie cause toujours au visiteur cette espèce de fatigue et d'ennui que donne la lecture d'un in-folio sans alinéas ni chapitres.

Je n'ai pas la prétention d'énumérer ce que j'ai vu à Dresde d'œuvres admirables des grands maîtres. On ne refait pas avec des syllabes ce que Véronèse et Titien ont fait avec leur pinceau. Fidèle à ma coutume d'ouvrir mes tablettes et de confier mes impressions

aux lecteurs, je vais transcrire, sans presque y rien changer, quelques notes glanées au hasard.

La *Madeleine au désert*, de Corrège, est une petite toile de quelques pouces de large, un bijou, une perle au dire des connaisseurs. Les électeurs de Saxe la portaient toujours avec eux dans leurs voyages, enfermée dans un cadre d'argent. Tout en est exquis, à condition, toutefois, d'oublier le sujet. Cette superbe créature, étendue dans un beau site, la tête penchée sur un livre qu'elle presse de son sein, les épaules inondées de sa magnifique chevelure, est-ce une pécheresse repentante? J'ai peur du contraire. Elle a trop de grâce et de langueur, elle s'abandonne avec une trop voluptueuse indolence au charme de sa lecture. Ni méditation, ni prière. Elle rêve. A quoi? C'est son secret. Mais trois fois heureux celui qui occupe son esprit.

Michel-Ange Caravage a fait *les Joueurs*. C'est une sombre peinture, presque du mélodrame. Deux soudards du xvii^e siècle jouent aux cartes. Gens de mauvaise mine, sentant le vin et la taverne. Un troisième camarade

assiste à la partie. Ah! le vilain sire! Son grand manteau cache sûrement un traître. Son œil plonge dans le jeu du plus jeune, et de ses doigts il fait signe à l'autre. Il y a sur la table de l'or qui pourrait bien changer de place. Nos gens ont rapière au côté : le sang coulera avant la fin de la partie.

Un joli tableau repose du précédent, c'est la *Danse des Amours*. Sujet banal; l'exécution ne l'est pas. Une bande d'Amours, pas plus gros que des oiseaux, mais souples et légers comme eux, dansent autour d'un piédestal, où trépigne le petit dieu Cupidon, leur frère. Vénus, sur un nuage, regarde la fête en compagnie de ses colombes. Un autre nuage porte l'orchestre, formé de petits musiciens ailés, des rossignols sous forme d'enfants. Anacréon aurait mis cela en vers; Albane l'a peint.

De Titien, douze à quinze toiles de toutes grandeurs. Sujets religieux et mythologiques, ces derniers un peu folâtres. Silence! la plume n'a pas toutes les libertés du pinceau. Trois portraits de femmes, qui feraient à eux seuls l'honneur d'une galerie. L'admirable soleil, qui a doré ces cheveux et ce teint! L'admi-

nable pinceau, qui les a mis sur la toile! Voici *Lavinie*, la fille du peintre, avec un collier de perles fines digne d'une reine; *Catherine Cornaro*, en habits de veuve, celle qui légua Chypre à Venise; une *Jeune femme* portant une girouette. Est-ce un emblème? François I^{er} se montra jadis plus galant : exprimant la même idée, il grava sur un vitrail de son palais ces jolis vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Dans *la Femme adultère* de Tintoret, la tête du Christ est faite de génie. Ses yeux, sa bouche, sa face tout entière, parlent et disent éloquentement : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat.*

Salviati : un *Christ détaché de la croix*. Trois anges recueillent son cadavre; baisent ses plaies, mouillent ses pieds de leurs larmes. Peinture pathétique, comme un chant du vendredi saint.

Les Noces de Cana, de Paul Véronèse, sont une toile bien inférieure, pour le style, l'ampleur, la magnificence, à celle du Louvre. Du reste,

même conception. Mais le tableau de Dresde paraît l'ébauche de celui de Paris. Costumes du xvii^e siècle sur des personnages du temps de Jésus-Christ. Je reconnais la mariée : c'est cette jeune créature blonde et dorée qui, dans le tableau de Paris, trône à l'un des bouts. Je reconnais encore sa voisine, qui la regarde avec des yeux jaloux. Je le crois bien, elle a dix ans de plus, la peau brune et un vieux mari.

Dans *l'Adoration des Mages*, par le même, je cherche vainement des mages et des adorateurs : je ne vois qu'un seigneur vénitien, dont le manteau à queue, de satin broché d'or, traîne sur le devant de la toile. Paul Véronèse, vous faites trop d'honneur à une draperie, que d'en faire le sujet d'un tableau. Votre pinceau donne un mauvais exemple, qui trouvera des imitateurs.

Au contraire, *le Portement de croix* est une œuvre pathétique au même degré que celle de Salviati, mais bien autrement puissante. L'âpre montée du Calvaire. Jésus tombe, épuisé, sur les genoux et sur les mains. Pauvre face du Sauveur, baignée de sueur et de sang ! Quoi !

personne pour essayer ce front! Une sainte femme s'avance, et la face du Christ laisse sa divine empreinte dans les plis du linge qu'elle présente. Les soldats la repoussent. Ils relèvent violemment Jésus. Marche donc, pauvre Christ! Au sommet du Calvaire, ton supplice et le salut du monde.

Me voici parmi les Rubens et les Van Dyck. Une noble figure me frappe de respect et de sympathie, c'est le *Charles I^{er}*, de Van Dyck. Quoi! si viril et si digne dans son portrait, si faible sur le trône! Jouet des partis, il se laissa arracher la couronne et la vie! Le pinceau du maître n'a-t-il pas flatté son modèle? Non. Charles I^{er} avait cet extérieur imposant. Il trompait sur son génie, mais non pas sur sa force d'âme. Laissez venir l'adversité, les outrages, la prison, l'échafaud; le roi de l'histoire montrera le même visage, calme et souverain, que celui du tableau.

On devrait toujours donner à Rubens, comme à Munich, comme à Vienne, une salle à part. C'est un trop dangereux voisin; son coloris éblouissant, sa composition vaste et puissante, quelque chose d'impérieux et de vainqueur

qu'il a dans son génie, empêchent de voir à côté de lui autre chose que lui-même. Sa *Chasse au lion* est une œuvre expressive, hardiment jetée sur toile, chaudement colorée. Où ce Flamand a-t-il vu l'Orient, ses sables arides, ses rocs brûlants, son ciel embrasé, sa végétation extraordinaire? Nos peintres vont chercher bien loin des inspirations et des images. Rubens portait en lui le type de ses créations. Ses lions sont fauves, hérissés, terribles, comme ceux de l'Atlas. Ce don de deviner et de créer, nos artistes l'appellent aujourd'hui *tempérament*. Je vous prie, mes maîtres, que ne l'appellez-vous tout uniment *génie*?

Neptune apaisant la tempête montre Rubens aux prises avec Virgile. Le peintre n'est pas resté vainqueur. Sa tempête, quoique désordonnée, est superbe; mais son dieu n'est qu'un vieillard rageur, qui menace les vents comme un maître d'école ses écoliers. C'est d'une bouche tranquille et d'un geste serein que Neptune, dans Virgile, commande à la mer et prononce le fameux *Quos ego...* Peintres et poètes, faites-vous agir la divinité; donnez-

lui le calme de la toute-puissance. Tel, l'archange de Raphaël terrasse sans effort le démon; tel, le Jupiter d'Homère, d'un signe de ses sourcils, fait chanceler le monde. Que faut-il au Dieu de Moïse pour créer ce qu'il y a de plus grand, de plus beau dans le monde? Un simple vouloir. « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Voici, par le même, une œuvre parfaite, achevée, dessinée avec bonheur et peinte avec amour, c'est le *Portrait de ses deux fils*. Quels frais visages d'enfants! Qu'ils sont bien les fils de Rubens! Ils en ont, dès leur âge tendre, le grand air, la bonne mine, les traits ouverts, larges, généreux. Ils seront de hardis cavaliers et de magnifiques seigneurs. Leurs riches vêtements témoignent de la fortune paternelle. Ils lui feront honneur. L'aîné, déjà sérieux, déjà dans l'âge d'aller aux écoles, tient un gros livre dans une main; de l'autre il s'appuie, d'un air légèrement protecteur, sur l'épaule de son frère. Ce dernier ne pense qu'au jeu : c'est son droit. Son jouet est un moineau qui voltige au bout d'un fil. Je suis tenté de couper le fil, et de rendre la liberté au captif.

Il ne faut pas donner aux enfants pouvoir sur les choses vivantes; ils apprennent assez tôt la tyrannie et la cruauté.

Deux Hébreux en prière ne sont pas le chef-d'œuvre de Rembrandt. Un ange qui s'envole dans le lointain fait, vu de dos, une assez méchante figure. Mais les autres personnages sont vraiment pieux et recueillis : notons le cas, il est rare dans Rembrandt.

Je préfère à ce tableau le *Ganymède* qui se tord sous le bec de l'aigle dans un rayon de lumière. L'aigle est farouche, le marmot hideux, la lumière admirable. N'en doutons pas, ce rayon est l'unique objet du tableau. C'est pour Rembrandt que Dieu a créé la lumière.

Dans son *Portrait et celui de sa femme*, il offre une scène d'intérieur, même un peu vive, et qui proteste contre certaines anecdotes fort répandues. Qui donc a traité Rembrandt d'avare, et sa femme de mégère? Son tableau montre deux époux attablés et buvant du vin de Champagne. Ils trinquent et ils rient. Le beau rire, qui découvre dans ces bouches flamandes trente-deux dents blanches comme la nacre!

J'arrive aux trois œuvres capitales et mai-

tresses de la galerie, tant par leur excellence que par leur renommée : *la Nuit*, de Corrège; *la Vierge*, de Holbein; *la Madone*, de Raphaël. Ces deux dernières occupent une place d'honneur, et nul tableau n'est admis à briller auprès d'elles. On peut, sans distraction, s'en rassasier la vue.

Le toile de Corrège représente la nativité du Christ, dans l'étable de Bethléhem. Le peintre a choisi l'heure la plus sombre de la nuit. Point de lune, pas d'étoiles au ciel, pas de flambeau sous le toit de chaume qui abrite à peine l'errante famille. D'où vient donc la lumière ? Du corps même de Jésus. C'est lui, c'est cette débile créature dont le rayonnement éclaire tout d'une lueur surnaturelle. La face de sa mère en est inondée; une bergère, accourue à la bonne nouvelle, recule éblouie, deux bergers tombent à genoux, et adorent. Heureuse conception ! symbole expressif ! La naissance de ce petit enfant n'est-elle pas l'aurore d'une religion, d'une vérité nouvelles ?

La Madone, de Holbein, nous transporte dans un autre monde, presque dans une autre foi. Rien de surnaturel ici. La Vierge est une mère

imposante et sévère, belle, mais d'une beauté grave. Sa grandeur, sa majesté, la font divine, mais non sa tendresse. Le pinceau qui l'a faite manquait d'amour et d'effusion : ces dons manquent à la foi protestante ; c'est pourquoi leur art en est privé. Six personnages sont en prière, aux pieds de Marie. Ce sont les vivantes images de la Piété et de l'Adoration. Leurs faces pensent et respirent ; une âme est dans leurs yeux. Toutefois le costume des femmes, embéguinées de blanc, donne au tableau un certain air gothique. Curieux détail : l'enfant que porte la Vierge n'est pas le Christ. C'est le dernier-né de la famille de bourgmestres, qui font dans le tableau le rôle d'adorateurs. Jésus a pris, en échange, la place de ce dernier. On a blâmé l'idée, moi je l'aime. Mais, pour la bien rendre, il fallait le cœur d'un Raphaël ou d'un Lesueur.

Si ce n'est une chimère de vouloir donner des rangs à des œuvres également belles, entre toutes les madones de Raphaël, celle de Dresde me semble la première. Nulle prévention dans l'enthousiasme qu'elle inspire : tous les genres de beauté y sont réunis. L'artiste contemple

avec amour les lignes pures, les grands traits, le suave dessin et les attitudes de la Vierge et de son fils; il contemple même ce coloris doux et tempéré, qui rachète, à force d'harmonie, ce qui lui manque comme éclat. Le chrétien admire, rendu avec une vérité saisissante, l'impénétrable mystère de la maternité virginale : le dogme qui confond sa raison persuade et convainc son regard; l'œil des sens y voit plus clair que celui de l'esprit. Le rêveur et le poète sondent un autre mystère, mystère de douleur et de mélancolie. Pourquoi cette tristesse sur le front de la Vierge et de son fils? Quelle langueur flétrit leur beauté? Quelle amertume a passé sur leurs lèvres et dans leur cœur? O femme! as-tu vu la croix couronner le Calvaire? Es-tu déjà la Mère douloureuse, *Mater dolorosa*, dont sept glaives vont percer le cœur? As-tu senti, enfant, la couronne d'épines, et les morsures des clous sur tes membres, et toutes les souffrances et tous les outrages de la passion? Voilà toutes les pensées, tous les sentiments qu'exprime, avec un art vraiment divin, l'œuvre du Sanzio.

Frédéric Muller, un grand artiste, a laissé

de cette Vierge une admirable gravure. Qui l'a vue a cru revoir le tableau. On dit que la contemplation assidue de son modèle éveilla dans son cœur une mystique passion, qui abrégéa sa vie et troubla son génie. Quiconque a dans l'esprit la peinture de Raphaël ne trouvera pas cette tradition incroyable.

Deux anges accoudés sur une balustrade occupent et égaient le bas du tableau. D'où viennent-ils ? Qui les a mis là ? Quelle idée expriment-ils ? Demandez ce que signifient les fleurs semées par le vent sur la crête des murs. On dirait que le pinceau du maître les a dessinés sans le vouloir. Ces deux fleurs de l'art semblent tombées de sa main par distraction.

On ne connaît pas Dresde quand on n'a pas vu ses environs. La nature entoure les villes qu'elle traite avec prédilection de sites aimables et de riches campagnes. Partout ici les bords de l'Elbe offrent de belles vallées, de riants coteaux, des prairies de velours et d'or. En remontant ce fleuve, du côté où la Saxe confine avec la Bohême, on trouve la région célèbre sous le nom de *Suisse saxonne*.

Ce nom ne doit pas faire illusion. Les Allemands du Nord, qui ne voient partout que plaines nues et mornes plateaux, tombent en admiration devant une colline qui, par un temps sombre, a l'air de crever les nues. Ils l'appellent montagne, et, dès que l'hiver y met un peu de neige, glacier. Le premier souffle du printemps fait évanouir leur fantôme. La Suisse saxonne n'a rien d'alpestre; mais les accidents bizarres du sol, la beauté des forêts, l'étendue des points de vue, je ne sais quoi d'attrayant qui est dans le nom des lieux, en font une région agréable à visiter. Par malheur, les Allemands l'ont trop fardée, trop décrite, trop vantée. Ces ponts artificiels sur des abîmes de quelques pieds de haut, ces rochers découpés comme par un couteau d'écolier, ces arches creusées dans la pierre, ces grottes qui n'ont rien de nouveau ni d'inferral, ces vues qui se répètent, ces jeux de la nature qui amusent à condition de ne pas les prendre au sérieux, tout cela leur arrache un enthousiasme puéril et des admirations exagérées. Ils ont écrit là-dessus des montagnes de vers et de prose, dont je suis encore affadi.



A. CHAPLET

E. GILBERT

LE PREBISCHTHOR (SUISSE SAXONNE).



« La *Bastei!* le *Lilienstein!* le *Kuhstall!* le *Præbischthor!* le *Winterberg!* » Ils chantent ces lieux du même ton qu'un Helvète chante le *Righi*, le *mont Blanc*, la *Jung-Frau*, la *Mer de glace*. Qu'est-ce, en somme, que ces merveilles? La *Bastei* (*bastion*) est un groupe de rochers autour desquels circule une galerie de bois juste assez haute pour procurer aux belles voyageuses l'intéressante émotion du vertige. Le *Kuhstall* (*étable à vaches*) est une arche naturelle de six mètres de haut et de neuf de large, sous laquelle passe la route. Le *Præbischthor* est une répétition plus grandiose du *Kuhstall*. Le *Lilienstein* et le *Winterberg* sont les pics dominants de cet Himalaya en miniature. Le premier a trois cents mètres, l'autre cinq cents. Mais l'orgueil du pays natal tient lieu de verres grossissants. L'ascension du premier passait jadis pour un exploit. Le roi Auguste s'en fit honneur, comme le témoigne l'inscription commémorative d'un obélisque érigé sur le sommet :

Friedericus-Augustus rex et elector Sax., ut fortunam virtute, ita asperam hanc rupem

*primus superavit, aditumque faciliorem reddi curavit. Anno 1708*¹.

Aujourd'hui encore, *anno 1864*, les Allemandes romanesques, les reins ceints, guêtres aux jambes, souliers ferrés aux pieds, cha-peron sur la tête, bâton alpestre à la main, s'y rendent avec leurs fiancés, précédés de guides, de cordes et d'échelles.

J'oubliais les cascades. Ici tout filet d'eau qui tombe de moins de cinq mètres est admiré, classé, vanté comme un Niagara. J'ai fait trois lieues, sur la foi d'un hôte, pour voir un filet d'eau mélancolique filtrer dans un bassin creux de trois mètres, qu'il n'emplit pas dans sa journée. En somme, je partage l'opinion d'un Anglais plein de sens, qui ne *digérait* pas la Suisse saxonne. « Leurs montagnes et leurs rochers ? disait-il, un géant les mettrait dans sa poche pour faire des jouets à ses petits enfants. Leurs torrents et leurs cascades ? il les avalerait d'une haleine. »

¹ Frédéric-Auguste, roi et électeur de Saxe, vainqueur de la fortune par son courage, est aussi le premier qui ait fait l'ascension de ces rochers, et qui en ait rendu l'accès plus facile.

CHAPITRE V

BERLIN ET POSTDAM

Aspect général de Berlin.— Les palais et les églises.— L'Opéra.
— Le grand Frédéric, directeur de théâtre.— Sous les tilleuls.— Monographie du Prussien.— Sculpture nationale.
— La statue de Frédéric II.— Le club des fumeurs.—
Postdam et Sans-Souci.— Souvenirs de la vie privée d'un prince.

Me voici à Berlin, et je n'en suis pas plus fier. Cette ville n'est pas, sur ma parole, un très-plaisant séjour. Figurez-vous une vaste et maigre plaine, un échiquier au milieu : voilà la capitale de la Prusse. Quel prince eut la malencontreuse idée de placer là sa résidence? S'il faut en accuser le margrave Albert l'Ours, comme le veulent quelques historiens, ce fait seul justifie, à mes yeux, son surnom. Il est

vrai qu'il quittait alors un aussi triste séjour, celui de Spandau, pauvre pays et laide forteresse. La nature a vraiment été marâtre envers la Prusse. Elle a revêtu son sol d'une épaisse couche de sable. Le marquis de Brandebourg, ancêtre des rois régnants, portait le titre d'archichancelier de l'Empire; un plaisant proposa de l'appeler plutôt *l'archisablier*.

Viègne, Paris, Rome et Naples sont couronnées d'un cercle de collines du haut desquelles ces grandes capitales se présentent dans un panorama superbe. Un seul coup d'œil suffit pour mesurer leur étendue, compter leurs monuments, admirer leur magnificence. On arrive aux portes de Berlin sans soupçonner son existence. Une seule colline domine la ville : c'est le *Kreuzberg*. Il faut y monter, les pieds dans le sable, pour juger Berlin, et, dans une seule vue, contempler son ensemble. On voit alors quelle grande cité c'est, quel vaste espace elle couvre de ses maisons accumulées. Berlin n'était, il y a trois siècles, qu'un misérable village de pêcheurs et de mariniers, perdu dans une petite île de la Sprée; c'est aujourd'hui, en population, le rival de Viègne, et

il dépasse cette ville par le nombre de ses constructions et sa superficie. A Vienne, ville fortifiée, dont le noyau central n'a pu s'étendre à cause des remparts, on compte cinq cent trente mille habitants, répartis dans neuf mille neuf cents maisons. A Berlin, cinq cent vingt-sept mille habitants sont logés dans vingt-un mille six cents maisons. Il paraîtra étrange que le loyer des maisons soit plus cher à Berlin qu'à Vienne; cela est pourtant. On calcule vingt-sept millions trois cent quatre-vingt-deux mille florins environ pour les loyers de l'une, vingt-six millions trois cent quatre-vingt-cinq mille florins pour l'autre¹. Cette différence s'explique, d'une part, parce que les Berlinoïses sont logés plus à l'aise que les Viennoïses; de l'autre, parce que tout est plus cher ici qu'à Vienne.

Berlin présente, dans la même ville, deux villes différentes. L'une, irrégulière, assez sombre, assez vieille, malgré de nombreuses démolitions; c'est le berceau de la capitale, la

¹ Publication officielle pour 1862.

résidence des anciens margraves. Elle couvre la rive droite de la Sprée, ainsi qu'une petite île formée par cette rivière. Imaginez quelque chose approchant du quartier parisien de la Cité, moins la basilique de Notre-Dame, le Palais de justice, la flèche de la Sainte-Chapelle. On peut s'y perdre, à la rigueur, récréation tout à fait impossible dans le nouveau Berlin.

Ce dernier, situé sur la gauche de la Sprée, est celui qui présente cet aspect d'échiquier dont je me suis plaint à mon arrivée. Rues, places et carrefours y sont tracés avec une inflexible régularité. C'est le triomphe de la perpendiculaire, le règne de la ligne droite. On voit d'abord que la ville ne s'est pas construite au hasard, en se développant selon les besoins et le mouvement de sa population. Il y a eu un plan tracé sur le papier, avec le compas et l'équerre, par un homme ami excessif de la géométrie, de l'ordre et du niveau. Cet homme est Frédéric le Grand. Frédéric, philosophe, historien, législateur, fut avant tout soldat. Il fit de sa nation une armée. On dirait qu'il voulut faire de sa capitale un camp en pierres de taille. Maisons, palais, églises sont

alignés comme des régiments pour la parade. On dirait que tout cela n'attend, pour manœuvrer, que le coup de baguette des tambours. La belle revue à passer, à cheval, que celle de ces édifices si bien rangés! Mais, pour le touriste et le piéton, quel méchant exercice! Une seule rue traverse la ville de part en part, et coupe à angle droit vingt rues ou boulevards. De la porte de Hall, son point de départ, jusqu'à celle d'Oranienbourg, sur un parcours de plus d'une lieue, elle ne se permet pas une courbe, pas une déviation! On aperçoit une heure à l'avance l'ami qu'on doit rencontrer. Les surprises, les distractions n'y sont pas à craindre. Il y a eu des barricades et une révolution à Berlin : je me demande par quel miracle. Avec quatre ou cinq batteries bien placées on balayerait toute la ville. On reproche aux Prussiens la roideur de leur démarche; ils s'avancent, dit-on, comme des troupiers sous l'œil du corporal. C'est l'influence des lieux. Ces rues sont véritablement faites pour laisser passer des pelotons d'infanterie, arme au bras, enseignes déployées. On en voit tant à Berlin, qu'on en

est assourdi. L'effet est contagieux. A force d'entendre le tambour, on se met à marquer le pas, les bras au corps, le petit doigt sur la couture de la culotte, l'œil fixe, le col tendu, le jarret ferme, les pieds en équerre, le ventre effacé. Survienne une connaissance, on se surprend à lui dire : *Qui vive!* ou : *Portez armes!* au lieu de : Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous? — « Berlin, écrivait une femme du siècle dernier, on le croirait habité par des tambours; on n'y entend que battre la caisse du matin au soir. »

Trois choses principales, outre le site et la population, donnent du lustre à une ville: les églises, les palais et théâtres, et les jardins.

Il ne manque pas d'églises à Berlin, il en manque une qui se fasse admirer à l'égal de Notre-Dame de Paris et de Saint-Étienne de Vienne. La plupart furent bâties au xvii^e et au xviii^e siècle, c'est-à-dire dans un temps peu favorable à l'architecture religieuse. On peut les ramener à deux types : ou bien un dôme écrasé, qui dut être dérobé à quelque halle

aux grains; ou bien des tours enjolivées d'ornements, dans le style des pièces montées qui sont chez les confiseurs. Lourdeur, gaucherie, médiocre imitation de l'antique et du moderne, tels sont les vices de l'architecture sacrée à Berlin. L'amour de la symétrie a conduit dans d'étranges erreurs. Pour former des places régulières, propres aux parades et aux exercices, il n'est pas rare de voir accouplés des édifices très-étonnés de se trouver ensemble. C'est ainsi qu'on a mis, dans un petit espace, deux temples du même modèle, l'un catholique et l'autre protestant. Ils sont si parfaitement semblables, qu'un catholique un peu distrait risque d'entrer étourdiment au prêche, croyant aller au sermon. En face, pour terminer l'enceinte, s'élève un théâtre. Ne parlons qu'au point de vue du goût. Il est clair qu'une telle réunion blesse une des lois fondamentales de l'art. Qu'exprime un temple chrétien? L'idée de Dieu, de sa présence, de son immensité, du culte qui lui est dû. Qu'exprime un théâtre? Des idées de plaisir, de fête pour l'esprit, de jouissances et de passions humaines. Il n'y a donc pas de rapports s'excluant davantage; il n'y a pas d'édi-

fices qu'il faille plus séparer. Je ne sais ce que penseraient de cette maxime les Grecs, nos maîtres. Chez eux le théâtre, par sa structure, diffère bien peu du temple. Mais il convient d'observer que l'idée de divinité était alors moins haute, moins épurée que chez les modernes. J'en demande pardon à Ictinus et à Phidias, les pères du Parthénon : mais jamais cette œuvre aimable, correcte et finie qu'on nomme un temple grec, n'éveillera la moitié des pensées graves et des rêves d'infini qu'excite une heure de recueillement dans nos vieilles basiliques.

Berlin foisonne de palais. Le grand Frédéric en fit construire du même coup une si grande quantité, qu'il s'en trouva plus qu'il n'y avait d'habitants pour les remplir. Qu'en résulta-t-il ? On les livra aux artisans et aux brocanteurs, d'où ce contraste déplaisant de la misère logée avec opulence, et du luxe doublé d'indigence. « Quelquefois, écrivait, en 1780, le voyageur Risbeck, tandis que vous admirez la beauté d'un monument du genre ionique, décoré d'ornements en stuc, avec une façade magnifique

et toutes les apparences de l'hôtel d'un prince ou d'un fermier général; tout à coup une fenêtre s'ouvre au rez-de-chaussée, et vous voyez un savetier pousser une paire de bottes pour la faire sécher au soleil. A peine revenu de votre étonnement, le second étage s'ouvre, et un dégraisseur vous offre une paire de culottes qu'il vient de laver. Un moment après, c'est un tailleur qui suspend un habit, ou bien une vieille femme qui vous jette sur la tête des épluchures de pommes. C'est fort bien. Vous marchez quelques pas, et vous arrivez à un palais de l'ordre corinthien, qui semble appartenir à la maîtresse du roi, ou bien à quelque prince du sang. Vous levez les yeux, un juif vous demande, du haut de l'attique, si vous avez quelque chose à troquer. Vous regardez l'étage au-dessous, et vous voyez des nippes suspendues, que fait sécher un officier, lequel se rase lui-même, et n'a pas deux chemises en propre¹. »

Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre : les artisans ont repris leurs échoppes; les

¹ Risbeck, tome II, p. 254.

princes, les ministres, les millionnaires leurs châteaux. Sans parler du luxe et de la richesse, la population a fait de tels progrès depuis Frédéric le Grand, que des palais plus nombreux trouveraient encore des locataires. Le tableau suivant permettra d'apprécier ces progrès : j'y ajouterai un seul mot de commentaire. La Prusse est le second pays de l'Europe pour l'accroissement de la population. La France, chose triste à dire, en est l'avant-dernier. Dans cinquante ans, si cela dure, les Prussiens, aujourd'hui moins nombreux que nous de moitié, nous égaleront en nombre.

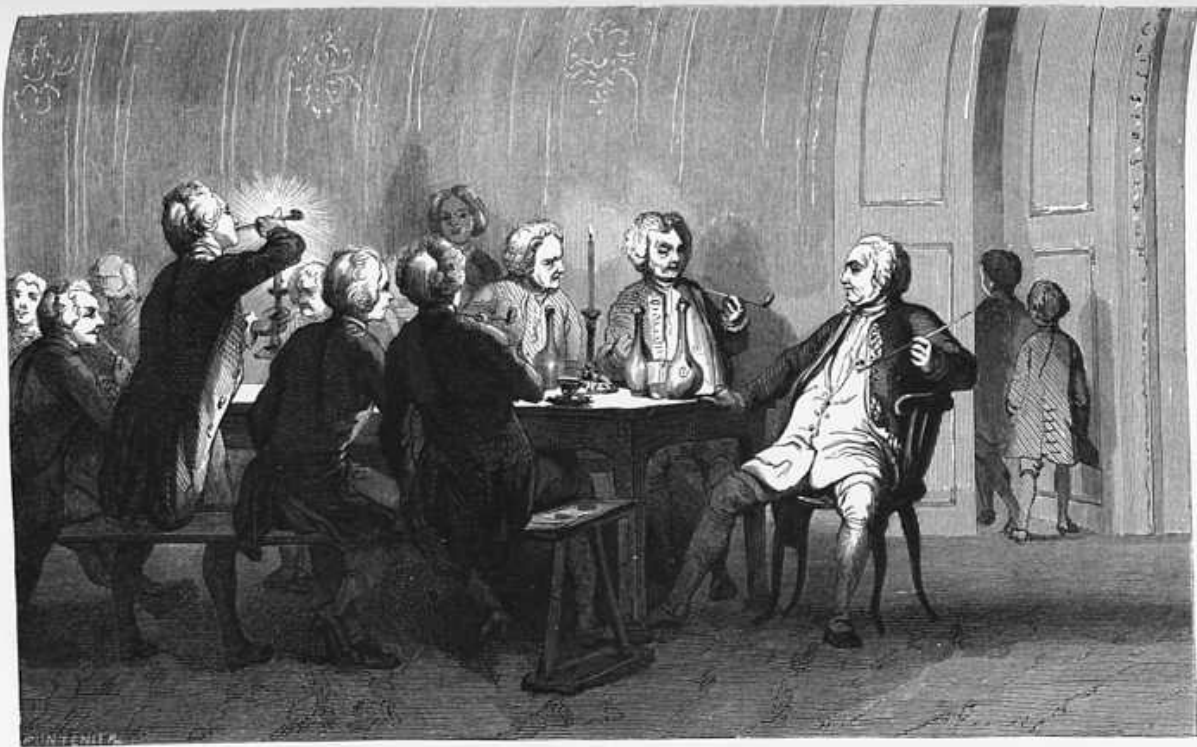
En 1688 Berlin comptait	18,000 habitants.
En 1721	53,355
En 1770	106,606
En 1806	155,706
En 1817	188,485
En 1837	265,397
En 1851	432,500
En 1863	527,000

Le château royal, sur les bords de la Sprée, l'arsenal, qui n'en est pas loin, ne sont pas des œuvres à dédaigner. Ils ont un tort ce-

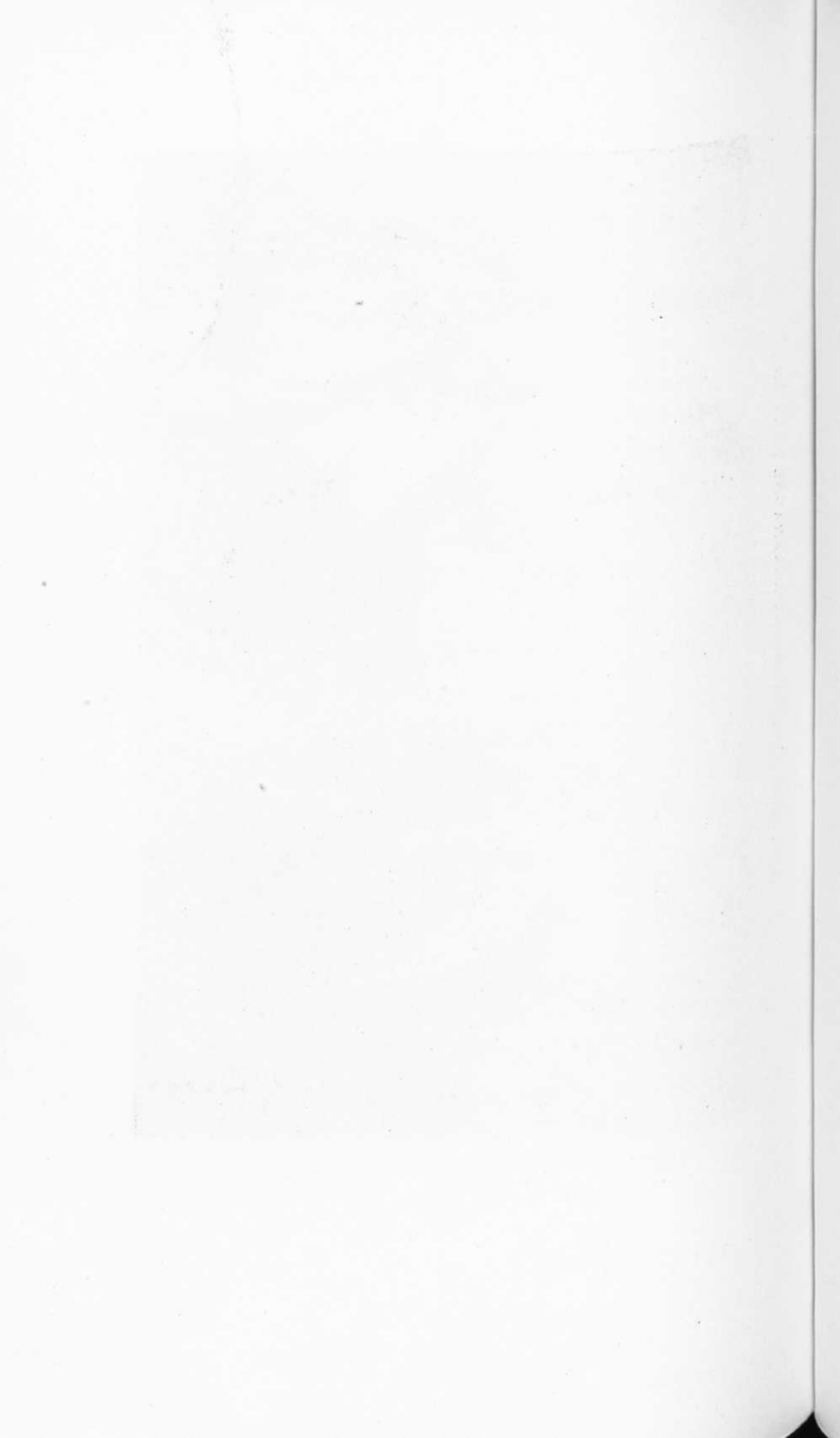
pendant, c'est de n'être pas l'expression naturelle du génie national. A vrai dire, il n'y a de prussien à Berlin que les habitants. Les monuments (j'en excepte un petit nombre, nés d'hier) sont grecs, romains, italiens, français, tout enfin plutôt qu'indigènes. L'art a fleuri trop tard sur ce sol; les arts des pays voisins l'ont opprimé. Une civilisation artificielle, fruit du génie et de la volonté de quelques grands hommes, a fait naître une architecture d'imitation et de seconde main. Rien d'original, rien de créé. Le Louvre des électeurs de Brandebourg et le Louvre de Louis XIV sont cousins germains. Tout à l'heure nous verrons tout Versailles à Postdam. Quelles nations pourtant diffèrent plus que la prussienne et la française? Ou bien, si le goût et l'humeur nationale se montrent dans ces constructions, c'est à la dérobée, c'est sans grâce et pour y faire tache. A la belle façade du château royal, dans le goût français des Mansard et des Perrault, on est tout étonné de voir des angles flanqués de tours, avec des fenêtres qui ont l'air de meurtrières, et une balustrade qui a l'air de créneaux : trait manifeste du caractère

belliqueux des princes, mais qui a le tort de dénaturer le plan général de la construction.

Autre critique. Les toits plats, les lignes rases et les longues terrasses conviennent à l'architecture des pays chauds. Un beau climat, un ciel pur, sont nécessaires à leur conservation aussi bien qu'à leur complète beauté. Voyez, au contraire, les peuples du Nord. Tous ceux chez qui l'art naquit libre et indépendant ont appliqué la même forme : des flèches, des toits aigus, des pignons en pente. Est-ce donc qu'ils voulaient varier les formes usitées avant eux, et qu'ils s'évertuaient pour mériter le nom d'inventeurs ? Aucunement. Les traditions grecques et romaines étant perdues, ils durent créer un art nouveau, et se conformèrent, dans cette création, aux nécessités du climat, aux convenances de la nature, aux convenances de leurs propres mœurs. La pluie, la neige, régnaient chez eux une partie de l'année ; ils coiffèrent leurs édifices de toits faits pour porter la neige et pour laisser courir la pluie. Les palais grecs ou italiens de Munich et de Berlin sont beaux durant trois mois, par un temps sec et sous un beau ciel. Durant l'hiver, ils me font peine.



LE CLUB DES FUMEURS A BERLIN.



La bise et les frimas ne conviennent pas à ces majestés. Leur grandeur, leur élégance, en sont offensées.

Berlin se passa longtemps de théâtre. Ses habitants ne songeaient guère à s'en plaindre, et quant aux princes, Frédéric-Guillaume, qui fut le premier à embellir la ville, préférait à tous les plaisirs dramatiques celui que donne une bonne pipe, fumée le soir, entre amis, en buvant de la bière. Nous parlerons plus tard de son fameux *club des fumeurs*. Son fils, élevé par un Français, instruit dans nos arts et notre littérature, répara cette lacune. L'Opéra de Berlin est un des premiers monuments qu'ait décrétés l'ami de Voltaire. Il choisit pour le diriger un homme actif et capable; mais lui-même, à vrai dire, en fut le premier directeur. Ses ministres à l'étranger avaient ordre d'engager pour son service les meilleurs chanteurs, les plus habiles cantatrices. Certains engagements de *prima donna* prirent les proportions d'événements politiques. Il reste dans les archives de Berlin un traité signé entre la république de Venise et le roi de Prusse,

représenté par ambassadeur, au sujet de la signora Burgioni, dite la *Mantuanina*, danseuse, engagée par Sa Majesté Prussienne au prix de deux mille écus par an. Les mêmes archives ont livré toute la correspondance théâtrale de Frédéric. On y voit des billets curieux par eux-mêmes et par leur orthographe. Frédéric écrivait admirablement notre langue, jamais il n'en sut l'orthographe. Voici des échantillons de sa plume :

Note marginale de la main du roi.

« Les *balets* sont trop tristes, il faut quelque
 « chose qui réjouisse et qui ne coûte pas. Je
 « ne dépenserai qu'un habit pour la nouvelle
 « *actresse*, rien pour les *balets*. Je ne sais qui
 « est la Burnonville; elle peut *dansser*, mais,
 « comme elle n'a aucune *cellébrité*, je ne la
 « garderai pas. »

Autre note marginale.

« Il ne faut que des *balets* ordinaires. *Tisbé*
 « doit être *habillé* en *nimfe* pastorale, satin

« couleur de cher, et gaze d'argent avec des
« fleurs. »

Autre note marginale.

« Le danseur et sa femme ne valent pas six
« sous, il faut les renvoyer au plus vite, et
« par le plus court ¹. »

Le style de ce dernier billet montre que le royal *impresario* ne ménageait pas son monde. Au théâtre, comme dans son royaume, il voulait que tout marchât au tambour. Mme Mara, une grande artiste, étant malade, refusa de paraître dans *Armide*. Le roi, soupçonnant sa bonne volonté, la fit traîner de force et presque mourante au théâtre. Il lui fallut chanter devant son despote, avec la fièvre et la colère dans le cœur. « Je grelottais, dit-elle, sous mon manteau de reine, et ma pauvre tête, déjà endolorie, avait peine à supporter le poids d'un diadème dérisoire. Oui, murmurai-je en grinçant des dents, et tandis que la fièvre battait à coups redoublés mes tempes, oui,

¹ Fragments publiés dans l'excellent livre de Joanne, d'après le livre de M. Louis Schneider, *Histoire de l'Opéra de Berlin*.

je chanterai, mais comme on chante sous le fouet. Je veux qu'au lieu de le charmer, ma voix l'épouvante, et lui porte jusqu'au fond de l'âme cette haine qu'il ne serait pas permis à mes paroles d'exprimer... Lorsque j'émis les premiers sons, pâle, l'œil hagard, la poitrine haletante, un silence de mort régnait dans la salle. Tant de lustres, de diamants, de plaques! rien ne bougeait. Vous eussiez dit les préparatifs d'une exécution... N'importe! à mesure que je chantais, je croyais revivre, et les fibres de ma poitrine et de mon cœur se détendaient insensiblement sous l'influence du bain mélodieux où nageait tout mon être. Peu à peu la vanité prit le dessus. Eh quoi! me disais-je, faudra-t-il qu'un prince étranger, venu de loin sur la foi de ma réputation, soit trompé dans ses espérances, et s'en aille répéter partout que la Mara n'est pas la grande cantatrice que l'on renomme! Sur ces entre-faites arriva le magnifique duo *Dove corri, o Rinaldo?* L'inspiration me revint là tout à coup, comme par miracle, et, chose plus étonnante, avec l'inspiration la voix. Jamais ma voix n'avait eu plus de puissance et d'éclat; et, quand

je la lançai à toute volée sur ces mots : *Vivi felice, indegno, perfido traditore!* l'effet fut si prodigieux, que la salle menaça de crouler sous les applaudissements. Le grand-duc Paul, penché hors de la loge, agitait son mouchoir; hommes et femmes battaient des mains à rompre leurs gants, et c'était, du parterre à la galerie, un véritable courant électrique. Lorsqu'on m'emporta de la scène, j'avais perdu tout à fait connaissance, et je demeurai ainsi plusieurs jours entre la vie et la mort. »

La salle édiflée par le grand Frédéric n'existe plus; un incendie l'a consumée. Celle qui s'élève à la place est fort belle et bien décorée. Je ne sais si le personnel des acteurs et des chanteurs est aussi bien recruté qu'il y a cent ans. En tout cas, les poèmes valent mieux que ceux d'alors. Frédéric, très-prodigue à ses heures, capable de dépenser mille louis de bougies pour l'éclairage d'une seule représentation, était, sur d'autres points, d'une ladrerie à peine croyable. « Le roi, écrit Voltaire, a un poète italien nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poète

ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. »

Les jardins sont aussi nécessaires aux grandes villes que les rues, les canaux, les marchés. Sans eux d'où viendraient l'air et le soleil à ces milliers de travailleurs agglomérés dans leurs murs? Ce que j'admire le plus dans Paris nouveau, ce ne sont pas ses larges voies et ses ponts magnifiques, ses coûteux bâtiments; c'est le gazon, les fleurs, les ombrages, un peu de campagne et de verdure s'étalant, à la fraîcheur des fontaines, sur le pavé jadis poudreux et brûlant des places publiques. Nous payons un peu chèrement ces miracles. Nos petits-fils en jouiront sans réserve, et, s'ils ne sont ingrats, ils nous béniront. A moins d'obstacles qui s'y opposent, la durée moyenne de la vie devra croître sensiblement dans la capitale. Berlin a quelques progrès à faire dans ce sens. Sans doute de grands parcs pressent sa banlieue et sont à ses portes; ce n'est pas assez. Le travailleur,

dont le temps est compté, n'en jouit qu'une fois la semaine. Il faut un voyage pour s'y rendre. La foule élégante s'y culbute et l'en éloigne. Rien ne remplace ces squares, ces jardins populaires, qu'on a, pour ainsi dire, sous la main; qu'on aime et qu'on pratique, à toute heure du jour, sans projet fait d'avance, comme de vieilles connaissances.

Berlin répond à cela qu'il a les tilleuls : *Unter den Linden* (sous les tilleuls). Ces trois mots mettent la joie au cœur de tout Prussien digne de l'être. L'Italien a son Corso, le Parisien ses Champs-Élysées, le Marseillais sa Cannebière. Le Prussien confesse sans déguisement qu'il préfère à tout ses Tilleuls. Comparaison à part, il faut avouer que peu de villes ont une promenade plus agréable. Cinq ou six rangées de tilleuls séculaires (l'épithète est inévitable) ombragent un boulevard parti du cœur de la ville, et prolongé jusqu'à son extrémité. D'un côté, se découvrent les plus beaux monuments; de l'autre, une porte monumentale, sur le plan des Propylées d'Athènes. Une Victoire, sur un char à quatre chevaux, couronne la porte. C'est une œuvre subalterne, grossière

rement martelée par un chaudronnier de Berlin. Mais, pour la ville, c'est un *palladium*. Quand nos soldats, après Iéna, l'emportèrent comme trophée à Paris, on pleura son départ comme une calamité publique, on jura de la reconquérir. Un professeur, fougueux patriote, ne passait jamais sous le Brandenburgthor, avec ses élèves, sans renouveler la scène suivante :

« A quoi pensez-vous, Ulrich ?

— A rien, Maître. »

Paf! (Un soufflet.)

« Et vous, Gottlieb ?

— Maître, à la même chose . . »

Paf! (Second soufflet.)

Et tandis que les écoliers se frottaient la joue :

« Vous voyez bien, marauds, cette place vide sur la porte de Brandebourg ?

— Assurément, la place de la statue.

— Eh bien ! mettez - vous dans l'esprit qu'un digne Prussien ne doit avoir qu'une pensée en tête, quand il passe ici : d'y faire revenir la statue... En avant, marche ! et songez-y ! »

Les Tilleuls, sur tout leur parcours, sont bordés des plus riches magasins, des plus séduisants étalages. Tous les arts, toutes les industries y luttent d'attraits et de perfection. C'est pour donner plus de lustre à son établissement des Tilleuls que le marchand d'étoffes, de meubles ou de bijoux entretient un correspondant à Paris, ou qu'il y envoie son fils pour se former aux lois du luxe et du bon goût. Mais aussi, comme il est récompensé de sa peine ! Tout le jour, la foule élégante, intelligente et oisive passe et repasse devant ses splendides vitrines, et lorgne les brillants colifichets qui s'y étalent. C'est vraiment un spectacle de suivre ces équipages, ces cavaliers, ces héros du turf et du jockey-club allemand, ces élégants et ces élégantes, ces lions et ces lionnes de la société berlinoise, dont le rendez-vous est aux Tilleuls, comme chez nous il est aux Champs-Élysées et au Bois. Pour un étranger, le plaisir du spectacle se double de l'étude et de l'observation morale. L'habitant apparaît ici dans ses propos de table et de café, tel qu'il est réellement, un peu lourd, un peu gauche, un

peu soldat dans sa démarche et son langage, d'une gaieté plus bruyante que fine, plutôt grave que dissipé, plus intelligent qu'aimable, plus solide que galant, ayant meilleure idée de lui que des autres, et de tous autres que des Français; bien que sans méchanceté, assez criard, assez vantard, assez bavard, méritant bien le surnom de *Gascon de l'Allemagne*. Pénétrez plus avant. Vous trouverez, sous cette écorce peu flatteuse, un excellent fonds de grandes qualités. Le Prussien est ardent dans l'action; il s'enflamme pour le bien et le beau; l'idée de patrie l'enivre; son rêve est d'être citoyen d'un pays libre; un peu de gloire militaire ne lui déplaît pas; la gloire des conquêtes intellectuelles ne le passionne pas moins; il est profond philosophe, savant opiniâtre, poète à ses heures, excellent artiste, j'excepte la peinture, où il réussit mal. Les autres arts sont cultivés avec autant d'ardeur que de succès à Berlin. Si Frédéric revenait sur la terre, et que sa capitale fût encore à bâtir, il n'irait pas chercher à l'étranger ses architectes et ses sculpteurs. Il trouverait sous sa main les élèves des Tieck, des Rauch, des

Wichmann. Ces trois artistes ont décoré la ville de chefs-d'œuvre admirables. On ne peut leur faire le reproche que j'adressais aux premiers fondateurs de Berlin, de n'avoir pas créé un art national. Le nouvel art prussien s'inspire tout entier du génie de la nation. Si la génération présente ne fournit pas de héros, la faute n'en saurait être attribuée au ciseau des sculpteurs. L'histoire de 1813, les exploits de la guerre de l'indépendance, comme on l'appelle en Allemagne, sont écrits, sur toutes les places, en colonnes, en statues, en bas-reliefs, avec la pierre, avec le marbre, avec le bronze. Le Français a besoin d'oublier son pays pour voir tout cela sans impatience. Car enfin, de quoi sont faits ces trophées, sinon de notre sang et de notre gloire? Que racontent-ils, sinon notre défaite? J'ai beau faire pour dépouiller le vieil homme, je ne puis tellement me loger dans la peau d'un Allemand, que je me laisse regarder de travers par le buste d'un Blücher ou d'un Wrangel.

Le peuple entier de la Prusse a son monument sur le Kreuzberg, avec une inscription si belle et si digne dans son langage, que

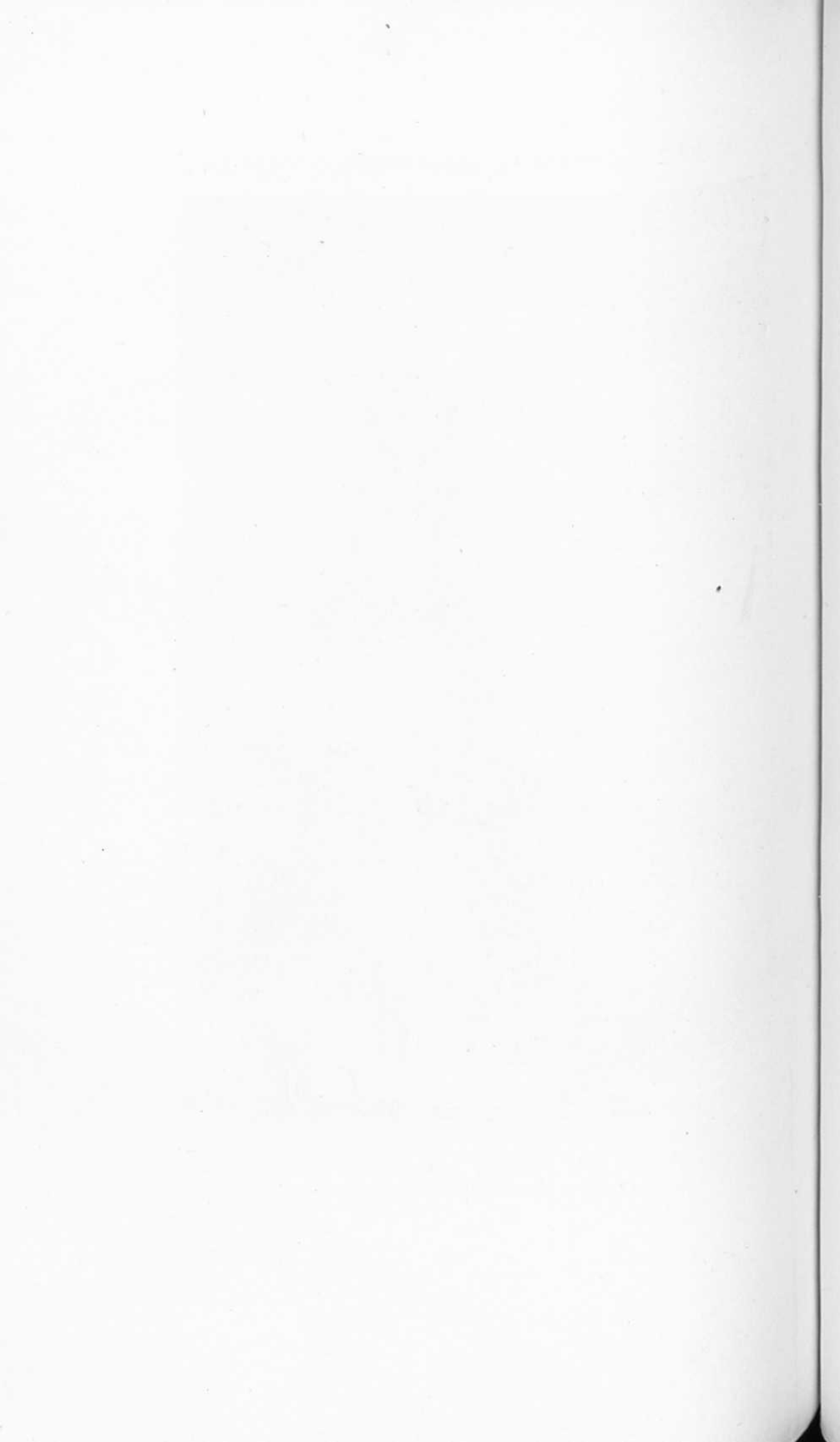
je la transcris comme un rare modèle d'éloquence épigraphique :

LE ROI A SON PEUPLE !
 AU PEUPLE QUI DONNA GÉNÉREUSEMENT
 SON SANG ET SON BIEN
 POUR LA DÉFENSE DE LA PATRIE.
 A LA MÉMOIRE DES MORTS !
 A LA GLOIRE DES SURVIVANTS !
 A L'ENSEIGNEMENT DE LA POSTÉRITÉ !

Il y a vingt ans, on eût vainement cherché dans tout Berlin une statue de Frédéric II, digne de ce grand homme. Le dernier roi lui a fait ériger, par Rauch, un monument que quelques-uns trouvent très-beau, que je trouve, moi, très-compiqué. Vingt à trente statues et bas-reliefs attachés à tous les étages du piédestal racontent la vie du prince et de ses plus illustres serviteurs. Lui-même domine toute cette foule, du haut d'un cheval maigre qui piaffe sur leur tête. Le roi porte le costume traditionnel : il a sa canne autour du poing, la perruque et le chapeau à cornes sur la tête, les bottes aux jambes. C'est le Fré-



STATUE DU GRAND FRÉDÉRIC A BERLIN.



déric de l'histoire et du bivouac; celui qui, comme Charles XII, vécut botté et éperonné, sans quitter, même malade, le harnais militaire¹. Un manteau royal, jeté sur ses épaules, déguise un peu la maigreur des lignes et les disgrâces du sujet. Rauch s'est donné un mal infini pour les vaincre. Je n'ose dire qu'il ait complètement réussi. Mais jamais aussi l'on ne vit de héros plus rebelle aux honneurs esthétiques d'une apothéose. Un peintre s'en fût mieux tiré qu'un sculpteur, parce qu'un peintre peut rendre l'énergie et le feu du regard, qui étaient, dans Frédéric, la principale beauté.

Son aïeul, le grand-électeur, chevauche à quelques pas de là, sur un pont, au galop d'un cheval de bronze, dans le costume d'un cavalier romain qui a troqué son casque pour la perruque de Louis XIV. Il y a des gens que le mélange réjouit. « Noble alliance, s'é-

¹ « Un soir que le roi, très-grièvement malade, avait la goutte dans les entrailles, il nous fit appeler. Nous trouvâmes le monarque couché sur un lit de sangle, les bottes aux jambes, un mouchoir blanc autour de la tête, sous son chapeau, et son manteau par-dessus son habit pour lui servir de couverture. » (Thiebault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*)

crient-ils, de l'antique et du moderne! » Pour moi, j'en ai davantage apprécié l'œuvre de Rauch. Encore un Romain de cette espèce, et je la tiens pour admirable.

Il ne faut pas que la faute du sculpteur me rende injuste pour le héros. Ce fut un grand homme que cet électeur. Il posa les fondements de la grandeur prussienne, et, le premier, fit entrer sa nation dans les conseils de l'Europe. On cite deux traits de sa magnanimité. Dans la guerre de la coalition, un misérable lui proposa d'assassiner Turenne, contre qui se battaient ses troupes. Le prince, pour toute réponse, le fit conduire, pieds et poings liés, dans le camp français. Louis XIV, vainqueur de l'Europe, voulait faire figurer le roi de Danemark et l'électeur de Prusse parmi les vaincus dont l'image devait orner le monument de la place des Victoires. L'électeur menaça d'ériger sur une place de Berlin un monument aussi injurieux pour le roi, et le força de renoncer à son projet.

Le fils de ce prince fut un homme faible, borné, conduit toute sa vie par la vanité. Il prit la couronne royale, dont son père n'avait

pas voulu, quoique son génie l'en rendît digne. D'ailleurs il n'eut d'un roi que le faste, la vaine pompe, l'inutile éclat. L'habit qu'il avait à son sacre portait des boutons dont le moindre valait trois mille ducats. Sa mémoire est demeurée flétrie par le jugement que porta de lui le plus illustre de ses successeurs : *Grand dans les petites choses, petit dans les grandes.*

Il eut pour fils Frédéric-Guillaume I^{er}. Au faste du règne précédent succéda brusquement une rigidité froide, excessive. Le père avait eu cent chambellans, le fils les congédia et n'en retint que douze. Ses vêtements étaient de drap gros et commun, et il faisait servir ses vieux boutons à ses habits neufs. Il y avait du Louis XI en lui. Esprit grossier, dédaigneux des arts, il se souciait peu des sciences et des savants. Son père avait fondé l'académie de Berlin, et lui avait donné pour parrain l'illustre Leibniz. Frédéric-Guillaume la laissa subsister; mais, prié par elle de lui donner un président, il désigna par dérision un fou de cour, un bouffon. S'il s'en occupait par aventure, c'était pour lui proposer des questions burlesques, celle-ci, par exemple :

« Qu'est - ce qui forme la mousse du vin de Champagne, et pourquoi deux verres pleins ne rendent - ils pas, dans un toast, le même son que vides? » A quoi l'académie répondit : « Qu'il fallait constater le fait, et que Sa Majesté voulût bien, en conséquence, envoyer quelques bouteilles de son meilleur. »

Avare jusqu'à la manie, il n'eut toute sa vie qu'un luxe, celui des beaux soldats. Le roi d'Angleterre l'appelait *mon frère le caporal*. Il lui fallait, pour fantassins et pour cavaliers, de véritables géants : c'était un plaisir d'amateur. Il avait ses pourvoyeurs dans toute l'Allemagne, et payait sans compter. Un moine, surnommé *le grand Joseph*, lui coûta cinq mille florins, outre une indemnité au couvent. Pour un Irlandais aux jambes nues, il paya plus de trente mille francs. Il ne faisait pas bon s'aventurer dans ses États quand on était de taille remarquable. Un ambassadeur autrichien traversant une ville prussienne fut arrêté aux portes par ses recruteurs, qui eurent beaucoup de peine à le relâcher. Frédéric le Grand, étant prince royal, flattait cette manie de son père, et, s'il avait quelque fredaine à se faire par-

donner, il lui envoyait quelque beau grenadier de six pieds de long.

Violent et rustre par humeur, il battait ses gens, ses enfants même. Il fit une telle existence au jeune Frédéric, que ce prince résolut de s'échapper en pays étranger. Découvert au moment d'exécuter son dessein, il fut jeté en prison, livré à des juges, condamné comme déserteur. Son père voulait le faire exécuter. Les ambassadeurs des puissances étrangères eurent toutes les peines du monde à l'en dissuader. Frédéric-Guillaume imagina un horrible châtiment; il fit décapiter, sous les yeux de son fils, le complice de sa faute. Le jeune prince s'évanouit d'horreur, et sa vie fut longtemps troublée de cette image.

Les plaisirs de ce barbare étaient la revue de ses troupes. D'ordinaire, pour se rendre à la parade, il traversait la ville à pied. Le désert se faisait devant lui. Si quelque curieux s'approchait, il le mettait en fuite par ses grossiers propos, quelquefois par sa canne, dont il faisait un grand usage. Un jour, voyant venir un prêtre : « Je vais, dit-il aux siens, bien l'embarrasser. » Et l'arrêtant au passage :

« Mon Père, lui dit-il, as-tu lu *Tartufe* ?

— Oui, répond l'autre sans se troubler. J'ai lu aussi *l'Avare*. C'est un bon type que *Har-pagon*. »

Sa vie était plus chétive que celle d'un bourgeois. Par une étrange contradiction, les meubles de son palais étaient d'argent massif; mais on ne peut pas dire que l'art y surpassait la matière : ils étaient façonnés à coups de marteau par les chaudronniers de Berlin. Berlin n'avait alors ni Opéra, ni théâtre. Le soir, le roi n'avait d'autre ressource que d'aller s'enfermer dans le *club des fumeurs*. C'était une institution de son choix, et il la préférait aux instituts et aux académies. « C'était, dit un témoin oculaire, une salle isolée, placée sur le bord de la Sprée. Le roi s'y rendait ordinairement vers les sept, huit ou neuf heures du soir. Il y trouvait ceux à qui il avait permis d'y venir, et y restait jusque vers onze heures ou minuit. On y fumait, on y buvait de la bière, on y causait familièrement de choses diverses. Les meubles se réduisaient à une longue table de sapin, ayant de chaque côté un banc de même fabrique; à un bout,

un fauteuil, aussi grossier que tout le reste, pour le roi, et, à l'autre bout, un autre fauteuil, à peu près semblable, excepté que le dossier en était surmonté de deux grandes oreilles de lièvre, symbole accredité chez les Allemands pour désigner la légèreté ou le peu de mérite des personnes. Ce dernier fauteuil, ainsi décoré, était réservé à un ancien serviteur, admis dans cette société, où il servait de messager et de bouffon. C'est là que Frédéric-Guillaume se faisait raconter les anecdotes du jour ¹. »

Ce singulier roi mourut en 1741. Une note rédigée de sa main prescrivait la manière dont il entendait être enterré. Il y prévoit tout, depuis la tenue des soldats jusqu'à la qualité du vin qui devait, suivant l'usage, être versé aux invités. Surtout il défendait qu'on prononçât aucune oraison funèbre. Sa défense dut tirer d'un grand embarras le prédicateur de la cour.

On sait ce que fut son successeur. Frédéric le Grand n'est pas un homme qu'on juge et

¹ Thiébault, *Vingt ans de séjour à Berlin*.

qu'on raconte en trois pages ; il y a trop à dire sur sa politique et son génie. Postdam va nous fournir l'occasion de rapporter quelques traits de sa vie privée. C'est tout ce que nous pouvons.

Je serai très-sobre sur Postdam, résidence d'été des rois de Prusse, par la raison que ce lieu ne m'a rien offert qui ne me fût connu et qui ne le soit du lecteur. Qu'est-ce, en effet, que Postdam ? La seconde édition, je n'ose pas dire corrigée et embellie, de Versailles.

Il y a d'abord le château. D'un côté, une belle façade se développant avec froideur et majesté ; de l'autre, trois grandes ailes de pierre enfermant une cour d'honneur. Seulement, au lieu de la belle grille en serrurerie ouvragée et fleurdelisée qui ferme la cour de Versailles, ici l'on passe sous un lourd portique relié aux bâtiments par deux maigres murailles. Il y a une place d'armes sur laquelle j'ai vu rouler les canons, piaffer les chevaux, et l'infanterie du roi Guillaume faire, avec dignité, l'exercice à la prussienne. Il y a un parc, avec des allées droites comme les rues de Berlin, de grandes perspectives de verdure, des arbres taillés en



PORTE DE LA COLONNADE A POSTDAM



pyramides par le ciseau des jardiniers - géomètres, des parterres dessinés au compas, des bordures en buis qui prennent toutes les figures imaginables, des orangers dans leurs caisses vertes, auxquels la rigueur du climat ne permet hors la serre que de courtes apparitions; des vases, des statues, des emblèmes, des bassins, des jets d'eau. L'eau est le triomphe de Postdam sur Versailles. Une vraie rivière, le Havel, y fait des lacs et des cascades naturels, à bien moins de frais que la machine de Marly dans le parc du grand roi. Pour terminer, il y a une ville triste, silencieuse, véritable désert pavé, éclairé, lavé; pourvu d'églises et de casernes monumentales; percé de rues, d'avenues trop longues et trop larges, qui vont aux habitants comme des vêtements d'emprunt, et où ceux-ci paraissent honteux d'habiter, mal à l'aise dans toute cette grandeur à force d'y être à l'aise. Voilà Postdam, et qu'on me dise lequel de ces traits ne s'applique pas à Versailles?

Si je parcours, dans un rayon de quelques lieues, les parcs et les jardins, la même impression se fait sentir. Six terrasses et autant

d'escaliers de marbre me font monter au pied d'un château élégant, léger, vraie villa de prince, composé d'un seul étage, décoré d'une colonnade du meilleur goût. « C'est Trianon, m'écriai-je.

— Non, dit mon guide, c'est *Sans-Souci*. »

Sans-Souci était la maison de plaisance de Frédéric. Il s'y retirait loin des affaires, des soldats, des tambours, pour être, selon le nom de l'endroit, « sans souci ». Je me présente pour visiter l'intérieur. « Arrière! » crie un fantassin sorti d'une guérite, et qui hérissé devant moi sa baïonnette et son casque armé de chevaux de frise dorés. Il paraît qu'une bande de petits princes venus de Berlin font la dinette à Sans-Souci. Je les entends rire dans un parterre. De grands estafiers galonnés d'or leur portent des vins, des fruits, des pâtisseries. J'en arrêteraï volontiers quelque chose au passage; mais « la garde qui veille aux barrières du Louvre » ne me quitte pas de l'œil. J'entendrai donc sauter les bouchons du vin de Champagne, doux souvenir de la patrie, auquel je regrette de ne pouvoir m'associer que par la pensée. Une cantinière, pour

quelques groschens, me propose un verre de bière ou de coco qui n'adoucit pas mes regrets.

Je me promène tout le jour sous l'œil et le gouvernement de mon guide, personnage heureusement peu loquace. Il me montre, avec le scrupule propre aux gens de son état, tous les colifichets que la fantaisie des princes et le goût du temps ont semés dans ces magnifiques forêts, devenues jardins. Je visite tour à tour, avec la dose d'enthousiasme qu'ils méritent, une maison japonaise, un temple de l'Amitié, une faisanderie, une grotte de Neptune, plusieurs rocailles, qui feraient très-bien, en petit, sur une cheminée; une montagne avec des ruines, un bain romain, un village russe, trois ou quatre palais dont je ne puis deviner l'usage, si ce n'est d'exercer la patience des sentinelles et les jambes des touristes; mille choses encore, parmi lesquelles le fameux moulin de Sans-Souci. L'histoire en est connue, et ceux qui l'ont oubliée la reliront dans les jolis vers d'Andrieux. Deux choses m'ont gâté le moulin. D'abord on l'a remis à neuf : plus d'illusion. Il me le faut centenaire,

décrépit, ne battant que d'une aile. Ce n'est l'avis ni du meunier ni de la meunière, un très-beau couple, que j'ai vu assis devant leur maisonnette, avec leurs enfants. Autre tort, celui-ci plus grave : on n'y fait pas de galette. Or, je vous prie, à quoi sert un moulin qui ne fait pas cuire de la galette pour les passants ?

Ici mon guide se sépare de moi. Le drôle, jusque-là taciturne, retrouve la voix pour réclamer le double du prix convenu. Vraiment le lieu et le temps sont mal choisis. Je lui ferme la bouche par ces mots : « Il y a des juges à Berlin ! »

L'intérieur du château de Postdam mérite une visite, surtout la partie qui contient les appartements du grand Frédéric. Ils sont restés tels que celui-ci les a laissés. Ce sont les mêmes salles, les mêmes tableaux, les mêmes meubles. On pousse le respect jusqu'à conserver les taches faites par ses chiens sur les tapis et les tentures. Frédéric, si rude pour tout le monde, n'était débonnaire qu'avec ses chiens. Dieu sait quelles libertés il leur laissait pren-

dre ! Il voulut être enterré près d'eux : vœu cynique, cruelle raillerie contre les hommes. Pouvait-il exprimer plus crûment son mépris pour eux ?

La salle à manger est simple. Je m'y suis assis, et j'y ai fait collation auprès d'une petite table et sur un siège qui servirent à Frédéric. Ce sont fantaisies innocentes qu'il faut satisfaire en voyage : n'a point qui veut occasion de s'asseoir à la table d'un roi. Je songeais, en croquant un fruit vert, échantillon plus que médiocre des vergers du Brandebourg, que l'ombre du grand roi, revenue par miracle à la vie, serait bien moins choquée de mon irrévérence qu'étonnée de ma frugalité, à deux pas de sa table et de son buffet. Jamais ce lieu auguste ne connut les fruits verts et le pain sec. Il était grand mangeur, le bon prince, et tout à fait de taille à tenir tête, sur la bonne chère, au plus illustre des Bourbons. Son palais blasé avait besoin d'épices et d'aromates. Lui-même inventa un mets composé de substances si fortes, que son cuisinier refusa d'abord de l'exécuter. Forcé d'obéir, il le baptisa *bombe à la Sardanapale*.

Atteint de la maladie qui l'emporta, Frédéric ne retranchait rien de sa table; l'appétit fut la dernière chose qu'il perdit. Zimmermann, médecin du roi, le déclarait « incorrigible sur l'insobriété », et ne pouvait remporter « aucune victoire sur la polenta et les pâtés d'anguilles ». — « L'appétit est si extraordinaire, écrivait Mirabeau, en mission secrète à la cour de Prusse, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats, tous des plus recherchés. Pour déjeuner et souper, on prend des beurrées couvertes de langue fumée et d'une bonne dose de poivre ¹. »

Voici le menu d'un dîner écrit, le 20 octobre 1780, de la propre main du roi, sur un calepin, que, suivant un usage établi, son cuisinier lui présentait régulièrement à la fin du repas. Après ce qu'on a vu plus haut, l'orthographe n'étonnera personne :

- I. *Soupe aux salsifie.*
- II. *Ailles de perdros glacés aux cardons et petit pois.*
- III. *Petit patés à la romaine.*
- IV. *Des alloêtes.*
- V. *Des clops de veau à l'angloise.*

¹ *Histoire secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



FRÉDÉRIC II MUSICIEN.



« Combien, demandai-je à l'hôte d'une cave célèbre à Berlin, coûterait un repas d'après le menu que voilà ? »

L'homme calcula, additionna, et, finalement, assura « qu'avec vins de France, madère et vins du Rhin, Monsieur en serait quitte facilement pour huit louis.

— Pas davantage?... Servez-moi donc une tranche de bœuf et des radis ! »

La salle de concert m'a montré Frédéric musicien. Son pupitre à musique, ses cahiers, sa flûte y sont déposés. On sait sa passion pour cet instrument. Il l'apprit de bonne heure, et non sans succès. « Quel dommage, disait Diderot, qu'un grain de sable de Brandebourg en gêne l'ouverture ! » — « Mon frère, raconte la margrave de Bareuth, appelait sa flûte sa *principessa*, disant qu'il ne serait jamais amoureux que d'elle. Pour y répondre, j'appelais mon luth *prince*, lui disant que c'était son rival. » Sébastien Bach s'explique autrement sur le génie musical de Frédéric : « Vous croyez peut-être, disait-il, que le roi aime la musique ? Erreur extrême : il n'aime que la flûte. Et si

vous croyez qu'il aime *la* flûte, seconde erreur : il n'aime que *sa* flûte. »

Il y a dans la même salle un clavecin, qui servait à Quantz pour accompagner le roi. Ce Quantz était un bonhomme, maître de chapelle et favori du roi, ce qui avait donné lieu à ce raisonnement en *baroco* : « Quantz mène le roi, Mme Quantz mène son mari, le chien de Mme Quantz mène Mme Quantz; donc c'est le carlin de Mme Quantz qui mène la Prusse. »

Le tombeau de Frédéric termine naturellement une excursion à Postdam. Une tombe est la conclusion de toute histoire humaine. Frédéric mourut dans une salle du palais de Sans-Souci. On y montre encore le fauteuil dans lequel deux soldats de sa garde roulaient le malade au soleil. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses généraux et ses soldats, interrogeant son œil bleu, jadis si plein de flamme, et maintenant éteint, se demandaient si c'était là « leur père Fritz » (*unser Vater Fritz*), comme ils l'appelaient. Pourtant il fut roi jusqu'au dernier jour, et sa volonté, sinon son corps, resta, selon le mot de Vespasien,

debout jusqu'à la fin. Frappé d'une première attaque d'apoplexie et regardé comme mort, il se réveilla et terrifia tout le monde par un geste impérieux suivi de ces mots : « Taisez-vous ! » Il mourut le 17 août 1786, à deux heures et vingt minutes du matin. Son médecin, appelé depuis la veille, l'avait jugé sans ressource, beaucoup moins à l'odeur cadavéreuse qui s'exhalait de son corps couvert d'ulcères, qu'à ce que, pour la première fois de son règne, il ne se rappela point n'avoir pas expédié les affaires du cabinet. « Et c'était bien conclure, ajoute Mirabeau, à qui j'emprunte ce fait ; ce n'est qu'en mourant qu'il pouvait oublier son métier. »

Les premières lignes de son testament contenaient ces mots, triste profession de son matérialisme : « Je rends à la nature le souffle de vie qu'elle m'a prêté, et mon corps aux éléments dont il est composé. » Quant au vœu d'être enterré près de ses chiens, sous la terrasse de Sans - Souci, on lui a fait l'honneur de ne pas l'exécuter. Son corps repose dans le caveau d'une église de Postdam. Un voyageur qui visita cette tombe en 1806 emporta,

comme souvenir ou comme trophée, l'épée du vainqueur de Rosbach. Il coupa aussi, dans le cabinet du roi, un morceau du tapis de sa table de travail. Le touriste qui se passait de telles fantaisies voyageait avec trois cent mille baïonnettes, et se nommait Napoléon. Son voyage coûta bien d'autres choses à la Prusse !

CHAPITRE VI

VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC LE GRAND

Origine des relations de Voltaire avec le prince royal. -- Avènement de Frédéric. -- Première entrevue. -- Court voyage à Berlin. -- Échec diplomatique. -- Nouveau voyage. -- Lune de miel bientôt troublée. -- Le Juif Hirschell. -- Le docteur Akakia. -- Auto-da-fé. -- Brouille complète. -- Départ de Voltaire. -- Mésaventure à Francfort. -- Conclusion et moralité.

Il y a dans l'histoire de Postdam et de Berlin un épisode singulièrement curieux : ce sont les relations de Frédéric et de Voltaire. Ce sujet doit être traité à part et avec le développement qu'il mérite. On me permettra ce court moment de halte et de repos entre deux monuments et deux descriptions. L'origine de ces relations remonte à l'année

1736. Frédéric, alors prince royal, dans toute l'ardeur de son goût pour la littérature française, en prit l'initiative, par une lettre dont voici les premières lignes et les dernières :

MONSIEUR,

Quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des modernes la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Je suis avec toute l'estime et la considération qui vous sont dus, Monsieur, votre affectionné ami,

FRÉDÉRIC, PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Voltaire répondit dans sa prose la plus brillante, et c'est ainsi que naquirent une amitié célèbre et une correspondance qui dura plus longtemps qu'elle. Frédéric habitait alors le château de Remusberg. Jouissant, comme

prince royal, de tout son loisir, il fit de son commerce avec Voltaire une occupation sérieuse et assidue. La passion s'en mêla. Son goût pour les vers de notre poète fut un des enthousiasmes de sa jeunesse. Ses lettres, datées de ce temps, respirent une tendresse juvénile. Voltaire est le « sublime, le divin Voltaire », et le prince se déclare « son très-dévoué, très-fidèle, très-tendre ami ». Il professe une touchante sollicitude pour la santé débile de son ami. Un jour viendra qu'il lui enverra, par épigramme, du quinquina en guise d'ellébore. Aujourd'hui il lui envoie, par ses courriers, des pilules pour les maux d'entrailles, des poudres pour l'estomac, et Voltaire, à qui le roi Stanislas rendait déjà des offices semblables, s'excuse « de l'insolence qu'il a de prendre deux rois pour ses apothicaires. » Mais sur quoi le royal écrivain ne cesse de revenir avec mille louanges, c'est sur le génie poétique de l'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre*.

Vous avez ravi à *Virgile*, écrit-il (17 février 1738), la gloire du poème épique, à *Corneille* celle du théâtre; vous

en faites autant à présent aux épîtres de Despréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme.

Et ailleurs (28 mars 1738) :

J'ai lu la *Méropé* avec toute l'attention dont je suis capable, sans y apercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil ; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

La souplesse merveilleuse de ce génie universel l'étonne aussi. Comment fait-il pour écrire à la fois tant de choses dans des genres si différents ? Frédéric, qui partage sur le compte de la *Henriade* les illusions bienveillantes du XVIII^e siècle, parle ici comme la postérité.

Mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un Voltaire dans le monde. J'ai fait un système pour nier son existence. Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers ; il y a des philosophes qui traduisent Newton ; il y a des poètes héroïques ; il y a des Corneilles, il y a des Catulles, il y a des Thucydides, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire... »

Pour répondre à ce concert de louanges et

renvoyer tout cet encens, Voltaire n'est pas en peine. On sait quel fin et habile courtisan il était. Ses lettres au prince royal sont des chefs-d'œuvre de flatterie fine, piquante, semée de sel attique, et parée de toutes les grâces de l'esprit, sinon des effusions du cœur. Le prince devient sous sa plume *divus Fredericus*, « le Marc-Aurèle germanique, le Salomon du Nord. »

Un prince qui pense aux hommes, s'écrie-t-il avec enthousiasme; qui fait son bonheur de leur félicité! On demandera dans quel roman cela se trouve, et si ce prince se nomme Alcimédon ou Almanzor, s'il est fils d'une fée ou de quelque génie? Non, Messieurs, c'est un être réel; c'est lui que le Ciel donne à la terre sous le nom de Frédéric. Il habite d'ordinaire la solitude de Remusberg; mais son nom, son esprit, ses vertus, ses talents sont déjà connus dans tout le monde. (*Lettre de novembre 1738.*)

En juin 1738, il courut des bruits d'une guerre entre l'Allemagne et la France. Frédéric se hâta d'assurer Voltaire « que si le sort ou le démon de la guerre le rendait ennemi des Français, la haine n'aurait jamais d'empire sur son esprit, et que son cœur démentirait son bras. » A quoi Voltaire répond ga-

lamment en invitant le roi à la conquête de la France :

Votre esprit, votre ardeur guerrière,
Des Français se feront chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

Et, poursuivant sur ce ton d'aimable badinage :

Je demande en grâce à Votre Altesse Royale qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey ¹, qui a été très-indignement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais, à la paix, ne rendez jamais Cirey, je vous en conjure, Monseigneur ; rendez, si vous voulez, Strasbourg et Metz ; mais gardez votre Cirey.

A ce commerce de compliments s'ajoutait un échange de petits présents, lesquels passent depuis longtemps pour entretenir l'amitié. Voltaire donna le signal par une belle écriture d'un artiste parisien très-célèbre dans son art. Frédéric répondit par une boîte de jetons d'ambre de Prusse, et surtout par un

¹ Terre de Mme du Châtelet qu'habitait Voltaire.

quartaut de vin de Tockay, que Voltaire célèbre en petits vers dignes d'Anacréon ou d'Horace.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles est venu.
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Émilie,
Son misérable individu,
Dans son estomac morfondu,
Sentira renaître la vie.
La Faculté, la pharmacie,
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville ¹,
Mon ordonnance est du bon vin.
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu, je ne suis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reste à faire,
C'est de boire à votre santé.

Pauvre vin de Hongrie, reçu si gaiement, et si gaiement chanté, croirait-on qu'il est resté sur le cœur du poète? Écoutez comment il

¹ Son médecin.

en parle dix ans plus tard, c'est-à-dire après la rupture :

On (c'est Frédéric) m'écrivait : *Mon cher ami*, et on me parlait souvent, dans les dépêches, des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône. *Il* (c'est toujours Frédéric) y monta enfin quand j'étais à Bruxelles, et il commença par envoyer en France, en ambassade extraordinaire, un manchot nommé Camas, ci-devant Français réfugié, et alors officier dans ses troupes. Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme, qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi, qu'il me priait de me rendre chez lui sur l'heure, et qu'il avait le plus grand et le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître.

« Courez vite, dit M^{me} du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. » Je courus, je trouvai l'ambassadeur, qui, pour toute valise, avait derrière sa chaise un quartaut de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté, et je partageai le quartaut avec Camas.

Mais ce détail est prématuré. Frédéric et Voltaire ont encore pour plus de dix ans de

bonne amitié. Revenons à la correspondance de 1740. Elle a encore un côté curieux : ce sont les confidences littéraires du poëte et du roi. Tous deux se communiquent réciproquement leurs œuvres. Vers et prose circulent de Remusberg à Cirey. On dirait que les courriers d'État n'ont été inventés que pour le commerce de ces deux beaux esprits. Voltaire n'y va pas de main morte dans l'éloge des poésies du roi. Il le traite, sans marchander, « de Michel-Ange ou d'Albane. Peu d'académiciens de France s'expriment avec autant de force. » Et, pour la légèreté et l'enjouement, son patron est Horace :

O prince aimable et plein de grâce !
Parlez : par quel art immortel
Avec un goût si naturel
Touchez-vous la lyre d'Horace ?

Il est vrai que Frédéric commet des solécismes et ne sait pas l'orthographe. Mais qu'est-ce que cela ? dit Voltaire. Louis XIV en faisait bien d'autres, et le grand César était mis par les siens au-dessus de la grammaire : *Cæsar est supra grammaticam*. A quoi le roi, qui n'en-

tend pas raillerie sur cela, répond avec un grand sens :

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un solécisme, une faute d'orthographe, ne pouvaient ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tous sens de dire : *Cæsar est supra grammaticam*. Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne.

Voltaire se le tint pour dit, et se résigna au rôle de professeur d'orthographe. Mais avec quelle grâce et quel esprit il en fit la besogne ! « Sire, disait Boileau à Louis XIV, qui lui montrait de méchants vers de sa composition, laissez cela aux rimeurs de profession. Votre Majesté n'y connaît rien. Elle s'entend mieux à prendre des villes. » Boileau était un bourru qui n'entendait rien au métier de courtisan. Il faut voir comment Voltaire, d'une tâche bien autrement ingrate, fait sortir mille compliments agréables, mille jeux flatteurs :

S'il plaît à Votre Altesse Royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes

dont il est composé. Voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédants... Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore Votre Altesse Royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ss*. Avec ces petites attentions, vous serez de l'Académie quand il vous plaira; et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur.

(Lettre du 1^{er} janvier 1739.)

La mort du roi Frédéric - Guillaume, en 1740, appela Frédéric sur le trône. Voltaire lui adressa aussitôt les beaux vers qui sont dans toutes les mémoires :

Quoi! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore?

Frédéric lui répond par une lettre toute pleine de ses projets futurs et de ses actes :

J'ai posé les fondements de notre nouvelle académie. J'ai fait acquisition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti; j'attends la réponse de S'Gravesand, de Vaucanson, d'Euler. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce et les manufactures. J'engage des sculpteurs et des peintres.

Nobles paroles; mais il est juste de restituer cette ligne qui les précède :

J'ai commencé par augmenter les forces de l'État de

seize bataillons, de cinq escadrons de housards, et d'un escadron de gardes du corps.

Un soudard de génie et un homme de lettres : voilà Frédéric tout entier.

Frédéric et Voltaire se virent pour la première fois au mois de novembre de la même année. Frédéric eut d'abord la fantaisie de l'aller surprendre à Cirey. Il entra incognito dans Strasbourg, sous un costume d'officier, avec le nom de comte Dufour. Reçu à souper par le maréchal de Broglie, gouverneur de Strasbourg, il fut reconnu par un grenadier de sa propre garde, déserteur au service de la France, s'esquiva sitôt qu'il put, remonta à cheval, repassa le Rhin, et repartit aussi vite qu'il était venu. Voltaire, mandé par lui, l'alla rejoindre dans son château de Meurs, sur la Meuse, à deux lieues de Clèves. Tous deux ont laissé par écrit l'impression que produisit sur eux cette visite. Voltaire dit :

Je trouvai, à la porte de la cour, un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonnet, ministre d'État, se promenait dans la cour, en soufflant dans ses doigts. Il

portait de grandes manchettes de toile sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entraînait dans une de ses poches, et l'autre passait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'État importante, et cela était vrai. Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi, qui suait et qui tremblait, sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis ma révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin ¹.

Frédéric écrivait de son côté :

J'ai vu ce Voltaire, que j'étais si curieux de connaître; mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte, et l'esprit aussi débilité que le corps affaibli. Enfin, avec des gens de son espèce, il ne faut pas être malade; il faut même se porter très-bien et être mieux qu'à son ordinaire. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, la sagesse d'Agrippa... Il nous a déclamé *Mahomet*, tragédie admirable qu'il a faite : il nous a transportés hors de nous-mêmes, et je n'ai pu que l'admirer et me taire.

(Lettre du 21 septembre 1740.)

¹ *Mém. pour la vie de M. de Voltaire* (par lui-même), p. 54.

En 1741, la guerre éclate sans refroidir l'ardeur du roi pour sa correspondance. Seulement, au lieu d'être datées de Postdam et de Berlin, ses lettres sont datées du bivouac ou du champ de bataille.

« On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai. » Ces mots se lisent, en manière de post-scriptum, à la fin d'une lettre expédiée le lendemain de l'importante victoire de Molwitz (10 avril 1741).

Voltaire s'empare avec empressement de ce nouveau thème offert à sa verve poétique, et de rimer avec ardeur, et sur tous les tons. *gloire et victoire, lauriers et guerriers*. Je sais bon gré à Frédéric de s'être lassé le premier de ces adulations.

Je vous prie, lui dit-il, trêve de héros, d'héroïsme et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres, depuis la paix, qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans ou quelques hémistiches de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
 Par un élégant badinage
 Amuseront et plairont mieux
 Que par l'encens et par l'hommage,
 Qui, vous soit dit, est un langage
 Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces derniers mots ne sont pas sans aigreur.

C'est que nous entrons dans la période décroissante de l'enthousiasme de Frédéric pour Voltaire. Si Voltaire eût été sage, il en eût reconnu les symptômes. Il fit un second voyage auprès du roi, chargé d'une négociation secrète de la cour de France. Si le poète fut fêté, l'ambassadeur ne fut guère pris au sérieux. Il avait rédigé pour le roi de Prusse une note en neuf articles, avec une marge blanche pour recevoir les observations de Frédéric. Ce dernier n'y inscrivit que des bouffonneries. Voici des fragments de cette pièce burlesquement diplomatique :

DE LA MAIN DE VOLTAIRE.

1^o Votre Majesté saura que le sieur *Bassecourt*, premier bourguemestre d'Amsterdam, est venu prier M. de la Ville, ministre de France, de faire des propositions de paix.

.

.

.

DE LA MAIN DE FRÉDÉRIC.

1^o Ce BASSE-COUR est apparemment celui qui a soin d'engraisser les chapons et les coqs d'Inde pour leurs Hautes Puissances? .

.

.

.

5° Quiconque a parlé seulement un quart d'heure au duc d'Areberg... etc., à tous les partisans de l'Autriche, leur a entendu dire qu'ils brûlent d'ouvrir la campagne en Silésie. Avez-vous en ce cas, Sire, une autre alliée que la France?

9° Voltaire, dans cet article, demandait au roi quelque parole amicale qu'il pût rapporter à la cour de France. Frédéric répond ci-contre :

5° *On les y recevra, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.*

9° La seule commission que je puisse vous donner pour la France, c'est de leur conseiller de se conduire plus sagement qu'ils n'ont fait jusqu'à présent.

Voltaire se tint pour content de son ambassade, en quoi il me paraît peu difficile ; je soupçonne ce grand moqueur d'avoir, en cette occasion, trouvé son maître.

La tragédie de *Sémiramis*, qu'il envoya quelque temps après, fut médiocrement reçue de Frédéric, bien revenu de la ferveur d'autrefois. Il loua de grandes beautés de détail et de

superbes tirades. Il ne sait cependant *si les spectres et les ombres donneront à cette pièce tout le pathétique* que l'auteur s'en promet.

Attaquer l'ombre de Ninus, cette création imparfaite de Voltaire, mais d'autant plus chère à son cœur : quelle cruauté ! Le roi ne s'arrêta pas là. Il avait à sa cour un rimeur subalterne, d'Arnaud, disciple et créature de Voltaire, qui l'avait donné au roi. Frédéric osa l'égaliser à son maître dans une ode où tous deux sont traités de soleils, avec cette différence que Voltaire joue le rôle de soleil couchant :

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence.
Venez briller à votre tour :
Élevez-vous, s'il baisse encore.
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

Que dit Voltaire ? Il était sous le charme, et sourit de cette boutade. Pourtant un reproche se déguise sous l'enjouement de sa réponse :

Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice est la vôtre !

Égratignez-vous d'une main
 Lorsque vous protégez de l'autre?
 Je touche à mes soixante hivers ;
 Mais si tant de lauriers divers
 Ombragent votre jeune tête,
 Grand homme, est-il donc bien honnête
 De dépouiller mes cheveux blancs
 De quelques feuilles négligées
 Que déjà l'envie et le temps
 Ont, de leurs détestables dents,
 Sur ma tête à demi rongées ?

Ces vers et la lettre dont ils font partie sont du 26 juin 1750. Croirait-on que Voltaire les écrivait sur la route de Berlin, où il se décidait, après de longs combats, à rejoindre son fantasque héros ?

Les avertissements de ses amis ne lui manquèrent cependant pas, et avant et après son départ. Tous le blâmèrent, quelques-uns fort vivement. Quel charme l'aveuglait donc ? Il le dit lui-même :

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui ; car il avait de l'esprit, des grâces, et de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois. Celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à

la tête, tandis que Desfontaines et d'autres gredins me dif-
famaient dans Paris au moins une fois par semaine.

Ainsi une sympathie intellectuelle déjà vieille, une jouissance d'orgueil qui s'explique facilement, la satisfaction d'échapper « aux gredins de Paris », telles sont les raisons qui déterminèrent Voltaire, contre l'avis de tous les siens, contre son propre pressentiment, à s'engager au service du roi de Prusse.

Ce dernier n'avait rien épargné pour obtenir ce résultat. Honneurs, pensions, dignités, il avait tout prodigué. Les protestations les plus vives, les plus grandes instances se succédaient dans ses lettres et sur sa bouche. Le roi était redevenu, pour la tendresse et la flatterie, le prince royal d'autrefois. Il allait, dans un moment d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de cet heureux favori, « main, dit Voltaire, qu'il devait un jour charger de chaînes ». Il y eut véritablement pour Voltaire quelques semaines de délices et d'enchantement. Il pardonnait à Postdam « de n'être habité que par des bonnets de grenadiers et des moustaches, et s'habituaît à travailler au bruit du tambour ». Les fêtes de la cour l'é-

tourdissaient un peu; mais les princes et les princesses y jouaient la tragédie, et quelles tragédies? Les propres pièces de Voltaire : *Œdipe, Zaïre, Mahomet*. Tout ce monde-là le traitait avec la même déférence que le maître. La propre sœur du roi, la margrave de Bareuth, femme d'un grand esprit et d'une culture variée, recherchait son entretien, admirait son génie, se faisait son disciple, et recevait en souriant de petits vers galants improvisés pour elle. Voltaire lui débitait, sans la fâcher, mais non pas sans faire froncer le sourcil à Frédéric, cette déclaration, composée en manière de gageure :

Souvent un peu de vérité
 Se mêle au plus grossier mensonge :
 Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
 Au rang des rois j'étais monté.

Je vous aimais, Princesse, et j'osais vous le dire.
 Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté :
 Je n'ai perdu que mon empire.

Il donnait deux heures par jour au roi, pour polir ses vers et sa prose; le reste du temps lui appartenait. Le roi acceptait ses critiques, et n'osait, avec lui, se livrer aux in-

cartades de son caractère violent. Le jeu n'était pas, à beaucoup près, aussi sûr pour tout le monde. L'honnête Thiébault, qui passa vingt ans à sa cour, avec l'office de maître de français, a fait là-dessus de curieuses révélations. Il s'agissait d'une pièce d'éloquence destinée à être lue devant l'académie de Berlin¹. Le roi contestait un solécisme : s'étant décidé à le corriger, il le fit, mais par un autre solécisme qu'il fallut bien lui signaler encore. « Je le vis, dit Thiébault, devenir subitement rouge de colère, les yeux enflammés, l'air dur et menaçant, et toute la physionomie annonçant un homme disposé à prendre un parti violent. Il rejeta la plume à côté de l'encrier, en disant : « Il n'y a donc qu'à laisser la phrase comme elle est. » Le roi céda pourtant; mais Thiébault déclare qu'un autre qu'un Français « ne s'en serait pas tiré sans quelque coup de botte dans les jambes ».

Voltaire avait sa table particulière, sa maison, ses équipages. Le soir, un souper réu-

¹ *L'Éloge de Voltaire.*

nissait le roi et ses plus intimes convives. C'était Lamettrie, d'Argens, Algarotti, Mau-pertuis, et autres épicuriens célèbres. Là on éloignait les valets : des tables chargées de mets sortaient de terre et y rentraient, au moyen d'un mécanisme. On causait avec liberté, et même avec licence. Il n'y avait de royauté que celle de l'esprit. Un bon mot donnait la couronne, que vous enlevait un mot meilleur. Dans le plus fort de ses ressentiments, Voltaire se souvenait de ces soupers avec délices. Licence à part, il avait raison. « Je ne sais, dit-il, mais il me semble qu'il y avait là bien de l'esprit. » Bref, il a résumé d'un mot toute cette période : « Je fus reçu comme Astolphe dans le palais d'Alcine. »

Ceci se passait au mois d'octobre 1750. Deux mois après, le 26 décembre, il écrivait à Mme Denis, sa nièce, sur un ton bien différent :

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine ; et je dis : « Ma chère enfant,

pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu?... Que j'ai de remords! Que mon bonheur est empoisonné! Que la vie est courte!... »

Que s'était-il passé? Une chose facile à prévoir. La jalousie était entrée, sur les pas de Voltaire, dans la petite colonie philosophique. Ces poètes, ces savants, ces beaux esprits, race irritable, virent avec ombrage l'extrême faveur dont jouissait le nouveau venu. Tout son génie ne le protégea pas auprès d'eux. De là des procédés équivoques, des propos aigres. Il y a bien des petites gens dans le caractère de Voltaire; il y a surtout celle-ci, de ne pouvoir pardonner une injure. La plus chétive l'exaspérait et le trouvait implacable. Tout s'envenime entre gens d'esprit, dont la langue est prompte et la plume effilée. Il fallut sévir. Frédéric, vivement sollicité, s'y décida à regret. Il renvoya la Beaumelle; il renvoya d'Arnaud, ce soleil levant qui devait éclipser l'astre déclinant du maître. Ces exécutions l'indisposèrent. Il en voulut à Voltaire, quoique Voltaire eût peut-être raison : il ne lui pardonna pas la discorde qu'excitait invo-

lontainement sa présence. Le reste des mécontents, des jaloux, des petits esprits, avides de querelles et de brouilleries, s'aperçut d'un refroidissement. Pour l'aggraver, ils se firent colporteurs de méchants bruits et de méchants propos. Le roi avait dit à Lamettrie, en parlant de Voltaire : « J'aurai besoin de lui encore un an ou deux, puis je le renverrai. *Quand on a pressé le jus de l'orange, on en jette l'écorce.* » Cela fit réfléchir Voltaire, qui songea à mettre en sûreté « la pauvre écorce d'orange ». En attendant, sa langue vindicative se donnait carrière, et ses saillies blessantes n'accommodaient pas les choses. « Cet homme, disait-il en parlant de Frédéric, c'est César et l'abbé Cottin. » Une autre fois : « Le roi ? dites-vous ; appelez-le le maréchal des logis ! » Un jour qu'il recevait une lettre avec cette suscription : *A M. de Voltaire, au château*, il saisit une plume, biffa l'adresse, et mit en grosses lettres : AU CORPS DE GARDE. Lamettrie étant mort, « Voilà, dit-il, la place d'athée du roi devenue vacante. » Le mot n'était que trop vrai. Mais la plus sensible injure pour Frédéric fut celle-ci. Un jour que Voltaire recevait de

la part du roi des vers à corriger : « Messieurs, dit-il aux assistants, voici le linge sale de Sa Majesté qu'on m'envoie à blanchir, il faut que le vôtre attende. »

Sur ces entrefaites, survint un procès désagréable, intenté par Voltaire à un Juif nommé Hirschell. Il s'agissait de lettres de change protestées et de diamants faux substitués aux véritables, le tout pour une valeur de onze à douze mille écus. L'Israélite, voleur effronté, mais protégé par l'obscurité des transactions, fit tout le scandale imaginable. Voltaire eut gain de cause; mais le retentissement qu'eut cette affaire mécontenta le roi. Elle mit à jour certains tripotages tolérés par son gouvernement. Elle fit découvrir aussi que Voltaire plaçait d'assez fortes sommes hors du royaume. Il se défiait donc du roi? il songeait donc à le quitter? Joignez à cela quelques démarches indiscrètes en faveur d'une aventurière, et le courroux du roi grandit si fort, qu'il éloigna le favori de sa présence. Celui-ci écrivit à deux reprises pour se justifier et solliciter l'honneur d'une audience. Il ne réussit qu'à s'attirer, à deux ou trois jours d'intervalle, les réponses

accablantes qu'on va lire : elles sont du 24 et du 28 février 1751 :

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi ; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, venait ici se réfugier comme en un port tranquille ; mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous : un homme généreux les lui eût pardonnés ; un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez pas à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de M^{me} de Bentink sans que ce fût certainement dans votre département. Vous avez la plus vilaine affaire du monde avec le Juif. Vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée ; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal

adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie. En cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FRÉDÉRIC.

Potsdam, 28 février 1751.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelle;... ces sortes de compromis sont flétrissants; et avec les talents du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de l'Opéra, un Juif joaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer des termes équivoques et de flasques adoucissements qui défigurent la vérité; c'est à vous d'en profiter.

FRÉDÉRIC.

Une entrevue avec le roi, quelques caresses de part et d'autre, raccommodèrent les choses.

Mais il restait à Voltaire de se brouiller avec Maupertuis.

Maupertuis était un Breton, ayant des hommes de sa nation la ténacité et la roideur. C'était un savant distingué; il s'était fait un nom comme membre de la commission chargée de vérifier l'aplatissement du globe terrestre au pôle. Un peu vain, un peu rempli de lui-même, il s'était fait représenter dans une gravure aplatisant le monde entre ses mains. Il avait des faiblesses et des travers d'esprit dont Voltaire s'est servi pour le couvrir de ridicule; mais cela n'empêchait pas qu'il ne fût un savant sérieux et estimable. C'était l'opinion de Frédéric, qui lui avait donné la présidence de son Académie des sciences. Maupertuis était donc fort bien en cour; il avait même épousé une dame d'honneur de la reine. Voici comment une querelle s'émut entre lui et Voltaire. Maupertuis s'attribuait la découverte de je ne sais quelle loi de mécanique. Un savant fixé à la Haye, Kœnig, la revendiqua pour Leibniz. Il alléguait des lettres de ce dernier, mais sans pouvoir fournir les originaux. Maupertuis prit feu, souleva l'académie de Berlin,

et fit rendre une décision, signée du sage Euler lui-même, par laquelle Kœnig, déclaré faussaire, était rayé de la liste des académiciens de Prusse, dont il faisait partie. Voltaire aimait Kœnig, et ne haïssait pas mal Maupertuis, quoique lui-même l'eût, dans le temps, recommandé à Frédéric. Cet arrêt, injuste peut-être, lui échauffa la bile; il immola à son tour l'Académie et son président. Ce dernier surtout fut percé de traits. Un livre bizarre, qu'il venait d'écrire¹, fut parodié par Voltaire, et fit rire tout Berlin. « Le bonhomme (c'est Voltaire qui parle) y proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux pôles, de disséquer des têtes de géants pour connaître la nature de l'âme par leur cervelle, de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin, de percer un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix-résine, et enfin de prédire l'avenir en exaltant son âme. »

Frédéric rapprocha un instant les deux rivaux; mais lui-même, observant mal la neu-

¹ Sous ce titre : *La Vénus terrestre.*

tralité, attisait par ses épigrammes le feu de la discorde. Voltaire se crut joué, et reprit la plume pour écrire le plus gai, le plus piquant des pamphlets, la célèbre *Diatribes du docteur Akakia, médecin du pape*, bientôt suivie de la *Mémorable Séance* et du *Traité de paix*. Frédéric intervint encore, cette fois plus sérieusement. Il ne pouvait souffrir que le président de la première académie de son royaume devint le jouet de l'Europe. Le *Docteur Akakia* courait sous le manteau, en simple manuscrit. Le roi en prévient l'impression : il fait venir Voltaire, se fait lire, avec mille éclats de rire, la plaisante diatribe, en jette au feu les feuillets, et se croit tranquille pour l'honneur de son académie. Pas du tout. Voltaire avait retenu une seconde copie, et, dans le temps que l'une flambait dans la cheminée du roi, l'autre s'imprimait clandestinement à Berlin. Le roi l'apprend, s'emporte, et donne l'ordre que toute l'édition soit saisie et brûlée de la main du bourreau, en place publique, à Berlin. De la fenêtre de son appartement, Voltaire put suivre tous les détails de l'exécution. Elle le fit rire, et lui arracha ce sarcasme : « Voyez-vous, dit-

il, l'esprit de Maupertuis qui s'en va en fumée? Oh! quelle noire et épaisse fumée! » Puis, faisant allusion à quatre exemplaires qu'il avait soustraits pour les envoyer en Hollande, d'où ils devaient revenir par milliers : « Et ces quatre pauvres petits déserteurs qui courent la poste et se sauvent en Hollande! »

Cet auto-da-fé fut suivi d'explications amères entre le roi et son hôte. Une lettre du roi se terminait par ces mots : « Vous avez le cœur cent fois plus affreux que votre esprit n'est beau. »

Voltaire, pour toute réponse, renvoya sa croix du Mérite, sa clef de chambellan et le brevet de sa pension sur la cassette de Sa Majesté. Quatre petits vers accompagnaient cet envoi, sans doute pour l'adoucir :

Je les reçus avec tendresse
Et je les rends avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Frédéric lui fit tout reporter, en y joignant un paquet de quinquina, faute d'ellébore.

Le dessein de quitter la Prusse devint alors

pour Voltaire une idée fixe. Toute illusion était évanouie, et il écrivait à Mme Denis :

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends pas du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à désertier honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. Je vois bien *qu'on a pressé l'orange*. Il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami, signifie *mon esclave*.

Mon cher ami, veut dire : *Vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez par, *Je vous rendrai heureux*, — *Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*.

Soupez avec moi ce soir, signifie : *Je me moquerai de vous ce soir*.

Le dictionnaire peut être long.

Après plusieurs demandes éludées par le roi, Voltaire obtint enfin de partir. Leurs adieux furent sommaires. Le roi était à la parade.

« Sire, dit un officier, voici M. de Voltaire, qui vient prendre congé de Votre Majesté.

— Bon voyage, Monsieur, » lui répondit Frédéric, et il tourna le dos.

L'hôte adulé, encensé de ses petits soupers, n'eut pas d'autre audience de congé.

Il n'était quitte ni avec le roi, ni avec Mau-pertuis.

Le *Docteur Akakia*, sorti de ses cendres, courait, imprimé, par toute l'Allemagne, et y donnait la comédie. Grande fureur de Mau-pertuis. Il écrivit à Voltaire une lettre aussi gauche que violente, et qui ne devait pas mettre les rieurs de son côté. Elle se terminait par une menace d'assassinat. « S'il est vrai que votre dessein soit de m'attaquer encore, je déclare qu'au lieu de vous répondre par des écrits, ma santé est assez bonne pour vous trouver partout où vous serez, et pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâces au respect et à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras, et qui vous ont sauvé de la plus malheureuse aventure qui soit jamais arrivée. »

Voltaire, déjà en route pour la France, reçut cette lettre à Leipzig, en temps de foire. Il commença par la porter au bourgmestre, en mettant sa personne et ses biens sous la protection de ce magistrat; puis il fit insérer dans

la *Gazette de Leipzig*, alors la plus répandue de toute l'Allemagne, un *Avis* rédigé en ces termes :

AVIS AU PUBLIC.

Un quidam ayant écrit à un habitant de Leipzig une lettre par laquelle il menace ledit habitant de l'assassiner, et les assassinats étant visiblement contraires aux privilèges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaissance dudit quidam, quand il se présentera aux portes de Leipzig. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air distrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise; ayant le visage plein, et l'esprit plein de lui-même; portant toujours le scalpel en poche pour disséquer les géants de haute taille.

Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense, assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou sur la première comète d'or ou de diamant qui doit tomber incessamment sur la terre, selon les prédictions dudit quidam, philosophe et assassin.

Voltaire expédia à Maupertuis un numéro de la gazette contenant cette annonce bouffonne, en y joignant, pour le savant, la lettre suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues, et vous menacez de venir m'assassiner. Quelle ingratitude envers votre pauvre docteur Akakia!... Non content d'ordonner qu'on ne paye pas son médecin, vous voulez le tuer. Ah! Monsieur, ce procédé n'est ni d'un président d'académie, ni d'un bon chrétien tel que vous êtes.

Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de force que vous; je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience physique que vous avez projetée. Vous voulez peut-être me disséquer? Mais songez bien que je ne suis pas géant des terres australes, et que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune solution de l'âme. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de la Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers, et il ne manquera pas de m'y aller chercher. Quoique le trou que l'on doit creuser, par votre ordre, jusqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il se trouvera que je serai

malmené dans l'autre monde, comme vous m'aurez persécuté dans celui-ci.
 Au reste, je suis encore bien faible; vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue et mon pot de chambre; mais, dès que j'aurai un peu de forces, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyreo*, et, en multipliant ensuite la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle; elle paraît en avoir besoin. Il est triste pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre de ce qu'ils ont inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher Président.

A Leipzig, le 10 avril 1753.

P.-S. Comme il y a cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner. M^{me} Gotscher se flatte que vous pardonneriez à son esprit en faveur de son sexe, et que vous aurez la générosité de lui donner une sauvegarde.

Ses comptes ainsi réglés, Voltaire poursuit sa route jusqu'à Francfort. Là il tombe malade, et écrit à sa nièce, M^{me} Denis, de le venir joindre. Celle-ci se hâte, mais elle trouve son oncle prisonnier de guerre; un caporal le

gardait à vue, et il y avait des baïonnettes sous ses fenêtres.

Voici ce qui était arrivé.

Un certain Freytag, homme de sac et de corde, agent subalterne du roi de Prusse près la ville libre de Francfort, était entré, un beau matin, dans la chambre du voyageur, lui signifiant d'avoir à rendre les *effets précieux* dérobés au roi son maître.

« Hélas ! Monsieur, lui répond Voltaire, je n'emporte rien de ce pays - là, je vous jure, pas même des regrets. Quels sont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoise que vous redemandez ?

— *C'être, Monsir*, répondit Freytag, *l'œuvre de poëshie* du roi, mon gracieux maître.

— De tout mon cœur. »

Il s'agissait d'un exemplaire des poésies de Frédéric, encore chargé sur les marges des corrections de Voltaire. On avait fait craindre au roi que ce livre publié avec le commentaire ne fit rire à ses dépens, et il le faisait tardivement réclamer. Par malheur, le malencontreux volume était encore à Leipzig, dans le gros des bagages que Voltaire faisait ache-

miner à petites journées sur la France. Voltaire convint d'attendre à Francfort que le ballot fût arrivé; sur quoi Freytag lui signa ce joli billet :

Monsir, sitot le gros ballot de Leipsick sera ici, où est l'œuvre de POËSHIE du roi mon maître, que Sa Majesté demande, et l'œuvre de POËSHIE rendu à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort, 1^{er} de juin 1753. Freytag, résident du roi mon maître.

Voltaire écrivit au bas du billet :

Bon pour l'œuvre de POËSHIE du roi votre maître.

Au bout de quelques jours, pendant lesquels M^{me} Denis vint rejoindre son oncle, le ballot arrive, le précieux volume est remis aux mains de Freytag. Voltaire se croit libre. Illusion. L'agent prussien lui déclare qu'il a de nouveaux ordres, et qu'il faut rester jusqu'à plus ample information. Grande fureur de Voltaire, qui se ravise, feint d'obéir, et décampe un beau jour, dans une méchante calèche de louage, avec son secrétaire et ses gens. Sa nièce était restée avec les bagages, pour attendre la fin de l'aventure. Mais les

fugitifs sont reconnus, arrêtés, ramenés dans Francfort à pied, dans une boue liquide, entre quatre soldats, à travers les quolibets et les injures d'une populace hébétée. « On nous fourra, dit Voltaire, dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats; on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait, à la vérité, un petit lit; mais ses quatre soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour. Toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes, et les remerciai de leur douce réception. Quelque temps après, j'allai prendre les eaux de Plombières; je bus surtout celles du Léthé¹. »

Voltaire se vante lorsqu'il parle du Léthé :

¹ *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire* (par lui-même).

la vérité est qu'il n'a rien oublié : témoin les Mémoires qu'il écrivit, d'une plume si mordante, plus de six ans après l'événement ; témoin le sobriquet dont il lui plut, avec ses amis, de baptiser Frédéric, et qui était le propre nom de son singe, *Luc* ; témoin enfin les vœux peu charitables et peu généreux qu'il formait contre son héros dans la crise terrible de la guerre de Sept ans. Il est vrai qu'il y eut depuis une réconciliation ; que Frédéric envoya à Ferney une statue de Voltaire, avec cette dédicace : *Vir immortalis!* qu'en la lisant, Voltaire dit galamment : « C'est la signature du donateur. » Il est vrai aussi que Frédéric composa pour son académie l'*Éloge de Voltaire*, où il y a de belles choses. Mais tout cela ne fut qu'un replâtrage. Il leur était facile de s'encenser de loin : ils n'avaient pu s'aimer de près. Pourquoi cela ? Pour trois raisons, que je vais déduire rapidement, en manière de moralité. Je suis comme le vieil Ésope, j'aime à voir ce qu'une fable montre.

D'abord tous deux avaient trop d'esprit, et aimaient trop à s'en servir. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » Labruyère, qui a

dit cela, s'y entendait. Il savait qu'un homme qui sacrifie tout à une épigramme, lui sacrifiera un jour l'amitié. Le récit précédent le prouve avec surabondance. Que les médiocres et les simples se consolent donc. Si le génie leur manque, ils ont un beau dédommagement : ils goûtent la douceur des affections confiantes et désintéressées.

Ensuite, pour ce qui concerne Voltaire, je l'ai déjà dit, il était trop irritable, trop vindicatif. Qui ne sait pas pardonner ne sait pas aimer. L'amitié vit d'indulgence et de pardons réciproques. C'est notre incurable misère d'offenser nos plus proches, nos plus chers amis. Que faire ? Fermer les yeux, ignorer le mal commis, ne se souvenir que du bien reçu. Voltaire était l'homme le moins capable de pratiquer cette vertu douce et paisible.

Enfin, si j'envisage le caractère du roi de Prusse, c'est pour lui que je me sens le plus sévère. Frédéric, si grand dans la politique et dans l'art militaire, avait dans le cœur je ne sais quoi de méchant et de malfaisant. Sa vie fourmille de vilains traits comparables à celui de Voltaire brutalement arrêté dans

Francfort. Presque toutes ses amitiés ont tristement fini.

Il était de ceux qui se font d'un ami une proie à leur égoïsme. Une légère offense, un caprice effaçait à ses yeux toute une vie de dévouement et de bons offices. Il s'est exposé au reproche sanglant que lui fait Voltaire, « d'être comme les damnés, qui ne connaissent pas la douceur de l'amitié. »

Et puis il avait trop de mépris pour les hommes. Point de solide affection sans confiance, point de confiance sans estime. Quand on ne croit ni à la dignité humaine, ni à l'âme immortelle, ni aux fins dernières, il reste, pour être conséquent avec soi-même, de ne se servir des hommes que pour son intérêt. « Les hommes, écrivait un des confidents de Frédéric, l'abbé Bastiani, ne sont rien à ses yeux. S'ils l'amuse, il les caresse; s'ils le servent, il les nourrit. C'est toujours par rapport à l'avenir plutôt que par rapport au passé qu'il les récompense. Ne peut-on plus lui être utile d'aucune manière, il néglige ou foule aux pieds ¹. »

¹ Paroles de l'abbé Bastiani, citées par Guibert, *Voyage en Allemagne*, tome II, p. 240.

D'ailleurs ne me parlez pas d'un despote pour ami ; il y a trop d'écueils cachés dans leur confiance. Avec eux la vie est une diplomatie perpétuelle. Il faut sans cesse être en garde et contre eux et contre soi-même ; point d'abandon, nul commerce. Thiébault, qui vécut vingt ans à la cour du roi, nous raconte au prix de quels ménagements et de quels sacrifices il achetait la paix : c'est toute une tactique qu'il fallait mettre en œuvre :

Mon plan, dit-il lui-même, consistait :

1^o A écouter le roi avec la plus grande attention, sans montrer le moindre empressement de parler moi-même, à moins qu'il ne parût le désirer ;

2^o A ne point me laisser aller à ses mouvements de gaieté, qui, si on ne l'arrêtait pas, étaient quelquefois très-pétulants et finissaient toujours par avilir ceux qui s'y livraient ;

3^o A ne jamais parler de ce qui s'était dit dans nos conversations, et même à faire ce qui dépendait de moi pour qu'on ignorât que j'eusse été appelé ;

4^o A ne me mêler d'aucune sorte d'affaires ;

5^o A ne me présenter à ce roi que dans un costume aussi simple que décent ¹.

¹ Thiébault, t. I, p. 21.

CHAPITRE VII

LUBECK ET HAMBOURG

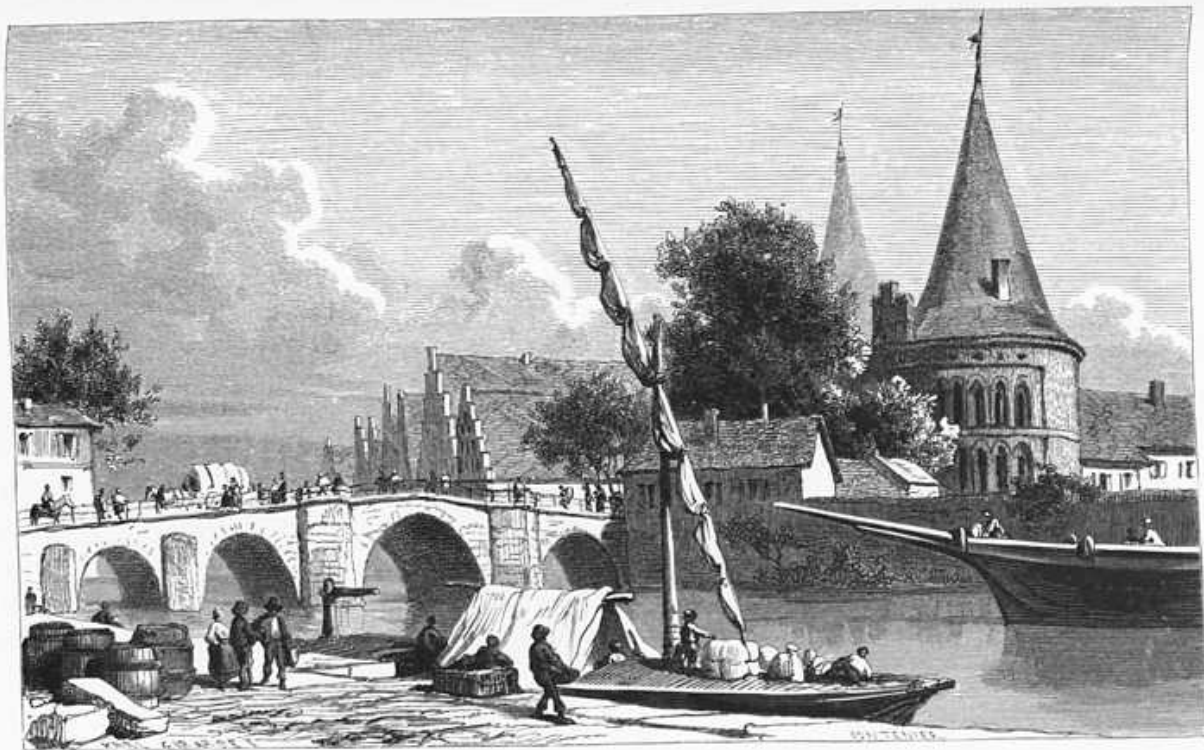
LUBECK. — Retour au moyen âge. — Deux vieilles églises, deux vieilles légendes. — Une danse des morts. — Un hôtel de ville. — La ligue hanséatique. — HAMBOURG. — Marchands et marchandises. — L'Alster. — L'Elbe. — L'incendie de 1842. — Le blocus continental. — Statistique commerciale. — L'émigration allemande.

Quitter Berlin à nuit close, entrer le lendemain matin à Lubeck, c'est ce qui s'appelle un heureux réveil. On se frotte les yeux, non de sommeil, mais de surprise. Lubeck! le beau nom gothique, et comme il sied bien au lieu qui le porte! Rien que d'ouïr ces deux syllabes, cela ne vous fait-il pas rêver ogives, ferrailles et bric-à-brac? Contentez-vous : la

ville tient toutes les promesses de son titre. C'est un brillant échantillon du passé, une relique du moyen âge, un témoignage curieux des vieilles mœurs, de la vieille architecture, du vieil art de nos pères, de tout ce qu'il y eut d'original et de rare dans notre vieille Europe. Nuremberg au centre, Lubeck à l'extrême nord, sont comme les deux fragments d'un même et vaste édifice, aujourd'hui en ruines : précieux fragments, admirables débris qui donnent au rêveur, à l'historien, au poète, le vif sentiment, l'intuition lumineuse d'un monde et d'une société évanouis. Les maisons de Lubeck ont trois à quatre cents ans d'existence écrits sur les pierres et les poutres de leurs façades, sur leurs balcons sculptés, sur leurs toits pointus, sur leurs pignons, sur leurs tourelles, sur les vitraux de leurs fenêtres, sur leurs portes bardées de clous, sur toutes les parties de leur structure, qu'une décoration ingénieuse signale au regard. Des rues entières, des places dans ce style font sur le spectateur une impression inévitable. Elles le vieillissent de trois siècles. Soulevez le marteau de fer d'une de ces maisons aux poutres

saillantes et délicatement fouillées, sans doute vous ferez sortir quelque alerte fillette en jupe courte, en cotillon brodé, la quenouille au côté, l'aumônière à la ceinture; ou bien quelque bourgeois jovial, au ceinturon de cuir, au justaucorps tailladé, au chaperon garni de plumes de coq. Au lieu de cela, l'habit moderne paraît et vous fait faire la grimace. Plus d'illusion possible devant le maussade uniforme adopté par toutes les nations d'Europe. Nuremberg et Lubeck, voulez-vous un bon conseil? Décrétez que nul habitant ne paraîtra dans vos rues, si ce n'est en costume du xv^e siècle; changez vos portefaix en hallebardiers, vos soldats en archers, vos notables en prévôts des marchands, en consuls, en prud'hommes. Je vous promets alors des visiteurs par milliers; je promets à vos octrois des recettes fabuleuses, et à votre carnaval le succès de celui de Rome et de Venise.

Le chemin de fer nouvellement établi à Lubeck frustre le voyageur d'une belle entrée par la porte et le pont de Holstein. Cette porte, débris des fortifications féodales, est un beau mor-



PONT ET PORTE DU HOLSTEIN A LUBECK.



ceau d'architecture gothique. Deux donjons à large ventre, coiffés d'un toit en éteignoir, flanquent un pavillon aigu par le faite, carré par la base, et tout percé d'ogives. Une belle ligne de créneaux circule autour des donjons, et de grandes figures de diables et de chimères, jouant le rôle de gargouilles, se tortent et vomissent, les jours de pluie, l'eau qui ruisselle par leurs gueules béantes. Toute la famille des végétaux parasites s'est accrochée aux crevasses des pierres, et travaille avec ardeur à les desceller, pour faire de la place aux nids des corbeaux et des hiboux, héritiers légitimes de ces ruines.

La cathédrale élève deux clochers pointus, qui semblent, en temps d'orage, égratigner les nuées. L'âge les a notablement endommagés, et l'âpre souffle que leur envoie la mer Baltique, leur voisine, ne raccommode pas les choses. L'un d'eux penche mélancoliquement vers son frère jumeau, comme pour l'embrasser. Quelque ouragan lui en fournira les moyens. Il ne fera pas bon, ce jour-là, faire une trop longue prière dans l'église. L'intérieur contient des tombes antiques, un vieux tableau attribué à Hemling,

de belles sculptures en bronze, en pierre, en bois, enfin une légende. Je ne puis donner ni les sculptures ni les tableaux; voici la légende.

Jadis les chanoines de Lubeck avaient un privilège aussi ancien que leur chapitre : ils étaient prévenus de leur mort vingt - quatre heures à l'avance. Une rose blanche, déposée pendant la nuit sur leur stalle, était le mystérieux signal. Singulier rôle que jouait la fleur des amours ! Cueillir des roses éveille partout des idées de plaisir et de fête ; pour les chanoines de Lubeck, cela voulait dire mettre ordre à ses affaires, appeler le confesseur, et partir. Or donc, un matin de l'année 1260, le chanoine Rabundus, le plus gras, le plus frais, le mieux portant et le moins menacé des chanoines, se rendant au chœur, cherchait à tâtons son livre placé sur sa stalle. Tout à coup il jette un cri et retire vivement la main, comme piqué d'un serpent. Ce n'était pas un reptile, mais une rose, une belle rose blanche, dont l'épine s'était enfoncée dans ses doigts. Le pauvre homme pâlit en reconnaissant le signal; il se sentait de l'appétit pour

plus de cent ans ! Partir sitôt, quand il reste encore de si bon vin dans sa cave, avant d'avoir pourvu sa nièce Colette, et Gothon sa servante ! A force de songer et de réfléchir, il lui vient une idée : s'il déposait la maudite fleur sur la stalle du père Matthæus, son voisin ; il est seul dans l'église, nul ne le verra. « Oui, lui dit sa conscience ; mais le voisin, que dira-t-il ? — Le voisin est vieux, répond Rabundus, il est usé, cassé, à demi mort. Un jour plus tôt, un jour plus tard, je ne lui fais pas grand tort. » Il fait comme il pense, et, sans être vu, opère la substitution. Arrive à son tour le haletant et suffoquant Matthæus. Il voit la rose. « Oh là ! dit-il, à quoi pense la mort ? Elle s'est trompée sûrement, la bonne dame. Jamais je ne fus plus ingambe. » Et après une quinte de toux qui faillit couper court à son raisonnement, le chanoine Matthæus jette la rose sur la stalle voisine de la sienne. Avant midi, la rose avait fait le tour du chapitre et était revenue à son premier possesseur. Le pauvre Rabundus était chez lui bien tourmenté ; le remords commençait à le travailler. A chaque instant il s'attendait que la cloche

des morts lui annonçât qu'il y avait quelqu'un de moins dans le chapitre. « Pauvre Matthæus ! disait - il, c'était pourtant un bon homme, et vert pour son âge ! » La fièvre le prit sur ces mots, et il se mit au lit. La mort vint l'y chercher. « Ah ! c'est toi, lui dit - elle, qui me joues un pareil tour ? J'ai rôdé toute la journée autour du chapitre, ne sachant sur qui frapper. Mais je te tiens, tu seras désormais mon courrier ; ce message vaudra mieux que celui de la rose. » En effet, depuis ce temps, c'est le chanoine Rabundus qui vint annoncer à ses collègues l'heure de mourir. Il carillonnait à leur porte vingt-quatre heures à l'avance, avec un petit marteau d'airain tombant sur un timbre d'argent. Le premier près duquel il remplit son office fut le vieillard Matthæus. Mais le bonhomme était sourd, et Rabundus dut carillonner longtemps. Il carillonna si fort, qu'un autre chanoine, qui demeurait sous le même toit, se crut appelé lui-même et mourut de frayeur. Quant à Matthæus, il fit si bien, par adresse ou par bonheur, qu'il vit mourir avant lui la moitié du chapitre. « Je le savais bien, dit - il un jour en y son-

geant, que la mort s'était trompée. Où en serais-je pourtant, si je n'avais très à propos réparé son erreur? » Cette pensée le fit rire de si bon cœur, qu'il avala sa dernière dent et s'étrangla. Sa mort étonna tout le chapitre, qui avait fini par le croire immortel.

Lubeck renferme une autre église remarquable par son style, ses belles ogives, sa voûte élégante. La cathédrale peut choir, l'église Sainte - Marie se tient toute prête à la remplacer. Elle renferme diverses raretés. D'abord une curieuse horloge du xve siècle qui fait mouvoir, comme celle de Strasbourg, de petits personnages très - agiles. Au coup de midi, l'empereur d'Allemagne paraît sur son trône, et les sept électeurs viennent tous, l'un après l'autre, lui faire la révérence. C'est une allégorie politique, au lieu de l'allégorie morale que met en scène l'horloge de Strasbourg.

Vient ensuite une *Danse des morts*, qui n'est pas de Holbein, mais qui n'en vaut guère moins. On en fixe la date à l'année 1463. On y voit papes, cardinaux, monarques, nobles, bour-

geois, marchands, riches et gueux, menés d'un pas allègre par un squelette qui joue de la flûte. Lui seul a l'air joyeux parmi cette foule affligée. Un petit enfant ferme la marche. Son visage est touchant, et semble dire : « Comment ai-je fait pour mourir, moi qui ne sais pas ce que c'est que de vivre ? » Nos pères regardaient très-sérieusement ces peintures ; elles leur tenaient lieu de méditation sur la mort. Nous les regardons, nous, très-froidement. On dirait que le sujet ne nous intéresse pas, et que l'art seul nous touche. Le dogme de la mort aurait-il fait son temps ? Plût à Dieu ! je ne me sens nulle vocation pour le restaurer.

Un dôme gothique ne peut raisonnablement se passer de légende : c'est sa clef de voûte. Voici donc la légende de Sainte-Marie. Les fondements sortaient de terre, les murailles s'élevaient, les voûtes s'arrondissaient en arcs élégamment suspendus dans les airs, tout l'édifice prenait la forme d'une belle et grande basilique. Satan, qui avait l'œil au guet, accourt avec un pavé gros comme une montagne. Un bourgmestre le voit venir. Il le connaissait, et l'interpella :

« Où vas-tu, mon cher diable ?

— Écraser ce monument qui me gêne. Foin de toutes ces églises ! Vos prêtres m'y maudissent, et vos bonnes femmes m'y jettent de l'eau bénite.

— Y songes-tu, mon cher ? dit le rusé bourgmestre. Mais ce n'est pas une église, c'est une *cave* colossale, une taverne gigantesque, un cabaret sans pareil ; tous les ivrognes de Lubeck y viendront boire : ils se sont cotisés pour le bâtir. Il y aura place pour douze cents buveurs assis à l'aise, et trois mille tonneaux rangés dans les caves verseront à pleins verres le vin, la bière et l'eau-de-vie.

— L'eau-de-vie de Dantzic ? dit Satan alléché.

— Et aussi les vins de France et d'Espagne. Va, va, lance ton pavé. Monseigneur l'évêque sera bien content, c'est une belle récolte d'âmes que tu fais là pour lui.

— Diable ! dit Satan, s'invoquant lui-même sous forme de juron, j'allais faire de belle besogne. »

Il jette son rocher, se déguise en maçon, prend la truëlle avec l'auge à plâtre, et va

travailler lui-même au monument. « Quel est donc, disait l'architecte, cet ouvrier qui travaille comme un diable? Toujours le premier et le dernier au chantier. C'est dommage qu'il ait la barbe si rouge, les yeux si ronds, et le pied légèrement fourchu. Son plâtre fume et bouillonne dans l'auge comme de la chaux. Il faut aller voir cela. » On allait; mais l'ouvrier disparaissait, ou bien il se trouvait tout à coup transporté sur les combles, sans qu'on sût comment il y était monté.

L'église achevée, on y dresse l'autel et la croix. Satan voit bien qu'il a été dupé. Il court à son pavé. Le bourgmestre, qui le guettait, l'apaise encore. Il avait des droits sur lui; quels droits? je l'ignore.

« Eh bien! lui dit Satan, faisons un accord. Il vous faut votre église, et à moi ma cave. Qu'on en bâtitte une, dans les trois mois, près du mur de l'église, je me tiendrai pour content.

— Marché conclu. »

Le dôme de Sainte-Marie subsiste, mais on applique à ses murs une odieuse taverne, qu'on y voit encore. Ce n'est pas son plus bel ornement.

Il n'est pas besoin d'ouvrir le *Guide du voyageur* pour savoir que Lubeck possède un bel hôtel de ville. N'était-ce pas une ville de bourgeoisie libre et florissante, se gouvernant elle-même sous la protection nominale des Empereurs? Or quelle cité bourgeoise et marchande a manqué de symboliser, pour ainsi dire, dans sa maison commune, son luxe, sa richesse, son goût des arts et sa fortune? Il n'y a qu'un palais chez elles, c'est le *Rathhaus*. Celui de Lubeck a cinq belles tourelles ornées de girouettes dorées, un long balcon, un escalier sculpté, une façade curieusement et richement ouvragée. C'est un riant spectacle, qui présente tout l'art et tout l'esprit d'une génération. Il en présente aussi tout l'orgueil. On montre à l'intérieur la salle où se réunirent, pendant trois siècles, les députés des villes hanséatiques. Lubeck fut au moyen âge la capitale de la Hanse allemande. On appela de ce nom l'association des villes du Nord liguées entre elles pour protéger leur commerce contre les attaques des larrons féodaux. La Hanse se fonda dans la première moitié du XIII^e siècle, et acquit bientôt une immense

importance commerciale et politique. Elle fut une des forces du moyen âge. Hambourg y entra en 1239, Lubeck en 1244, Brunswick en 1247. Quatre grands comptoirs sont ouverts presque aussitôt, à Londres en 1250, à Bruges en 1252, à Novogorod en 1272, à Bergen, en Norwége, en 1278. Au bout d'un siècle, quatre-vingt-cinq villes faisaient partie de l'association. Le pacte fédéral signé à Cologne, en 1364, lui assura une existence indépendante, en dehors de la protection ou de la domination des princes. Les premiers *grands jours* se tinrent à Lubeck, en 1260. Cette ville y fut désignée comme capitale de la Hanse, siège de la diète et des archives. Dans la diète de 1418 on décréta que sa monnaie servirait de modèle pour toutes les villes hanséatiques. Lubeck était alors à son apogée : cent mille habitants peuplaient ses murs, une flotte nombreuse s'abritait dans son port. Elle régnait dans la mer Baltique : Danemark, Suède et Norwége, Pologne, Russie, étaient les tributaires de son commerce. Le xv^e siècle amena sa décadence. Des rivales s'élevèrent autour d'elle sur divers points de la Baltique; des guerres multipliées l'affaiblirent;

surtout la découverte de l'Amérique et des passages africains imprima au mouvement maritime et marchand de l'Europe une autre direction. Lubeck a bravement lutté contre ces périls. Plus heureuse qu'Augsbourg, Ulm et Ratisbonne, elle s'est arrêtée à mi-chemin sur la pente. Elle a amélioré son port, creusé le lit de la Trave, pour la rendre navigable aux gros navires, créé une marine à vapeur, établi dans ses murs des usines et des manufactures. Mais un danger la menace contre lequel toute force humaine est impuissante : c'est le rétrécissement graduel du littoral de la Baltique. Lubeck, déjà trop loin de la côte pour sa fortune, voit chaque année la mer se retirer plus loin. Que cela dure, elle restera comme une barque échouée sur le rivage, et voyant de loin s'enfuir le flot qui l'abandonne. Sa population est aujourd'hui (y compris la banlieue) de cinquante-quatre mille habitants. Soixante-dix bâtiments, dont quinze à vapeur, forment sa marine. Le mouvement du port, en 1859, était de deux mille six cent treize navires (entrées et sorties réunies), jaugeant trois cent vingt-un mille deux cent soixante-quatre ton-

neaux. Elle entretient avec la France un commerce important, surtout en vins. Dans la même année 1859, il en est entré onze mille barriques, à savoir : six mille venant de Bordeaux, quatre mille de Cette, mille de divers points. Braves Allemands ! ils vantent leur bière en vers et en prose, mais ils boivent nos vins le plus qu'ils peuvent.

Hambourg, à le bien voir, n'est pas une moins belle ville que Lubeck, mais dans un autre genre. Arrière le passé, place au présent et à l'avenir ; le génie moderne éclate ici dans toute sa pompe. Il ne faut pas calomnier ce génie - là. Ses œuvres d'architecture n'ont pas la grâce ingénieuse, les formes curieuses de celles du moyen âge ; mais comme elles expriment avec force la puissance de l'industrie et du commerce, la grandeur et l'activité de notre société nouvelle, les idées de civilisation, de justice et d'humanité qui de jour en jour, grâce à Dieu, se font parmi nous une plus large place ! Tout cela éclate à Hambourg dans les mille édifices dont cette

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



HAMBURG.



ville est ornée : dans ses hôpitaux si nombreux, dans ses maisons et ses hôtels si bien ordonnés, dans ses promenades si bien tracées et si bien entretenues, dans ses rues si bien aérées, élargies, nettoyées, enfin dans tout ce qui se révèle, au voyageur, de la vie publique et privée. Lubeck fait rêver à Nuremberg ; Hambourg n'a d'analogue qu'Amsterdam et Marseille. Il lui manque, il est vrai, la mer ; elle en est à plusieurs lieues. Mais un grand fleuve, l'Elbe, large et profond comme le Rhin, ouvre entre elle et l'Océan une magnifique voie de communication. C'est là qu'est le port, où nous ferons bientôt visite. Un autre fleuve, l'Alster, affluent de l'Elbe, traverse la ville de part en part. A peine entré dans ses murs, il forme un vaste bassin naturel, de forme quadrangulaire, que les habitants se sont plu à orner avec tout le goût et toute la richesse imaginables. C'est le Binnen - Alster, ou simplement l'Alster, comme on l'appelle communément. Ce grand lac d'eau vive est entouré, soit de beaux ombrages et d'allées sablées, où les belles habitantes de Hambourg viennent traîner leurs manteaux de dentelles

et leurs pieds menus, soit de riches hôtels, où chaque voyageur a l'air d'un prince logé dans son palais, soit de belles maisons de banque ou de plaisance, dont la façade ornée et les riches ameublements donnent des renseignements très-flatteurs sur la fortune des propriétaires. De leurs balcons, abrités sous des toiles bariolées, comme les balcons vénitiens, les habitants jouissent d'une vue admirable sur l'Alster. Les nacelles qui s'y croisent, les cygnes qui y voguent avec majesté, font un spectacle animé. Ces cygnes sont les seigneurs du lieu. Ils ont leur maison à eux, et la nourriture qu'on leur donne n'est pas une aumône. Une bonne dame les a couchés sur son testament pour une somme importante ; la ville, comme subrogé tuteur, a accepté le legs. Ils sont donc rentiers, propriétaires, et, sauf privilège, contribuables. Il faut tout cela à Hambourg pour être considéré. Toute la hiérarchie sociale et politique repose sur la cote contributive. Les membres du sénat, qui se font donner le titre de « Votre haute Sagesse, » sont recrutés parmi les plus riches possesseurs de biens-fonds, et la pro-

priété territoriale confère ici le titre de bourgeoisie¹.

Plusieurs saignées pratiquées dans l'Alster arrosaient autrefois les fortifications. Ces fortifications, aujourd'hui renversées, ont fait place à de jolis jardins, dont l'eau du fleuve, plus utilement employée, entretient la fraîcheur. D'autres canaux parcourent la ville dans tous les sens, et donnent à certains quartiers une fausse ressemblance avec Amsterdam et Venise. Des maisons de bois, de briques et d'ardoises, pointues par le faite comme celles que les enfants font avec des cartes, toutes noircies, toutes pourries, toutes enfumées, penchent d'une manière inquiétante sur l'eau qui bat leur pied. De grands pilotis ravagés par le temps soutiennent leurs fondements. Tout cela subsiste et dure en vertu d'une vieille habitude. Pas de quai ni de chemin entre le canal et les murs; l'habitant entre chez lui en nacelle. Il pourrait se donner le luxe d'une gondole et chanter la barcarole, comme les Napolitains d'Auber.

¹ *Conversation's Lexicon*, article HAMBOURG.

D'étroites passerelles de bois permettent au piéton de franchir ces lagunes, et de parcourir du regard cette longue perspective de demeures aquatiques.

Voilà le tableau qu'offrait partout le vieux Hambourg, celui que Goëthe admirait tant. « Quelle ville originale, s'écriait-il, et quel riche sujet d'inspiration pour un poëte improvisateur ! » L'incendie de 1842 a fait beaucoup de tort au pittoresque. Cet incendie menaçait la ville d'un sort pareil à celui d'Herculanum et de Pompeï; plus funeste encore, car la flamme dévore sans laisser de débris. L'étincelle partit d'une boîte d'allumettes, dans la maison d'un fabricant de cigares. Les maisons, presque toutes en bois, prirent feu en un clin d'œil. Le vent promena la flamme de quartiers en quartiers : pendant trois jours Hambourg fut comme un bûcher ardent. Ses malheureux habitants couraient, éperdus, dans les rues en flammes, cherchant à sauver leurs femmes, leurs enfants, leur fortune. Plus de cent victimes périrent. Des misérables gorgés d'eau-de-vie augmentèrent la calamité par le désordre et le pillage. Le peuple, exaspéré, criait

à la trahison, et dans tout fuyard voyait un incendiaire. Un malheureux arquebusier se sauvait de sa maison envahie par le feu, avec une caisse d'artifice sur le dos. Il est saisi, interrogé, massacré. Cependant les pompes travaillaient inutilement; il fallut employer la mine, même le canon, et détruire la moitié de la ville pour sauver l'autre. Sur la fin du troisième jour, le vent s'apaisa, on devint maître du feu. Quel spectacle offrait Hambourg! Un vainqueur entré par la brèche eût frissonné d'horreur. Soixante rues et places publiques, deux mille maisons, trois églises, la vieille bourse, la banque, l'hôtel de ville, des dépôts, des docks étaient consumés; la flamme sortait partout de leurs débris. Deux mois après, il s'en échappait encore des étincelles et de la fumée. Vingt mille infortunés se trouvaient sans abri; une valeur de deux cents millions de francs était dans les cendres. Plusieurs compagnies d'assurances, en Allemagne et en Angleterre, furent ruinées du même coup.

Hambourg est sorti de ce désastre plus brillant qu'avant. Les églises, les théâtres, l'hôtel de ville, se sont relevés de leurs cendres sur un

plan plus magnifique. Son commerce, toujours croissant, lui a donné assez d'or pour payer ces splendeurs. C'est vraiment une belle chose à voir que son port sur l'Elbe. Il y règne l'activité des grandes cités marchandes de France et d'Angleterre. Une forêt de mâts couvre ses bassins, et l'eau disparaît sous les navires. Un peuple de marins de tous les pays du monde circule sur les quais. L'Africain basané y coudoie le blond habitant des rives de la Baltique; l'Américain s'y heurte avec l'Espagnol et le Français. Lubeck, Dantzic, Kœnigsberg, ne vivent guère que du cabotage et de la pêche dans la Baltique. Hambourg a de hardis armateurs qui envoient leurs navires jusqu'à l'autre bout de l'Atlantique. Quelques chiffres, puisés aux bonnes sources, donneront mieux que mes paroles l'idée de cette prospérité commerciale et maritime.

En 1859, la flotte des armateurs hambourgeois comptait quatre cent quatre-vingt-deux navires, formant un jaugeage de cent cinquante - six mille tonnes. Quatre mille cent trente-cinq navires venus d'Europe, et quatre cent dix-neuf des ports transatlantiques, étaient

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



LES CANAUX A HAMBOURG.

entrés dans son port, ce qui forme un total de quatre mille cinq cent cinquante-quatre navires, jaugeant neuf cent quarante-trois mille tonnes. En 1815 on ne comptait que deux mille entrées; le mouvement a donc plus que doublé; il a sextuplé, si l'on compare le tonnage des deux époques. Le total général des entrées et des sorties réunies est de neuf mille cent quarante-huit navires, jaugeant un million huit cent quatre-vingt-seize mille tonnes. Sur ce nombre, deux cent onze navires portaient pavillon français, et jaugeaient trente-six mille neuf cent soixante-neuf tonnes. Les vins, les fruits, les eaux-de-vie, les articles de mercerie, de soieries, etc., sont les principales branches du commerce français à Hambourg. Sur les seize millions et demi de francs que nous versent, en échange de nos vins, les trois villes hanséatiques de Brême, de Lubeck et de Hambourg, je pense que cette dernière compte bien pour douze millions. On s'abreuve très-joliment le vin de Champagne dans les belles salles à manger de ces hôtels où vivent les banquiers de la ville.

Les importations principales de Hambourg sont, pour l'année 1859 :

Café	39,250,000 kilog.
Sucre	28,500,000 id.
Coton	60,562 balles.
Riz	160,000 sacs et 1900 tonnes.
Tabac	20,662 surons.

Le reste consiste principalement en thé, zinc, soufre, girofle, indigo, etc.

Hambourg entretient de nombreuses relations avec l'Amérique. Elle a sa société transatlantique, qui paie un beau dividende (40 p. 0|0) à ses actionnaires. Cinq grands paquebots hambourgeois font le service périodique entre Hambourg et New-York avec une célérité remarquable, puisqu'en 1859 la durée moyenne du voyage fut : pour l'aller, de treize jours et huit heures; pour le retour, de douze jours et sept heures. La guerre civile des États-Unis ne paraît pas avoir diminué l'importance des relations commerciales entre les deux pays. Seule, la nature du commerce a changé. Le fret entre l'Allemagne et New-York se compose principalement, depuis trois ans, de mar-

chandises de guerre et d'approvisionnements pour les armées fédérales.

Ce qui a souffert de la guerre d'Amérique, c'est le mouvement de l'émigration allemande. On sait combien est grand le nombre des pauvres familles qui, chassées de chez elles par la misère, viennent demander aux terres vierges du nouveau monde subsistance et propriété. Hambourg est pour beaucoup le point d'embarquement le plus commode. La seule année 1858 en a vu dix-neuf mille six cent quarante - un partir de ce port. Le transport des émigrants est donc pour la marine hambourgeoise une source de revenus considérables. La spéculation s'en est mêlée, et, la concurrence aidant, a conduit dans des abus qui font honte à connaître. Le transport de l'émigré était devenu une sorte de traite des blancs. Des armateurs avides les entassaient dans des entre-ponts trop étroits, où les malheureux périssaient de langueur et d'asphyxie. Qui croirait que la famine sévissait à bord de ces navires, et que telle était l'incurie ou la cruauté des patrons, qu'après des traversées longues et périlleuses, à cause des vents con-

traires, on vit débarquer des spectres hâves de faim ? Ces horreurs furent dénoncées au sénat, qui prit, le 22 mars 1855, un arrêté vigoureux. Au terme de cet arrêté, l'armateur qui entreprend le transport des émigrés doit être domicilié ou représenté à Hambourg, et, de plus, déposer un cautionnement de douze mille marcs (vingt - deux mille cinq cent soixante francs). Les articles VI et VIII du même règlement méritent d'être cités. Le remède fera juger de la gravité du mal. C'est la honte d'une société que de pareils règlements soient nécessaires.

ART. VI. — . . . Il sera de règle que chaque passager d'entre-pont occupe au moins douze pieds carrés de superficie sur le pont des passagers. L'entre-pont destiné au logement des passagers devra avoir au moins six pieds de hauteur, et le plancher au moins un pouce et demi d'épaisseur. L'espace réservé aux passagers ne peut être diminué ni par les bagages, ni par des vivres.

Les couchettes doivent avoir six pieds de long, et, quand elles devront servir à quatre personnes, six pieds de large. Les couchettes de la rangée inférieure seront à quatre pouces au moins au-dessus du plancher. Il ne pourra y avoir plus de deux rangées de couchettes au-dessus l'une de l'autre. Tout l'espace réservé aux passagers devra être

suffisamment éclairé depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. Il devra y avoir dans l'entre-pont au moins deux fortes lanternes. On pourvoira à la ventilation.

Il y aura sur tous les navires d'émigrants un espace réservé pour l'infirmerie. On y placera quatre lits par cent passagers.

Le navire devra être muni d'ustensiles de cuisine, notamment pour cuire les aliments des passagers: de deux marmites au moins, d'une dimension convenable; de la vaisselle nécessaire à la distribution des aliments; d'une balance exacte, et de poids en usage à Hambourg.

Il y aura au moins deux cabinets d'aisances par cent passagers, et un cabinet par chaque cinquantaine en plus. Si le navire est à plusieurs ponts, le pont le plus rapproché de la cale ne sera affecté au logement des passagers que dans le cas où, après inspection, il aura été jugé propre à cet usage.

A bord de chaque navire devra se trouver un cuisinier suffisamment habile...

ART. VIII. — La quantité de vivres à emporter est fixée pour chaque passager au minimum suivant :

Bœuf salé, vingt-six livres; — porc salé, treize livres; — harengs salés, vingt-six pièces; — pain blanc, soixante-cinq livres; — beurre, cinq livres et demie; — café, une livre trois quarts; — froment, légumes, riz, choucroute, quarante-cinq livres et demie.

Il ne faut pas se hâter de conclure de ces

détails peu édifiants que les habitants de Hambourg soient tous des ogres ou des vampires engraisés du sang des malheureux. Il n'y a pas, au contraire, généralement parlant, de peuple plus facile dans ses mœurs, plus bienveillant dans ses rapports, plus charitable par instinct. Hambourg a les plus beaux hôpitaux, les mieux dotés et les mieux établis. Le soulagement des pauvres est dans cette ville une tradition de famille. En 1597, on y bâtit un hospice d'orphelins; en 1606, un hospice pour les pestiférés, ce qui n'empêcha pas la peste de 1664 de décimer la population; en 1612, un gymnase gratuit; en 1614, une maison de travail et de perfectionnement pour les prisonniers.

La probité des Hambourgeois passait jadis en proverbe. On en cite un trait que j'ai peine à ne pas croire fabuleux. Un tronc placé en public recevait les impôts des habitants. Chacun y mettait la somme qu'il devait; il n'y avait pas d'autre percepteur, et jamais il n'y manqua un liard.

Leur intelligence n'est pas à démontrer. Qui a vu leur ville est frappé de ce qu'il y a en

eux de vif, d'alerte, d'actif et d'entreprenant. Ils y joignent au besoin la ruse. Quand le blocus continental ferma le port de Hambourg au commerce anglais, tout le peuple se fit contrebandier, et joua à nos douaniers les meilleurs tours. Il faut lire, dans Bourrienne, le récit de ces expédients inventés chaque jour pour faire passer inaperçue la marchandise prohibée¹. Tantôt c'était une rue qu'on feignait de repaver, et alors les tombereaux de sable se succédaient par la porte d'Altona. Les douaniers y enfonçaient leurs sondes sans jamais rien trouver de suspect. Un d'eux, portant par hasard le bout de sa sonde à ses lèvres, fut étonné d'y trouver un goût de sucre très-caractérisé. Il soupçonne une fraude, arrête la première voiture, jette à bas sa cargaison, et trouve sous une mince couche de sable d'excellent sucre Bourbon. Il en était entré plus de cinquante tombereaux en huit jours. Une autre fois, les douaniers remarquent que la mortalité était extrême dans un faubourg de la ville. Les corbillards ne cessaient de

¹ *Mémoires de Bourrienne*, tomes VII et VIII.

conduire des morts au cimetière, suivis de pleureurs à gages, suivant la coutume du lieu. Un vieux routier, plus sagace que les autres; arrête le char funèbre, soulève les draperies; et découvre, au lieu du mort, cinq ou six balles de café, couchées dans une bière.

Les Hambourgeois se piquent de littérature. Ils se plaisent à montrer la maison où le plus grand poète religieux de l'Allemagne, Klopstock, a vécu parmi eux. Il y mourut aussi, et en mourant bénit, dit-on, l'hospitalière cité qui avait abrité ses derniers moments. Voilà un beau souvenir, et digne d'être conservé.

Je finis par le dernier trait du caractère hambourgeois, qui est la sensualité et la gourmandise. Henri Heine, qui a dessiné une jolie caricature du bourgeois de Hambourg¹, lui trouve, entre autres choses, « les organes de

¹ « C'est une bonne ville que la ville de Hambourg. Il n'y a que des maisons solides, principalement les maisons de banque... Quant aux hommes, j'ai vu des tailles trapues, des yeux intelligents et froids, des fronts déprimés, des joues rouges, négligemment pendantes; les organes de la mastication largement développés, le chapeau cloué sur la tête, et les mains dans les goussets, comme quelqu'un qui est sur le point de demander: « Combien ai-je à payer? » (HENRI HEINE, *Reisebilder*.)

la mastication largement développés. » Avant lui, Risbeck était frappé de la recherche de leur table. « Ils rassemblent à grands frais, dit-il, les productions particulières et les plus estimées de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud. Vous auriez peine à me croire, si je vous faisais le tableau exact de leur manière de vivre journalière. Avec de petites fèves vertes, plat qui coûte quelques ducats, et des harengs frais, plat qui coûte un guilder, ils ne boivent ordinairement que du malaga. Le bourgogne est le véhicule consacré aux petits pois; les huîtres doivent de toute nécessité nager dans le champagne, et les viandes salées n'admettent que les vins de Porto et de Madère. Il ne faut pas vous imaginer que ces raffinements n'aient lieu que les jours de fête; c'est la nourriture journalière des riches. »

Après ce tableau, qui ne peut que redoubler notre estime, quittons Hambourg.

CHAPITRE VIII

LES ALLEMANDS ET LA VIE ALLEMANDE

Vertus allemandes. — L'hospitalité en France et en Allemagne. —
Tableau d'intérieur. — La famille. — Les enfants. — Chanson
de nourrice. — L'arbre de Noël. — L'éducation. — L'école
et le gymnase. — L'Université. — Les duels. — Aimer, chan-
ter et boire. — M. Job, étudiant de quinzième année. —
Adieux au lecteur.

Je veux, avant de congédier le lecteur, rassembler ici quelques traits du caractère allemand. Non que je n'aie plus de vingt fois touché cette matière dans le cours de mes deux volumes; mais un tableau définitif aura, ce me semble, plus de relief et d'intérêt. Mme de Staël, qui avait fréquenté la haute société allemande, l'a peinte de main de maître.

Son œuvre n'est pas à refaire. L'individu, la famille, la vie bourgeoise, l'école et l'Université, tels sont les objets que je voudrais particulièrement faire connaître.

En France, plus de cinquante ans après le livre éloquent de Mme de Staël sur l'Allemagne, ce pays est encore bien diversement jugé. Les uns l'exaltent sans mesure : c'est la patrie de leur idéal. Les autres le percent et le baffouent : c'est leur plastron. Les premiers diraient volontiers comme ce minnesinger :

« Les peuples qui, de l'Elbe et du Rhin, s'étendent jusqu'à la Hongrie, sont les plus beaux, les plus vertueux de tous les peuples du monde ¹. »

Les autres allèguent ces vers satiriques d'un troubadour :

« L'Allemand est si rude et si grossier ! Qu'il s'avise de faire le gentil, c'est pour en mourir. Leur parler semble un hurler de chiens. »

E los parlar sembla lairar de cas ² !

¹ Walther de Vogelweide.

² Pierre Vidal.

Entre ces deux extrêmes, il y a place pour une opinion modérée. Le caractère de chaque peuple a son trait dominant qui le distingue, parce qu'il se reproduit fidèlement dans l'immense majorité des individus. Le Français est moqueur, l'Anglais hautain, l'Espagnol fanfaron : l'Allemand a de la bonhomie. C'est la première chose qui saute aux yeux de quiconque franchit le Rhin, n'eût-il commercé qu'avec des postillons et des aubergistes.

Le Français, « né malin » (on sait de qui lui vient ce certificat), aperçoit de loin le ridicule, et de bonne heure s'évertue à le railler. Le persiflage est une faculté naturelle, dont l'exercice lui tient plus à cœur que la douceur et la bonté. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Je ne me charge pas de le décider. L'Allemand est d'humeur tout opposée. Peu chatouilleux sur le ridicule, ne le soupçonnant et ne le cherchant ni dans les autres ni dans lui-même, il n'est pas sans cesse sur ses gardes, l'esprit alerte et aiguisé, prompt à l'attaque comme à la défense. Il aime à s'abandonner, à désarmer, à glisser sur la pente d'une aimable et confiante gaieté. Les travers du voi-

sin ou lui échappent, ou se découvrent sans le choquer. Il a un goût décidé pour l'indulgence. C'est un moraliste complaisant et facile. Pour ce qui le concerne, il ne soupçonne même pas qu'on le puisse attaquer. Comme sa bonté envers les autres est entière, sa défiance sur leurs dispositions réciproques est nulle. L'homme débonnaire qui n'en veut à personne ne se croit pas facilement offensé. Je ne sais d'où peut venir le proverbe qui traite de « querelle d'Allemand » toute mauvaise querelle. Sans être Allemand, je proteste contre. Exceptons toutefois les théologiens et les poètes, race d'hommes irritable en Germanie comme ailleurs. Il faut donc avoir deux ou trois fois tort pour mettre un Allemand en colère. Mais, une fois irrité, il ne revient pas facilement. L'aiguillon ne le pique pas d'abord : l'a-t-il senti, il entre en fureur. L'homme est lâché ; *cave canem !* Deux Français (j'entends de bonne compagnie) sont lents à venir aux coups ; par humeur, par plaisir, par bon goût, ils aiment à faire durer la joute brillante de l'esprit. Deux Allemands se prennent d'abord aux cheveux ou à l'épée. Leurs railleries sont de gros mots,

leurs chiquenaudes des coups de poing. Le même pavé leur sert pour tuer une mouche et pour assommer un bœuf. Je crois leur rancune dangereuse et vivace, malgré leur bonté naturelle.

Hoffmann, étant jeune, exerçait des fonctions de magistrature en Prusse. Maniant le crayon avec malice, il avait dessiné des caricatures qui frondaient finement certains travers de la société qu'il fréquentait. Il les distribua, sous le masque, dans une fête, en carnaval. Une bonne destitution fut tout ce qu'il récolta.

Ménagez donc l'Allemand, non parce qu'il est susceptible et hargneux, comme d'autres peuples, mais par la raison contraire, parce que sa bonhomie le livre sans défense. Ou, si vous l'entamez, attendez - vous à un rude choc.

L'autre vertu cardinale de ce peuple est d'être hospitalier. L'hospitalité allemande est proverbiale. Il n'y a pas de voyageur qui n'en ait usé. C'est une hospitalité simple, généreuse, point raffinée, mais entière et universelle. J'explique ce dernier point.

Les Anglais sont, dit-on, dans leur île d'admirables hôtes; à une condition, toutefois: c'est que vous leur soyez dûment présentés et recommandés. Les Français ont une autre manière d'accueillir l'étranger: ils lui ouvrent leurs bals, leurs concerts, leurs spectacles, tous les lieux de plaisir et de dissipation. On dirait qu'ils lui font les honneurs de leurs vices. Mais la porte du toit domestique lui reste close. Qu'il n'espère pas l'ouvrir. Le luxe et la vanité ont si bien envahi nos étroits logis, qu'ils en ont chassé l'hôte. Être et paraître sont deux choses chez nous si différentes, qu'un témoin nous est suspect. Nous le recevons, mais à nos heures, heures d'apparat et de cérémonie, où tout est fardé, lustré, doré, où l'orgueil qui triomphe met en fuite la douce intimité. L'Allemand ne comprend rien à cette politesse ambiguë, qui l'accueille si bien en public, si froidement dans le particulier. Il écrit sur ses tablettes: « Le Français est égoïste et capricieux. » Il se trompe. Notre nation, comme disait Voltaire de notre langue, est « une gueuse fière ». Cette émulation de luxe et de jouissance qui nous possède tient

en échec notre générosité naturelle. Le peuple le plus sociable du monde en devient chaque jour le moins hospitalier.

En Allemagne, la seule conformité des goûts, des humeurs, des états, moins que cela, une rencontre, un hasard suffisent pour lier l'indigène et l'étranger. Êtes-vous artiste, médecin, professeur, poète? allez hardiment frapper à la porte de vos confrères. N'êtes-vous rien? allez encore, et fiez-vous à cette maxime du vieil Homère, remise en vigueur sur les rives du Rhin et du Danube : « Tout hôte vient de Jupiter. » A Paris, l'on se croit quitte envers son hôte pour une tasse de thé offerte, ou l'abandon magnifique d'un coupon de loge. En Allemagne, vous avez bien plutôt à vous défendre du trop d'empressement. On vous dispute à l'hôtel qui vous loge; des laquais, ou, à défaut de laquais, les enfants apportent triomphalement votre valise. Ne résistez pas, ne parlez pas de retourner à l'auberge, vous feriez affront. On vous logera comme on pourra, et, s'il le faut, une partie de la famille déménagera jusqu'au grenier. Empressement

excessif, tyrannique, j'en conviens, et qui gêne autant qu'il touche; mais ne vaut-il pas mieux que notre mesquine façon d'agir?

Je vous suppose reçu dans une famille allemande avec laquelle vous entretenez des relations d'amitié. Il est tard, et, après les civilités ordinaires, on vous conduit à votre chambre. Celle-ci n'est pas somptueuse: de vieux meubles hors de mode, au bois ciré et lustré, un poêle de faïence assez vaste pour loger tous les lutins d'Hoffmann, des rideaux de calicot, des tapis de serge, voilà tout l'ameublement. J'oubliais le lit; lui seul s'insurge contre l'hospitalité, dans cette patrie de l'hospitalité. On n' imagine rien de plus sot qu'un lit allemand. La couchette, trop petite dans tous les sens, ne laisse au corps aucune liberté. Les membres, serrés et comprimés, doivent s'y caser méthodiquement, comme un jeu de dominos dans leur boîte. Été comme hiver, la même somme de couvertures et le même édredon y font régner une chaleur d'étuve. Il peut geler dans la chambre, l'Allemand est sûr de trouver dans son lit le Sénégal. Ce n'est pas tout. Draps et couvertures sont simplement posés

sur la surface de cet ingénieux petit meuble. On ignore l'art de les border solidement; par une bonne raison, leur exigüité s'y oppose. C'est un fait bien connu, qu'ici les draps sont serviettes; les serviettes, mouchoirs. L'Allemand se glisse avec précaution sous ce fragile édifice; il y dort aussi tranquille que le poussin sous la plume maternelle. Le Français n'y est pas depuis dix minutes, qu'il est à nu. Aussi son premier soin, en mettant le pied dans une chambre allemande, est-il de tout jeter à bas, pour reconstruire sur des bases plus solides. « Quels révolutionnaires que ces Français! disait en grommelant un garçon d'auberge. Il faut qu'ils dérangent tout. » C'est le propos que tenait un aubergiste du temps de Louis XVI. Le cardinal Loménie de Brienne ayant été nommé ministre : « Que Dieu ait pitié de nous! s'écria-t-il à cette nouvelle.

— Pourquoi? lui demanda-t-on.

— C'est que, répondit-il, je ne connais pas d'homme plus turbulent. Chaque fois que Son Éminence couche dans ma maison, j'en ai pour huit jours à remettre tout en place. »

N'importe, je vous suppose couché, et, par

impossible, bien couché. Le lendemain, comptez que le soleil aura déjà fortement entamé sa ronde quotidienne, quand un bruit de vaisselle et des voix d'enfants vous éveilleront. « A table, notre hôte, » dit à travers la porte le père de famille. Il faut obéir. Toute la famille vous attend. Avec quelle cordialité affectueuse on vous salue! La table est peut-être dépourvue de nappe; mais soyez certain qu'elle plie sous une abondance de lait, de beurre, de pain, de jambon et de café. Ce repas matinal est le premier des quatre ou cinq repas que le bourgeois allemand s'octroie et juge indispensables à sa conservation. Trois ou quatre heures après, nouvelle visite à la salle à manger; celle-ci plus longue et plus solide. Une soupe copieuse fume dans une soupière de terre brune semée de fleurs. Les assiettes sont conformes, et d'une profondeur à faire honneur aux estomacs du pays. Du reste, nul raffinement; chère copieuse, médiocre cuisine. Vatel et Carême sont des génies français qui n'ont pas fait de disciples chez les Allemands. On connaît leurs inventions malheureuses de cerises au vinaigre et de concombres au sucre,

leur mélange adultère de viandes et de compotes, de confitures et de poissons. C'est une véritable confusion des sauces; la tour de Babel dans la poêle à frire.

Ils se servent volontiers d'un pain noir et aromatisé qui n'est pas agréable à tout le monde. Pour eux, c'est un délice. Si bien que pour les enfants, être au pain noir contient tout le contraire d'une menace. Le pain ne figure d'ailleurs que pour mémoire dans leur alimentation. Un seul Français en consomme plus que trois Allemands. Nous faisons pour cela l'admiration et le désespoir des aubergistes. L'Allemand se dédommage sur les pommes de terre. Il mange de ce légume avec fureur. Au restaurant comme dans les ménages, rien ne va sans lui. Inutile, au reste, de s'en inquiéter, il est comme par surcroît et ne figure pas sur la carte à payer¹.

¹ Un dicton populaire des bords du Rhin célèbre ainsi la pomme de terre :

Rondes le matin,
Pilées à midi,
En tranches le soir,
Pussions-nous toujours en avoir !

Le soir, des amis sont invités en votre honneur. Un concert s'organise. Tout le monde est musicien dans ces familles. Pas un enfant qui ne chante ou ne joue qui du violon, qui de la flûte, qui du piano; jusqu'au petit dernier, qui déjà trépigne en cadence sur les genoux de sa nourrice. J'entends encore résonner à mes oreilles ces belles mélodies de Schubert, chantées en chœur par des voix de jeunes garçons et de jeunes filles, unies dans un admirable accord avec la voix plus grave et plus ferme des hommes mûrs. Parfois la douceur de l'été permet de se transporter au jardin, et la vue du ciel étoilé, le mystère de la nuit, je ne sais quoi de paisible et de doux qui s'en exhale, communique à la musique plus de tendresse et d'expression.

La musique appelle la danse. Chez nous, danser n'est plus un plaisir, c'est presque un devoir. Aussi s'en acquitte-t-on négligemment et dédaigneusement : on attend comme une délivrance l'âge de s'y soustraire. En Allemagne, la valse est un plaisir si vif, qu'on s'en détache à peine sur l'extrême déclin de l'âge. Des matrones, revenues de bien des il-

lusions, ne peuvent dépouiller celle-là. J'ai vu des mères de famille, emportées dans le tourbillon magique, tourner à côté de leurs filles comme des planètes environnées de leurs satellites.

Les Parisiennes ont encore sur le cœur un vers impertinent d'Alfred de Musset, qui met leur danse au-dessous de celle des bouviers allemands. C'est beaucoup dire. Si le rythme nous manque, nous avons la légèreté, la grâce. Mariez-les avec la cadence germanique, vous aurez un type d'élégance et de perfection.

Un maître à danser du siècle dernier, le fameux Marcel, disait : « Pour mon art, les Français ont trop de feu, les Espagnols trop de paresse, les Allemands trop de matière, les Italiens trop d'éther; la danse grave convient particulièrement aux Anglais. » Un jeune seigneur allemand, voulant recevoir de ses leçons, se présente en qualité d'Anglais. A la vue seule de sa façon de saluer : « Vous, Anglais? s'écrie Marcel. Vous, né dans l'atmosphère de l'indépendance? Vous n'êtes que l'esclave titré de quelque petit prince allemand! »

La conversation ne tient pas une très-grande place dans les plaisirs de la société allemande. Il y a longtemps que M^{me} de Staël leur a fait leur procès. Les Allemands, dit-elle, ne savent ni conter, ni causer. Toutes les raisons qu'elle en donne peuvent se réduire à une : l'Allemand est en tout trop sérieux.

Converser, c'est échanger des saillies vives ou des pensées solides, mais courtes. L'esprit y doit rebondir et changer de place comme un volant suspendu entre deux raquettes. La faconde de l'Allemand tourne de suite au monologue. Il discute, il pérore, il professe; pour un rien il invoque les dieux et les déesses de la métaphysique. La métaphysique est la plaie des salons allemands : c'est un travers général. Depuis la jeune fille qui sert modestement le thé sous l'œil de sa mère, jusqu'au barbon qui professe depuis trente ans à l'université, tout le monde en est infesté. La conversation, dit Bacon, est un sentier fleuri qui ne mène à rien. L'Allemand en fait un chemin épineux pour gravir aux cimes escarpées de l'*objectif* et du *subjectif*.

La même cause tient en échec l'esprit co-

mique. Ils ont réussi dans tous les genres, excepté dans la comédie. Il faut voir ce qu'ils font du vaudeville et de ses grelots! Ils coiffent ce dieu folâtre d'un bonnet de docteur, et, pour marotte, lui donnent une fêrule. Voici l'analyse d'une petite pièce d'outre-Rhin, une *saynette*, comme nous disons. Un vieux savant entêté de philosophie se vante de ne rien faire qu'avec poids et mesure; il a profondément creusé le problème de la volonté, et tout ce qu'il résout est, dit-il, IRRÉVOCABLE! Une toute petite faiblesse lui est restée : sa tabatière. Un amant éconduit la lui dérobe : voilà sa sagesse en déroute. Une prise de tabac, offerte à propos, renverse ses résolutions et fait tourner notre girouette. L'idée est jolie et tiendrait sur une pointe d'aiguille, à condition d'une main légère pour l'y soutenir. L'auteur allemand a construit un lourd échafaudage de syllogismes.

Tranchons le mot : les Allemands n'ont pas le don de l'esprit. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Goëthe, celui de tous qui donnerait facilement à croire le contraire.

« Allemands, s'écrie-t-il, vous avez tous

du sentiment, mais pas d'esprit. » Et ailleurs : « Ce que le Français appelle *tournure* est une prétention que la grâce tempère. On voit de là que les Allemands ne peuvent avoir de *tournure*. Leur prétention est choquante et dure, leur grâce humble et douce. Elles s'excluent l'une l'autre, et ne peuvent se concilier. »

En revanche, et comme le reconnaît Goëthe, leur sensibilité est extrême, prompte à s'enflammer, lente à s'éteindre, vive sans être capricieuse, facilement chimérique. Là est le danger. L'exaltation du sentiment leur fait commettre plus de crimes que la perversité. L'auteur de *Werther*, qui avait bien quelques petits reproches à se faire, leur donne, sans doute par pénitence, ce bon conseil : « Les Allemands devraient s'abstenir pendant trente années de prononcer le mot de « sentiment ». Conseil inutile. Il y a quatre ans, dans une petite ville des bords du Rhin, le bourgmestre fut assailli de deux coups de pistolet qui, par bonheur, n'assassinèrent que son chapeau. Le meurtrier était un jeune homme de bonne famille. Saisi et interrogé, savez-vous quelle raison il donna ? Le bourgmestre venait de faire

abattre des tilleuls séculaires sur lesquels tous les amoureux de la ville avaient gravé leurs noms. Le tilleul est l'arbre des amoureux d'Allemagne, parce que sa feuille a la forme d'un cœur.

Purgé de cet excès, le sentiment répand sur leur vie domestique un grand charme. Il l'épure, il l'embellit, il la fait aimer malgré ses difficultés et ses épreuves. Il enfante cette poésie si justement appelée la poésie du foyer, parce qu'elle se déploie dans le cercle que forment autour de l'âtre les têtes sacrées de la mère, de l'aïeule et des enfants. De combien de pages touchantes n'a-t-elle pas enrichi leur littérature! et comme l'étranger la retrouve profondément empreinte dans les mœurs de la nation!

Parlerai-je des enfants? Il n'y a pas de pays au monde où ce petit peuple soit plus heureux. Ils sont un peu gâtés, j'en ai peur; mais la nature y a pourvu par ce fonds de bonté et de droiture qu'elle leur a si libéralement départi. Que ne fait-on pas, soit pour amuser, soit pour instruire ces jeunes esprits? C'est l'œuvre et le triomphe de nombre d'excel-

lents esprits, qui n'ont pas d'ambition plus haute que d'être les écrivains de l'enfance. Comptez combien d'œuvres aimables et distinguées composent cette bibliothèque du premier et du second âge? Nous sommes, pour cela, les tributaires de l'Allemagne. Il y a là-bas, dans tout père de famille, un poète, un conteur qui n'a qu'à suivre sa bonhomie, sa naïveté naturelle pour devenir un excellent amuseur et éducateur d'enfants. Tous les soucis de la diète d'Augsbourg n'empêchaient pas Luther de songer à son fils Jean, et de lui écrire ce joli bavardage :

Grâce et paix à toi, en Jésus-Christ, mon cher petit enfant. Je vois avec plaisir que tu apprends bien, et que tu pries sans distraction! Continue, mon enfant, et quand je reviendrai à la maison, je te rapporterai quelque belle chose.

Je sais un beau et riant jardin, tout plein d'enfants en robes d'or, qui vont jouant sous les arbres avec de belles pommes, des poires, des cerises, des noisettes et des prunes; ils chantent, ils sautent et sont tout joyeux; ils ont aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. En passant devant ce jardin, je demandais à l'homme à qui il appartient, quels étaient ces enfants? Il me répondit :

« Ce sont ceux qui aiment à prier, à apprendre, et qui sont pieux. »

Je lui dis alors : « Cher ami, j'ai aussi un enfant, c'est le petit Jean Luther; ne pourrait-il pas aussi venir dans ce jardin manger de ces belles pommes et de ces belles poires, monter sur ces jolis petits chevaux, et jouer avec les autres enfants? »

L'homme me répondit : « S'il est bien sage, s'il prie et apprend volontiers, il pourra venir aussi, le petit Philippe et le petit Jacques avec lui; ils trouveront ici des fifres, des timbales et autres beaux instruments pour faire de la musique; ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. »

En parlant ainsi, l'homme me montra, au milieu du jardin, une belle prairie pour danser, où l'on voyait suspendus les fifres, les timbales et les petites arbalètes. Mais il était encore matin, les enfants n'avaient pas dîné, et je ne pouvais attendre que la danse commençât. Je dis alors à l'homme :

« Cher seigneur, je vais vite écrire à mon cher petit Jean, afin qu'il soit bien sage, qu'il prie et qu'il apprenne, pour venir aussi dans ce jardin; mais il a une tante Madeleine, qu'il aime beaucoup : pourra-t-il l'amener avec lui? »

L'homme me répondit : « Oui, ils pourront venir ensemble, faites-le-lui savoir. »

Sois donc bien sage, mon cher enfant; dis à Philippe et à Jacques de l'être aussi, et vous viendrez tous ensemble jouer dans ce beau jardin. »

Et cette chanson de berceuse, connue sous le nom d'*Horloge de la Nourrice*? qu'elle est bien allemande, d'invention et de style, et comme elle promène aimablement l'enfant entre le sommeil et le rêve, dans un monde mi-réel, mi-fantastique!

La lune se lève. L'enfant pleure. La cloche a sonné

MINUIT.

Que Dieu soit en aide au pauvre malade.

Dieu sait tout. La petite souris court. La cloche sonne

UNE HEURE.

Les songes volent autour de l'oreiller.

Les nonnes se préparent à aller aux matines. La cloche sonne

DEUX HEURES.

Les nonnes se rendent dans l'église.

Le vent souffle; le coq chante. La cloche sonne

TROIS HEURES.

Le roulier se lève sur son lit de paille fraîche.

Le cheval piaffe. La porte de l'étable s'ouvre. La cloche sonne

QUATRE HEURES.

Le roulier porte l'avoine au râtelier.

L'alouette chante. L'aurore sourit. La cloche sonne

CINQ HEURES.

Le voyageur se met en chemin.

La poule caquette. Le canard bat de l'aile. La cloche sonne

SIX HEURES.

Lève-toi, paresseux.

Cours chez le boulanger, achète le petit pain blanc. La cloche sonne

SEPT HEURES.

Mets le vase de lait sur le feu.

Prépare le beurre et le sucre. La cloche sonne

HUIT HEURES.

Sers vite le déjeuner de l'enfant.

Les enfants ont leur fête : une touchante coutume la place dans la nuit de Noël. Riche ou pauvre, tout le monde la célèbre à sa façon, et il n'est si chétif foyer qui pour ce jour-là ne se pare et ne s'embellisse. Le soir, un repas de fête réunit la famille et les plus intimes amis. Soudain trois coups résonnent à la porte :

« Qui est là ? demande-t-on.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



KARL GIRARDET.

T. MEYERHEINE. SC.

L'ARBRE DE NOEL.

— C'est le bonhomme Hiver, répond une voix cassée.

— Que veut-il ?

— Il a bien froid, et voudrait se chauffer.

— Entrez, bonhomme Hiver ; venez vous chauffer au nom du bon Jésus. »

A ces mots, la porte s'ouvre. Point de bonhomme Hiver ; mais à sa place une chambre éblouissante de clarté. Sur une table, au milieu, est planté un sapin fraîchement déraciné. Mille petites bougies sont suspendues à ses branches, et brillent comme des étoiles à travers la verdure. On dirait un lustre agreste et fantastique. Mais l'œil des enfants y cherche autre chose : ce sont les jouets cachés sous le feuillage. La mère en commence la distribution : « Prends ce cerceau, Ludwig. — Wolfgang, à toi cette trompette. — Pour toi ce ruban, Gretchen. » Et de rire, et de sauter, et d'admirer l'arbre prodigieux qui porte de si beaux fruits ! Les grandes personnes ont aussi leur tour. Chez les riches, l'arbre de Noël recèle des diamants et de l'or ; chez les pauvres, des croix d'argent, des rubans, d'humbles images. Une pensée sérieuse sanctifie cette fête : on s'agenouille au pied de

l'arbre, et l'on chante un Noël en l'honneur du divin Enfant.

Voilà ce que les Allemands appellent *Weihnachtsabend*, *Weihnachtslied*, « le soir de la nuit bénie, le chant de la nuit bénie. » Presque tous les peuples du Nord observent cet usage. Ce jour-là, leur culte rigide se tempère d'un sourire. Il n'y a pas de plus grande douleur pour eux que de manquer à cet anniversaire. Par les présents qu'il reçoit et par ceux qu'il envoie, le voyageur atteste de loin sa participation symbolique à la cérémonie de l'arbre de Noël.

J'arrive à l'éducation, et je vais parcourir brièvement les trois degrés qu'elle franchit : l'école primaire, le gymnase, l'université.

L'enseignement primaire est une des gloires de l'Allemagne. Il n'y a pas de pays où il soit plus florissant. On sait que la loi civile le rend presque partout obligatoire¹. Les hommes

¹ Notamment en Prusse, Autriche, Saxe, Hanovre, Wurtemberg, Hesse-Électorale et Darmstadt, Bade, Saxe-Weimar, Saxe-Cobourg-Gotha, Nassau, Brunswick, Bavière ; — ajoutons la Suède, la Norvège, presque toute la Suisse.

d'État de ce pays ont jugé que la décision d'une chose si importante méritait d'être enlevée, dans l'intérêt de l'État, à la liberté des individus. « Envoie tes enfants à l'école, dit la loi au père de famille, ou paie l'amende. » Et le père de famille ne peut répondre : « Je suis trop pauvre; » car l'école allemande est gratuite pour tous, comme il découle nécessairement de son titre *obligatoire*.

Les résultats de cette législation sont faciles à prévoir. L'ignorance, cette plaie de nos campagnes, n'existe, pour ainsi dire, pas ici. En France, on a calculé que sur trois millions et demi d'enfants, six cent mille demeuraient privés du bienfait de l'instruction. En Allemagne, la science et le goût de la lecture sont tellement répandus, qu'il est difficile d'y trouver un paysan ne sachant pas lire. En Prusse, quatre-vingt-quinze soldats sur cent savent lire ou écrire. C'est le contraire en Russie, où les régiments contiennent quatre-vingt-quinze ignorants contre cinq lettrés. Que de fois j'ai vu des garçons d'auberge, dans leurs moments de loisir, lire des volumes dépareillés de Goëthe et de Schiller, oubliés par un voya-

geur, ou cédés à bon marché par des colporteurs ! J'occupais à Dresde une chambre assez proche des combles. Le soir, un bruit de voix, voisin de mon oreille, m'empêcha longtemps de dormir. Je perdis patience, et, me levant, j'allai aux enquêtes. Un escalier en échelle me conduisit sous une soupente fermée d'une mauvaise planche ; je la poussai du pied, et me trouvai dans un galetas qui servait de logis aux valets de l'hôtel. C'est dans ce lieu, éclairé par des bouts de chandelles plantés dans des bouteilles vides, que se tenaient leurs assises littéraires. A demi dressés sur leur paille, ils écoutaient la lecture de la trilogie de *Wallenstein*. Je les engageai à tuer au plus vite Wallenstein et à me laisser dormir.

Les Allemands appellent *gymnase* ce que nous appelons collège ou lycée. Les gymnases distribuent l'enseignement classique, celui qui embrasse l'étude des langues anciennes et les éléments de littérature. Ils diffèrent de nos collèges en ce qu'ils ne reçoivent généralement que des externes. Ceux-ci vivent chez leurs parents ou chez leurs correspondants, et ne viennent

au gymnase que durant le temps des cours. Le gymnase mérite donc le moins qu'il peut le reproche que Montaigne faisait à nos collèges, d'être « de vraies geôles de jeunesse captive ». L'étude des langues vivantes y tient une large place. Cinq, six, et même sept heures par semaine y sont consacrées à l'anglais et au français. Les Allemands lisent mieux et de meilleure heure Racine et Corneille que nous ne lisons Goëthe et Schiller. Nos écrivains modernes n'effraient pas leur goût. J'ai vu dans un programme officiel le nom de Scribe accompagner celui de Molière, et la comédie de *Bertrand et Raton* aller de pair avec le *Bourgeois gentilhomme*.

Du gymnase l'écolier passe à l'université. L'université répond à nos facultés de sciences, de lettres, de théologie, de droit et de médecine. C'est là que se distribue le haut enseignement. Les professeurs se gouvernent eux-mêmes sous la direction d'un doyen élu par eux. Ils jouissent, comme leurs écoliers, de privilèges remontant, pour la plupart, à la création même du corps. L'âme des universités

allemandes est la liberté d'enseignement et l'émulation qui en est le fruit. L'État nomme et salarie des professeurs; mais, auprès de ces maîtres officiels, quiconque est muni de grades universitaires peut, sous le nom de *privat docent* (professeur privé), ouvrir un cours et entretenir le public. Ce dernier n'entre qu'en payant. L'Allemand, qui donne gratuitement l'enseignement primaire, fait payer, et même assez cher, l'enseignement supérieur. Est-ce un bien? J'en doute. Mais le professeur y trouve son compte. Pour l'homme populaire, éloquent, passionné, qui attire au pied de sa chaire un nombreux public, le succès se traduit en espèces sonnantes. Certains professeurs, l'illustre Savigny, par exemple, se sont fait avec leur parole la même fortune que se font parmi nous les grands avocats et les grands médecins. Chez nous le professeur végète. Eût-il l'éloquence d'un Cicéron ou d'un Démosthène, s'il a pris par mégarde le chemin de la Sorbonne au lieu de celui du barreau, il est condamné pour sa vie aux appointements d'un sous-chef. Tout son talent ne lui rapporte pas plus que l'imbécile routine de son collègue qui endort deux

fois par semaine quelques douzaines d'auditeurs clair-semés sur les bancs.

L'étudiant tout frais émoulu du gymnase n'est pas depuis huit jours à l'université qu'un changement radical s'opère dans toute sa personne. Le vêtement bourgeois lui fait honte. Il abandonne au premier mendiant sa défroque, et revêt la *joppe* grise, à collet vert, ornée de brandebourgs et de boutons ciselés. Il boucle sa ceinture, ébouriffe avec art sa chevelure, jette au feu la coiffure des *philistins*, et pose sur le sommet de son crâne une toque de couleur, si menue, si légère, si extravagante, qu'il n'est pas étonnant de la voir, pour un rien, voler par-dessus les moulins. Le bas de sa jambe s'enferme dans des bottes hérissées d'éperons; sur sa poitrine, comme le grand cordon d'un ordre, descend un ruban de couleur variée. Il frise sa moustache, caresse sa barbe, admire sa tenue, et, d'un pas conquérant, se dirige vers la brasserie. Ici l'attend une autre fête.

On a signalé l'arrivée du nouveau venu. « Le *renard!* le *renard!* » s'écrie-t-on. Le renard (*der Fuchs*) est le sobriquet dont on ta-

quine l'étudiant novice. C'est le *Béjaune* du temps de nos pères. Renard et Béjaune n'ont rien à se reprocher.

A ce mot, on s'assemble, on se groupe, on reçoit gravement l'étranger; on l'introduit dans le cercle des buveurs, on lui donne un verre plein, une pipe allumée, et, avant qu'il soit revenu de sa surprise, on chante pour sa réception la fameuse chanson du *Renard*, chef-d'œuvre de gaieté burlesque, dont voici, avec quelques adoucissements, la traduction :

« Qui vient là-bas de la montagne ?

— C'est un postillon.

— Qu'apporte ce postillon ?

— Il apporte un renard.

— Votre serviteur, Messieurs; Messieurs, votre serviteur.

— Que fait monsieur votre papa ?

— Il lit Cicéron.

— Que fait madame votre maman ?

— Elle fait la chasse aux puces.

— Que fait mam'selle votre sœur ?

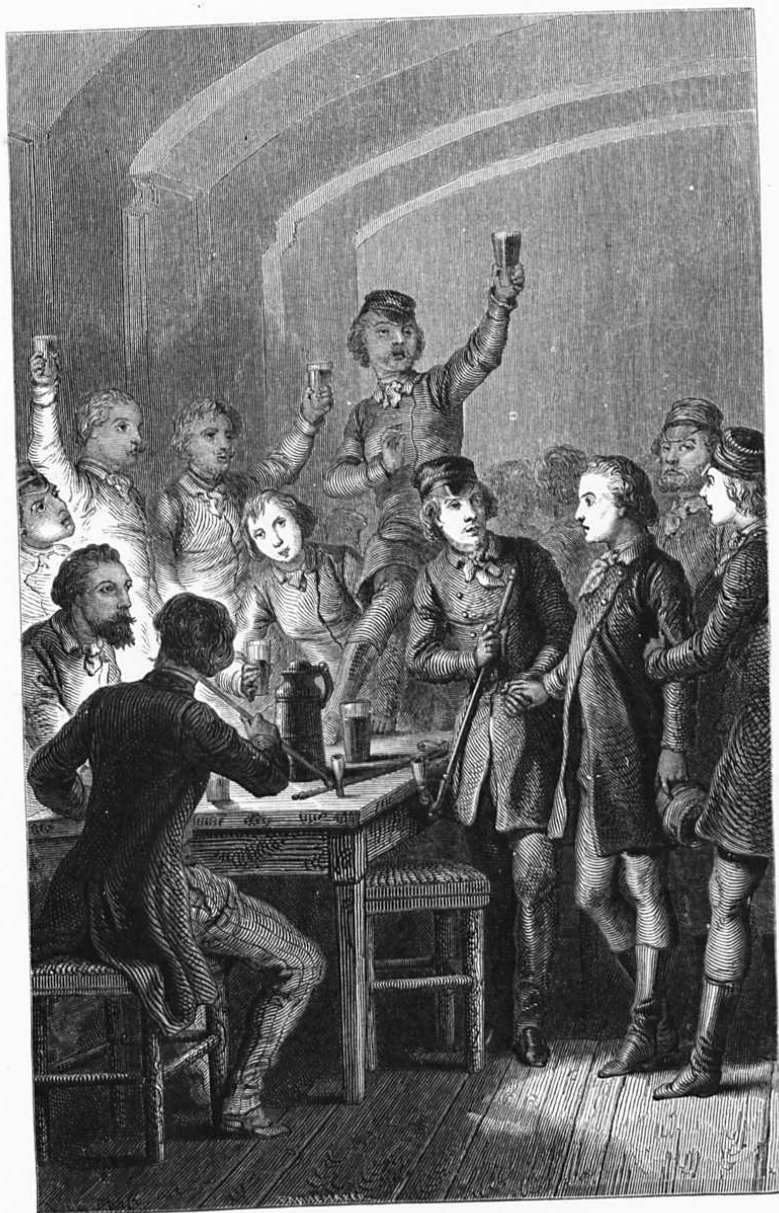
— Elle tricote des bas pour papa.

— Fume-t-il du tabac, le Renard ?

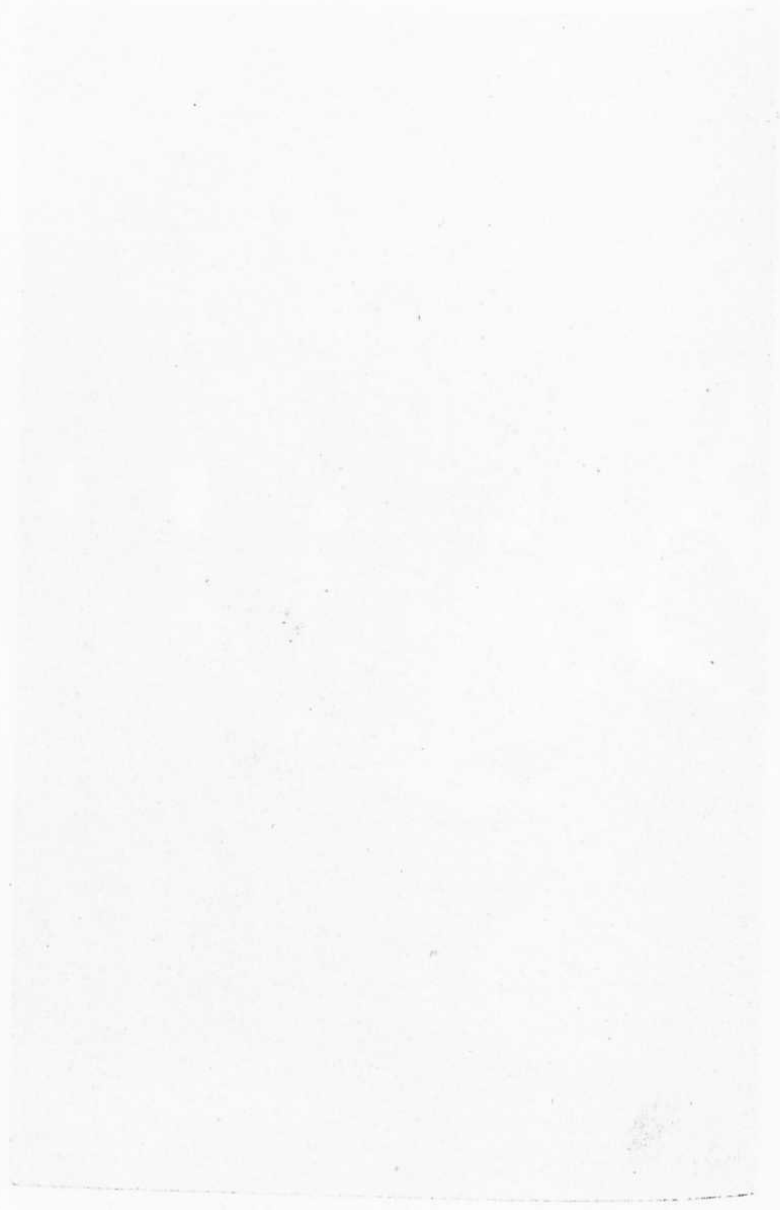
— Un peu, mes bons Messieurs.

— Allons, une pipe pour lui.

LE RHIN ALLEMAND ET L'ALLEMAGNE DU NORD.



RÉCEPTION D'UN ÉTUDIANT.



- Oh la, la ! j'ai mal au cœur.
- Eh bien ! qu'on se soulage.
- Ah ! me voilà remis.
- Voilà comme de Renard on devient franc étudiant.

L'étudiant porte le sobriquet de « renard » jusqu'à son premier duel. Il ne fait pas bon le regarder de travers, ni lui marcher sur le pied. Ce jeune renard ne demande que bataille. Il faut qu'aux vacances prochaines il puisse montrer dans la maison paternelle, et surtout aux yeux de certaine belle qui sera sa femme, la brèche faite à son sabre, et l'innocente balafre dont il a le visage tatoué.

La manie du duel, chassée de partout, s'est réfugiée en Allemagne, dans les universités. C'en est la plaie et le travers. Un joli minois passe dans la rue, plaît à l'un, déplaît à l'autre : provocation et duel. Deux bandes de société différente se rencontrent et se heurtent à la promenade ; nulle ne veut reculer : provocation et duel. Max est disciple de Kant, Wilhelm tient pour Hegel. Nul moyen de les mettre d'accord : provocation et duel.

Le hasard, plus que mon goût, m'a fait assister à une rencontre de ce genre, et je dirai comment tout s'est passé.

On se réunit dans la salle basse d'une auberge, à quelque distance de la ville. Des étudiants furent mis en vedette pour veiller à la maréchaussée. L'assistance était nombreuse et très-animée, l'affaire était grave. Il s'agissait d'une querelle de jeu.

« A quoi jouaient-ils donc ? demandai-je.

— Aux dominos.

— Peste ! ils sont d'un sang vif pour se quereller aux dominos. Et quelles sont les voies de fait ?

— L'un a reçu un coup de poing.

— Diable !

— L'autre l'épithète d'imbécile (*dummkopf*).

— Oh ! c'est une misère !

— Une misère ? *dummkopf* une misère ? C'est plus grave, Monsieur, que trois coups de poing. Ils n'en seront pas quittes pour le premier sang. Il leur faudra deux ou trois balafres ; on ne traite pas d'imbécile un honnête Allemand. »

Dès que tout le monde fut arrivé, on ferma

les portes. Un cercle à la craie fut tracé sur le sol, les adversaires y furent placés : malheur à qui des deux le franchira ! Un vieil étudiant barbu, debout sur une chaise, dirigeait toute l'affaire. Deux seconds s'avancèrent, coiffés d'une casquette à longue visière rabattue en forme d'abat-jour, une longue rapière à la main. Leur rôle est de détourner les coups dangereux, et de ne laisser passer que les égratignures : heureux quand l'épée des combattants ne vient pas leur chatouiller les oreilles. Nos duellistes étaient singulièrement accouplés ; l'un, grand, maigre, osseux, rappelait par son échine l'échine de don Quichotte ; l'autre, petit, rond, ventru, faisait naturellement songer à l'écuyer Sancho. Sa personne offrait le double de surface, et ses amis avaient deux fois raison de trembler pour sa peau. L'un et l'autre avaient l'air tranquille et résigné de deux malades décidés à se faire saigner. Leur accoutrement était bizarre. Un épais plastron de cuir leur couvrait les flancs ; ils avaient des brassards aux bras, le cou et la tête nus. Les gens d'ici ont, paraît-il, la tête plus dure que les côtes. Ils reçurent deux épées, et, sitôt le signal donné, se ruèrent

comme deux enragés. Le plus grand, ouvrant de toute sa largeur le compas de ses redoutables jambes, déchargea sur la tête du plus petit un coup de rapière à écarteler un bœuf. Pauvre jeune homme ! je le crus mort. Mais l'épée des seconds avait fait son devoir, il en fut quitte pour un bout d'oreille qui se trouva par malheur dans le cercle décrit par le fer de son ennemi. A la vue du sang qui ruisselait, un médecin se détacha des spectateurs, examina et pansa la plaie : ce fut l'affaire d'une compresse. La partie allait recommencer, quand un cri des sentinelles mit tout en déroute. On avait vu des gendarmes s'avancer l'arme au bras. Sauve qui peut ! Je ne fus pas le dernier à fuir : j'avais vu tout ce que je voulais, l'innocente comédie du duel, et n'étais pas d'humeur à m'en aller coucher en prison.

On me demandera quelles sont les occupations sérieuses de l'étudiant, à moins que le duel ne compte parmi ces dernières. A quoi je réponds qu'il faut distinguer entre la première année et les suivantes. La première année se passe en festins, en jeux, en réunions de plai-

sir. L'étudiant nouvellement émancipé use et abuse de sa liberté.

Aimer, boire et chanter, telle est la vie humaine.

Ce vers d'un de nos poètes épicuriens était inscrit sur les murs d'une chambre d'étudiant à Bonn. On dirait qu'il leur sert à tous de devise, et que les trois points qu'il renferme soient trois articles de sagesse auxquels ils conforment leur vie.

Aimer? La discrétion m'impose de laisser en blanc ce chapitre.

Boire? C'est une passion dans les universités, presque une science, hérissée de termes et de formules comme celles de Cujas et d'Hippocrate. L'étudiant sait, sans s'y tromper, ce que c'est que boire des *évêques* ou des *docteurs*; *totalis* ou *partialis*; *floricos* ou *hausticos*; *sauf* ou bien *lauf*. Mais le plus souvent, il boit par *mass* (pinte, mesure); d'où ce jeu de mots qu'en Allemagne on boit *mæssig* (par pinte, ou modérément¹). Luther connaissait bien ce faible de ses concitoyens pour la bouteille. « Nous autres Allemands, disait-il, nous sommes de véri-

¹ Henri de Suckau.

tables panses à bière, compagnons joyeux, faisant goguette et ripaille, buvant, buvant toujours.» Et ailleurs : « Chaque pays a son démon : l'Italie a le sien, la France a le sien, l'Allemagne a le sien, c'est la bouteille. Nous boirons, j'en ai peur, jusqu'au jugement dernier. »

Chanter est pour l'Allemand un mode de son existence; pour l'étudiant, à plus forte raison. S'il y a une métempyscose, ces gens-là deviendront cigales, comme les mortels du bon Platon. En 1813, ils se sont soulevés, ils ont combattu et vaincu en chantant. L'université peut être définie : un lieu où l'on apprend un peu de science et beaucoup de chansons. N'est-ce pas l'aveu que renferme le couplet suivant ?

Qu'un tyran me dise : — Verse-moi à boire! — je verserais.
— N'aime plus ta belle! — avec douleur je cesserais
d'aimer.

— Brise ta lyre! — Non! lui dirais-je résolument.

— Brise ta lyre, ou meurs! — en chantant j'expirerais ¹.

¹ Si tyrannus jubeat : — Vinum dato! darem.

— Non amato! — ægre non amarem.

— Frange lyram! — pertinax negarem.

— Lyram da, seu morere! — cantans expirarem.

(Couplet de chanson allemande.)

J'ai dans les mains, présent d'hospitalité, un *Commersbuch*, ou *livre de réunion*, comme on dit en Allemagne. Il contient plus de mille pièces, odes, cantates, chansons à boire, dont un grand nombre signées des noms les plus illustres. Bon nombre sont en latin. Le latin n'est pas une langue tout à fait morte en Allemagne : latin jovial comme celui d'Horace, et qui en a l'ardeur épicurienne, s'il n'en a pas l'élégance. Tel est ce couplet qui sonne comme les grelots d'un carnaval :

Edite,
Bibite,
Collegiales!
Post multa
Sæcula
Pocula
Nulla!

Tel, le fameux chant du *Gaudeamus* :

Gaudeamus igitur juvenes dum sumus.
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus.

La complainte du Lièvre date de 1575.

Flevit lepus parvulus
Clamans altis vocibus :
Quid feci hominibus
Quod me sequuntur canibus ?

Neque in horto fui,
Neque olus comedi.

Longas aures habeo,
Brevem caudam teneo.

Domus mea silva est,
Lectus meus durus est.

Dum in aulam venio,
Gaudet rex, et non ego, etc.

Il faut l'avouer; il manque un grain de sel à ces gaietés-là. Les Gaulois nos pères tournaient autrement les mêmes pensées. Le rire de l'Allemand est toujours un peu gauche, malgré sa franchise. Au contraire, son enthousiasme, son émotion, sa tristesse lui inspirent, quand elles restent naturelles, des accents singulièrement nobles et pénétrants. Je ne connais rien de plus beau que cette plainte, sous forme de

chant, d'un Allemand en quête de sa patrie, représentée par le nom symbolique de *Germania*.

Triste amant, je cherche ma fiancée. Je ne puis la trouver nulle part. Tu n'es pas loin, tu n'es pas près. Où te trouverai-je, Germania ?

Tu n'es pas belle, tu n'es pas jeune, et pourtant je t'aime avec tendresse. Je t'aime, et c'est assez pour moi, c'est assez pour mon cœur affligé. Je t'appelle, ô ma vieille fiancée ; je t'appelle tout haut, je t'appelle tout bas : Germania, Germania !

Je te cherche sur les rives du Danube, et près du Rhin paternel. Je te cherche en Bohême, sur l'Elbe, sur le Weser, sur le Mein, partout, Germania. Et tu n'es ni ici, ni là-bas, Germania.

Hélas ! tu es déjà flétrie, tandis que mon cœur fleurit et rayonne encore. O viens enfin, avant que ma jeunesse se soit enfuie. Vierge, vierge Germania, tes amants sont là, Germania !¹

L'étudiant mauvais sujet et tapageur a fourni la matière d'un poëme héroï-comique très-

¹ Gustave Kühne.

connu en Allemagne, et qui s'appelle, du nom de son héros, *la Jobsiade* ¹.

Job est le fils d'un digne conseiller de petite ville, bonhomme s'il en fut, crédule comme on ne l'est guère, et qui signe majestueusement : *Job père, pro tempore senator*.

Job fils est envoyé à l'université. D'abord il se laisse tromper, piller, bafouer comme Gil-Blas; mais il prend vite et bien sa revanche. Au bout d'un an, il en sait plus long que ses maîtres, je veux dire ses maîtres en vie joyeuse: il est la terreur des philistins, des manichéens (créanciers), et des professeurs. De temps en temps son brave père reçoit des lettres comme la suivante :

MES TRÈS-CHERS PARENTS,

Je vous écris pour vous dire que j'ai besoin d'argent. Ayez la bonté de m'envoyer vingt à trente ducats. Logement, nourriture, linge, feu, lumière, tout est si cher ici, que je ne sais plus comment faire. Envoyez-moi donc trente ducats. Vous ne pouvez vous imaginer ce que coûtent les

¹ Le *Magasin pittoresque* (année 1845) donne un fragment considérable de *la Jobsiade*. Les passages suivants en sont extraits.

livres et les leçons des professeurs ! Mon Dieu ! si j'avais seulement mes trente ducats !

J'étudie chaque jour avec une ardeur incroyable. Je vous en prie, faites-moi remettre au plus vite ces trente ducats. Malgré la plus sévère économie, je dépense beaucoup pour mes souliers, mon linge, mes habits ; pour le papier, l'encre, les plumes dont j'ai besoin. Envoyez-moi donc ces trente ducats. Je ferai, je vous assure, un bon emploi de cet argent... Je passe dix heures par jour à suivre les cours, et plusieurs autres encore à travailler seul. Mes professeurs sont très-contents de moi, et m'engagent seulement à modérer mon zèle pour l'étude de la philosophie et de la théologie. A ce propos, n'oubliez pas les trente ducats.

Le bonhomme de père envoie les trente ducats si instamment demandés, mais ce n'est pas sans grommeler un peu.

MON CHER FILS,

J'ai reçu la lettre que tu m'as adressée. J'ai appris avec joie que tu te portais bien ; mais je ne suis pas satisfait que tu demandes encore de l'argent. Il n'y a pas trois mois que tu as reçu cent cinquante thalers ; je ne sais vraiment comment faire pour subvenir à tant de dépenses. Je suis heureux que tu étudies avec zèle et que tu te conduises bien ; mais je regrette que tu demandes encore trente ducats. Il me semble, mon cher fils, que lorsqu'on vit avec

économie à l'université, on n'a pas besoin de tant d'écus. Il est vrai qu'il faut que tu achètes des livres et que tu payes la rétribution de tes cours; mais pour de telles sommes, on peut acheter bien des livres, et assister à bien des cours...

Cependant arrive l'échéance des examens. Job est interrogé sur la théologie, et fait par son ignorance l'admiration universelle.

« Qu'est-ce qu'un *bischof* (évêque)? demande le docteur.

— C'est, répond Job avec assurance, un mélange agréable de vin, de sucre et de citron.

— Qu'est-ce que saint Augustin?

— Je ne connais d'autre Augustin que l'huissier de l'université.

— Qu'est-ce qu'un ange?

— L'enseigne d'une excellente auberge.

— Qu'est-ce que la secte des manichéens?

— Une très-vilaine secte, qui vend l'argent bien cher. » (Manichéen, en langage d'étudiant, désigne l'usurier.)

Job est refusé; grande colère de son père. Il s'amende à la fin, étudie, se marie et fait souche d'honnête homme. C'est par où il fallait commencer.

Et moi, lecteur, je termine ce livre, le cadet de deux frères, en te disant adieu. Je ne quitte pas l'Allemagne sans regret. J'aime ce pays, et voudrais te l'avoir un peu fait aimer. Mais il faut aller ailleurs. Le monde est grand, et je ne me sens pas d'humeur à rentrer de sitôt au logis.

FIN



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LE RHIN ALLEMAND

CHAPITRE I

SPIRE ET HEIDELBERG

Forbach et Saarbrück, France et Prusse. — Spire et le Dôme.
— Le caveau impérial. — Heidelberg; son château, ses ruines.
— M. de Louvois et ses généraux. — Le confrère de Triboulet.
— L'université. — Madame, princesse palatine, duchesse
d'Orléans. 3

CHAPITRE II

FRANCFORT - SUR - LE - MEIN

Déception. — Le vieux et le nouveau Francfort. — La rue des
Juifs. — Maison Rothschild et Cie. — Le Dôme. — Le Rœmer.
— La Bulle d'or. — Tableau d'une élection à l'Empire et d'un
couronnement. — Un toast impérial en 1863. — Goethe enfant,
sa maison et sa statue. — Promenade à Hombourg. — Le veau
d'or. — Un village français. 46

CHAPITRE III

MAYENCE ET LE RHIN

Tableau nocturne. — La citadelle, et le tombeau de Drusus. — Mayence un jour de foire. — Gutenberg. — Le Dôme et les tombeaux des Électeurs. — Le monument d'un poète. — Le siège de Mayence en 1793. 79

CHAPITRE IV

LE RHIN DE MAYENCE A COBLENTZ

Le Rheingau. — Le Johannisberg. — Le vin du Rhin. — Chansons à boire. — Tableaux du passé. — La tour des Souris. — L'Échelle du diable. — Baccharach. — Oberwesel et son bourguemestre. — Lorely, la fée des eaux. — Ballade. — Histoire d'une Ondine. — Le Chat et la Souris. — Le Kœnigsstuhl. — Le Stolzenfels. — Arrivée à Coblenz. 105

CHAPITRE V

LE RHIN DE COBLENTZ A COLOGNE

COBLENTZ. — Rhin et Moselle. — Statistique commerciale. — Ehrenbreitstein. — Moralité tirée d'une fontaine. — Le tombeau de Marceau. — En bateau! — Le pont de César. — Neuwied. — Rolandseck. — Drachenfels. — Le vieux musicien. — BONN. — Une fête nationale. — Beethoven, son histoire. — Souvenirs du cardinal Mazarin à Bruhl. 144

CHAPITRE VI

COLOGNE ET AIX-LA-CHAPELLE

COLOGNE. — Sa naissance, ses destinées, sa chute. — Description du Dôme. — Une vilaine race. — La dynastie des Farina.

- AIX-LA-CHAPELLE. — Une ville morte. — L'anneau magique.
 — Le Dôme d'Othon. — Le tombeau et le trône de Charle-
 magne. — Le trésor. 189

 SECONDE PARTIE

ALLEMAGNE DU NORD

CHAPITRE I

EISENACH ET LA WARTBOURG

- En wagon! — Giessen, Marburg et Cassel. — Eisenach. —
 Histoire d'une petite ville et d'un grand château. — Le petit
 mendiant. — La Wartbourg. — Les maîtres chanteurs. —
 Sainte Élisabeth de Hongrie. — Le cavalier Georges. — Le
 diable sous une tache d'encre. 229

CHAPITRE II

WEIMAR

- Gotha et ses almanachs diplomatiques. — Erfurth. — La pre-
 mière messe d'un moine augustin. — Weimar. — L'Athènes
 du Nord. — Gœthe et Schilier. — L'habit de cour. — Lettre
 écrite du Brocken. 271

CHAPITRE III

LEIPZIG

- Impressions du matin. — Un philosophe en sabots. — L'Augus-
 teum et la Sorbonne. — Le Rosenthal. — La cave d'Auerbach.
 — Le diable au cabaret. — La foire de Leipzig. — La librai-

rie allemande. — Un drôle de congrès. — Souvenirs militaires.	
— Gustave-Adolphe et Napoléon. — La bataille des nations.	
— Le tombeau d'un Polonais.	307

CHAPITRE IV

DRESDE

La ville et les habitants. — L'Elbe. — La terrasse de Brühl. —	
Un ministre de l'ancien temps. — Un roi collectionneur. —	
La galerie de peinture. — La vierge de Dresde. — Holbein,	
Corrège, Véronèse, Rubens, Rembrandt, etc. — La Suisse	
saxonne.	343

CHAPITRE V

BERLIN ET POSTDAM

Aspect général de Berlin. — Les palais et les églises. — L'Opéra.	
— Le grand Frédéric, directeur de théâtre. — Sous les til-	
leuls. — Monographie du Prussien. — Sculpture nationale.	
— La statue de Frédéric II. — Le club des fumeurs. —	
Postdam et Sans-Souci. — Souvenirs de la vie privée d'un	
prince.	377

CHAPITRE VI

VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC LE GRAND

Origine des relations de Voltaire avec le prince royal. — Avé-	
nement de Frédéric. — Première entrevue. — Court voyage	
à Berlin. — Échec diplomatique — Nouveau voyage. — Lune	
de miel bientôt troublée. — Le Juif Hirschell. — Le docteur	
Akasia. — Auto-da-fé. — Brouille complète. — Départ de	
Voltaire. — Méaventure à Francfort. — Conclusion et mo-	
ralité.	419

CHAPITRE VII

LUBECK ET HAMBOURG

LUBECK. — Retour au moyen âge. — Deux vieilles églises, deux vieilles légendes. — Une danse des morts. — Un hôtel de ville. — La ligue hanséatique. — HAMBOURG. — Marchands et marchandises. — L'Alster. — L'Elbe. — L'incendie de 1843. — Le blocus continental. — Statistique commerciale. — L'émigration allemande. 462

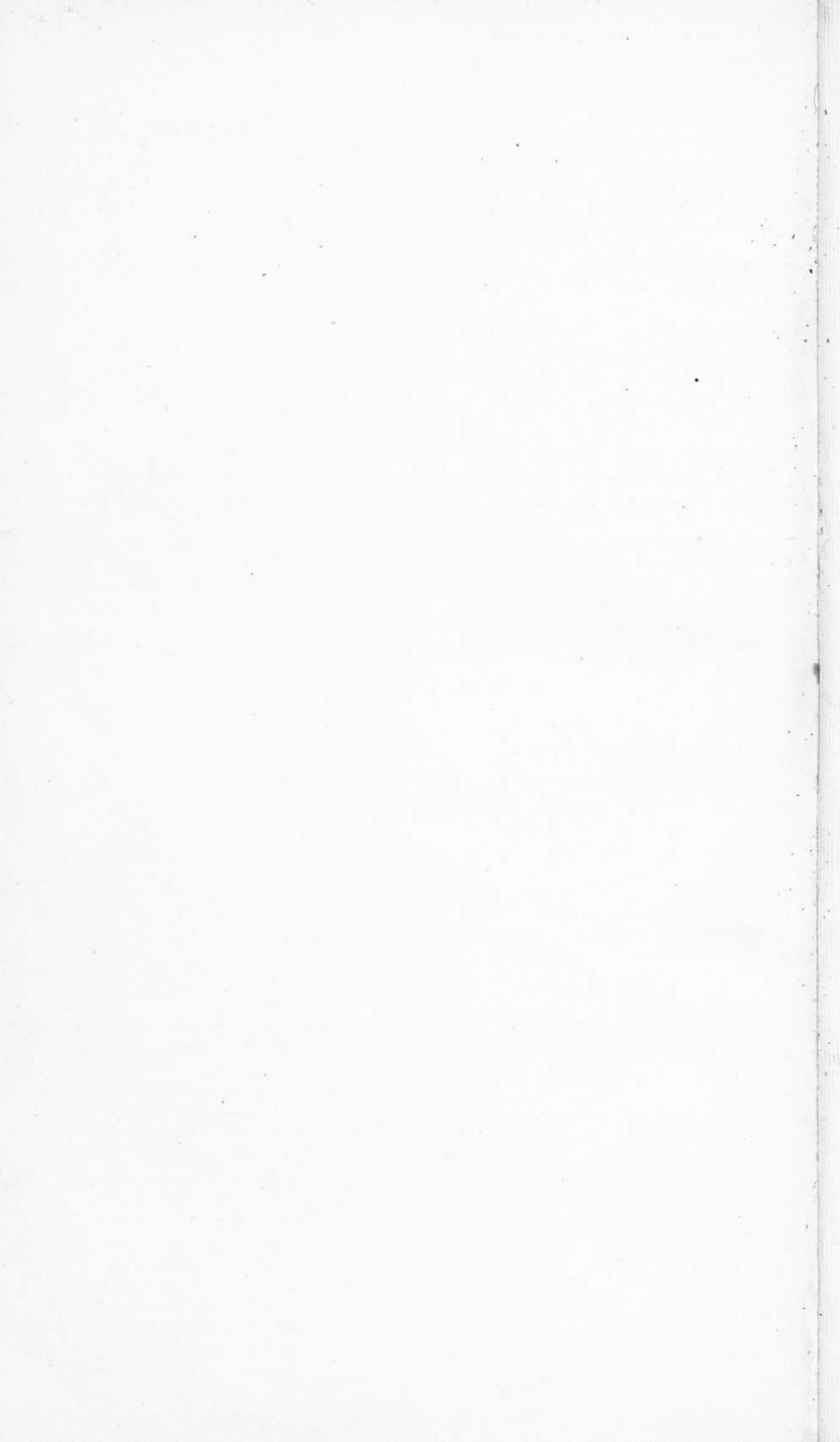
CHAPITRE VIII

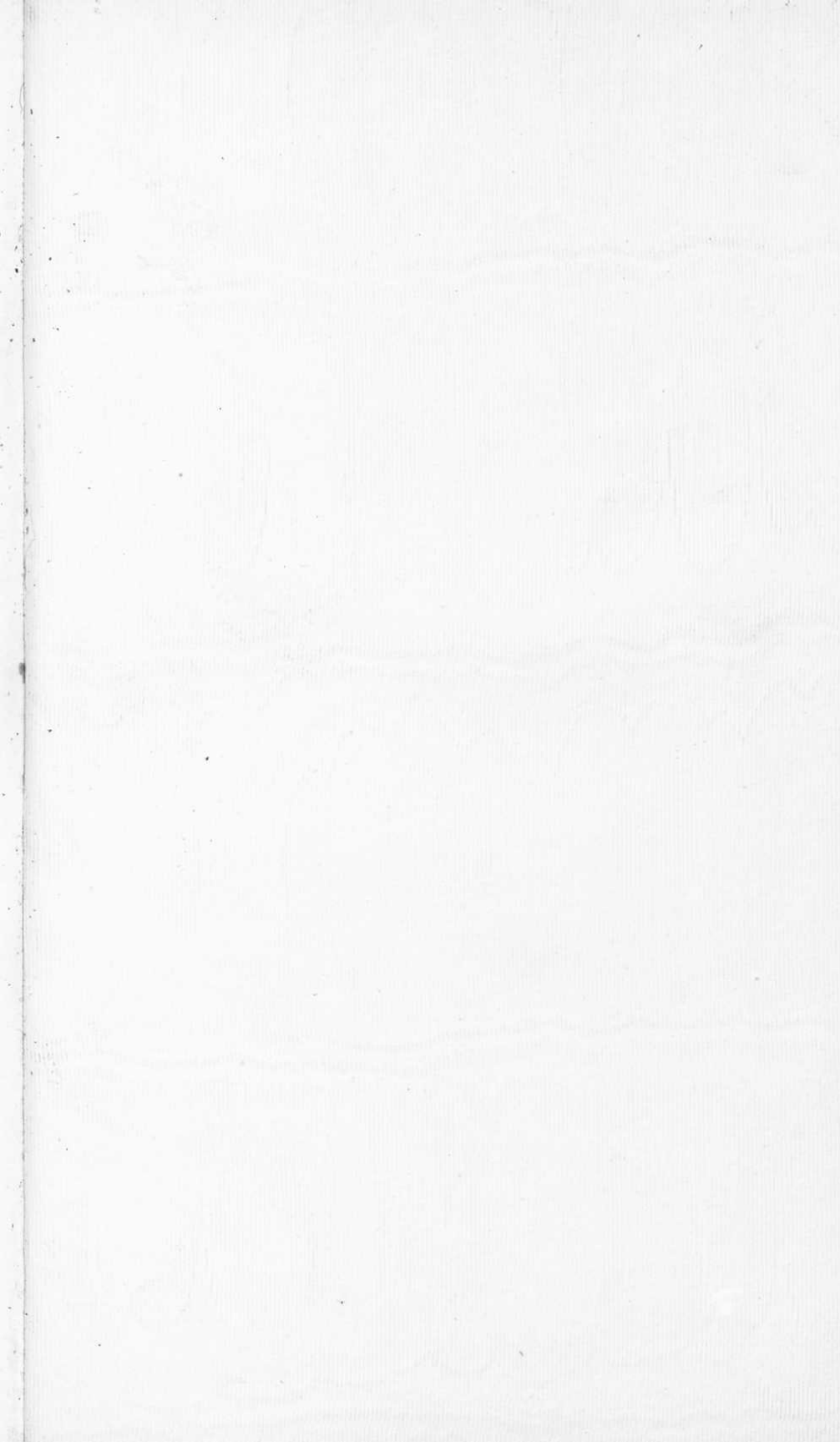
LES ALLEMANDS ET LA VIE ALLEMANDE

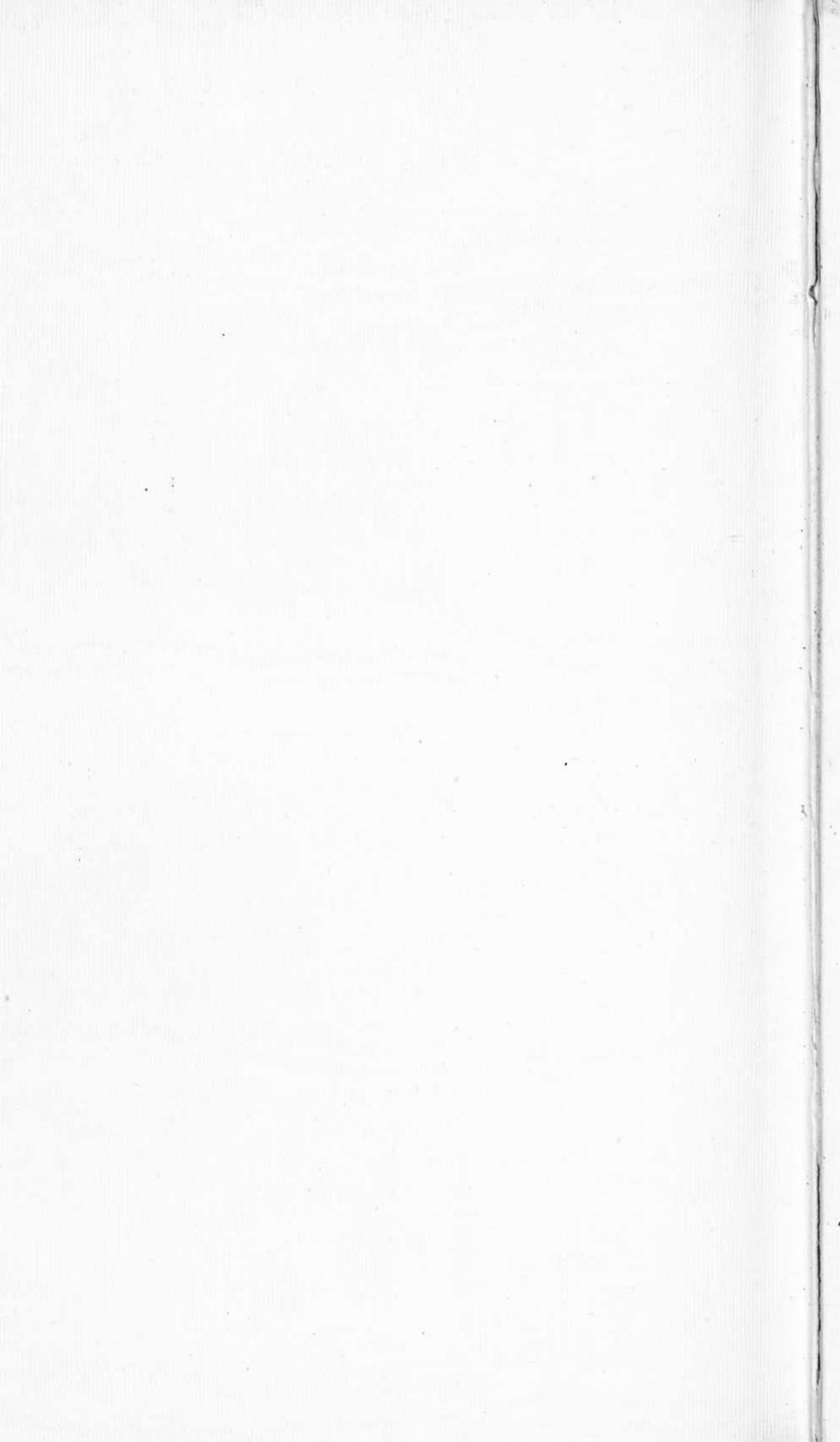
Vertus allemandes. — L'hospitalité en France et en Allemagne. — Tableau d'intérieur. — La famille. — Les enfants. — Chanson de nourrice. — L'arbre de Noël. — L'éducation. — L'école et le gymnase. — L'Université. — Les duels. — Aimer, chanter et boire. — M. Job, étudiant de quinzisième année. — Adieux au lecteur. 492



18.000,-









01498868

x

4 817 714 ✓

